



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

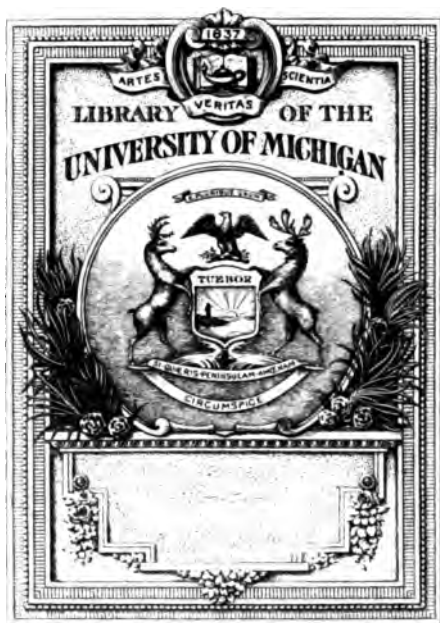
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

91234





18
19
20



MEMOIRES DE L'ACADEMIE

D'AMIENS.

MÉMOIRES

DE

L'ACADÉMIE

DES SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS

D'AMIENS

2^{ME} SÉRIE.

X.



AMIENS,
IMPRIMERIE YVERT

—
1873

.

.

✱

Le b. n. n.
7113-711
10-10-34
16253

DISCOURS

PRONONCÉ A LA SÉANCE PUBLIQUE

PAR M. MOULLART, DIRECTEUR.

(Séance du 4 août 1872).

MESSEURS,

Parmi les problèmes qui font le tourment de notre temps, il en est un dont la solution sollicite impérieusement nos recherches : je veux parler de la division des esprits.

Que cette division existe, il n'est presque pas besoin de le montrer. Elle éclate à tous les yeux, nous en sommes les témoins en même temps que les acteurs ; quelle que soit la bonne volonté que nous mettions à nous entendre, nous ne nous entendons pas et on a pu proclamer du haut de la tribune nationale la division des esprits comme le mal contemporain : elle nous tuera, si nous ne savons trouver le remède.

Est-il téméraire d'aborder une question dont l'examen s'impose ainsi à notre patriotisme ? Et si elle est l'objet possible d'une étude utile, les conve-

nances qui nous défendent, bien plus que notre règlement, de traiter les sujets politiques, où il est précisément si difficile aux hommes de trouver un terrain commun, ne commandent-elles pas d'éviter de pareilles recherches ?

Je n'aurais ni compris vos travaux, ni saisi votre mission, si j'avais pu hésiter un instant. Sans doute, il est permis de regarder les luttes politiques comme une conséquence de l'état des esprits, mais on peut laisser de côté ces luttes, ne pas se mêler aux combattants, ne prendre parti pour aucun de ceux qui se disputent le gouvernement de nos affaires et s'en tenir à la seule division intellectuelle pour l'étudier avec soin.

Si vos traditions m'ont appris que vous ne vous bornez pas à des études de nature morte, elles m'ont révélé aussi que vous demandiez à celui qui abordait l'analyse des réalités vivantes du calme, de la mesure, une souveraine impartialité. Je m'efforcerai de remplir ces conditions nécessaires.

Le sujet trop vaste, qui s'est imposé à mes préoccupations bien plus que je ne l'ai choisi, doit être limité. Il nous suffira de rechercher l'une des causes les plus importantes, mais non la seule, de la division des esprits ; elle est, selon moi, dans une mauvaise distribution des connaissances humaines : nous avons pour apprendre une fausse méthode qui engendre une sorte de défaut d'équilibre dans l'âme ; L'homme formé par l'instruction moderne est incomplet, il est livré à la société avec une intelligence

scindée et par conséquent diminuée ; on voit trop souvent sortir des sources diverses où se donne l'enseignement un être difforme, dont certaines facultés sont trop développées, tandis que d'autres sont atrophiées. L'intégralité de l'être est absorbée par la spécialité : on est un savant, un légiste, un lettré..., on n'est plus un homme.

Le premier fait qui permet de constater ce résultat frappe les moins attentifs : le mouvement qui nous emporte est en effet presque entièrement scientifique, et, parmi les sciences même, un courant plus fort nous fait prendre des directions plus étroites.

Chacun sait qu'on peut diviser au moins en deux groupes l'ensemble des connaissances humaines : dans l'un figurent les sciences qui ont pour objet les abstractions mathématiques et les phénomènes physiques, l'arithmétique, la géométrie, la mécanique, la physique, la chimie..., etc. ; dans l'autre se trouvent les sciences morales et politiques

Eh bien ! la majorité, l'immense majorité court aux sciences mathématiques et naturelles et reste étrangère à tout ce qui ne se compte pas, à tout ce qui ne se mesure pas, à tout ce qui ne se pèse pas. Le langage révèle les habitudes d'esprit qui montrent la force du mouvement : on réserve le nom de science au groupe des connaissances mathématiques et naturelles, et il est de mode chez beaucoup de ceux qui les cultivent de refuser ce nom à l'ensemble des connaissances de l'ordre moral. Si nous recher-

chons les causes d'une pareille habitude, nous constatons trop souvent chez ceux qu'elle domine la croyance qu'il n'y a, en effet, dans l'ordre moral, ni principes, ni directions de la volonté humaine indépendantes de nos instincts et de nos passions, ni enfin de lois constantes et immuables, auxquelles l'homme est soumis partout et toujours.

Je causais un jour avec un homme compétent dans les sciences mathématiques qu'il avait apprises, dans les sciences naturelles qu'il cultivait presque exclusivement : la conversation tomba sur la société et ses directions. Marié et père de famille, mon interlocuteur me disait sérieusement qu'un jour il n'y aurait plus de mariage et que la société se chargerait des enfants. Vous croyez donc, lui répondis-je, qu'on peut faire dans le monde moral ce qu'on veut, et qu'on peut l'ordonner au gré de son imagination ? Vous croyez donc qu'il n'y a pas de lois morales ? Non, me dit-il, il n'y a pas de lois, vos sciences morales n'ont rien de certain : à vrai dire ce ne sont pas même les sciences, car un ensemble de connaissances ne mérite ce nom que si elles sont enchaînées, coordonnées, démontrées, qu'on a et ne sont pas évidentes par elles-mêmes.

C'est là la vie rationnelle livrée à elle-même, livrée, peussent-ils, sans être dans ces langues comme dans un désert, au milieu de nous et nous les laisse pour faire des sciences morales. On se gémirait bien d'en faire un chemin qu'on ne peut pas faire, et l'on se gémirait bien de leur absence, mais on ne peut rien.

ils trouvent plus commode de nier ce qu'ils ignorent.

Nier ce qu'on ignore est insensé ! C'est possible, mais rien n'est plus fréquent. Quand vous exposez pour la première fois à un ignorant les lois astronomiques, les distances incommensurables qui nous séparent des étoiles, la petitesse extrême de notre globe comparée à la grandeur de ces mondes effrayants, votre auditeur réprime difficilement un sourire d'incrédulité ; et, si vous lui dites que l'on démontre la certitude de ces faits, il vous répond volontiers que c'est de la science, ce qui pour beaucoup de gens signifie : un rêve, une imagination, un rien.

La négation des sciences morales, dogmatique quand elle se formule ainsi, pratique quand elle se traduit par l'indifférence, a un autre et plus grave inconvénient. Un pareil spectacle donné par des gens instruits n'est pas sans quelque danger ; ce n'est pas impunément qu'on les voit, bons géomètres, bons physiciens, bons chimistes..., et par qui nous avons des ponts solides, des machines puissantes, des substances d'une force destructive incomparable, qui manient la vapeur, la poudre, la dynamite, le vent, l'eau... toutes les forces de la nature, ce n'est pas impunément qu'on les voit afficher un dédain volontaire ou involontaire pour les sciences morales ; leur scepticisme ne tarde pas à descendre, pour se répandre dans cette masse énorme dépourvue de tout moyen d'instruction et de contrôle.

Ainsi le grand nombre se porte aux sciences et en

fait exclusivement. On appelle cela devenir pratique: les chefs de famille veulent être pratiques et avoir des enfants pratiques. L'entraînement a été tel qu'en voulant y donner cours par le système de la bifurcation, on compromet dans le pays le sort des études littéraires. Quand, plus récemment, on créa un enseignement secondaire spécial, on y consacra aux sciences le temps enlevé à l'étude des lettres et des langues anciennes, et l'on a la prétention de préparer ainsi utilement les disciples de cet enseignement aux carrières de l'industrie, du commerce et de l'agriculture où il faut du tact, du discernement, un esprit souple, des idées ouvertes, toutes qualités que ne donnent pas précisément ces abstractions absolues qui raidissent le raisonnement quand elles forment la nourriture principale de l'intelligence.

Ai-je besoin de dire que nous critiquons seulement une exagération, ou plutôt cette mauvaise méthode qui détruit l'équilibre de l'esprit. Certes, ce n'est pas moi qui chercherai à rabaisser les sciences, à dire que nous les étudions assez, que nous en avons trop. Non, non ; toutes mes idées, toutes mes aspirations me portent à dire, avec mon siècle, avec ce peuple travailleur d'Amérique, qui en a fait sa forte devise : en avant, en avant ! Il faut arracher à la nature ses secrets, il faut la dompter, lui prendre ses forces si grandes, en créer de plus considérables encore avec leurs éléments et de ces puissances indéfinies faire les servantes dociles de nos volontés.

Asservir la nature, voilà le but des sciences dont je parle : réussir, c'est libérer l'homme. Quoique nous fassions, l'homme est condamné au travail, c'est sa loi, son devoir, la condition de son bonheur. Mais il faut que ce travail, pour qu'il ne l'abrutisse pas, devienne de plus en plus intelligent, et par conséquent de moins en moins excessif. Le premier qui a chargé un âne a déchargé un homme, a-t-on dit avec esprit : celui qui conduit une locomotive emporte sans effort le fardeau que n'eussent pas transporté, dans l'antiquité, dix mille pauvres esclaves succombant sous la fatigue.

Les sciences permettent donc à une portion de plus en plus nombreuse de l'humanité de tenir la tête un peu moins courbée vers la terre. Il y a plus : en nous livrant les secrets de la nature extérieure, elles nous donnent, à nous aussi, la possibilité de multiplier les pains. C'est encore libérer l'humanité, puisque c'est lui donner les moyens d'entretenir des milliers de travailleurs, dont la tâche sera de rendre la nourriture intellectuelle à ceux qui donnent en échange la nourriture du corps.

Joubert agrandissait encore le but quand il disait :
« Cherchez par les sciences à rendre la subsistance
« meilleure, et par là, la vertu plus facile, l'âme
« mieux disposée à tout ce qui est bien ; c'est là
« leur souveraine autorité. » Bastiat croyait avec Joubert que la misère est peu propre au développement de la vertu, et tous pensaient ainsi comme l'Évangile, qui avant les démonstrations du philo-

sophe et de l'économiste, faisait de l'obligation de nourrir les pauvres le premier et le plus essentiel des devoirs. La misère est une des causes des vices ; dire que les sciences, en travaillant à la multiplication des pains, essaient de tarir cette source du mal, c'est leur faire une place immense, c'est dire que les hommes qui les cultivent, les font progresser et les répandent, accomplissent l'une des fonctions sociales les plus belles et les plus utiles.

Ma pensée n'est donc pas, Messieurs, de rabaisser les études scientifiques. Bien au contraire ! Mais il faut mettre chaque chose à sa place : c'est faire de l'ordre et du meilleur. Or, il ne suffit pas de connaître les vérités mathématiques et les lois du monde physique : leur étude exclusive est mauvaise pour une société comme elle l'est pour un homme isolé. Elle fait de celui-ci un être incomplet : « que de savants forgent les sciences, disait cet observateur que je me plais à citer, cyclopes laborieux, ardents, infatigables, mais qui n'ont qu'un œil ! » Quant à la société, elle y perd, puisqu'elle finit par s'arrêter dans ses progrès, quand les hommes qui travaillent sont eux-mêmes diminués dans leur intelligence.

Si, au moins, il y avait contre-poids ; si, tandis qu'en nombre considérable nous nous portons vers les sciences dont je viens de parler, un nombre relativement aussi grand d'esprits, une quantité aussi grande de travail étaient appliqués à l'étude des connaissances morales ! Mais non ; Pascal, s'il revenait, pourrait répéter avec bien plus de raison l'une

de ses pensées : « J'ai cru trouver bien des compagnons dans l'étude de l'homme puisque c'est celle qui lui est propre. J'ai été trompé. Il y en a encore moins qui l'étudient que la géométrie. » Quel siècle pourtant que celui où Pascal se croyait le droit de parler ainsi ! Descartes, Bourdaloue, Fénelon, Mallebranche... et tous ces grands écrivains moralistes avaient paru ou allaient paraître, dont les œuvres prouvent en quel honneur on tenait les sciences morales.

Elles sont désertées aujourd'hui. Cu si elles sont étudiées, c'est sans ensemble, sans unité, dans leurs applications positives du droit, de la politique, de l'économie sociale ; on le fait sans préparation, sans remonter à leurs sources rationnelles ; c'est toujours la science partielle, divisée, qui amoindrit et rétrécit l'homme.

Ai-je besoin de donner des preuves de cette assertion ! Voyez les faits.

Quand, pressé par des réclamations nombreuses et intimidé peut-être par l'exemple de ce qui se passait chez d'autres nations, le gouvernement a voulu faire dans l'enseignement officiel une petite part au droit et à l'économie politique, il en a fait une étude accessoire et facultative réservée aux élèves déjà trop chargés de travail de l'enseignement spécial. Quant aux jeunes gens qui se destinent aux grandes écoles de l'État : Ecole de Médecine, Ecole polytechnique, Ecole normale, Ecole centrale.... quant à ceux plus nombreux qui se préparent à en-

trer dans des carrières diverses après la conquête du diplôme de bachelier ès-lettres ou de bachelier ès-sciences, ils n'ont aucune notion en législation.

L'économie politique surtout est à l'index. Parmi les gouvernements divers qui se sont succédé chez nous, les uns par système, les autres par défiance, en entravèrent l'enseignement. Est-ce même une science ? Peut-être : et ceux qui après avoir appelé les économistes des espèces de littérateurs, les appellent aujourd'hui des savants, sont très-heureux si on entend sous cette qualification des rêveurs. Nier la science économique, c'est nier les lois morales qu'elle prétend démontrer. Cela est commode pour l'ignorance et rassurant pour les consciences qui, du jour au lendemain, peuvent acclamer les pratiques économiques les plus contradictoires.

Les carrières dans lesquelles la connaissance du droit est nécessaire paraîtraient devoir rendre indispensable à ceux qui les abordent un certain ensemble de connaissances morales ; mais là encore, on trouve bien des esprits scindés qui, intelligents dans leur spécialité, deviennent étroits quand ils en sortent. Ils traitent, par exemple, du gouvernement de l'Etat comme d'une procédure, et croient qu'on peut légiférer sur les intérêts agricoles, industriels et commerciaux du pays comme sur un règlement de mur mitoyen.

Je ne parle pas de la science politique. Elle ne figure nullement dans notre enseignement ni en haut, ni en bas, ni au milieu. Elle est trop dange-

reuse : la politique, c'est le chassepot, le pétrole, la dynamite..., il faut la bannir de l'école. Dans la pratique, c'est différent : tous, comme citoyens, nous avons le droit, que dis-je, nous avons le devoir d'en faire et d'en user...; mais nous ne devons pas en avoir appris les lois ; c'est une arme dont le maniement appartient de droit à qui en ignore les organes et le mécanisme.

Ainsi partout nous voyons la science partagée en tronçons, mal digérée, les esprits divisés, défiants et par conséquent hostiles les uns aux autres. *Hostis*, c'est toujours l'homme du dehors, l'homme qu'on ne connaît pas, l'homme aux idées étrangères, qu'on ne pénètre pas : c'est l'ennemi.

Les sciences morales, à la désertion desquelles nous assistons, sont pourtant les plus vieilles : le premier objet de l'observation humaine a été l'homme lui-même. Toujours il s'est rencontré pensant, voulant, agissant ; les faits moraux ont été ainsi observés de tout temps, car il n'est pas besoin pour cette observation de livres, ni d'instruments. C'est pourquoi les vieux souvenirs nous montrent l'existence d'hommes antiques ayant la science des faits moraux. Qu'on accepte ou non les données religieuses auxquels ils sont mêlés, il y a des traités de morale plus ou moins complets dans la Bible comme dans les livres indiens. La science morale, dans sa généralité, a précédé de plusieurs milliers d'années l'éclosion des sciences naturelles.

Il le fallait bien : elle est la plus indispensable.

Mais l'antériorité des notions de sciences morale et sociale n'est pas une raison pour qu'on ne cherche plus à les vulgariser, à les faire progresser. Or, c'est ce qui arrive, puisqu'on consacre moins de temps à les étudier.

Chose étrange ! on semble ignorer qu'à chaque progrès, dans les sciences morales, correspond un progrès possible dans les institutions juridiques, politiques, charitables, économiques, industrielles..., comme chaque progrès des sciences physiques et mathématiques fait naître des machines et des instruments plus parfaits.

C'est ce qui explique cette transformation perpétuelle des institutions les plus simples, comme des plus compliquées : l'amélioration ou le changement des organes suffit souvent pour établir des différences profondes. Prenez pour exemple, si vous le voulez, la plus vaste des machines sociales, un gouvernement : quel que soit le type choisi, république ou royauté, vous n'en avez pas deux réalisations semblables de l'histoire. La royauté de Louis XIV diffère de celle de la reine Victoria ; la monarchie du premier consul Bonaparte n'est pas celle du lord protecteur Cromwell, et les républiques de Venise ou de Rome se ressemblent aussi peu entre elles que celles des Etats-Unis ou de Suisse. Dans le même pays, le même nom abrite une organisation changeante et l'on voit que les Etats les plus stables sont historiquement ceux dont les institutions se sont le plus modifiées : la constitution de l'Angleterre et

celle de la grande république américaine subissent de vingt ans en vingt ans des changements toujours très-graves, quoiqu'insensibles peut-être pour les esprits superficiels qui s'imaginent qu'une révolution violente seule peut amener des améliorations.

Ainsi du progrès des sciences morales, il doit résulter un progrès dans les institutions : de là, une nécessité de transformations incessantes qui pourrait effrayer l'homme ami avant tout de la stabilité. Mais on ne saurait trop le répéter, ces recherches d'une condition meilleure sont une loi de notre nature à laquelle nous ne saurions échapper ; il ne faut donc pas demander l'immutabilité de ce qu'il faut incessamment perfectionner. Il n'y a qu'une chose qu'on ne doit pas changer, il n'y a qu'une chose sans laquelle aucune machine, aucune institution n'est bonne, sans laquelle tous ces moules sont stériles, c'est la vertu, fille à la fois de la vérité et de la liberté, suivant le mot profond d'un grand orateur.

Oui ! mais cette vérité, la possédons-nous ? Quand nous arrivons à la pratique et que notre vertu veut y réaliser la vérité dans tous les ordres, il se trouve que les sciences étudiées isolément ne nous donnent que des rayons, décomposés par l'abstraction, comme le prisme décompose la lumière du soleil.

Les nécessités de la vie et de notre nature finie ne permettent à personne d'avoir la science complète. Si les sciences mathématiques et naturelles rendent l'esprit plus étroit en le spécialisant, les

sciences morales ne font pas autre chose : elles parquent aussi l'homme dans un champ limité du monde des idées, et, en divisant sa raison, en diminuent la puissance. Chaque science ne nous apporte qu'un rayon ; il est bleu, jaune, rouge, violet..., et encore de nuances différentes, de façon que l'humanité, la vie, et le monde n'apparaissent plus aux yeux du savant spécialiste que sous la couleur qui seule éclaire son intelligence. Or, pour apprécier les réalités, il faut les voir sous leur vrai jour, éclairés par la lumière pleine, par la lumière composée de tous les rayons, par la lumière blanche en un mot. Seule, elle permet à l'homme des actes harmonieux, concordants, qui ne soient en contradiction avec aucune des données dont l'ensemble constitue la vérité.

Mais qui donnera au praticien cette quantité de vérité, de lumière blanche qui lui est nécessaire dans une société où il ne est plus permis d'être seulement spécialiste ? Car chacun y est appelé à être travailleur, époux, père et citoyen ; car les rapports entre les hommes y sont devenus si multiples et si variés que jamais peut-être en aucun temps, la solidarité humaine n'est apparue plus évidente et plus étroite ? Il n'est pas un de nos actes qui n'ait son contre-coup sur l'ensemble, de telle façon que tout en restant spécialistes, il faut que nous ayons une quantité de lumière générale proportionnée à notre action sur nos semblables.

Comment, je le répète, donner, ou maintenir, ou

développer dans l'homme ce bien suprême plus indispensable que jamais pour la vie sociale, que j'appelle la lumière blanche, mais qui pourrais'appeler, en entendant bien les mots, sens commun ou bon sens ?

Vous attendez peut-être un nom que quelques-uns murmurent sans doute : la philosophie ? Eh bien ! non, ce n'est pas la philosophie, si grande qu'elle soit, qui peut accomplir cette tâche. Avant de rechercher qu'elle est la grande école du sens commun, permettez-moi de dire un mot sur les études philosophiques et sur leur rôle au point de vue de la division des esprits.

La philosophie est regardée par les meilleurs juges comme l'indispensable complément de toute instruction bien faite. Il me semble qu'ils ont raison et j'ai quelque motif pour le dire, si l'expérience personnelle sert à quelque chose. J'ai eu longtemps l'horreur de la philosophie : un parti pris d'écolier, un préjugé entré dans ma cervelle d'enfant, je ne sais sous quelle influence, m'avait fait, étant encore au collège, refuser obstinément d'étudier cette science. J'en appris ce qu'il fallait pour être bachelier, et c'était bien peu, car l'examineur me donna une bonne note parce que je lui avais dit que Descartes était né à La Haye, en Touraine, et non à La Haye, en Hollande ; un de mes amis eut une meilleure note pour avoir dit que l'insurrection était le plus saint des devoirs. Il est vrai que nous étions en 1849 ;

En tous cas, quand même la philosophie ne suivrait pas le sort des sciences morales et politiques, quand elle serait plus et mieux étudiée, ce n'est pas elle qui fondrait les rayons divisés ; elle permettrait tout au plus de les juxtaposer : c'est même un de ses meilleurs résultats, mais l'opération qui fait éclater la lumière blanche vient d'ailleurs. C'est aux belles lettres que nous devons demander ce miracle, si miracle il y a.

Ce sont les lettres, c'est-à-dire l'éloquence, l'histoire et la poésie qui répandent sur toutes choses les rayons harmonieusement fondus de la lumière totale. Sous leur influence magique, le mouvement des idées se précipite dans l'âme, elle entrevoit l'idéal, car ce sont elles qui couvrent de la splendeur du vrai l'homme et la nature transformés.

C'est la Bible, exaltant dans ses chants inspirés la grandeur du sage ; c'est Homère montrant l'homme conduit à ses destinées par la divinité jalouse ; c'est Démosthènes entraînant ses légers concitoyens à la défense de la liberté grecque ; c'est Lucrèce décrivant la force et la sève débordant, alors, dit un de nos derniers poètes

Que la terre est nubile et brûle d'être mère ;

c'est Virgile, peignant les travaux pleins de sécurité du cultivateur, récompensé par la nature féconde d'avoir obéi à ses lois : c'est Tacite, retraçant dans ses puissants tableaux, les sanglantes folies de

l'homme enivré par une autorité sans frein et la bassesse des Romains cessant d'être citoyens pour devenir sujets : c'est Dante et ses poèmes vengeurs, Shakespeare exposant l'âme humaine ravagée par la passion, Bossuet rappelant aux grands le néant de la vie, La Fontaine, le bon sens personnifié ; c'est notre vieux Corneille enfin, le poète du devoir, faisant de ses héros les types achevés des vertus nécessaires aux sociétés : le sacrifice dans Polyeucte, la foi conjugale dans Cornélie, l'honneur dans le Cid, l'amour de la patrie dans les Horaces.

Voilà les maîtres, voilà les éducateurs de l'homme, lui imprimant à travers les siècles l'unité d'une direction toujours la même, parce que c'est celle du sens commun, parce que, avec cette large impartialité de tout esprit vraiment grand, ils puisent à toutes les sources, la religion comme la philosophie, parce que, au fur et à mesure que la science grandissante se vulgarise, elles les enveloppe et les pénètre. Il y a, en effet, comme des canaux mystérieux qui permettent à ses sucs nourriciers d'arriver jusqu'à l'âme des grands écrivains : la vérité apparaît alors dans des œuvres éclatantes, plus abondante, plus exacte, sous ces vêtements si beaux qui la font reconnaître et accueillir partout et par tous.

Mais la grande littérature possède seule cette fécondité et cette puissance créatrice. Il ne faut pas la confondre avec l'ensemble de productions si prodigieusement développées de nos jours et qui ajoutent à la division intellectuelle. Ces dernières

œuvres sont les fruits d'une nouvelle classe de spécialistes qui peuvent s'appeler les lettrés purs.

Il importe de les signaler.

Un mathématicien exclusif fait au moins des ponts, un avocat exclusif est auxiliaire de la justice, un physiologiste exclusif donne des enseignements à la médecine, un chimiste exclusif trouve des substances utiles, un politique exclusif administre .. Ainsi, tandis que tous les autres spécialistes produisent des utilités diverses, les lettrés purs ne produisent que des phrases. Ils font de l'art pour l'art. Une période bien faite, un morceau bien ciselé, un article bien frappé : voilà pour eux l'idéal, la seule chose désirable. Ils ne pardonnent pas le mauvais emploi d'un mot, une dissonnance les choque, une virgule mal placée les inquiète. Leur style brillant et imagé, ou limpide et alerte, court, saute, entraîne à sa suite : on est séduit, on déclare l'art de la parole l'art suprême. Cela est vrai ; l'art de dire est le premier des arts, mais à la condition que la parole sera le vêtement d'une idée. Or, ces lettrés n'ont pas d'idées, c'est-à-dire pas de principes, pas de vérités. Comment en auraient-ils ? Les mathématiques ? ils les ignorent ; les sciences naturelles sont par eux proclamées choses basses ; les sciences morales, l'homme ne les possède-t-il pas sans travail en vertu d'une intuition infaillible ? la religion est par eux abandonnée aux bonnes femmes et aux esprits faibles. Ils n'ont donc rien appris, rien étudié... que la phrase. La phrase... voilà tout le secret

qu'ils ont dérobé aux grands écrivains ; mais ils l'ont dérobé, ils savent s'en servir et, sous ce vêtement envié, ils ont accès partout, font tout, sont tout, se mêlent à tout, n'éclairant rien et troublant leurs lecteurs avec des semblants d'idées, des contre-façons de doctrines, des simulacres de principes. Jamais les mots vides, mais artistement employés, n'ont eu, grâce à ces habiles metteurs en scène, autant d'influence qu'aujourd'hui.

Ainsi se parquent les hommes, ainsi s'accroît la division intellectuelle. En négligeant les variétés, nous avons les esprits absolus, que Pascal appelait les géomètres, nous avons les savants naturalistes et physiciens, nous avons les légistes et les économistes, nous avons enfin les lettrés purs. Ceux-ci aussi nous sont donnés par notre système général qui équilibre mal la distribution des connaissances humaines, et qui a permis de dire, avec quelque exagération, qu'avec un examen on avait un bachelier de plus et un homme de moins.

Les belles-lettres remplissent leur but qui est d'élever l'homme à la condition d'être non l'unique aliment de son intelligence, mais le fondement de son instruction ; alors seulement, elles forment, surtout dans ces belles classes appelées les humanités, alors elles forment à l'âme, avec le sens commun, un tempérament qui lui permet de s'assimiler les sciences de tous les ordres. L'homme qui a ainsi, à ses débuts, pris le goût des grands écrivains, qui pendant toute sa vie fait de quelques-uns, choisis

entre tous, les conseillers, les compagnons, les amis sans cesse lus, écoutés, médités, cet homme conserve toujours la santé intellectuelle ; il garde, grâce à cette conversation avec les meilleurs membres de l'humanité, le bon sens qui fait qu'un homme n'est jamais étranger à ses semblables : il peut alors, sans danger pour la société, devenir un excellent spécialiste.

Cependant ai-je tout dit ? Une génération d'hommes, développée par l'instruction, ainsi entendue, sera-t-elle maintenue dans l'intégralité de ses facultés ? N'y aura-t-il aucune lacune ? Je laisse aux faits le soin de répondre.

Tout homme jeune, actif, ayant le cœur ouvert à tout ce qui est généreux, se jette avec ardeur dans la vie : il a foi en la science, il a foi en la puissance du vrai... et il a raison ; mais bientôt les obstacles se multiplient, les déceptions abondent : il s'aperçoit bien vite que la science, dont le règne est le monde, n'y peut y créer ou y refaire le paradis qu'il a rêvé. Il est bientôt en face des terribles réalités qu'a si bien décrites un écrivain contemporain : « Toujours
« la mort projettera son ombre redoutable sur nos
« prétendus paradis terrestres. Toujours l'ami y
« pleurera son ami, le fils son père, la mère son
« enfant. Toujours le silence des nuits sera troublé
« par les cris de la douleur physique et par les gé-
« missements, plus pénibles encore, de la souffrance
« morale. Toujours les passions et les vices, l'ar-
« dente cupidité, la noire envie, la folle ambition

« déchireront les cœurs et armeront l'homme contre
« l'homme... Toujours le travailleur fatigué lèvera
« ses bras vers le ciel et implorera le jour de déli-
« vrance. »

Voilà la vie : et la science, dont le but essentiel, mais unique, est de nous révéler les lois de la nature physique et celles de l'activité humaine, la science ne changera rien à ces conditions de notre existence ; elle ne fera jamais de l'homme un être parfait ; elle peut bien, chaque jour, si nous le voulons, diminuer nos infirmités et corriger notre faiblesse, mais elle ne fera jamais de nous des êtres éternels ici-bas.

Elle n'est d'ailleurs qu'une œuvre humaine, édifiée lentement avec le travail des siècles ; et la puissance qu'elle met en nos mains pour ordonner le monde ne nous permet de réaliser que des améliorations presque insensibles pour une vie humaine.

Quand une cruelle expérience lui a ainsi dévoilé les réalités sociales, l'homme s'arrête, éperdu, troublé, doutant. Combien alors succombent à l'un des deux sentiments qui sollicitent si vivement l'homme convaincu de l'impossibilité où il est de réaliser tout le bien rêvé : l'impatience et le découragement !

L'impatience nous fait oublier que nous sommes des êtres libres. Dominé par ce sentiment, l'homme qui a le fanatisme du mieux, demande à la force un concours inutile pour soumettre les âmes, il croit à l'efficacité de la violence désordonnée ou légale

pour introduire des réformes morales et imposer des conversions de la volonté perverse.

Le découragement est un autre ennemi non moins redoutable : après quelques lutttes sans fruits apparents, l'homme qui s'y laisse aller, se prend à répéter avec le poète :

Sentir son âme, usée en impuissant effort,
Se ronger lentement sous la rouille du sort ;
Penser sans découvrir, aspirer sans atteindre,
Briller sans éclairer, et pâlir sans s'éteindre,
Hélas ! tel est mon sort et celui des humains..
Tout s'use, tout périt, tout passe : mais, hélas !
Excepté les mortels, rien ne change ici-bas.

Quand il est arrivé à cet état, l'homme non-seulement est lui-même incapable de tout bien, mais il devient un dissolvant, car il propage autour de lui son mal pernicieux et il enlève ses proches et ses amis aux vivifiants combats.

Ainsi l'impatience et le découragement sont deux sentiments à repousser ; mauvais conseillers, ils achèvent le désordre causé par la division intellectuelle.

Mais comment réagir contre eux ? La science n'y peut rien : elle nous conduit à la domination de la terre, elle nous permet d'ordonner ce monde, notre domaine ; mais pour toute génération qui y apparaît, cette domination est comme un mirage : le but poursuivi n'est jamais atteint par elle. Qui nous dira les sanctions et les récompenses des devoirs méconnus ou accomplis ? Qui présentera une compen-

sation future pour tant de souffrances imméritées ? Qui versera dans nos âmes la certitude du triomphe définitif de la vérité ? Qui donnera les secours et les consolations à tant de cœurs brisés ! Qui liera le fini à l'infini ? le périssable à l'éternel ? De tout temps, la religion a rempli cette mission : c'est elle qui, à des degrés divers, a éclairé tous les grands écrivains, nos maîtres incontestés ; c'est elle encore qui permet à tant d'hommes de travailler avec patience et avec une suprême confiance à l'ensemencement des moissons qu'ils ne verront pas lever.

Je m'arrête ici : satisfait, si j'ai pu montrer, dans une étude trop incomplète, une des causes importantes de la division des esprits, si j'ai pu établir que, pour être un des éléments de la formation et de l'éducation de l'homme, l'instruction devait être bien équilibrée. Pour arriver à ce résultat, il m'a paru qu'il n'y avait qu'un moyen qu'il ne fallait pas craindre de proclamer hautement dans l'intérêt de la société : il est bon de n'arriver aux écoles et aux carrières où s'accroissent et où se forment les spécialités qu'après s'être fait un tempérament intellectuel assez fort pour que l'âme ne soit plus amoindrie par les études exclusives.



COMPTE-RENDU

DES TRAVAUX DE L'ACADEMIE

Par M. E. YVERT, Secrétaire-perpétuel.

(Séance du 4 août 1872).

MESSIEURS,

Lorsque, dans votre séance publique du 5 novembre dernier, j'avais l'honneur de vous présenter le compte-rendu de vos travaux pendant les années 1869, 1870 et 1871, ce n'était pas sans tristesses que je rappelais à vos souvenirs les pertes sensibles faites par votre Compagnie dans le cours de ces trois années.

Depuis cette époque, de nouvelles vacances s'étaient produites dans vos rangs, non plus par suite d'événements douloureux, mais par les démissions regrettables de M. Fuix, puis de MM. Tivier et Bohn, que de nouvelles fonctions ont éloignés d'Amiens, puis aussi par celle de M. le docteur Courtillier à qui l'état de sa santé ne permettait plus de concourir assidûment à vos travaux.

J'ajoute que, satisfaisant avec empressement au

désir que MM. Tivier, Bohn et Courtillier vous ont exprimé, vous leur avez conféré l'honorariat comme témoignage de sympathie pour leurs personnes, et de reconnaissance pour leur concours à vos travaux.

Aujourd'hui, Messieurs, sous l'influence d'une satisfaction qui nous est commune, je me plais à constater que les vides qui ont existé dans la Compagnie sont presque tous comblés grâce aux élections successives de M. le docteur Richer; de M. Jules Verne, homme de lettres; de M. Edouard Dupont, ancien pharmacien; de M. le docteur Peulevé; de M. Hennebert, commandant du génie, à Amiens; de M. Hyacinthe Dusevel, membre de la Société des Antiquaires de Picardie; de M. Alfred de Puyraimond, ancien officier de marine, et de M. le comte Maxime de Gomer, vice-président de la Société d'horticulture de Picardie.

Les études, les travaux de ces messieurs, leur donnaient à vos suffrages les droits les mieux établis, et les lectures que six d'entr'eux vous ont déjà faites, lors de leur admission définitive, vous ont prouvé que vous pouviez obtenir de leurs talents et de leur zèle le concours le plus efficace.

C'est qu'en effet ces lectures n'ont pas consisté seulement en ces remerciements qui semblent imposés à la reconnaissance de tout récipiendaire; elles ont eu surtout le mérite de vous offrir le résultat de savantes études, et ont été, par cela même, appréciées comme dignes d'enrichir les mémoires que vous publiez.

Procédant par ordre de date, je citerai d'abord le discours dans lequel M. le docteur Richer vous a tracé une histoire succincte, mais aussi exacte qu'intéressante, des progrès de la botanique pendant les vingt-cinq ou trente dernières années.

La Botanique, vous a dit M. Richer, est d'origine moderne, et, pour la voir naître et se constituer comme science, il n'est pas nécessaire de remonter bien loin à travers les siècles civilisés. Au seizième siècle, et même un peu avant, on rencontre déjà quelques essais dignes d'être conservés dans l'histoire. En 1753, Linné ne connaissait que 6,000 plantes. Au commencement du siècle actuel, le nombre des espèces connues ne dépassait pas 10,000; en 1824, il s'élevait à 50,000; vingt ans plus tard, en 1844, il arrivait à 95,000; on connaît aujourd'hui plus de 125,000 espèces, et les cadres de la classification naturelle, si sagement établis par de Jussieu, étant insuffisants, on a dû songer à les élargir.

Après d'intéressants détails sur la Botanique, M. Richer termine en disant « que cette science n'a pas besoin de lois compliquées; ce qu'elle demande c'est un peu d'intelligence et beaucoup de bonne volonté. Ces vertus aussi solides que modestes, ajoute-t-il, ne font pas défaut à notre génération, et nous pouvons dire qu'à aucune époque, et dans aucun pays, les sciences en général, et la Botanique en particulier, n'ont trouvé de plus nombreux et plus illustres adeptes. »

Dans votre séance du 26 avril, vous procédiez à la double admission de MM. Edouard Dupont et Alfred de Puraymond.

Le premier de ces messieurs, dont les travaux sont plus spécialement consacrés à la chimie, dans ses rapports avec le salubrité et la santé publiques, vous a lu un mémoire ayant pour sujet les sophistications que la fraude fait subir au lait aux dépens de ses nombreux consommateurs.

M. Dupont est entré, à cet égard, dans d'intéressants détails sur les diverses provenances du lait, sur ses différences ; il a énuméré les moyens à l'aide desquels une industrie cupide en altère les qualités ; puis il a indiqué les procédés chimiques par lesquels la science s'applique à découvrir la fraude et à en conjurer les effets.

M. de Puyraimond, dans son discours de réception, vous a communiqué le résultat de ses voyages, de ses explorations dans les îles de la Société et principalement dans celle de Taïti, la plus importante de toutes. L'étendue, la topographie, la température, la population, les produits de cette reine de l'Océanie, qui, depuis 1842, est placée sous le protectorat de la France, au grand mécontentement des missionnaires anglais, le caractère, la physionomie des Taïtiens, leurs mœurs, leurs usages, la manière dont ils se vêtissent, se logent et se nourrissent, leurs souverains successifs, hommes ou femmes, la forme de leur gouvernement et sa politique, tous ces éléments ont fourni à M. de Puyraimond

ample matière à des développements qui vous ont intéressés au plus haut point.

J'arrive à la séance dans laquelle a eu lieu l'admission de M. Dusevel et celle de M. le comte de Gomer.

M. Dusevel, qui compte au rang de nos archéologues les plus distingués, et que le gouvernement a investi des fonctions d'inspecteur des monuments historiques de notre département, s'est donné, pour son discours de réception, la tâche méritoire de remettre en lumière le nom et la vie d'un homme que ses vertus et ses actes auraient dû soustraire à l'oubli de ses concitoyens. Cet homme, vous a dit M. Dusevel, nommé Philippe Seré, né à Beauval, commune voisine de Doullens, n'exerça, dans sa jeunesse, que l'humble profession de pâtre. Le hasard le fit rencontrer par le célèbre surintendant des finances Fouquet qui, frappé de la précocité de son intelligence, l'attacha à sa personne à laquelle il resta fidèle jusqu'à la mort du ministre disgracié.

Mais ce qui recommande particulièrement Seré à la mémoire de ses compatriotes, ce sont les réparations qu'il fit faire à l'église de son village natal, et que constate une inscription qui existe encore sur la façade de cette église. Ce sont aussi les dons qu'il fit à la même église, et le legs d'une somme suffisante pour bâtir une maison d'école, pour rémunérer et loger le chapelain chargé d'instruire les enfants de Beauval.

Vous avez écouté avec sympathie, Messieurs,

cette notice rédigée par un savant qui ne se borne pas à faire, en quelque sorte, revivre, par ses travaux, les œuvres matérielles du passé, mais qui, en outre, s'attache à remettre en honneur des sentiments et des libéralités auxquels la reconnaissance publique fait trop souvent défaut.

Je ne quitterai pas M. Dusevel sans mentionner le rapport qu'il vous a lu récemment sur un précis relatif à l'histoire de la gravure et de la photographie, et dont votre honorable associé-correspondant, M. Buteux, vous a fait hommage comme preuve de son désir de concourir à vos travaux.

En accueillant, ainsi que vous l'avez fait avec faveur, la candidature de M. le comte de Gomer, vous avez voulu honorer en lui le propagateur aussi intelligent qu'actif de la science horticole, de cette science à la fois si attrayante et si utile, dont il donne les préceptes dans d'excellents écrits, et qu'il pratique avec tant de soins et de succès dans sa splendide propriété de Courcelles.

Une histoire rapide de l'horticulture, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours : ses progrès incessants ; ses affinités avec les autres sciences et avec les arts, ses rapports intimes avec la civilisation, les mœurs, les institutions des peuples qui se plaisent au culte et au luxe des jardins ; les moyens ingénieux par lesquels on est parvenu à faire vivre parmi nous les richesses horticoles des sols et des climats les plus éloignés et les plus différents des nôtres, tous ces détails ont été consignés, avec un

grand mérite d'expressions , par M. le comte de Gomer, dans son discours de réception.

Un vaste champ d'études et de travaux , vous a-t-il dit, est donc ouvert à tous les hommes qui ne dédaignent pas l'horticulture, et reconnaissent qu'en faisant la joie des yeux, elle pourvoit, par ses fruits et ses plantes, à l'alimentation et à la satisfaction des nécessités les plus impérieuses de la vie.

Enfin, Messieurs, dans votre séance du 28 juin, vous avez procédé à l'admission de M. Verne, qui, à défaut du discours réglementaire qu'il n'a pas eu le temps de rédiger, vous a priés d'agréer la lecture de quelques chapitres de son ouvrage encore inédit, intitulé : *Le Tour du Monde en 80 Jours*, sorte de problème, dont la solution a été géographiquement et mathématiquement trouvée et démontrée par M. Verne, dans un roman rempli des détails les plus piquants. L'originalité de caractère, la singularité de mœurs de l'Anglais mis en scène dans l'ouvrage, le bizarre et important pari qu'il fait, et qu'il gagne, d'effectuer le tour du monde en 80 jours, les incidents qui marquent son long voyage, les obstacles qu'il rencontre et qu'il surmonte , tout cela est décrit et raconté par M. Verne, avec une clarté, une légèreté, une grâce de style qui vous ont très agréablement captivés, et ont, à plusieurs reprises, provoqué, de votre part, les plus vifs et chaleureux applaudissements.

Les discours dont je viens de vous présenter l'analyse, ont tous donné lieu à des réponses dont

M. Moullart, votre laborieux et éminent directeur, s'est acquitté avec une sagacité qui a fait ressortir on ne peut mieux le mérite de chacun des récipiendaires auxquels il s'adressait. Si ses paroles, empreintes de la plus parfaite courtoisie, ont dû leur aller droit au cœur, elles ont, en outre, conquis, de votre part, les approbations les plus vives et les plus méritées.

Quoique la période écoulée depuis votre dernière séance publique jusqu'aujourd'hui ait été de peu de durée, elle n'a pas été moins bien remplie que les précédentes.

C'est ainsi que, dans votre séance du 24 novembre, M. Mancel, qui se consacre avec le zèle le plus louable à l'étude des questions économiques, vous a soumis quelques réflexions sur la création de mesures financières dont le résultat serait, selon lui, d'équilibrer nos budgets. Si ces questions peuvent être controversées, il en est une qui vient d'être consacrée par le vote de l'emprunt colossal autorisé par l'Assemblée nationale, et dont la réussite a été véritablement phénoménale.

Le 27 décembre, M. Guillon vous présentait, sur la comptabilité de votre compagnie, un rapport établi avec le plus grand soin et dont, en remerciant son auteur, vous avez adopté toutes les conclusions.

Les 12 janvier et 9 février, M. Vion vous entretenait de nouveau des avantages présumés du système phonographique. M. Vion, tout en vous intéressant à ce que ce système a d'ingénieux, vous a

laissés dans une prudente réserve à l'égard d'une réforme en désaccord avec des usages séculaires, et qui modifierait profondément les règles de l'orthographe française.

Le 8 mars, M. le docteur Lenoël vous donnait lecture de son analyse d'un ouvrage de M. le docteur Bertillon, accompagné de tableaux statistiques sous le titre de *Démographie*, et qui tendent à démontrer que le mariage a une influence avantageuse, et plus considérable qu'on ne l'avait jamais soupçonné, sur la moralité, la santé et la vitalité des époux et des enfants.

Le 24 du même mois, M. le docteur Herbet vous lisait un mémoire sur les maladies réelles, soit imaginaires, considérées au double point de vue du roman et de la comédie. Ce travail, Messieurs, vous a paru si intéressant, que vous l'avez destiné à faire partie du programme de votre séance d'aujourd'hui.

La Chasse aux livres, tel est le titre d'un mémoire que vous a lu M. Auguste Decaëu, et qui a conquis vos sympathies à des observations aussi justes que piquantes.

Dans ce mémoire, M. Decaëu définit les aptitudes du véritable bibliophile, aussi bien de celui à qui ses goûts, ses travaux, font rechercher des ouvrages intéressants et utiles, que de celui auquel une simple curiosité, et quelquefois même un intérêt purement matériel, font désirer des livres rares et précieux. La passion de ce dernier est, cependant, il faut le reconnaître, une sorte d'hommage rendu

par lui au mérite d'écrivains qu'il ne connaît que de nom et qu'il ne lit pas, tandis que tant d'hommes lettrés doivent se borner à lire ceux qu'ils ne peuvent acquérir.

Dans ce mémoire, M. Decaëu signale la perspicacité, le flair, dit-il, grâce auxquels le bibliophile découvre les livres dont il est en quête, qu'il reconnaît à des signes, à des annotations, et qui, à très peu de frais, quelquefois, lui permettent d'enrichir sa bibliothèque.

Les fautes typographiques même, dont les livres les plus recherchés ne sont pas toujours exempts, ont fait mettre les vers suivants dans la bouche d'un bibliophile :

Je tiens la bonne édition,
Aussi, je ne me sens pas d'aise,
Car voici, pages neuf et seize,
Les deux fautes d'impression
Qui ne sont pas dans la mauvaise.

Je crois devoir rappeler ici, Messieurs, que, dans votre séance du 25 août 1874, M. Mancel exprima la pensée que, pour garantir Amiens des invasions épidémiques, il lui paraissait nécessaire d'améliorer le système hydraulique appliqué à notre ville. M. Mancel manifestait, en conséquence, le désir que l'Académie nommât une commission pour apprécier ses observations.

Cette commission fut en effet nommée, et, dans votre séance du 14 juillet dernier, notre honorable et savant collègue, M. Kolb, vous fit, au nom de

cette commission, un rapport duquel il résulte que les analyses chimiques, faites par lui et M. Poiré, des eaux de diverses provenances qui alimentent Amiens, ont déterminé la commission à conclure que si, en principe, il est prudent de rejeter, pour l'alimentation, des eaux ayant leurs sources ou leurs cours dans l'intérieur des villes, notre système hydraulique se trouve néanmoins dans les conditions ordinaires des grandes cités, et qu'en tout cas le projet de dérivation des sources du Pont-de-Metz et de Saint-Cyr ne peut que rendre plus salutaires les eaux destinées à notre consommation

Votre séance du 12 juillet a été marquée avec succès par la lecture que vous a faite M. Poiré de l'extrait d'un ouvrage qu'il se propose de publier prochainement sur toutes nos industries. Cet extrait, qui se rapporte exclusivement à l'industrie de la soie, présente l'analyse des travaux de M. Pasteur sur la maladie des vers à soie, de ces insectes précieux au sujet desquels, depuis le moment de leur éclosion jusqu'au jour où leurs produits sont livrés à l'industrie, M. Poiré vous a donné de nombreux et savants détails.

En compagnie de la science, la littérature n'a pas fait défaut à vos séances.

M. Henri Dauphin vous a lu d'élégantes et fidèles traductions en vers de plusieurs passages de l'*Enéide* et de l'*Iliade*, et cet hommage rendu au génie de Virgile et à celui d'Homère a justifié une fois de plus l'opinion qui place les véritables sources du beau

dans les ouvrages des grands écrivains de l'Antiquité.

Vous avez aussi, Messieurs, écouté avec plaisir deux poésies que vous a lues M. Henriot; l'une intitulée : *Le Temps*; l'autre : *La Course de chevaux*. Dans la première, dont le lyrisme est empreint d'un caractère philosophique, l'auteur signale et déplore les ruines qu'amoncèle, en sa marche incessante, le Temps, ce destructeur infatigable de toutes choses, à l'exception cependant des noms auxquels de saintes vertus et un génie exceptionnel assurent le privilège de l'immortalité.

Dans la seconde pièce, *la Course aux chevaux*, M. Henriot a décrit, avec non moins de justesse, le courage instinctif, la fierté naturelle, la bouillante ardeur qui semblent associer le noble animal à la passion dont il est l'instrument, et deviner qu'il importe à sa gloire de triompher de ses rivaux.

Enfin, Messieurs, votre secrétaire perpétuel, après avoir lu une légère poésie sur le jeu d'échecs, vous a fait hommage de sa traduction en vers des *Satyres*, des *Epîtres* et de l'*Art poétique* d'Horace. Cet ouvrage a été l'objet d'un compte rendu de la part de votre chancelier actuel, M. de Beaussire, sous la plume duquel une critique judicieuse est toujours accompagnée d'une exquise bienveillance.

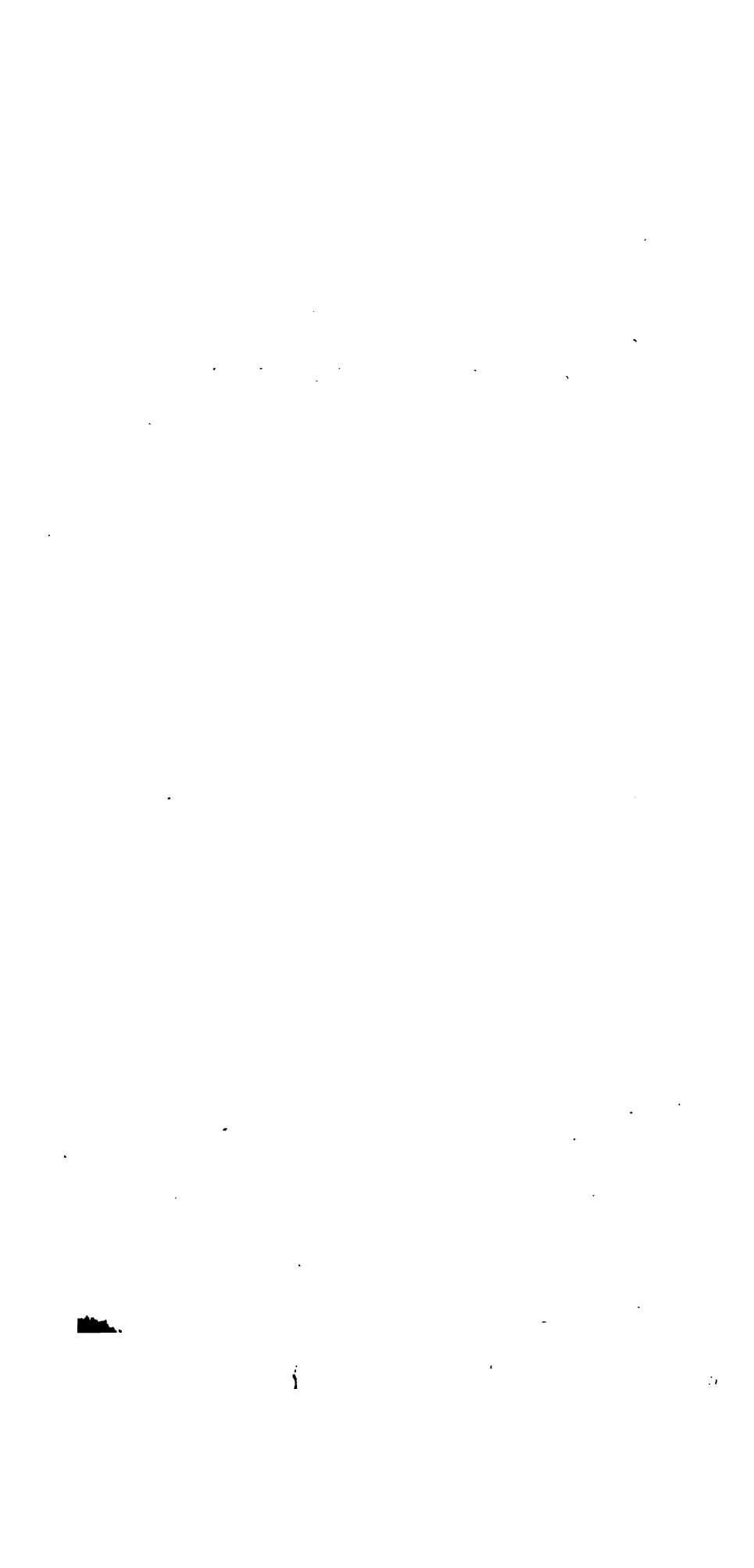
M. de Beaussire vous a fait entendre, à cette occasion, une appréciation aussi ingénieuse que juste des qualités brillantes qui placent Horace au premier rang des poètes latins, et qui font aimer en lui le

caractère de l'homme autant qu'elles font admirer le génie du poète. Cette intéressante étude a obtenu de vous les plus justes applaudissements.

Ici, Messieurs, s'arrête l'esquisse que je viens de tracer de vos travaux pendant les huit derniers mois; travaux qui prouvent que, depuis sa fondation, maintenant plus que séculaire, jusqu'à présent, votre Compagnie a conservé la place honorable qu'elle a conquise dans le monde littéraire et savant.

Interprète de votre pensée, j'ajoute, Messieurs, que les auxiliaires distingués dont vous venez de renforcer vos rangs, sont, dès à présent, et pour l'avenir de l'Académie d'Amiens, de nouveaux et heureux gages de succès et de prospérité.





LA MALADIE AU THÉÂTRE

ET

DANS LES ROMANS

Par M. le Docteur HERBET.

(Séance publique du 4 août 1872).

MESSIEURS,

Quelques hommes, et j'en pourrais citer plus d'un dans notre Compagnie, ont assez de puissance et d'étendue dans l'esprit, pour se soustraire complètement à l'influence de leurs occupations habituelles, et montrer, dans des genres tout à fait différents, une véritable supériorité. Mais une pareille aptitude est rare, et, presque toujours, les travaux auxquels nous sommes voués donnent à nos idées une direction spéciale, et gravent dans notre intelligence une profonde et ineffaçable empreinte. Pour moi, Messieurs, je ne saurais échapper à l'influence de ma profession et de mes études, et en essayant d'entrer pour quelques instants dans le domaine de la littérature, c'est encore à l'objet de mes préoccupations

ordinaires que j'emprunte le sujet de mon travail, en vous parlant aujourd'hui de la place donnée à la maladie dans certaines œuvres littéraires.

La part faite à la maladie ne manque ni d'étendue, ni d'importance. Tous les écrivains qui se sont proposé pour but de tracer le tableau de la vie humaine, les auteurs dramatiques, les romanciers, ont souvent, dans leurs œuvres, fait intervenir la maladie comme un élément de l'action qu'ils ont créée. Il devait en être ainsi ; en effet, dans la vie réelle la maladie joue un grand rôle. Cet accident, si fréquent dans l'existence humaine, ne se borne pas à atteindre les individus ; il détruit souvent le bonheur et l'avenir des familles ; il peut quelquefois même étendre jusqu'aux destinées des nations ses funestes conséquences.

La maladie apparaît donc souvent dans les œuvres littéraires, mais la place qu'elle y occupe varie beaucoup. Tantôt, c'est un simple épisode destiné à faire naître ou à accroître l'intérêt qui s'attache à quelque personnage. Tantôt, c'est un événement capital qui fournit l'occasion d'exposer, de développer les caractères, de mettre au jour les vices ou les vertus des hommes. Ainsi, dans les *Parents pauvres*, la maladie du cousin Pons n'est que le cadre où, en regard de la bonhomie, du désintéressement, de l'affectueuse naïveté de Schmucke, Balzac a mis en lumière les crimes inspirés par les hideuses convoitises qui s'agitent autour d'un mourant.

La maladie est quelquefois le nœud même de

l'intrigue. Dans un ouvrage d'un romancier dont la finesse et l'esprit ne sont surpassés que par une merveilleuse, mais peut-être excessive facilité, dans *Germaine*, de M. Edmond About, tout l'intérêt du roman repose sur la mort ou la guérison de Germaine.

Enfin, dans d'autres œuvres, et c'est à ces dernières que je vous demanderai la permission de m'arrêter un peu, la description de la maladie a une importance plus grande encore ; cette description est à elle seule le sujet tout entier. L'influence de la maladie sur le physique et le moral de celui qui en est atteint, l'exposition des souffrances endurées non seulement par le malade lui-même, mais aussi pas ceux qui l'entourent et vivent sous sa dépendance, forment à peu près tous les éléments de l'action.

Parmi les maladies qui ont été ainsi décrites, je pourrais dire individualisées, il en est une que plusieurs écrivains de génie ont dépeinte avec une vérité frappante, avec une exactitude merveilleuse : c'est l'hypocondrie. Souvent liée à des troubles de la digestion, cette cruelle et bizarre maladie est caractérisée surtout par les changements qu'elle amène dans les sentiments, les pensées, la raison des personnes qui en sont atteintes.

Est-ce seulement l'action que, dans l'hypocondrie, la lésion morbide exerce sur l'intelligence et le cœur, qui est la cause de la prédilection montrée par les auteurs pour l'étude et la description de cette maladie ? Je ne le pense pas. Je serais disposé à admettre que, si elle a été plus souvent et mieux

observée que les autres, c'est surtout parce que les écrivains la connaissaient mieux, ayant pu assez souvent trouver en eux-mêmes les traits principaux de leurs personnages. L'hypocondrie est, en effet, une maladie fréquente chez les hommes doués de grandes facultés intellectuelles, mais nerveux, irritables, épuisés soit par la vivacité de leurs passions, soit par des excès de travail. Pour ne citer que quelques noms parmi les plus illustres : Pascal, Molière, Voltaire, J.-J. Rousseau, en ont été atteints sous des formes diverses et à des degrés différents.

A peine accusée par quelques bizarreries d'humeur et de caractère chez Voltaire, l'hypocondrie avait pris chez J.-J. Rousseau des proportions voisines de la folie, à ce point, que l'auteur du *Contrat social* a été accusé d'avoir terminé sa vie par un suicide. Admise et soutenue par un de nos compatriotes, savant médecin et littérateur distingué, M. F. Dubois d'Amiens, secrétaire perpétuel de l'Académie de médecine, cette opinion, sur la mort de J.-J. Rousseau, a été combattue par un des membres les plus éminents de notre Société, le regrettable M. Berville.

Que la disposition malade de quelques écrivains ait eu ou non de l'influence sur le choix des sujets qu'ils ont traité, il n'est pas moins véritable que les hypocondriaques ont été souvent mis en scène, soit dans les romans, soit au théâtre.

Parmi les comédies de Molière, il n'en est aucune qui soit plus ouvertement et plus complètement dirigée contre les médecins et contre la médecine,

que le *Malade imaginaire*. Non-seulement les ridicules de la profession y sont pris à partie, mais la science elle-même y est l'objet de moqueries et de critiques poussées jusqu'à l'injustice. Il n'est cependant pas de pièce de théâtre qui ait été plus appréciée, plus louée même par les médecins. Vous n'avez pas oublié la charmante étude que notre savant et spirituel collègue, M. le docteur Alexandre, en a fait sous le titre de : *Molière et les Médecins*. Bien d'autres ont, avec des succès divers, abordé l'examen de cette comédie. Une opinion assez originale s'est même produite : un de mes confrères a prétendu expliquer la colère de Molière contre la médecine et les médecins, par les souffrances éprouvées par ce grand homme, souffrances auxquelles la médecine était alors, comme elle est encore aujourd'hui, trop souvent impuissante à porter remède. Mais il est un point sur lequel tous les médecins sont d'accord, c'est que le *Malade imaginaire* est un chef-d'œuvre d'observation médicale.

Dans un roman d'un auteur moderne que je suis loin de comparer à Molière, mais que distingue néanmoins un rare talent d'observation, on trouve aussi la peinture d'un hypocondriaque, d'un malade imaginaire.

Examinons les deux personnages mis en scène par Molière et par Balzac, et comparons Argan, du *Malade imaginaire*, et M. de Mortsau, du *Lys dans la Vallée*, pour rechercher les traits communs aux deux

malades et signaler les différences qu'ils présentent.

Argan est un brave homme, un bon bourgeois, d'une intelligence assez peu développée, bien que ne manquant pas, lorsqu'il est hors de sa manie, d'un certain bon sens. Sa maladie imaginaire, qui n'est pas moins, comme il le soutient avec raison, une réelle et fâcheuse maladie, n'a pas altéré sa bonne constitution. C'est un malade qui se porte bien et qui, comme le lui disent Toinette et son frère, doit être bien fort pour résister à tous les traitements qu'il subit. Mais si sa constitution a résisté, son intelligence, ses sentiments ont été profondément atteints.

Les craintes continuelles que lui inspire sa santé le rendent crédule et pusillanime ; il surveille tous ses actes avec un soin minutieux, sa grande occupation est de se regarder vivre ; il lui faut des soins incessants et multipliés. Il a pris ce mois-ci moins de remèdes que le mois dernier : « Je ne m'étonne pas, dit-il, si je ne me porte pas si bien ce mois-ci que l'autre, je le dirai à Monsieur Purgon afin qu'il mette ordre à cela. »

D'une confiance aveugle en la médecine, il accepte tout des médecins ; sa crédulité le rend l'esclave et la dupe de tous ceux qui l'entourent et qui flattent sa manie, des charlatans qui l'exploitent, de sa femme qui le trompe par des caresses et des soins intéressés ; même le déguisement et la ruse de Toinette, son jargon médical, ne lui inspirent aucun

soupçon. Cependant, quand Cléante vient donner une leçon de musique à sa fille, la défiance d'Argan est prompte à s'éveiller, et ce malade si crédule et si niais devient un père assez perspicace et assez avisé.

On est quelquefois tenté d'accuser Molière d'avoir exagéré les ridicules de son personnage. Ainsi cette réflexion d'Argan :

« M. Purgon m'a dit de me promener le matin
» dans ma chambre douze allées et douze venues ,
» mais j'ai oublié de lui demander si c'est en long
» ou en large. »

Ou bien encore la question qu'il pose à M. Diafoirus :

« Monsieur, combien est-ce qu'il faut mettre de
» grains de sel dans un œuf ? »

Paraissent à beaucoup que personnes n'être que des traits propres à égayer le public.

C'est une erreur, et Molière n'a fait que peindre son malade. J'étais un jour chez M. le docteur Barbier, d'Amiens, lorsqu'un de ses clients vint le consulter. Au bout de quelques instants je le vis revenir en riant : « Tu ne te figures pas, me dit-il,
» ce que ce brave homme est venu me demander ;
» je lui avais, ce matin, conseillé de faire transporter
» son lit du rez-de-chaussée de sa maison, qui est
» fort humide, au premier étage. Cela était convenu ;
» mais il a réfléchi, et sachant que la densité de l'air
» diminue à mesure qu'on s'élève dans l'atmosphère,
» il vient, avec le plus grand sérieux, s'enquérir,
» près de moi, si la différence de composition entre

» l'air du rez-de-chaussée et l'air du premier étage
» ne peut pas être nuisible à ses poumons. »

Mais les traits les plus saillants du caractère d'Argan sont la crainte de la mort et l'égoïsme.

Par crainte de la mort, il entasse remèdes sur remèdes, médecines sur médecines et le reste ; le tout sans hésiter ; il ne reprend un peu de sens que pour régler ses comptes :

« Oui, mais, monsieur Fleurant, ce n'est pas
» tout que d'être civil, il faut être aussi raisonnable
» et ne pas écorcher ses malades. »

Mais s'il discute les prix, il ne se plaint ni de la qualité, ni de l'action des remèdes, et s'il occupe de la quantité, c'est pour la trouver trop faible.

Tout ce qui donne l'idée de la mort lui inspire une crainte exagérée :

« N'y a-t-il point quelque danger à contrefaire
» le mort ? »

La colère de M. Purgon et la ridicule litanie qu'il débite jettent Argan dans une profonde terreur.

« Ah ! mon Dieu ! je suis mort, mon frère, vous
» m'avez perdu... Vous voyez les étranges maladies
» dont il m'a menacé... il dit que je deviendrai in-
» curable avant qu'il ne soit quatre jours. »

Quant à l'égoïsme, chez Argan, il est complet, naïf et convaincu, et domine tout autre sentiment ; il veut donner sa fille en mariage au neveu de M. Purgon, Thomas Diafoirus, parce qu'il est médecin, et sur ce point, il est intraitable. Ecoutez-le répondre aux objections dirigées contre ce mariage.

TOINETTE.

« Quelle est votre raison, s'il vous plait, pour un
» tel mariage ? »

ARGAN.

« Ma raison est que me voyant infirme et malade,
» comme je suis, je veux me faire un gendre et des
» alliés médecins, afin de m'appuyer de bons se-
» cours contre ma maladie. »

TOINETTE.

« Mais votre fille doit épouser un mari pour elle,
» et, n'étant point malade, il n'est pas nécessaire de
» lui donner un médecin. »

ARGAN.

« C'est pour moi que je lui donne ce médecin,
» et une fille de bon naturel doit être ravie d'épouser
» ce qui est utile à la santé de son père. »

Il n'abandonne jamais son idée, et quand il consent à donner sa fille à Cléante, c'est dans les termes suivants :

« Qu'il se fasse médecin, je consens au mariage. »

« Oui, faites-vous médecin, je vous donne ma
» fille. »

La comédie expose ainsi les grands traits de la maladie d'Argan, mais, au théâtre, un acteur de talent doit s'attacher à faire ressortir les nuances, que, pour la rapidité de l'action, l'auteur a dû se contenter d'indiquer. L'acteur, et c'est là sa gloire, vient expliquer et compléter même l'écrivain. Baptiste Cadet jouait le rôle d'Argan au Théâtre-Français. Dans la première scène, faisant le compte

de son apothicaire, sa parole était faible et contenue, il économisait son souffle et sa voix. Un spectateur lui crie : « Plus haut ! on ne vous entend pas ! » Aussitôt un vieil habitué se lève, se retourne indigné : Eh ! ne voyez-vous pas, dit-il, que cet homme est un malade.

Dans le roman, la description peut et doit être plus complète, les détails sont plus nombreux, les nuances sont accusées et analysées. A ce point de vue, personne ne sera tenté d'accuser Balzac d'être trop concis, ou trop incomplet.

Vous connaissez tous, Messieurs, le sujet du roman, le *Lys dans la Vallée* :

Une femme belle, jeune, passionnée, a été mariée par sa famille, qu'absorbent des idées d'ambition et de fortune, à un homme usé et vieilli avant l'âge par les misères de l'émigration, et devenu hypocondriaque à la suite d'une dangereuse maladie des organes digestifs. Cette femme est l'objet d'une ardente passion de la part d'un jeune homme que le hasard a rapproché d'elle ; sa vertu, sa foi religieuse, son dévouement maternel lui donnent la force de contenir dans des limites permises cet amour qu'elle partage. Elle puise même dans cette passion, vivement ressentie mais toujours réprimée, un stimulant pour accomplir dignement ses devoirs de femme et de mère, et pour supporter avec courage les difficultés qui l'entourent, les peines qui l'assaillent. Mais, brisée, épuisée par une lutte incessante, trahie enfin par son amant que la jeunesse et l'ardeur

des sens ont entraîné vers de plus faciles amours, elle succombe aux atteintes d'une maladie que le chagrin a fait naître, et dont la jalousie précipite le funeste dénouement.

Balzac fait de son malade un portrait dont les lignes ne manquent ni de finesse ni de vérité ; chez lui l'observation est presque toujours juste et quelquefois profonde. L'hypocondrie de M. de Mortsaut ne ressemble pas à celle d'Argan : la maladie est la même, les deux malades sont différents ; et les différences qu'ils présentent ne tiennent pas aux conditions de milieu, d'éducation, aux circonstances où ils sont placés, mais aux symptômes, aux manifestations mêmes du mal.

L'oraison funèbre que Béline fait de son mari :

« Quelle perte est-ce que la sienne ? et de quoi
» servait-il sur la terre ? Un homme incommode à
» à tout le monde, malpropre, dégoûtant, sans cesse
un lavement ou une médecine dans le ventre ; mou-
chant, toussant, crachant toujours ; sans esprit,
» ennuyeux, de mauvaise humeur, fatiguant sans
» cesse les gens et grondant nuit et jour servantes
» et valets.... »

Ne conviendrait guère à M. de Mortsaut ; chez lui l'altération des facultés morales et intellectuelles est bien plus grande : elle touche à la folie.

On rencontre chez le vieux gentilhomme, comme chez le bourgeois, les tracasseries mesquines, la bizarrerie d'humeur, la crainte de la mort, l'égoïsme... mais tout cela avec des proportions qui font de l'hy-

pocondriaque de Balzac un véritable fléau pour ceux qui sont condamnés à vivre près de lui.

La colère ridicule, les plaintes enfantines d'Argan, poussé à bout par Toinette, sont bien loin des cruelles récriminations, de la rage insensée de M. de Mortsau. Écoutez le récit d'une scène de violence ;
« En entendant les cris aigus du fou, j'allai fermer
» toutes les portes, puis je revins, j'avais vu Hen-
» riette aussi blanche que sa robe.

« Ne vous mariez jamais, Félix, me dit le comte ;
» une femme est conseillée par le diable ; la plus
» vertueuse inventerait le mal s'il n'existait pas,
» toutes sont des bêtes brutes.

« J'entendis alors des raisonnements sans com-
» mencement ni fin. En formulant ses blasphèmes
» violemment et injurieusement, il jurait, il sautait
» d'un meuble à l'autre, il les déplaçait et les
» cognait ; puis, au milieu d'une phrase, il s'inter-
» rompait pour parler de sa moëlle qui le brûlait,
» ou de sa cervelle qui s'échappait à flots, comme
» son argent.

« Cette femme, elle me sèvre de tout bonheur,
» elle est autant à moi qu'à vous, et prétend être
» ma femme !... Je lui déplais, elle me hait, elle me
» rend fou par les privations qu'elle me cause,
» car tout se porte alors à ma pauvre tête ; elle me
» tue à petit feu !... Elle est vierge à mes dépens.

« A ce mot la comtesse s'écria : — Monsieur !

« Qu'est-ce que c'est, dit-il, que votre monsieur
» impérieux ? Ne suis-je pas le maître ? Faut-il enfin

• vous l'apprendre ? Il s'avança sur elle en lui pré-
» sentant sa tête de loup blanc devenue hideuse,
» car ses yeux jaunes eurent une expression qui
» le fit ressembler à une bête affamée sortant d'un
» bois. Henriette se coula de son fauteuil à terre
» pour recevoir le coup qui n'arriva pas... »

L'évanouissement de la comtesse met fin à cette scène, et quand le comte de Vandenesse, en quittant M. de Mortsauf, l'engage à ne plus tourmenter sa femme, celui-ci, dans un accès d'égoïsme involontaire, lui dit d'un air sérieux. « Je n'ai pas longtemps
» à vivre ; elle ne souffrira pas longtemps ; pour moi,
» je sens que ma tête éclate. »

En effet, comme le dit encore Balzac : « par une
» de ces hallucinations particulières aux égoïstes,
» le comte n'avait pas la plus légère conscience du
» mal dont il était l'auteur. Il maniait donc le fléau,
» abattait, brisait tout autour de lui comme eût fait
» un singe ; puis, après avoir blessé la victime, il
» niait l'avoir touchée. »

Les qualités du gentilhomme, les manières de l'homme bien élevé couvrent d'abord d'un voile les défauts de caractère de M. de Mortsauf. « Dans les
» choses de la vie extérieure, sa conduite attestait
» le plus fier de tous les désintéressements. » Il savait être posé, sage, poli, spirituel vis-à-vis les étrangers. Mais il ne peut dissimuler longtemps, et bientôt l'homme admis dans son intimité le voit tel qu'il est : « Je connus tous les angles de ce ca-
» ractère intolérable ; j'entendis ces criaileries

» continues à propos de rien, ces plaintes sur des
» maux dont aucun signe n'existait au dehors, ce
» mécontentement inné qui déflorait sa vie, et ce
» besoin incessant de tyrannie qui lui aurait fait
» dévorer chaque année de nouvelles victimes...

» Si ses duretés rencontraient une silencieuse pa-
» tience, il se fâchait en sentant une limite à son pou-
» voir... Quelquefois il affectait un mutisme morne,
» un abattement morbide qui soudain effrayait sa
» femme de laquelle il recevait alors des soins tou-
» chants. Semblable à ces enfants gâtés qui exer-
» cent leur pouvoir sans se soucier des alarmes ma-
» ternelles, il se laissait dorloter comme Jacques et
» Madeleine (ses deux enfants) dont il était jaloux.»

Les progrès de l'âge, loin d'atténuer le mal, l'exagèrent; « à l'époque de la vie où chez les
« autres hommes les aspérités se fondent, les angles
« s'émoussent, le caractère du vieux gentilhomme
« devient plus agressif que par le passé. »

Mangeant, buvant, digérant, dormant avec une perfection que le plus savant médecin aurait admirée, il se plaint sans cesse et de tout. « Devenu son pro-
« pre médecin, il compulsait des livres de médecine,
« croyait avoir les maladies dont il lisait les des-
« criptions, et prenait alors pour sa santé des pré-
« cautions inouïes, variables, impossibles à prévoir,
« partant impossibles à contenter. »

Ici Balzac ajoute un trait dont l'exactitude me paraît fort contestable, au moins dans les termes où il le présente; il nous montre M. de Mortsaufré refu-

sant de consulter les médecins « en manifestant la « répulsion que la plupart des malades imaginaires « éprouvent pour la médecine. » Les hypocondriaques qui, de tous les malades sont les plus insupportables pour les médecins, n'éprouvent aucune répulsion pour la médecine, Ils changent souvent de médecins, cessent même de les consulter, donnent et retirent leur confiance sous les prétextes les plus insensés, mais restent toujours disposés à recourir à la médecine. En proie à des craintes continuelles, ils cherchent partout la guérison de leurs maux imaginaires ; prêts à essayer tous les remèdes nouveaux, même les plus absurdes, ils forment une clientèle assurée pour tous les charlatans qui s'étaient à la quatrième page des journaux.

En revanche, Balzac a tout à fait raison quand il nous montre les symptômes de l'hypocondrie disparaissant chez M. de Mortsauf, atteint d'une maladie aiguë, d'une fièvre inflammatoire, qui pendant cinquante-deux jours le met entre la vie et la mort : « Par un contraste qui est assez ordinaire chez les « hommes ainsi détruits, M. de Mortsauf fut patient, « plein d'obéissance, ne se plaignit jamais et mon- « tra la plus merveilleuse docilité ; lui qui, bien « portant, ne faisait pas la chose la plus simple « sans mille observations. Le secret de cette sou- « mission à la médecine, tant niée naguère, était « une secrète peur de la mort, autre contraste chez « un homme d'une bravoure irrécusable. »

Avec la convalescence, l'hypocondrie reparait et

en même temps tout son cortège de misères morales :
« ni sa femme, ni moi, ni le médecin ne savaient
» le soigner, nous ignorions tous et sa maladie et
« son tempérament, et ses souffrances et les re-
« mède convenables. Origet (son médecin), infatué
« de je ne sais quelle doctrine, voyait une altéra-
« tion des humeurs, tandis qu'il ne devait s'occuper
« que du pylore. »

Enfin, quand épuisée par une lutte sans repos ni trêve, rongée par la jalousie, la comtesse éprouve les premières atteintes de la maladie qui doit l'enlever, son mari, qui a tout observé, mais qui, dans son égoïsme, rapporte tout à lui-même, s'attribue la maladie dont elle souffre, et il en énumère et en décrit les symptômes avec une effrayante vérité.

Madame de Mortsauf meurt, et cette mort est pour le comte le sujet de violentes émotions, « mais
« il s'attendait à ce terrible événement, et il y avait
« dans le fond de sa pensée un parti pris qui res-
» semblait à de l'indifférence... Quand il parlait de
« la comtesse, c'était d'abord en homme qui con-
« naissait toute l'étendue de sa perte, et tout le
« dommage qu'elle causait à sa vie intérieure. Mais,
« après le premier cri de sa douleur, il se montra
« plus préoccupé de l'avenir que du présent... Cette
« insensibilité d'égoïste était naturelle. »

Je viens d'essayer, Messieurs, de vous montrer, par l'examen des portraits tracés par Molière et Balzac, avec quelle exactitude ces deux grands observateurs ont peint l'influence d'une maladie

obscur, mal définie, mais réelle pourtant, sur les facultés de l'âme. Les deux personnages sont vrais, aussi bien le fou méchant du roman, que le bonhomme ridicule de la comédie ; chez tous deux l'altération des sentiments, l'oppression de l'intelligence, quoique se présentant à des degrés si différents, procèdent d'une même cause : l'hypocondrie, c'est-à-dire d'une lésion non encore déterminée du système nerveux de la vie organique.

Je m'arrête avec le regret de laisser mon travail incomplet. Après ces tableaux, qui démontrent combien est variée et puissante l'influence du physique sur le moral, j'aurais désiré montrer l'âme humaine réagissant à son tour sur le corps auquel elle est passagèrement associée, commandant à la matière, faisant jaillir l'intelligence, la bonté, la grâce, la gaieté d'une enveloppe minée par la souffrance, presque détruite par l'âge ; luttant contre la maladie, et en triomphant quelquefois à ce point de faire reculer la mort elle-même.

Pour une pareille étude les exemples ne manqueraient ni dans la vie réelle, ni dans les œuvres de nos grands écrivains ; je me contenterai d'en citer un seul, en l'empruntant à notre Académie.

Vous avez tous présent à la mémoire un vieillard, notre doyen et notre secrétaire-perpétuel, que, dans les dernières années de sa vie surtout, nous voyions se trainer si péniblement à nos réunions habituelles.

Après une longue existence, dans laquelle le malheur avait tenu une trop large place, M. Anselin

avait non-seulement à porter la fatigue de nombreuses années, rendues plus pesantes par l'isolement auquel l'avait condamné la mort de tous les siens, mais encore à lutter, et à lutter seul contre les douleurs incessantes d'une double maladie ; et l'angine de poitrine, si douloureuse pourtant, n'était pas celle qui lui imposait les plus cruelles épreuves.

Il marchait lentement, s'arrêtant presque à chaque pas pour reprendre haleine : sa respiration était courte, embarrassée, sifflante, sa parole entrecoupée par une sorte de plainte continuelle. Aux questions que chacun de nous lui adressait sur sa santé, il répondait par quelques mots qui nous faisaient comprendre que ce que nous voyions de ses souffrances n'en était que la plus faible part.

Combien cependant étaient précieux pour l'Académie le concours et la présence de M. Anselin ! Comme il savait vaincre la douleur, imposer silence à la maladie, et se retrouver, au bout de quelques instants, le plus attentif, le plus brillant de nos collègues ! Quelle finesse d'esprit ! quel caractère gracieux et aimable ! Quel bon sens exquis !

Sciences, arts, littérature, il avait tout abordé, et son instruction si étendue et si variée, son habileté sans égale de style et de langage, lui permettaient d'analyser tous les travaux, de saisir toutes les discussions, et souvent même de les éclairer en les résumant.

Dans les procès-verbaux de nos séances, chacun de nous était heureux de retrouver sa pensée claire

et précise, bien que condensée ; et plus d'une fois on s'est demandé, en l'écoutant, si vraiment on avait pu dire et si court et si bien.

M. Anselin savait dépouiller une discussion de ce qu'elle avait eu de trop absolu et de trop véhément, sans lui faire perdre sa force et sa vivacité ; il excellait dans l'art d'adoucir les teintes sans rien enlever à la netteté du dessin ni à la vigueur de l'ensemble.

Dans ses relations d'amitié, quel aimable caractère ! quel séduisant esprit ! M. Anselin était un charmant causeur, sa critique fine et éclairée flattait comme un éloge, et, par un coin de malice spirituelle et bienveillante, il savait donner à ses idées du relief et de l'attrait. Aussi on oubliait ses infirmités et il les oubliait lui-même, jusqu'à ce que la douleur, qui veillait toujours, lui arrachât un cri, ou le forçât à s'éloigner quelques instants. Après l'avoir entendu gémir et se plaindre, on le voyait bientôt reparaitre, souffrant encore, mais reprenant, sans vouloir s'occuper de lui-même, la conversation interrompue.

Chaque année, à notre séance publique, le compte-rendu de nos travaux par le secrétaire-perpétuel était le morceau le plus attendu. En voyant M. Anselin, toujours plus faible et plus souffrant, commencer péniblement sa lecture, on écoutait avec une curiosité qui n'était pas exempte d'inquiétude, on se prenait à craindre de ne plus retrouver le lecteur aimé des années précédentes, on redoutait

de saisir dans ce charmant esprit quelque défaillance.

Eh bien ! Messieurs, chaque année, et cela pendant plus de vingt ans, notre collègue arrivait à dépasser l'espérance de ses amis, à satisfaire des auditeurs que ses succès passés avaient rendus plus difficiles. On sortait de nos séances en se demandant comment ce vieillard pouvait trouver en lui-même tant de grâce, de jeunesse ; comment ce malade pouvait répandre autour de lui tant de charme et de gaieté !

Maintenant, Messieurs, si nous nous demandons par quel privilège M. Anselin a pu arriver ainsi à dompter la matière et à triompher du mal, c'est lui-même qui va nous répondre : « A toutes les
« douleurs physiques, à toutes les peines morales,
« il n'y a, disait-il, qu'un seul remède à opposer,
« mais il est tout-puissant et toujours efficace :
« c'est le travail. »

LE MARCHAND DE LUNETTES

Par M. EUGÈNE YVERT.

(Séance publique du 4 août 1872).

Bénévole lecteur, avez-vous de bons yeux ?
Si vous répondez oui, je vous dirai tant mieux.
Une vue excellente est un grand avantage ;
C'est le plus précieux que l'homme ait en partage.
Après goutte, catarrhe et mainte infirmité
Dont souffre trop souvent la pauvre humanité,
Il n'est point, à coup-sûr, de peine plus aiguë,
Ni ne plus grand malheur que de perdre la vue.
De l'aveugle, ô combien je plains le triste sort !
Car le jour c'est la vie et l'ombre c'est la mort ;
C'est du moins l'épaisseur de ces voiles funèbres
Qui, pour lui, du tombeau devancent les ténèbres.
Que de ses autres sens la perspicacité
Puisse opportunément aider sa cécité ;
Devenus plus parfaits, que le tact, que l'ouïe,
Remplacent à propos sa vue évanouie,
Lui fassent deviner, subtils et délicats,
Ce que l'homme qui voit, quelquefois ne voit pas :
Soit ; mais plaindrai-je moins la débile paupière
Qui jamais le matin ne s'ouvre à la lumière ;
Ces yeux qui, confinés dans leur noire prison,
Sont privés de l'éclat qui brille à l'horizon,

Alors que reprenant sa course si féconde,
Un soleil radieux vient éclairer le monde,
Enrichir, embellir de splendides couleurs
Le feuillage des bois, le calice des fleurs,
Et chassant de l'hiver l'âpre température,
Rendre, avec sa beauté, la vie à la Nature.

Frappé d'un mal subit, d'un accident soudain,
Tel homme est aveuglé du jour au lendemain,
Et souffre, sans guérir, plus d'une expérience
Qu'en le martyrisant vient tenter la science.
Tel autre sent en lui, par un progrès cruel,
S'affaiblir chaque jour le rayon visuel,
Jusqu'au moment funeste où, devenant compacte,
Sur le globe de l'œil s'étend la cataracte.
Atteint de myopie, un autre est condamné
Au supplice qu'inflige un regard trop borné,
Tandis que le presbyte éprouve la souffrance
De ne rien distinguer qu'à très-longue distance.
Et ces yeux que l'on voit clignoter, larmoyer,
Ne faut-il pas aussi sur eux s'appitoyer ?
Disons-le, toutefois, il est certain remède
Qui peut les soulager et leur venir en aide ;
Quel est-il, si ce n'est, vous le devinez bien,
Ce qu'à leur maladie offre l'opticien,
Ces verres dont l'heureuse et savante structure
Répare avec succès les torts de la Nature,
Fait, en leur épargnant de pénibles efforts,
Retrouver leur vigueur à des yeux presque morts,
Et leur restituant leur première énergie,
Leur permet d'admirer les œuvres du génie.
D'un tel auxiliaire avant de vous servir
Gardez-vous d'oublier qu'il faut savoir choisir,
Afin que son recours soit vraiment efficace
A préserver des yeux que le danger menace,
Sinon, faute par vous de le bien appliquer,
Le mal qu'il doit guérir, pourrait se compliquer,

S'étendre et s'aggraver à ce point, qu'une vue,
De faible qu'elle était, serait bientôt perdue.

Or, il n'est dans ce monde en proie aux charlatans,
Pas une infirmité qui n'ait ses exploitants.
Pour vaincre votre rhume ou votre sciatique,
Chacun d'eux, contre argent, vous offre un spécifique
Par la vertu duquel, fût-il invétéré,
Du mal le plus cuisant vous serez délivré.
Parmi ces possesseurs d'héroïques recettes,
Se distingue surtout le marchand de lunettes ;
Non pas l'industriel, honnête commerçant,
Qui, de son magasin, n'étant jamais absent,
Changera, reprendra, selon la circonstance,
Ce qui peut ne pas être à votre convenance ;
Mais cet individu, voyageant au hasard,
Et qui campe à la fois partout et nulle part,
Ambulant à ce point, l'événement le prouve,
Que des gens qu'il a vus aucun ne le retrouve,
Et chercherait en vain ce docteur prétendu,
Pour le complimenter sur ce qu'il a vendu...
Cet adroit brocanteur débute d'ordinaire
Par vous expédier un billet circulaire,
Œuvre du lithographe, et qui vous fait savoir
Qu'il aura sans délai le plaisir de vous voir.
Un ordre qu'au portier vous donnez au plus vite
Ne peut vous épargner sa fâcheuse visite,
Car taisant à propos son nom et son métier,
En dépit de vos gens il franchit l'escalier,
Et manœuvre si bien en cette circonstance,
Qu'il vous faut, malgré vous, lui donner audience.
Pour parvenir il sait qu'il faut être têtù,
Et pour flatter les yeux paraître bien vêtu ;
Il s'est donc affublé, dans le but de vous plaire,
D'une ample redingote à la propriétaire ;
Ses gants, collant aux mains, ne sont pas trop ternis,
Son pantalon est neuf, ses souliers sont vernis,

Et pour surcroît de luxe, aux pans de sa cravate,
Un diamant douteux avec orgueil éclate.
Il entre et vous salue avec tout l'abandon
Que peut avoir chez vous l'ami de la maison,
Et comme si déjà, connaissant son visage,
D'être intime avec lui vous aviez l'avantage.
Oculiste fameux, il vous montre à la fois
Journaux, certificats constatant ses exploits,
Son talent sans rival ; ce n'est pas tout, notre homme,
Observateur du ciel, s'érige en astronome
Et sur ce haut sujet raisonne de façon,
Qu'Arago, près de lui, n'est qu'un petit garçon.
Il énumère donc, d'une voix convaincue,
Les maux que le soleil peut causer à la vue ;
Il consacre pourtant son respect, son amour,
A ce flambeau divin, dispensateur du jour,
Patron de son état, et qu'il traite en confrère,
Alors qu'à son instar, prodiguant la lumière,
Il sait, grace aux bienfaits qu'en tous lieux il produit,
Faire échapper les gens aux horreurs de la nuit.
Serait-il, par hasard, adorateur de l'astre
Que, comme roi des cieux, proclamait Zoroastre ?..
Je le présumerais, grace à son entretien,
Si je ne craignais trop d'offenser un chrétien.
Mais chrétien l'est-il ? non ; les propos qu'il débite
Prouvent qu'il est plutôt de race israélite.
Voit-il sur votre nez, des lunettes ?... bravo !
Pour lui c'est un succès, un triomphe nouveau.
Il s'en approche et dit : elles sont fort anciennes,
Et très certainement ne valent pas les miennes,
N'éclairant qu'à demi pendant les jours obscurs,
Leurs verres sont rayés et bien loin d'être purs.
D'élégance, d'ailleurs, leur forme est dépourvue,
Loin de la soulager, ils fatiguent la vue,
Et mal approprié, Monsieur, leur numéro
De vos yeux, avant peu, deviendrait le bourreau.
D'un tel malheur, combien j'ai sauvé de personnes !..
— Pardon, répondez-vous, mes lunettes sont bonnes

Et vont bien à mes yeux ; sachez que je les tiens
Du fameux Chevalier, roi des opticiens ;
J'en suis très satisfait et je n'en veux pas d'autres,
Cela soit dit, Monsieur, sans dénigrer les vôtres.
Mais l'obstiné marchand vous a-t-il écouté ?
Se sent-il battu ?.. non ; loin d'être dérouté,
Il appelle, et soudain son petit groom apporte
Un coffret qu'avec soin il gardait à la porte.
Avec précaution, tiré de son étui,
A vos yeux aussitôt un double verre a lui.
Notre homme vous le met sur le nez. — Ah ! sans doute,
Vous voyez mieux, dit-il. — Mais, non ; je n'y vois goutte,
Je préfère cent fois mes vieux verres tarés,
Et si mauvais qu'ils soient, à ceux que vous m'offrez.
Croyez-vous qu'à ces mots le quidam se démonte ?
Nullement ; son aplomb ne connaît pas la honte.
— Ah ! Monsieur, recevez ici mes compliments !
— Et sur quoi s'il vous plaît ? — Vos yeux sont excellents ;
Il n'en est certes pas de meilleurs, et l'épreuve
Que je viens de tenter m'en a donné la preuve.
Mais il ne suffit pas d'avoir de très bons yeux,
Il faut savoir garder ce trésor précieux,
Et, pour vous conserver dans l'état où vous êtes,
Et voir mieux que jamais, prenez-moi ces lunettes.
Il les pose et s'écrie avec un air vantard :
— Vous y voyez enfin ? — Oui, je vois un brouillard
Qui fait qu'entre nous deux alors qu'il s'interpose,
Je ne puis, sur ma foi ! distinguer autre chose ;
Je n'aperçois plus rien. — Quoi, vraiment ? — Tout de bon ;
Rien du tout, je vous jure. — Ah ! cher monsieur, pardon !
Je vous ai cru myope et vous êtes presbyte,
Mais je vais réparer mon erreur au plus vite.
Que dites-vous enfin de ces verres-là ? hein ?
Avec eux on verrait d'ici jusqu'à Pékin !
— Oui, vous avez raison ; ceux-ci font des merveilles ;
Jamais je n'employai de bécicles pareilles ;
Ces verres, dont j'admire ici la qualité,
Sont d'une transparence et d'une pureté...

Mais, que vois-je ? — Quoi donc ? — O bizarre aventure !
Mes doigts sont tout au long passés dans la monture
A laquelle, absorbé par vos savants travaux,
Vous avez oublié d'ajuster des vitraux !
L'empirique étonné n'en suit pas moins son rôle,
Mais appliquant sur lui vos mains à chaque épaule,
Vous lui faites comprendre en des termes fort doux,
Mais positifs, qu'il ait à sortir de chez vous.

Le voilà donc enfin hors de votre demeure ;
Son importunité vous coûte une grande heure :
Ne la regrettez pas, car vaut mille fois mieux,
Une perte de temps que la perte des yeux,
Accident que, dupé par de vaines sornettes,
Vous subissiez, peut-être, en prenant ses lunettes.
Des yeux !... J'en ai connu de bons, assurément,
Qui, pour s'être appliqués inconsidérément,
A de mauvais lorgnons, à certains bésicles
Que des journaux payés prônaient dans leurs articles,
Jouets infortunés de prospectus menteurs,
Ne sont plus aujourd'hui que faibles et pleureurs.

O vous à qui viendront ces rimes imparfaites.
Gardez-vous avec soin des marchands de lunettes ;
Et que si l'un d'entre eux en offre à votre main
Pour vous aider à lire au fond du cœur humain,
Pour vous y faire voir les passions, les vices,
Que voilent aux regards de brillants artifices,
Préférez-leur, amis, l'heureuse obscurité
Qui dérobe à vos yeux la triste vérité.

SATIRES & ÉPITRES D'HORACE
TRADUITES EN VERS FRANÇAIS

PAR M. EUGÈNE YVERT.

COMPTE-RENDU

PAR M. DE BEAUSSIRE.

(Séance du 14 Juin 1872.)

« *Retournons à Psyché* » disait un jour La Fontaine dans un gracieux épilogue. Revenons à Horace, nous dit aujourd'hui notre poète amiénois, M. Yvert, Voilà tantôt deux ans⁽¹⁾, il nous conviait à l'audition du chantre inspiré des odes ; il veut aujourd'hui nous introduire dans la familiarité du charmant discoureur des satires et des épîtres.

Si la grâce respire délicieusement dans les odes, l'esprit, par ses vives étincelles, répand sur les satires un éclat charmant, et les épîtres, œuvre d'une inspiration moins chaude et d'une verve plus calme, sont, dans leur exquise élégance, comme impré-

[1] Voir le compte-rendu de la traduction des Odes inséré aux Mémoires de l'Académie, t. VIII, page 323.

gnées à la fois du parfum lyrique des odes et de la piquante saveur des satires.

Ce qui distingue partout Horace, c'est le goût, c'est le choix des idées et le choix des expressions, en un mot, c'est le style. Toujours naturel, toujours exempt d'enflure et d'affectation, toujours à la fois élégant et concis, il semble toujours facile et ne se montre pourtant jamais négligé. Vainement vous épieriez, d'une oreille attentive, s'il n'échappera pas de ses lèvres une expression plate, une note fausse, un son trivial, un accent vulgaire : jamais. Il peut, dans les mots, comme le comportait son temps, s'écarter de la décence ; il a pu, très-jeune, s'égarer dans les épodes jusqu'aux sujets licencieux ; il a pu, dans ses dernières œuvres, plus verbeux et moins alerte, effleurer la redite ; mais l'élégance du langage est chez lui qualité native et ne saurait l'abandonner.

C'est de la satire qu'a été dit le mot célèbre : *Facit indignatio versus*. L'indignation pourtant n'est pas la muse d'Horace. Avec la grâce et l'esprit, il a la douceur, et, chose étrange à dire d'un satirique, l'indulgence. Sa malice enjouée n'est armée que de traits légers, dont la piqure ne passe pas l'épiderme, et doit, même chez celui qu'elle atteint, provoquer plutôt le rire que la colère ou les larmes. C'est ainsi que ce satirique prend un jour pour thème l'indulgence qu'on doit à ses amis. De tous nos défauts, le seul auquel il s'acharne est l'avarice ; encore ne condamne-t-il l'avare que

comme un insensé qui ne sait pas se rendre heureux. Sans cesse moralisant à travers les satires et les épîtres, il aime à dire la vérité en riant :

..... *Ridentem dicere verum*
Quid vetat ? (1)

et pratique lui-même son précepte si bien exprimé :

Ridiculum acri
Fortius ac melius magnas plerumque secat res. (2)

Ce n'est pas tout ; à cette gâté indulgente, il ajoute la confession de ses propres faiblesses, fortifiant ainsi sa séduction par la complicité de notre amour-propre ; car rien ne nous met plus à l'aise qu'un étalage complaisant de vices agréables. Est-ce chez lui le calcul d'un courtisan dont l'unique loi est de plaire, et qui s'affuble avec ostentation des travers et des infirmités d'un maître ? On pourrait le croire, quand on songe à ce qu'étaient Auguste et Mécène ; mais il est aussi permis d'en douter. Horace n'a rien d'excessif, rien d'outré ; s'il est un peu courtisan, il a aussi son grain d'indépendance. Sa modération désintéressée, sa fidélité à ses amis et surtout ses souvenirs de l'éducation que lui a donnée son père, l'honneur qu'il se fait de ce père, affranchi, simple collecteur d'impôts, semblent révéler chez le séduisant poète un fond de caractère assez estimable pour encourager la sympathie.

(1) Sat. I. i. 24.

(2) Sat. I. x. 14.

Voilà sans doute ce qui, joint à la perfection de la forme, explique le charme toujours renaissant d'Horace. Voilà pourquoi, de tout temps, il a fait les délices des lettrés. On revient à lui comme à un ami d'un commerce à la fois piquant et facile, sûr d'y trouver sinon une profonde consolation pour le cœur, du moins une attachante diversion pour l'esprit.

Un critique brillant, mais moins judicieux que paradoxal (1), a vu dans Horace un sceptique, mais sans bien définir le sens qu'il a attaché à ce mot. Sous quelque acception qu'il l'ait entendu, rien ne semble dans l'œuvre du poète, motiver ce jugement. Spirituel partout, Horace semble aussi partout sincère. Nulle part il n'affecte l'austérité ; nulle part non plus il ne rit aux dépens de la vertu. Il est égoïste sans doute, mais à la dose qui permet d'être charmant ; car pour plaire il ne faut pas trop aimer. S'il ne connaît pas les indignations d'Alceste, on peut lui accorder l'honnêteté de Philinte. Ces mots *benè vivere, vivere rectè*, viennent, à chaque page des épîtres, attester une préoccupation vraie. Jamais, d'ailleurs, on ne le voit, pesant le pour et le contre dans des balances perpétuellement oscillantes, se dérober devant une énigme sans réponse.

Il n'est donc pas disciple de Pyrrhon. Mais à quelle école appartient-il ? Un jour il nous assure qu'il ne suit aucun maître :

[1] M. J. Janin.

*Nullius addictus jurare in verba magistri
Quo me cumque rapit tempestas deferor hospes.* (1).

Cependant il avoue qu'il penche vers Aristippe :

Nunc in Aristippi furtim præcepta relabor.

et une autre fois, dans une jolie épître à Tibulle, il se déclare gaiement enrôlé dans le troupeau d'Epicure :

Epicuri de grege porcum. (2).

Il est vrai qu'à d'autres moments, vous le croiriez stoïcien :

*Nil admirari prope res est una, Numici,
Solaque quæ possit facere et servare beatum.* (3).

Ce jour-là, il condamne toute crainte et tout désir, toute admiration et toute émotion : c'est l'indiscret stoïcien de La Fontaine :

. . . Celui-ci retranche de l'âme,
Désirs et passions ; le bon et le mauvais ;
Jusqu'aux plus innocents souhaits (4).

Mais ce n'est là qu'un des accidents de sa navigation sur les flots philosophiques ; il a, selon sa maxime, dit sur lui-même la vérité en riant : et de même que dans sa conduite il suit Aristippe, dans sa doctrine il est épicurien. Le veut-il ? le sait-il ? l'avoue-t-il ? C'est ce qu'il est plus difficile d'affir-

(1) Ep. I, l. 14.

(2) Ep. I. iv. 16.

(3) Ep. I. vi. 1.

[4] Fables, livr. XII, f. 20.

mer. Parmi les poètes latins de son temps et du siècle antérieur, il en est un qu'il ne nomme jamais ; c'est Lucrèce, le plus éminent de tous. Or, lorsque tant de noms se pressent dans son Art poétique et dans ses autres épîtres littéraires, c'est là certainement un silence voulu, pour ne pas dire commandé ; loin d'ignorer le poète, ce qui serait invraisemblable, il a été, au moins à une certaine époque de sa vie, tellement imbu de son poème, qu'il lui a emprunté non-seulement ses idées, mais ses locutions, comme le *fatigare necesse est*, et jusqu'à ses figures, témoin celle du convive se retirant rassasié du banquet de la vie, image devenue plus célèbre dans la copie que dans l'original, et que Gilbert a si douloureusement rappelée (1).

Une seule fois il exprime son sentiment sur les Dieux, et c'est le sentiment de Lucrèce. Sur notre destinée, même accord ; la seule immortalité qu'il attende est celle de ses œuvres. S'il prêche la modération, c'est la modération épicurienne, et lui-même se félicite à diverses reprises de ses vices raisonnables, *mediocribus vitiis*. Quoi d'étonnant ? L'épicuréisme avait envahi Rome ; dans cette doctrine de l'égoïsme devait verser et s'engloutir le paganisme avec la société romaine, rongée par tant de vices hideux. Horace, moins enthousiaste et moins passionné que Lucrèce, mais beaucoup plus

[1] Cette belle image n'appartient pas non plus en propre à Lucrèce ; elle est orientale et se trouve dans le livre de Job.

littérateur que philosophe, ne pouvait pas pressentir le poison caché sous les dehors décevants de cette sagesse résumée dans la maxime : *Mens sana in corpore sano*. Sa pensée n'était point assez profonde, pour lui faire entrevoir le loisir aboutissant à l'inertie, le plaisir à l'abrutissement, et l'égoïsme à la dissolution totale.

Les satires et les épîtres ne diffèrent pas des odes seulement par la nature des sujets, le tour de la pensée et le rythme des vers; elles s'en écartent peut-être encore davantage par le ton de l'inspiration et le caractère du style. Pour Horace, le langage de la satire n'est plus la poésie; il est plus voisin de la conversation, autrement dit de la prose : *Sermoni propior*.⁽¹⁾ Il se donne le titre de poète dans les odes, il se le refuse dans les satires. L'antithèse, prosaïque de l'ode, est ici la bienvenue. Les rapprochements de mots contraires, ou des mêmes mots à des cas différents, tous les agréments que permet une construction savante, entrent en jeu pour le relief de la pensée. L'hexamètre, par des coupes sans cesse variées, devient le plus souple des instruments.

Même diversité dans la forme du discours. L'interrogation, la suspension, l'apostrophe tiennent l'esprit éveillé sur l'atticisme des traits. L'anecdote et l'apologue viennent animer les conseils ou les préceptes. Plusieurs satires sont des dialogues, dont les interlocuteurs, spirituellement choisis, soutien-

(1) Sat. L. iv. 42.

nent avec non moins d'esprit le caractère de leurs rôles. En dehors même des satires dialoguées, Horace emprunte souvent le discours direct ; l'attaque et la riposte sont alors d'une étourdissante vivacité et d'une suprême concision.

Devant de tels modèles, les difficultés que le traducteur voit se dresser autour de lui ne sont guères moins périlleuses qu'en face des odes.

Il serait téméraire d'essayer une lutte de concision ; M. Yvert n'y a pas songé. Sous ce rapport, il s'est mis parfaitement à l'aise, et on ne saurait l'en blâmer sérieusement. Il est impossible à la versification française d'atteindre au laconisme latin. Alors même que les formes caractéristiques du génie de la langue, telles que l'emploi des articles, celui des verbes auxiliaires, et l'entrave de la construction logique, n'opposeraient pas à l'aventureux émulateur de la concision latine d'insurmontables obstacles, la rime l'obligerait encore à grossir son bagage de mots. Racine et Boileau, si fidèles et si élégants dans leurs traductions en vers, se sont inclinés devant cette contrainte.

La Fontaine déclare qu'il a dû renoncer à imiter dans l'apologue la précision antique. En se donnant la même liberté, M. Yvert y a gagné une aisance d'allures surprenante, et il faut le lire pour apprécier jusqu'à quel point il sait rendre sienne la pensée d'un auteur qui remonte à deux mille ans et la faire passer dans notre langue avec tout son cortège de noms romains et de faits étrangers à nos mœurs.

Non-seulement il rend en général avec exactitude le sens du texte latin, mais ce qu'il y ajoute a presque toujours le mérite de suppléer pour le lecteur à un commentaire, en étendant un sens que son enveloppe latine a quelquefois par trop resserré pour nos intelligences modernes.

Mais il a borné là ses attentions pour le lecteur curieux. En vrai poète qu'il est, il s'est peu soucié d'éclaircir par des notes tous les traits d'histoire ou de mœurs que les satires ou les épîtres touchent plus ou moins directement. Il laisse aux érudits ces sujets de recherche et aussi de dispute ; ce qu'il aime, lui, dans son auteur, c'est sa pensée, son esprit, sa gaité et sa grâce. Ce goût exclusif de l'art, c'est-à-dire de la pensée et de son expression, est rare par le temps de curiosité qui court, et pourra même surprendre. Mais les lecteurs qui ne chercheront dans Horace qu'Horace lui-même, ne se plaindront pas de voir ses vers légers voltiger à l'aise, dégagés de tous ces renvois qui semblent comme des plombs accrochés à la pensée du lecteur pour l'empêcher de suivre l'essor du poète et la faire, à chaque coup d'aile, retomber à terre.

M. Yvert a souvent rencontré un grand bonheur d'expression ; mais sa traduction n'est jamais plus heureuse que quand elle est très-exacte. Il est remarquable que se jouant avec tant d'aisance dans sa versification ondoyante et libre, il ait, d'inspiration, trouvé pour certains vers une traduction littérale.

Comme son auteur, M. Yvert sait être familier sans trivialité. La muse familière a toujours eu ses préférences ; le vers de huit syllabes, aimé par Gresset, est aussi son instrument favori. Il l'a employé pour celles des satires et des éptres dont le caractère comportait le mieux cette forme légère.

Elle se prête volontiers d'ailleurs au développement d'idées philosophiques comme le montre la seconde éptre du premier livre dont j'extraits le passage suivant :

Vos yeux atteints d'une ophtalmie
Font-ils craindre la cécité ?
Vite un remède est apporté
Qui de votre vue affaiblie
Pourra guérir l'infirmité :
Mais qu'une passion cruelle
Vienne vous déchirer le cœur.
Au lieu d'agir avec vigueur
Afin de vous délivrer d'elle
Par un moyen prompt et certain,
Vous différez à l'an prochain
L'emploi des soins et du remède
Qui pourraient vous venir en aide.
Ainsi vous avez oublié
Ce qu'enseigne l'expérience :
Toute besogne qui commence,
Nous dit-elle, est faite à moitié.
Eh bien ! sans tarder davantage
Osez donc enfin être sage.
Dire : Je le serai demain,
C'est vouloir rester libertin
Ou tout au moins être semblable
A ce paysan de la fable
Devant une onde à traverser,
Disant : J'attendrai pour passer

Que de ce fleuve l'eau tarisse.
Mais voyez quel fut son supplice :
Loin de s'amoindrir en son cours,
Du fleuve, aux yeux du misérable,
L'eau constamment inépuisable
Coulait et coulera toujours.

Sans doute, on pourra dire que ce n'est pas là tout à fait le style d'Horace, que le ton chez le poète latin n'a pas la même nuance de familiarité. Mais de même qu'en musique une transposition d'un ton ou d'un demi-ton est permise aux interprètes des maîtres, pourvu qu'elle n'altère pas le caractère de l'œuvre, on peut dire que dans les satires et les épîtres, traduites par M. Yvert, si Horace est transposé, il n'en conserve pas moins sa physionomie.

Le poète amiénois abordait les satires et les épîtres avec plus d'avantages peut-être que les odes, précisément parce que la transposition, eu égard à la nature du chant, y est bien moins sensible. L'épître et la satire se rapprochent beaucoup plus du ton de la comédie que de celui de l'ode ; et c'est justement dans ces trois genres familiers, à l'exclusion du genre lyrique, que se classent presque toutes les créations spontanées du talent poétique de M. Yvert. Aussi, le retrouvons-nous dans cette traduction, absolument le même que dans ses œuvres originales, même abondance, même facilité, même esprit, même agrément dans le trait, accompagné quelquefois de trop voisines négligences. C'est bien avec lui que la muse se joue, *musa ludit* ; le vers est

sa langue naturelle, et versifier, son inépuisable amusement.

On a compté bien des traducteurs d'Horace. On a dit que traduire Horace était devenu chez nous, et même en d'autres pays, comme une douce maladie.

Mais le nombre de ceux qui l'ont, comme M. Yvert, traduit en vers tout entier, est au contraire fort restreint. Il est remarquable que de ce petit nombre, celui qui a laissé le meilleur souvenir, est M. Daru. Or, d'après M. Daru lui-même, cette traduction a été son délassement sous la tente pendant les guerres du premier Empire, alors qu'il était chargé, dans l'armée impériale, des services administratifs les plus importants. On sait que ces services ne pouvaient pas alors passer pour des sinécures, ni être confiés à des sybarites. Malgré ses goûts de littérature, M. Daru savait cependant contenter le plus exigeant des souverains, et celui-ci caractérisait son assiduité et sa solidité au travail en le qualifiant de *bœuf*.

Il est permis de conclure de cet exemple que les distractions littéraires, considérées quelquefois par les gens du monde comme incompatibles avec ce qu'on appelle les *travaux sérieux*, sont peut-être de tous les passetemps celui qui se concilie le mieux avec l'accomplissement des plus hautes obligations, et avec la pratique des plus graves devoirs.

DES CAUSES

DE LA

SUBSTITUTION DU DRAME A LA TRAGÉDIE

Par M. DOUNEAUD,

Professeur de littérature à l'Ecole navale de Brest.

Mémoire qui a remporté le prix d'éloquence

Décerné par l'Académie dans sa séance publique du 8 Août 1869.

Δράμα, fait, sert, fuit prestement.

Les deux principales formes de notre théâtre, depuis la Renaissance jusqu'au siècle actuel, ont été la tragédie et la comédie.

La tragédie ou chant du bouc, *Τράγος ᾠδή*, ainsi nommée parce que dans les fêtes de Bacchus, dit l'auteur de l'*Art poétique* :

Du plus habile chancre un bouc était le prix,

est une pièce qui met en scène des personnages d'un rang élevé et animés de passions énergiques. Son but est d'émouvoir le spectateur par la terreur et la pitié. Le dénouement, presque toujours malheureux, y prend le nom de catastrophe. Bien que renouvelé des Grecs et consacré par Boileau, ce mot de tra-

gédie, qu'on ne trouve pas dans la langue officielle de l'Eglise, ne semble avoir été universellement adopté qu'au XVIII^e siècle. Madame de Sévigné écrivait dans une de ses lettres : la comédie de Bajazet ; le Théâtre français s'est appelé pendant longtemps la Comédie française ; enfin les acteurs de cette scène, même tragiques, portent encore le titre de Comédiens ordinaires de l'Empereur.

La comédie ou chant de village, *παικρὸ ᾠδὴν*, qui, comme la tragédie, tire son nom des fêtes pastorales de l'antiquité grecque, peint les caractères des humains et les travers de la société dans une action plaisante. Son objet, formulé par Santeuil pour le théâtre italien, *castigat ridendo mores*, — inscription que nos pères ont pu voir sur l'ancien rideau de l'Opéra-comique, — est de corriger par le ridicule. Il est vrai que ce but n'est pas souvent atteint, et Boileau l'a remarqué philosophiquement :

L'avare, des premiers, rit du tableau fidèle
D'un avare souvent tracé sur son modèle.

Mais c'est là un des effets de l'amour-propre, contre lequel la comédie ne saurait avoir la prétention de réagir victorieusement, n'étant point d'ailleurs directement morale comme la chaire ou l'enseignement. La comédie instruit seulement comme peut le faire l'expérience. Ces sortes de pièces se terminent à peu près invariablement par un mariage, soit celui des deux principaux personnages de l'action, soit entre deux rôles secondaires. On la divisait

autrefois en comédie d'intrigue et comédie de caractère, suivant le genre prédominant : la première, multipliant les acteurs et les incidents ; l'autre, plus estimée, se concentrant dans la peinture d'une passion ou d'un personnage. De nos jours, la comédie, en se généralisant, est devenue une peinture des sentiments ou des mœurs de la société. Elle a gagné en surface depuis Molière, mais elle a incontestablement perdu en profondeur.

Du mélange des deux genres, tragique et comique, on avait formé au XVI^e siècle un troisième genre, la tragi-comédie, désignée aussi parfois sous le nom de comédie héroïque. Ce n'était pas encore le drame actuel. Le fond de la tragi-comédie était sérieux, et on y prenait pour personnages principaux des princes comme dans la tragédie ; mais le dénouement en différait. Menacé de quelque grand malheur durant l'action, le héros de la pièce se voyait finalement garanti par un événement inespéré. Cette intervention, c'était le *deus ex machina*, dont Horace recommande d'user avec ménagement :

Nec deus intersit, nisi dignus vindice nodus
Inciderit.

La tragi-comédie fut donc en quelque sorte un retour vers l'origine même de l'épisode de Thespis, dans lequel on distinguait une partie sérieuse, les mystères, et un élément bouffon, le divertissement populaire. Ce dernier, perfectionné plus tard, était devenu le drame satirique, parodie destinée à faire

oublier les impressions lugubres de l'action tragique. La tragédie grecque, avec sa mélodie ou récit noté et la musique des chœurs, se rapproche beaucoup plus de notre *opera seria* que de la tragédie française, avec cette différence essentielle pourtant, que le poème en est la partie principale, au lieu du récitatif et des chants. Le drame satirique, dans le même ordre d'idées, se rapprocherait de notre opéra-bouffe, n'était que ce fut un genre très-littéraire, auquel Horace a jugé à propos de consacrer une trentaine de vers dans son *Épître aux Pisons*.

Drame vient encore du grec : de δράω, je fais, j'agis, et a maintenant deux sens, l'un général, l'autre particulier. Dans son acception la plus étendue, ce mot signifie représentation de la vie en action, et comprend par conséquent non-seulement la comédie, mais aussi l'opéra, qui est un drame lyrique, et même, par extension, tous les genres secondaires du théâtre. C'est ainsi que le vaudeville ou chanson satirique mise en action, la farce et même la parodie, le proverbe, enfin la féerie peuvent être considérés comme des drames d'un ordre inférieur. En un mot, toute action qui se joue sur un théâtre—(les Anglais disent *exécuter une tragédie* et *marcher dans un rôle*) — pour prendre le nom de drame.

Dans un sens restreint, le drame tient le milieu entre la tragédie et la comédie classiques : il a remplacé la première et tend même à se substituer à la seconde *Le Lion amoureux* de Ponsard, intitulé

tragédie, est un véritable drame, comme nous l'entendons. La comédie de l'*Honneur et l'Argent* du même auteur s'en rapproche également par l'élévation et la gravité du sujet. Dans l'*Epître aux Pisons*, les deux genres étaient nettement tranchés :

Versibus exponi tragicis res comica non vult.

Cependant Horace ajoute :

Interdum tamen et vocem comœdia tollit.

Plus radical qu'Horace, Boileau n'a traduit que le premier de ces deux vers :

Le comique, ennemi des soupirs et des pleurs,
N'admet point en ses vers de tragiques douleurs.

Ce dont Boileau ne voulait point, ce qu'Horace tolérât comme une exception, semble être devenu aujourd'hui la règle. On a caractérisé le drame : genre mixte ou intermédiaire, qui n'est ni la tragédie, ni la comédie. L'action, grave au fond, peut être familière et même parfois comique dans la forme. La langue même du drame n'est pas déterminée. La tragédie n'a jamais pour ainsi dire parlé autrement qu'en vers ; la grande comédie est la plupart du temps rimée ; le drame emploie la prose aussi volontiers que le langage poétique.

Nous excluons volontairement de notre sujet un dernier genre, qu'on désigne encore assez souvent sous le nom de drame, mais qui devait retenir, faute de mieux, celui de mélodrame, bien que le chant, *melos*, en ait disparu. Le mélodrame n'est qu'une

dégénération du drame proprement dit, genre populaire sans doute, mais faux, parce que les sentiments y sont continuellement exagérés, et que la convention s'y est entièrement substituée à l'observation, la mise en scène, à la vérité.

Jamais de la nature il ne faut s'écarter,

dit encore Boileau. Comme dans les pièces militaires, plus ou moins fidèles à l'histoire qu'on a ainsi la prétention d'apprendre au peuple par le moyen du théâtre, on y frappe plutôt fort que juste, et le conseil, ou pour mieux dire l'excuse que Voltaire donnait relativement à la tragédie, est aujourd'hui en quelque sorte la devise des dramaturges du boulevard, Dans les drames militaires, c'est Napoléon qui, de sous-lieutenant qu'il était au premier acte, devient empereur dans l'apothéose finale, avec une rapidité encore plus invraisemblable que le vrai de l'histoire, et la fusillade arrive au secours d'un dialogue souvent hétérodoxe. Dans le mélodrame, c'est l'inévitable antithèse du traître et de la victime innocente autant que persécutée, mais finissant par sortir triomphante de la lutte. Le ton larmoyant du genre n'est tempéré que par les lazzi du niais, qui y joue le rôle des anciens bouffons de cour. Ces sortes de pièces, pas plus que les opérettes de l'époque actuelle, ne sauraient appartenir à la vraie littérature.

Des différentes causes qui peuvent expliquer la substitution du drame à la tragédie, il en est de

purement littéraires, comme l'entrave des règles qui ont été imposées à notre théâtre et l'influence des scènes étrangères sur la nôtre, en particulier celle de l'Espagne du XVII^e siècle, de l'Angleterre et de l'Allemagne au commencement du XIX^e; d'autres sont toutes politiques, et la principale nous paraît être l'importance chaque jour croissante de la classe moyenne qui a fait la Révolution. Ces deux sortes de causes nous allons les étudier l'une après l'autre.

I.

Horace et Boileau, dont nous avons déjà cité plusieurs passages et auxquels il faudra toujours recourir, ont tracé dans deux poèmes immortels les principales règles du théâtre. Corneille a composé trois excellents discours : sur le poème dramatique en général, sur la tragédie, sur les trois unités. Plusieurs levers de rideau de Molière et les préfaces de Racine sont de précieuses dissertations théâtrales. Enfin d'éminents critiques modernes ont, dans divers ouvrages ou recueils périodiques, passé en revue les détails relatifs à la poétique de la scène. Les parties essentielles de la composition dramatique, c'est-à-dire l'exposition, le nœud et le dénouement ; la division matérielle en actes et en scènes ; le rôle du chœur dans les pièces antiques ; la vraisemblance à observer relativement aux caractères, aux lieux, aux personnes et aux temps ; l'amour au théâtre ; l'ex-

cellence du poème dramatique; la beauté des sentiments, des mœurs, du langage, des événements, de tout ce qui peut se rattacher à la théorie du genre ; la philosophie même du drame, suivant les époques : tous ces points divers ont été traités à plusieurs reprises par quantité d'écrivains remarquables. Forcé de nous circonscrire dans un immense sujet, nous nous contenterons d'examiner ici la fameuse règle des unités, parce qu'elle a paru tout d'abord inconciliable avec le drame moderne.

Chacun sait que les trois unités théâtrales sont celles d'action ou de sujet, de temps, enfin de lieu. L'unité d'action consiste à concentrer tout l'intérêt sur un principal personnage et sur une seule action. L'unité de temps absolue consisterait à ne pas mettre d'intervalle dans l'action pendant les entr'actes, c'est-à-dire qu'il faudrait, à la rigueur, que l'action ne durât pas plus de deux heures, temps matériel que dure la représentation de la plus longue pièce et au delà duquel l'attention ne se soutient plus. L'unité de lieu consiste à ne pas changer le lieu de l'action indiqué au premier acte. La première de ces unités, étant la règle commune et fondamentale de toute composition, quelque en soit l'objet, le poète dramatique ne doit pas songer à s'en affranchir. Il est évident qu'il affaiblirait l'intérêt, en l'éparpillant, soit entre plusieurs héros, soit dans deux fables distinctes. C'est le grand reproche que Voltaire adresse à *Horace*, composé, dit-il, de plusieurs actions distinctes, ce dont Corneille d'ailleurs était convenu

franchement. Mais les deux autres unités, celles de temps et de lieu, nous ont toujours paru d'autant plus rigoureuses, que nous ne les croyons pas, à beaucoup près, aussi indispensables.

Qui a imaginé cette règle des trois unités? Un grammairien et critique de mérite, Chapelain, auteur de *la Pucelle d'Orléans*, épopée restée imparfaite et inachevée. Ce fut lors d'une conférence tenue en présence de Richelieu qu'il la formula, et un ancien professeur du duc de Fronsac, François Hédelin, plus connu sous le nom de l'abbé d'Aubignac, l'inséra dans sa *Pratique du théâtre*, qui est de 1657, c'est-à-dire antérieure à l'*Art poétique*. Le livre de l'abbé, dont Laharpe parle avec tant de dédain, renferme cependant d'excellentes remarques qui ne sont point toutes reproduites d'Aristote. L'Académie, de son côté, avait sanctionné l'opinion de Chapelain, en étendant seulement l'unité de temps de deux heures à vingt-quatre; autrement dit, elle en avait fait l'unité de jour. Boileau donna à ce précepte des trois unités une autorité considérable, par le fameux distique si merveilleux de précision :

Qu'en un lieu, qu'en un jour, un seul fait accompli
Tienne jusqu'à la fin le théâtre rempli.

De nos jours, M. Nisard, partisan déclaré des trois unités, comme de tout ce qui se rattache au grand siècle, a donné la raison très-spécieuse que cette règle n'a pas empêché les chefs-d'œuvre de la scène française. Vérité incontestable. Qui pourrait

dire néanmoins combien de sujets réellement dramatiques ont été essayés, puis abandonnés par Racine lui-même, pour se conformer à ce précepte ? Les Grecs, desquels on le fait dériver, ne s'y sont pas toujours assujétis, témoins *l'Oreste* d'Eschyle, *l'Ajao* de Sophocle et *l'Andromaque* d'Euripide ; et pourtant ils ne connaissaient point la division, toute romaine, en actes. L'unité du jour, dit Corneille, a son fondement sur un mot d'Aristote ; l'unité de lieu ne se trouve ni dans Aristote, ni dans Horace. L'auteur du *Cid*, afin de tout concilier, demandait ingénument les deux concessions suivantes : pour l'unité de temps, trente heures au lieu de vingt-quatre ; pour celle de lieu, deux ou trois endroits d'une même ville. Même ainsi étendue, la mesure n'est pas encore suffisamment élastiques. Que d'accommodements ne peut-on pas imaginer entre Lope de Vega, ridiculisé à juste titre par Boileau, pour avoir représenté un de ses personnages

Enfant au premier acte et barbon au dernier,

et Rodrigue qui, par une invraisemblance diamétralement opposée, tue le comte, écrase les Maures et triomphe de D. Sanche, dans l'espace d'une seule journée ? A l'égard de l'unité de lieu, ce sont également les deux extrêmes que Sophocle, dont *l'Œdipe* ne bouge pas de son rocher pendant toute la pièce, et Shakspeare, qui fait voyager ses personnages de Londres à Rome en quelques secondes et dans l'intervalle des scènes. Nous pensons que la vraie me-

sûre en pareil cas, c'est la vraisemblance et l'intérêt. Or le point de départ de la vraisemblance au théâtre étant tout conventionnel, rien n'empêche absolument le spectateur de se transporter par la pensée dans le temps et dans l'espace, puisqu'il est venu au spectacle avec l'idée arrêtée de se croire dans un autre temps et dans un autre lieu que le temps et le lieu où il se trouve réellement. Si donc l'œuvre est d'ailleurs bonne en soi, si l'unité d'intérêt y est observée, qu'importe que, dans de certaines limites qu'il est impossible de préciser, l'auteur resserre ou étende, selon le sujet, les deux autres unités. « Je voudrais bien savoir, dit Dorante dans la *Critique de l'Ecole des femmes*, « si la grande règle de toutes les règles n'est pas de plaire, et si une pièce de théâtre qui a attrapé son but n'a pas suivi un bon chemin. » On souffre à voir le grand Corneille se débattre pendant toute sa vie contre ces entraves qui ont arrêté l'élan de son génie. Celui de Racine, plus souple, parvint à s'y accommoder ; mais nous n'avons qu'un Racine.

Cela dit, nous ne faisons nulle difficulté d'avouer, après M. Henri Martin, que si les unités de temps et de lieu nous ont semblé trop étroites, comme règle absolue, elles n'en conserveront pas moins toujours une grande valeur, comme conseil littéraire. C'est pour les avoir observées dans la mesure convenable, que les poètes de la Grèce ancienne ont marqué leurs productions dramatiques à un coin impérissable de simplicité et de naturel. C'est pour s'en

être affranchies et avoir dédaigné jusqu'à l'unité d'action, que les scènes étrangères n'ont point les proportions harmonieuses, le ton élégant, la noblesse soutenue qui distinguent la tragédie française et dont le drame doit tendre à se rapprocher.

Les trois unités sont en effet une règle toute spéciale à la France. L'Italie et l'Angleterre ont pu les observer, quand elles subissaient notre influence littéraire ; l'Espagne ni l'Allemagne ne s'y sont astreintes en aucun temps. La France, par contre-coup, a ressenti à différentes époques l'influence des littératures étrangères, et c'est même la dernière de ces influences qui a créé chez nous le drame moderne, lequel a secoué délibérément le joug des unités.

Notre premier théâtre, le drame hiératique, avait su garder son indépendance. Malheureusement, pour être pures de toute alliage, ces sortes de pièces n'en valent pas mieux. Ni la langue, ni le goût, n'étaient fixés ou plutôt formés au moyen-âge. Nous avons beaucoup de mystères imprimés, la plupart sans nom d'auteur. Toutes ces productions choquent le bon sens, non moins que la morale : c'est l'enfance de l'art. Aucune unité, celle d'action pas plus que les deux autres. Le style est trivial, souvent même ordurier, malgré la sainteté des sujets. En un mot, les jeux, miracles ou mystères sont un mélange bizarre de grossièretés et de naïveté, sinon de poésie, de religion mêlée avec des pratiques païennes.

Les moralités sont encore moins supportables que

les mystères, parce que l'allégorie y domine et que, trop longtemps soutenue, elle y devient promptement fastidieuse. Les moins mauvaises sont encore celles dont le sujet est fourni par les paraboles de l'Évangile, par exemple *l'Enfant prodigue*, *le Mauvais riche*. Une seule est vraiment dramatique, c'est la moralité des *Blasphémateurs* qui, après avoir conspué le vénérable fantôme de la sainte mère Eglise, sont saisis par la mort. Elle rappelle la *Danse macabre*, ce mystère funèbre représenté à Paris dans le cimetière des Innocents en 1424, au milieu de la plus profonde misère.

La sottie, contemporaine des mystères et rivale de la moralité, est bien plus vive que l'une et que l'autre. C'est la comédie personnelle de l'époque, allégorique encore, mais renfermant de nombreuses allusions politiques. La brièveté relative de ces derniers poèmes ne contribuait pas peu d'ailleurs à leur succès. Les plus longues sotties ne dépassent pas six cents vers : il y a loin de là aux cinquante mille rimes des *Actes des Apôtres*, embrassant l'histoire générale du Nouveau-Testament et nécessitant jusqu'à cinq cents acteurs. Mais la licence des sotties les fit supprimer à la même époque où les moralités tombaient devant l'indifférence publique, les mystères, devant la Renaissance. *Cléopâtre captive*, tragédie de Jodelle, imitée des anciens, est de 1552, c'est-à-dire de quatre ans seulement postérieure à la chute des drames sacrés.

Sous les règnes de Louis XII et de François I^{er}, on

commença à abandonner la source de l'inspiration chrétienne du Moyen-Age, pour remonter directement jusqu'à l'antiquité païenne. Le mouvement partit d'Italie, et ce fut à la suite des expéditions françaises que la Renaissance, franchissant les Alpes, passa en France. Le théâtre, comme toute notre littérature, s'en ressentit et, à quelque temps de là, la tragédie moderne fut créée.

Pendant plus de quatre-vingts ans elle resta bien imparfaite. Le XVI^e siècle n'est pas, à proprement parler, un siècle classique. C'est une période toute de transition, pendant laquelle la langue se forme, par les témérités mêmes de Ronsard et de la Pléiade. Siècle peu moral en somme ou plutôt généralement licencieux, riche d'ailleurs en même temps qu'intéressant. On a eu raison de le réhabiliter, mais il ne convient pas de le mettre au dessus ni même au niveau du XVII^e siècle, qui est celui de la perfection littéraire.

Le théâtre en est la partie la plus faible. Rien d'inconvenant comme les pièces de Jodelle, de Garnier et de Hardy, ces trois pères de la renaissance dramatique : leurs œuvres ne soutiennent pas la lecture. La *Cléopâtre* n'est guère qu'un dialogue prolongé, à la manière de ceux que la Grèce, si avide d'éloquence, se plaisait à entendre, mais où l'art et le style font complètement défaut. Le premier acte est en vers de dix syllables et en rimes féminines ; les trois suivants, de même mesure, sont en vers mêlés ; le cinquième et dernier n'a qu'une scène, en

alexandrins. Dès l'année 1553, un poète aujourd'hui inconnu, Jean de la Péruse, auteur de la tragédie de *Médée*, adoptait, pour plus de majesté, l'alexandrin à rimes plates, dont se plaignit plus tard Corneille : ce devint la règle générale. Garnier imite sans goût Sénèque, un tragique de cabinet, dans *Cornélie*, *la Troade* et *les Juives* ; l'Arioste, dans sa pièce la moins imparfaite, *Bradamante*, tragi-comédie. Hardy, le grand manufacturier parisien, emprunte une bonne partie de ses six cents drames à l'Espagne, dans le but évidemment de s'épargner le travail d'invention. En 1616, il donne une tragédie intitulée *Lucrèce ou l'adultère puni*. Cette pièce n'a rien de commun, si ce n'est l'homonymie du titre, avec l'histoire de la vertueuse femme de Collatin. Celle de Hardy est une espagnole mariée à un jeune seigneur nommé Télémaque et qui entretient un commerce criminel avec un gentilhomme du nom de Myrrhène. Télémaque, averti de cette intrigue, observe les démarches de sa femme, la surprend en adultère et la tue avec son amant, après une tirade qui brave singulièrement l'honnêteté, du moins dans les expressions. En guise de moralité, il est tué lui-même par un ami de Myrrhène. Entre Hardy et Corneille se placent une foule d'auteurs dramatiques, qui valent encore moins pour la plupart que ceux dont nous venons de parler. Deux noms seulement ont surnagé. Le premier est celui de Larivey, auteur de comédies en prose passablement triviale et dans le goût italien ; mais Molière n'a pas dédaigné de

lui faire quelques emprunts. L'autre est Jean de Rotrou, dont le *Saint-Genest*, d'ailleurs postérieur à *Polyeucte*, est un mélange de tragique et de familier.

Corneille lui-même, après avoir tâtonné jusqu'à huit fois sur les traces de ses devanciers, avait enfin trouvé sa voie en traduisant Guillem de Castro, d'où il tira *le Cid*. On sent que le grand homme est à l'aise dans cette poésie véritablement héroïque des *romanceros*, qui rappelle nos grandes époques carolingiennes. Mais là même, Corneille se croit obligé d'accommoder la scène française au goût de ses contemporains, et il n'ose s'approprier cette scène grandiose et brutale de l'Épreuve des mains, si supérieure à celle qu'il y a substituée. L'Académie, qui venait d'être constituée, trouva le dénouement du *Cid* immoral, bien que le mariage final, qui n'est qu'entrevu, soit nécessairement différé, d'après la loi des convenances. Des Espagnols Corneille passa aux Latins, il fit jouer en 1639 *Horace* et *Cinna*. Horace, sacrifice de la famille à la patrie ; Cinna, sacrifice de l'intérêt personnel à un noble sentiment, la clémence, sont encore deux tragédies de premier ordre, ce qui n'empêche pas qu'on leur préfère généralement le *Cid*. L'année qui suivit la représentation de ces deux pièces, Corneille eut une seconde inspiration de génie. D'une légende des saints il tira *Polyeucte*, sacrifice de la famille et de la vie au plus élevé de tous les sentiments, à la foi religieuse. *Polyeucte*, véritable transfiguration des mystères du Moyen-Âge, en dépit de son style

devenu aujourd'hui suranné, est le chef-d'œuvre de Corneille. Ce fut aussi son dernier grand triomphe. A partir de *Nicomède* notamment, c'est-à-dire pendant trente longues années bien amères pour le poète vieilli qui vit la *Phèdre* de Racine, Corneille ne fit plus que déchoir, non sans jeter cependant de temps à autre de fulgurants éclairs.

Dans la préface de la comédie héroïque de *Don Sanche d'Aragon*, Corneille avait indiqué le drame bourgeois, sans oser le tenter. En 1665, Molière, qui s'était déjà mis au premier rang des poètes comiques de tous les siècles par plusieurs pièces de génie, entre autres sa charmante bluette des *Précieuses ridicules* et ses deux comédies si profondes de *l'Ecole des maris* et de *l'Ecole des femmes*, donna son *Don Juan*, tiré d'une comédie espagnole, conception forte et originale, véritable drame où il s'est montré, dit Cousin, l'égal d'Aristophane, de Shakspeare et de Corneille. Cette pièce étrange, dont le héros joue un rôle des plus odieux sans cesser d'être noble, plus encore que *Tartufe*, dont elle fut comme le prélude, pourrait être considérée comme une tentative du drame moderne au XVII^e siècle. Le *Don Juan* au surplus fut mal accueilli. Il commença à susciter bien des ennemis à son auteur, et quand on l'imprima, après la mort de Molière, ce fut avec des changements notables qui en atténuèrent considérablement la portée. La traduction en vers par Thomas Corneille n'en est qu'un pâle reflet.

Racine, notre second grand tragique dans l'ordre

des temps, laissa de côté Sénèque et l'école espagnole, à l'action compliquée mais pleine de vie, pour les Grecs, chez qui la marche plus simple est déterminée non par les situations, mais par les caractères. Il ajusta à son drame le ressort de l'amour, qui fut sa force à lui, parce qu'il en a gardé le secret mais qui a été la plaie de notre théâtre en général, il faut bien le reconnaître avec Wilhelm Schlegel. Ce qui n'était qu'un accessoire dans la tragédie grecque où l'amour est considéré comme une faiblesse, devint la fable essentielle et

.... pour aller au cœur la route la plus sûre.

M. Nisard, qui fait remarquer que six des onze tragédies de Racine portent des noms de femme, ajoute que *Britannicus*, *Bajazet* et *Mithridate* pourraient encore à la rigueur être intitulées : Agrippine, Roxane et Monime. Observons néanmoins que les deux pièces composées pour Saint-Cyr, *Esther* et *Athalie*, sont l'une et l'autre sans amour. Dans Racine en général, l'intérêt porte sur la passion même, et non plus sur le sacrifice de cette passion au devoir. L'idée de Racine est plus humaine ; celle de Corneille est plus grande. Celui-ci inspire l'enthousiasme ; l'autre la sympathie. On a reproché à Racine d'avoir abaissé l'intérêt dramatique que Corneille avait maintenu si haut ; d'un autre côté, en substituant l'amour à l'héroïsme, il nous a conduit à une étude plus intime du cœur. Par où il l'emporte incontestablement c'est par la perfection du style. Maître, avec un

goût sûr, d'une langue déjà anoblie par son devancier, il a donné à cette langue le caractère d'élégance, de régularité et de majesté qui caractérise le grand siècle.

La poésie française et la tragédie avaient monté si haut qu'elles ne pouvaient plus que déchoir après Racine. Thomas Corneille l'imita aussi faiblement qu'il avait imité son frère. La Grange-Chancel, passé maître dans la charpente scénique, est incorrect, langoureux et déclamateur. Un autre élève de Racine, Campistron, n'a point le souffle poétique. Longepierre tente d'écarter l'amour de ses tragédies mais il pêche par le style. La Fosse n'est heureux qu'une fois, dans son *Manlius Capitolinus*. Crébillon (le père) mêle dans toutes ses tragédies le romanesque à l'horrible, et laissant, selon sa propre expression, la terre à Racine, le ciel à Corneille, il se jette à corps perdu dans l'enfer. La Motte attaque la poésie, les unités de lieu et de temps, les récits et les confidents, et il est soutenu par l'auteur d'*Aspar*, Fontenelle, neveu de Corneille ; mais La Motte est resté subtil et froid, dit M. Villemain, tout en parlant en prose. Racine n'avait même pas légué son génie poétique à Louis

.... Fils inconnu d'un si glorieux père.

et qui ne fut qu'un élégant vésificateur didactique dans ses deux poèmes de la *Religion* et de la *Grâce*. Entre *Athalie* et l'*OEdipe* de Voltaire, ce sont près de trente années de stérile abondance.

Après avoir débuté par un *Œdipe* tiré de Sophocle, mais écrit suivant la manière racinienne, Voltaire essaya d'importer en France Shakspeare, tout en arrangeant ce poète au goût français. *Zaïre*, reproduction où plutôt réminiscence affaiblie d'*Otello*, fut la pièce enchanteresse par excellence, suivant le mot de Jean-Jacques Rousseau, en ce moment son partisan enthousiaste. Certains critiques préférèrent *Mérope*, pièce grecque sans autre amour que l'amour maternel. Les qualités propres de Voltaire sont une vivacité heureuse, un style brillant et la grâce alliée au pathétique. Comme tragique, il vient immédiatement après Corneille et Racine; cependant il est resté à une grande distance de ses deux devanciers. Il est surtout inférieur en ce qu'au lieu de s'effacer derrière ses personnages, il leur prête continuellement ses idées philosophiques. L'anachronisme est ici bien plus choquant que dans Racine; car au moins le langage du cœur est de tous les pays.

Vers le milieu du XVIII^e siècle, plusieurs écrivains tentèrent d'ouvrir une nouvelle voie, en mélangeant dans une même action théâtrale le sérieux et le comique. Le premier en date fut La Chaussée, qui débuta timidement par *La Fausse antipathie* et finit par *La Gouvernante*. Cette dernière pièce surtout, où l'intérêt est surexcité par l'abus du pathétique, ne peut être considérée comme un perfectionnement de l'art. En effet, La Chaussée n'avait trouvé que le drame larmoyant. Quelques années plus tard, un auteur qui a gaspillé comme à plaisir

ses facultés dans quantité d'esquisses restées imparfaites, Diderot tenta, sans plus de succès que *La Chaussée*, le drame sentimental et moral dans *Le Fils naturel* et *Le Père de famille*. C'est le genre dit bourgeois, qui est tout l'opposé de la tragi-comédie. Diderot s'y montre foncièrement honnête, mais entaché de déclamation et de pédantisme. Il a méconnu cette vérité, si injustement reprochée à Molière, que le principal intérêt du théâtre n'est pas tant dans les leçons de morale qu'il peut donner incidemment, que dans le spectacle vivant et animé des grandes passions. Sedaine, si incorrect d'ailleurs, fut plus heureux. Sans se préoccuper des règles, il créa d'inspiration un drame plein de vie et de naturel dans le *Philosophe sans le savoir*, en cinq actes et en prose, qui est de 1765. En 1768, Bernard-Joseph Saurin, qui s'était déjà fait connaître par sa tragédie de *Spartacus*, où Voltaire trouvait des traits comparables à ceux de la plus grande force de Corneille, donna la tragédie bourgeoise de *Beverley*, en cinq actes et en vers libres. L'auteur du *Joueur*, Regnard, dont la pièce ne serait peut-être pas désavouée par Molière n'avait montré son Valère que sous l'aspect comique. Saurin, d'après le dramaturge anglais George Lillo, fit le tableau le plus sombre de la vie d'un joueur. Son idée a été reprise plus tard dans un mélodrame de Victor Ducange, resté célèbre.

Le dernier des drames tentés au XVIII^e siècle est *La Mère coupable* de Beaumarchais, qui porte la date de 1792. Après avoir débuté par deux drames

médiocres que firent oublier ses deux comédies, d'un esprit éblouissant, l'auteur du *Barbier de Séville* et du *Mariage de Figaro*, en voulant achever sa trilogie se perdit dans sa pièce qui ne vaut pas mieux que celles de Diderot son maître. A la même époque, un écrivain intermédiaire des plus recommandables, Ducis essayait à son tour de populariser sur notre scène les chefs-d'œuvre de Shakspeare. De même que Voltaire et avec moins de talent, il les travestissait selon le goût du jour. Son *Hamlet* est de 1769, son *Othello*, de 1792. Laharpe est plus classique que Ducis ; mais il montre dans ses tragédies la même froideur glaciale que dans tous ses ouvrages en vers.

La décadence poétique, un moment arrêtée par Voltaire, avait donc repris son cours, et, malgré de louables efforts, la tragédie était restée pétrifiée, suivant le mot spirituel de madame de Staël. Aussi, dans une satire politico-littéraire qui fut son début, l'auteur futur de la *Gastronomie*, Berchoux, s'écriait-il, non sans raison, en 1793 :

Qui me délivrera des Grecs et des Romains ?

Et il apostrophait dans ces termes la maison des Atrides, depuis si longtemps en possession de la scène française :

Et toi, triste famille à qui Dieu fasse paix,
Race d'Agamemnon, qui ne finis jamais.

La Révolution était elle même un drame trop sanglant pour que l'on pût songer à une renaissance

dramatique. La tragédie courait les rues, suivant le mot de l'auteur de *Barnevelt*, Lemierre. Les seules pièces hors ligne de la période républicaine, celles de Marie-Joseph Chénier, sont empreintes d'un cachet démagogique qui leur donna un succès d'actualité, et par contre-coup les fit écarter sous l'Empire. Ce fut en vain que, secondé par Talma, Napoléon I^{er} essaya de ranimer le cadavre de la tragédie. Le poète favori de l'époque impériale, le professeur Luce de Lancival, donna en 1809 sa meilleure œuvre, *Hector*, qui n'est qu'une étude versifiée d'après l'*Iliade*. En 1805, Raynouard avait obtenu un grand succès par sa tragédie des *Templiers*, accusés, jugés, condamnés et brûlés suivant l'unité de jour. Mais Arnault, qui s'était signalé en 1794 par son *Marius à Minturnes*, l'année suivante, par une *Lucrèce*, ne fit jouer son *Germanicus* qu'en 1817. Arnault, le plus remarquable de ces trois auteurs, malgré des vers généralement bien frappés et de belles scènes, n'est encore qu'un tragique de second ordre. On dirait que toutes les pièces du XVIII^e siècle sont coulées dans le même moule. Les confidents, pour écouter les tirades ; le songe, devenu inévitable depuis ceux de Pauline et d'Athalie, la mort finale des héros du drame, par le poignard ou par le poison, toutes ces traditions, que les rhétoriques transmettaient religieusement aux générations, sont dans un style soutenu, mais artificiel et guindé, qui fait parler du même ton tous les personnages, quel que soit leur rôle.

Sous la Restauration, le mouvement intellectuel qu'avaient comme suspendu les nécessités politiques de la Révolution et militaires de l'Empire, prit un immense développement. Les écrits de Madame de Staël nous avaient fait connaître l'Allemagne, que nos soldats de leur côté avaient tant de fois sillonnée. Il en résulta que deux grands écrivains germaniques, Goëthe et surtout Schiller, eurent sur notre littérature en général, sur notre théâtre en particulier, une influence prépondérante. En même temps, deux auteurs d'Outre-Manche, Byron et Walter Scott, révolutionnaient chez nous la poésie, le roman et même l'histoire. C'est ainsi que, littérairement parlant, la Restauration procède de l'Allemagne et de l'Angleterre.

Un des plus grands génies lyriques, non-seulement de notre époque mais de toutes les littératures, M. Victor Hugo, vers 1830, se proclama chef d'école, comme Ronsard, et formula ses théories. Le Cénacle — c'est ainsi que s'intitula la ligue des romantiques —, reproduisit en sens inverse le mouvement de la Pléiade du XVI^e siècle, car il s'agissait de revenir à la source chrétienne et chevaleresque, en laissant de côté pour le moment l'imitation gréco-latine. On se mit donc à étudier, à vanter et à reproduire le pittoresque du Moyen-Age, qu'on opposa aux classiques du XVIII^e siècle. Une vive polémique s'engagea, et les circonstances de la défense entraînèrent les deux partis à des opinions extrêmes, que le bon sens et la génération suivante ont également

répudiées. Dans leur ardeur, les romantiques ne s'aperçurent pas qu'ils allaient, au nom de l'art, jusqu'à détruire toute poésie ; car, sans le goût, dit Chateaubriand, le génie n'est qu'une sublime folie. Les classiques, non moins systématiques, repoussaient de leur côté toute innovation, même justifiée, oubliant que toutes les règles ne sont pas également immuables, puisqu'elles ne sont que la majorité des cas, et que cette majorité pouvant se déplacer, ce sont avant tout les grandes œuvres qui font les rhétoriques.

Ce fut principalement dans les questions dramatiques que la lutte se produisit. Victor Hugo écrivit le manifeste du parti dans la préface de *Cromwell*, qui fut pour l'époque et pour le théâtre ce qu'avait été pour le XVI^e siècle et pour la langue la *Déffense et illustration de la langue française* par Joachim du Bellay. On avait essayé, pour la troisième fois, d'acclimater en France Shakspeare, et en 1829 avait paru le véritable *Othello*, celui d'Alfred de Vigny, où le mot mouchoir, sans périphrase à la Delille, suscita tant de clameurs, tandis que celui de chien, que de Belloy n'avait pas osé risquer dans le *Siège de Calais*, avait passé dans *Athalie*, à la faveur de Racine. En 1830, Victor Hugo donna *Hernani*, dans le goût du dramaturge anglais. Puis vinrent *Marion Delorme*, *Lucrèce Borgia*, *le Roi s'amuse*, *Marie Tudor*, *Angelo*, *Ruy-Blas*, etc, singulier mélange de sublime et de grotesque, de beautés et de laideurs morales, toutes pièces à rôles antithétiques, dans

lesquels le poète resté trop lyrique, autrement dit trop personnel pour le théâtre, est inférieur à Shakspeare comme à Racine, parce qu'il remplace presque toujours par la strophe et l'antistrophe le vrai dialogue parti du cœur. Mais le drame resta cette fois dans nos mœurs.

Un autre jeune écrivain de l'époque, qui n'a pas moins contribué que Victor Hugo à la rénovation du théâtre français, M. Alexandre Dumas affirmait les mêmes théories dans plusieurs drames historiques d'un mérite incontestable. *Henri III et sa Cour*, *Stockholm*, *Fontainebleau* et *Rome*, trilogie sur la vie de Christine de Suède, sont les premiers en date. Nous ne parlons pas d'*Antony*, pièce immorale d'ailleurs, qui ne s'élève guère au-dessus du mélodrame. Alexandre Dumas père — et sous ce rapport le fils a hérité de ses qualités — possède au plus haut degré la science de la mise en scène. Cependant cette intelligence si remarquable de la contexture scénique ne doit pas nous faire oublier que, dans tous ses drames, le but idéal de la littérature, qui est l'enthousiasme qu'inspirent les nobles actions, il l'a laissé de côté. Le théâtre de cet auteur est un panorama à grand spectacle, qui parle aux yeux, qui saisit même l'imagination, mais devant lequel le cœur reste froid.

Casimir Delavigne, tout classique qu'il soit, ne fut pas sans ressentir l'influence des romantiques. Ses tragédies de *Marino Faliero*, des *Enfants d'Edouard* et de *la Fille du Cid* portent l'empreinte

de l'école de 1830, et sa pièce la plus originale peut-être, *Une famille au temps de Luther*, est un drame. Cependant son discours de réception à l'Académie et sa préface de *Marino Faliero* déterminent nettement dans quelles limites il sut se renfermer. Esprit essentiellement conservateur, il n'a fait aux romantiques que les concessions qu'il croyait conciliables avec l'esprit de la langue, le bon sens et la morale. On regrette que cet écrivain si recommandable n'ait pas eu plus d'invention, d'élan, d'initiative.

Le dernier nom que nous mentionnerons dans cette esquisse rapide et nécessairement incomplète du théâtre français est celui de Ponsard, véritable poète, tombé naguère dans toute la maturité de l'âge et du talent, et qui débuta en 1843 par une belle et sérieuse étude de l'antiquité, *Lucrèce*. On crut à une résurrection de la tragédie. Ce n'était qu'une illusion d'optique produite par de nobles pensées et par une facture véritablement cornélienne. Ce qui contribua d'ailleurs à entretenir cette illusion, ce fut l'incomparable talent d'une grande artiste, telle qu'on n'en avait pas encore vue en France. Une fois Mademoiselle Rachel disparue de la scène, la tragédie, que son jeu avait comme galvanisée, se recoucha dans sa tombe. *Galilée*, la dernière tentative de Ponsard et la reprise récente de sa *Lucrèce* en sont la preuve.

Quelles que soient les gloires littéraires du XIX^e siècle, parmi lesquelles M. Emile Augier nous paraît

être la plus considérable, est-ce à dire qu'on ait surpassé ou seulement égalé Corneille et Racine ? nous ne le croyons pas. Nous sommes dans une période de fusion et de liberté, où l'œuvre de réforme dramatique se poursuit, sans que néanmoins il se soit encore produit de nos jours un génie dramatique comparable à ceux de Molière, de Shakspeare ou de Goëthe. Mais tôt ou tard, nous en avons le pressentiment, ce génie viendra à son heure, et nous aurons alors le drame du XIX^e siècle, comme nous avons eu au XVII^e la tragédie et la comédie.

II.

Après avoir essayé de traiter l'histoire du théâtre au point de vue littéraire, examinons-la maintenant sous le rapport politique.

Les mystères, les moralités, les farces et les sotties étaient des pièces écrites pour le peuple. Les mystères avaient pour but de rendre sensibles aux illétrés — c'étaient alors les neuf dixièmes de la nation française — les beautés de la religion. Les grossièretés qu'on y rencontre à chaque ligne pour ainsi dire ne devaient point déplaire à un public grossier lui-même, et c'est peut-être la principale cause pour expliquer leur longue popularité. Elles choqueraient au contraire de nos jours, parce que le niveau de l'instruction moyenne s'est considérablement élevé depuis le XVI^e siècle. Aussi bien ces sortes de spectacles ne sont-ils plus représentés que par les ma-

rionnaettes des foires. Bien que composées également à l'intention de la plèbe en sabots, les moralités, fort ingénieuses, du reste, étaient trop savantes pour devenir vraiment populaires. Il fallut les fondre soit dans les mystères, soit dans les sotties. *Le Jeu du Prince des sots et de la mère sotte*, par Pierre Gringoire, est une trilogie composée d'une sottie, d'une moralité et d'une farce. La farce, genre inférieur, mais franc, est de tous les temps et de tous les pays. Le Moyen-Age a pour lui celle de l'*Avocat Patelin*, qui fut comme un prélude de la comédie de Molière. Enfin les pièces composées par les *Enfants sans souci* consolaient les petits de leurs misères, en livrant au fouet de la satire les puissants de l'époque. Louis XII s'en servit contre le pape Jules II ; François I^{er}, moins tolérant, s'irrita des personnalités qui pouvaient lui être adressées, et les interdit.

Le théâtre religieux tomba du même coup, mais pour d'autres motifs. Lorsque la Réformation vint répandre en France l'esprit de doute et d'examen, les huguenots attaquèrent avec violence le papisme et l'immoralité des drames hiératiques. Les catholiques de leur côté ne virent plus qu'une parodie du culte dans ce qui avait excité le pieux enthousiasme de leurs pères. De là vraisemblablement l'arrêt du parlement de Paris en 1548. Quand on renouvela le privilège des confrères de la passion, on ne les autorisa plus à jouer que des sujets *licites, profanes et honnêtes*. Il ne resta donc aux bourgeois et arti-

sans que la farce et des espèces de moralités, déguisées sous le nom de bergeries.

La tragédie antique, qui remplaça les mystères, fut loin d'avoir la même popularité. C'est un genre essentiellement érudit et qui ne pouvait plaire qu'à des lettrés. De bonne foi, le peuple, surtout celui du XVI^e siècle, ne devait rien comprendre à ces maximes républicaines débitées par des héros de la Grèce et de Rome, à ces intrigues comiques renouvelées de Térence et de Plaute. C'est en présence de Henri II et des savants du Collège de France que fut jouée la *Cléopâtre* de Jodelle, dans l'hôtel-de-ville de Reims. Elle était accompagnée de la comédie d'*Eugène ou la rencontre*, en vers de huit syllables, pièce d'intrigue imitée des Italiens, et qui est tout bonnement l'histoire d'un abbé libertin. Le succès de ces nouveautés fut extraordinaire. La Pléiade offrit à Jodelle le bouc traditionnel des fêtes de Bacchus, ce qui fournit aux protestants l'occasion d'accuser la Renaissance de paganisme. Un reproche littéraire plus grave, c'est que le néologisme des *Ronsardisants* abonde dans cette première ébauche de théâtre français. Les spectateurs, même ceux de la Cour, devaient admirer de confiance, sans l'entendre assurément, cette langue hybride, pédante et inintelligible dont se raille si plaisamment Rabelais, et dont Malherbe fit bonne justice.

Les Valois-Angoulême, dynastie lettrée autant qu'artistique, favorisèrent tous la Renaissance.

Charles IX, auquel on prête une pièce de vers charmante adressée à Ronsard, assista en 1566, à Gaillon, à la première représentation de la *Lucrèce* de Nicolas Filleul, poète rouennais, tragédie avec chœurs sans distinction de scènes. La comédie des *Ombres*, en cinq actes et en vers, également avec chœurs, fut jouée le même jour devant les mêmes spectateurs. Il faut dire cependant que Jodelle, dans son dernier sonnet, reprocha à son roi de ne pas mettre d'huile dans sa lampe, ou, pour parler en prose, de le laisser périr de misère. Henri III, aussi intelligent et brave que faible et débauché, encouragea Garnier, dont la *Bradamante* est de 1580. Jusque là le théâtre de la Renaissance s'était maintenu par la protection des princes, en dépit des guerres de religion qui déchiraient la France ; mais il finit par disparaître au milieu des fureurs de la Ligue.

Quand l'ordre reparut avec Henri IV, la tragédie ne se releva pas tout d'abord. Malgré son titre de poète du roi et sa fécondité, Hardy vécut et mourut dans la pauvreté, comme Malherbe. Il faut aller jusqu'à Richelieu, le fondateur de l'Académie française, pour retrouver une protection efficace accordée au théâtre.

Richelieu en effet ne se contenta pas de patronner les gens de lettres et de reconstruire la Sorbonne ; il s'honora lui-même du titre de littérateur et, entre autres genres, il cultiva le poème dramatique. La prose du grand cardinal est incontestablement bien

supérieur à ses vers : ses *Mémoires*, son *Testament politique* ne sont pas à comparer avec les mauvais plans qu'il faisait rimer par l'Etoile, Bois-Robert, Colletet et Rotrou. Mais s'il fut un détestable poète et si comme tel il eut la faiblesse de jalouser le *Cid* et *Polyeucte*, il avait du moins protégé l'auteur de *Mélite* qui travailla à sa comédie des *Tuileries* et ce dont on doit tenir compte surtout à ce prince de l'Eglise, c'est que, par l'ordonnance du 18 avril 1641, il réhabilita les comédiens honnêtes. Richelieu avait compris l'importance du théâtre comme délassement intellectuel, et il le fit entrer dans son plan de gouvernement.

Mais on ne discipline pas les sujets de la grande république des lettres comme on le fait d'une armée : la collaboration des cinq auteurs ne fut pas heureuse. Le dernier venu d'ailleurs, Corneille, était trop supérieur pour se plier longtemps aux exigences étroites du cardinal. Il se brouilla avec son protecteur pour s'être permis de modifier quelques-uns de ses plans, et partit pour Rouen, d'où il revint quelques années plus tard avec le *Cid*. Malheureusement Corneille, sans appui comme il le disait lui-même, se vit contraint de mettre son génie sous la protection des grands de l'époque. Le *Cid* fut adressé à la duchesse d'Aiguillon, nièce de l'ombrageux cardinal ; *Horace* à Richelieu lui-même ; *Cinna* à M. de Montoron ; *Polyeucte* à la reine mère ; *Pompée* à Mazarin. La plupart des tragédies de Corneille sont ainsi précédées d'épîtres dédicatoires.

L'époque de la Fronde ne pouvait être favorable au poète dont le talent d'ailleurs avait commencé à déchoir à partir de *Théodore*. Il s'était relevé en 1652 par *Nicomède*, quand la chute de *Pertharite*, l'année suivante, le fit renoncer au Théâtre. Quand il y reparut en 1659, Louis XIV était bien près de régner par lui-même et Racine allait paraître. Corneille obtint en 1663, année de sa *Sophonisbe* (un an avant le *Thébaïde* de Racine), une pension de deux mille livres, au titre mérité de *premier poète dramatique du monde*. C'est la seule marque d'intérêt que, sur la recommandation toute puissante de Chapelain, paraît lui avoir donnée Louis XIV, car il mourut pauvre et oublié. Napoléon 1^{er} y faisait allusion, sans doute, quand il disait qu'il eût anobli Corneille, si celui-ci avait été son contemporain.

Ce qui manquait à Corneille, nous voulons dire cet *esprit de suite* qui lui aurait valu les faveurs de Richelieu, Louis XIV le trouva dans Racine. Les tragédies de ce dernier ont été à peu près toutes composées à l'intention du souverain dont il avait célébré le mariage par l'*Ode à la nymphe de la Seine*. Un grand historien a caractérisé le XVII^e siècle proprement dit : un hymne à la royauté. Racine, qui mourut, dit-on, de chagrin, pour être tombé dans la disgrâce du Grand Roi, est le représentant le plus frappant de cette littérature inspirée par une admiration profonde pour l'homme qui avait élevé la France au premier rang. C'est moins les Grecs qu'il peint dans ses tragédies que cette cour galante et

polie qui donnait le ton à toute l'Europe. *Alexandre* c'est Louis XIV amant de mademoiselle de La Vallière; *Bérénice*, tragédie de commande, au sujet de laquelle une jeune et infortunée princesse eut l'idée cruelle de mettre aux prises, sans qu'ils en eussent été informés, le vieil et le jeune athlète, Corneille et Racine; *Bérénice* est une allusion continuelle, soit à Marie Mancini, soit à la passion contenue d'Henriette d'Angleterre pour son beau-frère Louis XIV. Ce n'est pas que Racine ait cherché d'ailleurs ces rapprochements : ils se présentaient d'eux-mêmes. Dans *Esther*, ils deviennent de plus en plus transparents. La modeste compagne d'Assuérus est, à n'en pas douter, la fondatrice de Saint-Cyr; l'altière *Vas'hi* reproduit madame de Montespan disgraciée en 1681; on reconnaît Louvois dans Aman; enfin l'édit rendu contre les Juifs pourrait bien être une timide allusion à la révocation de l'édit de Nantes. Avant Racine, Molière, ordonnateur des fêtes de la Cour, n'avait-il pas célébré dans *Amphytrion*, non sans quelques pointes d'ironie qui passèrent inaperçues, le double adultère du roi et de la marquise de Montespan? Ce qui peut être considéré comme une exception dans l'auteur du *Misanthrope* est en quelque sorte habituel chez Racine qui, pendant toute sa carrière, a reflété la vie de son souverain. En effet, après avoir chanté les premières amours de Louis XIV, il termine sa carrière dramatique en donnant *Athalie* au roi converti et devenu l'époux de la marquise de Maintenon.

Riches des libéralités du roi, Racine avait d'ailleurs été encouragé par Boileau à tirer un légitime profit de la vente de ses œuvres. C'est ce qui l'affranchit du parasitisme obligé de la plupart des gens de lettres du XVII^e siècle à l'égard des financiers et des grands seigneurs.

Quelles scènes splendides devaient être celles où brillaient, dans tout l'éclat de leur nouveauté, les immortels chefs-d'œuvre de Corneille, de Molière et de Racine, interprétés par Baron, Molière et la Champmeslé, devant Louis XIV, Condé et les précieuses de l'hôtel Rambouillet ! Et certes ce n'était pas alors le luxe des salles de spectacle qui pouvait attirer les spectateurs. Le théâtre de Corneille et de Racine, l'hôtel de Bourgogne, dans la rue Mauconseil, tombait en ruines au XVII^e siècle car c'était l'ancienne salle construite en 1543 par les confrères de la Passion. La troupe de Molière avait été établie dans la salle du Palais-Royal, fondée par Richelieu pour la représentation de *Mirame*, et qui était, dit-on, aussi mal construite que sa tragédie. Le théâtre Guénéguand, puis celui de la rue des Fossés Saint-Germain, aujourd'hui rue de l'Ancienne Comédie, qui réunirent les troupes de Racine et de Molière, ne présentaient non plus rien de bien confortable. Point de bancs au parterre ; pour rampe des chandelles fumeuses ; quant à la scène, elle était embarrassée par les seigneurs qui s'y donnaient eux-mêmes parfois un spectacle, tout en prétendant qu'en raison de leur qualité, ils ne devaient pas être astreints à payer

leur place. Molière parvint à faire cesser cet abus, mais il ne faudra rien moins que Voltaire pour les écarter de la scène.

En dépit de Voltaire lui-même, le mot de siècle de Louis XV n'a point prévalu : on dit tout simplement le XVIII^e siècle. C'est qu'en effet, avec la meilleure volonté du monde, Louis XV ne saurait être considéré comme un protecteur des lettres. Son gouvernement ne fit que continuer les traditions d'absolutisme du règne précédent. Quant au souverain, il ne montra de goût que pour la chasse et les plaisirs sensuels, en dehors de toute étiquette. Esprit égoïste et paresseux, Louis XV ne fit rien pour arrêter ou prévenir ce prodigieux mouvement des esprits qui devait avoir pour résultat de renouveler de fond en comble la société française.

Le génie littéraire du siècle de Louis XIV, à de rares exceptions près, s'était formé sous la double influence de l'antiquité et de l'esprit religieux en même temps que monarchique. La régence et le XVIII^e siècle tout entier furent sur tous les points une réaction contre l'âge précédent, Le septicisme, l'athéisme même remplacèrent l'esprit religieux, le sentiment monarchique fit place à des idées de réforme politique et sociale ; enfin à l'imitation de l'antiquité se mêla celle de l'Angleterre. Voltaire, en qui s'est comme incarné le XVIII^e siècle, est l'auteur qui a le plus contribué à populariser cet esprit de réforme au théâtre.

Dès sa première tragédie, *OEdipe*, jouée en 1718,

Il avait préludé, comme en se jouant, à ses attaques contre le catholicisme, par ces deux vers qu'on ne trouverait pas assurément dans le religieux *Sophocle* :

Nos prêtres ne sont pas ce qu'un vain peuple en pense :
Notre crédulité fait toute leur science.

Le poète, qui avait débuté en 1707 (à treize ans) par une pièce de vers adressée au fils de Louis XIV, s'était vu embastiller dix ans plus tard, pour une satire rétrospective contre le Grand-Roi, satire dont on l'accusait à tort d'être l'auteur. Emprisonné une seconde fois en 1726 par l'influence du chevalier de Rohan-Chabot auquel il avait inutilement demandé réparation d'une voie de fait grossière, puis exilé, Voltaire passa en Angleterre d'où il ne revint qu'en 1729 avec l'injonction de se dispenser de paraître à la Cour. Indépendamment des *Lettres philosophiques* et du système de Newton, il rapportait du pays de Shakspeare les plans de *Brutus* et de *La Mort de César*, où les doctrines républicaines sont nettement affirmées :

Il nous rend nos serments dès qu'il trahit les siens.

.
Le bien du monde entier me parle contre un roi.

La première de ces deux tragédies eut peu de succès, mais la seconde fit du bruit. Elle attira à son auteur la menace d'un réquisitoire de la part de l'avocat général Gilbert des Voisins, et l'impression en fut empêchée à Paris. Voltaire ne fut guère plus heu-

reux quand il introduisit des personnages français sur la scène. Encouragé par le succès de la pièce orthodoxe de *Zaïre*, il donna en 1734 une tragédie nationale, *Adélaïde Duguesclin*, qui ne réussit point. Ni Racine, ni Corneille n'avaient osé transporter sur le théâtre notre propre histoire. Dans la préface de *Bajazet*, Racine croit devoir s'excuser d'avoir mis sur la scène une aventure si récente, et il ajoute que « l'éloignement des pays répare en quelque sorte la trop grande proximité des temps. » La Bruyère dit d'autre part : « Un homme né chrétien et français se trouve contraint dans la satire : les grands sujets lui sont défendus. » La nouveauté de Voltaire parut monstrueuse. De même lorsque Crébillon annonça son intention de mettre en scène Cromwell et la révolution de 1648, il en fut détourné par le gouvernement. Quelques années plus tard, le président Hénault eut à son tour l'idée de représenter quelques épisodes de l'histoire de France, à l'imitation des drames de Shakspeare, et il fit paraître en 1747 son *François II*. Malheureusement sa prose était si loin de valoir les vers de Voltaire, que la pièce ne fit ombrage à personne. Si, en 1765, le *Siège de Calais*, par De Belloy réussit, cela tint moins à ses périphrases et au langage de ses héros qui avaient l'air de réciter Garnier, un des continuateurs de l'abbé Velly, qu'à des circonstances politiques exceptionnelles. La Cour, en s'associant à la glorification du dévouement prétendu monarchique des bourgeois de Calais, voulait, au moyen

de cet enthousiasme des temps passés, détourner l'attention publique des hontes récentes du traité de Paris. Le succès de cette pièce eut néanmoins ce bon résultat, que la reprise d'*Adélaïde Duguesclin*, déjà applaudie lorsque l'auteur l'avait gâtée en 1752 sous le titre d'*Amélie*, enleva cette fois tous les suffrages, bien qu'il eût rétabli le nom et le texte primitifs.

En 1744, Voltaire, devenu riche par suite de spéculations financières, mais exilé de nouveau pour ses *Lettres anglaises* et réfugié en Champagne chez Madame Du Châtelet, en était revenu à ses attaques religieuses par *Mahomet*, tragédie où il frappe la religion de Rome sur le dos de de l'islamisme. La pièce ayant dû être retirée à la troisième représentation, par ordre du lieutenant de police Marville, Voltaire imagina de la dédier au pape Benoit XIV, qui eut l'esprit d'accepter la dédicace, sans compromettre son caractère. En effet il accabla le poète d'éloges et y joignit, outre des médailles, sa bénédiction.

De 1743 à 1749, Voltaire fit volte-face et devint courtisan. Il obtint d'être historiographe de France, comme l'avaient été Racine et Boileau. Il écrivit alors, en l'honneur de Louis XV, la gazette versifiée de Fontenay, qui le fit entrer à l'Académie. Voltaire n'eût pas demandé mieux sans doute que de rester gentilhomme de la chambre du roi, si sa familiarité d'une part n'avait déplu au petit-fils de Louis XIV, et si Madame de Pompadour n'avait

affecté de lui préférer Crébillon. Le dépit le rejeta du côté des philosophes, et la causticité naturelle de son esprit en fit l'ennemi le plus cruel de la royauté française comme du catholicisme. Mais comme le théâtre était soumis à la surveillance du premier gentilhomme de la chambre et à la censure de son rival, il se contenta de refaire malicieusement plusieurs de ses pièces. Ce fut dans ses autres poésies et dans ses derniers ouvrages en prose, principalement dans son *Dictionnaire philosophique*, qu'il reprit ses idées anti-catholiques et ses doctrines républicaines.

Délaissée par Voltaire lui-même, la tragédie avait néanmoins encore des partisans, autrement dit des spectateurs. Qui donc allait entendre les pièces dégénérées du XVIII^e siècle ? La Cour d'abord, cette même Cour qui de là se portait aux spectacles licencieux de la Foire, mais qui regardait comme du bon ton de retenir les traditions du grand siècle ; puis la bourgeoisie frondeuse de Paris, saisissant au vol les allusions politiques qui avaient échappé à la censure, en créant même, au besoin ; enfin les gens de lettres, soutiens d'un art entré dans les habitudes du pays, en dépit des condamnations prononcées contre le théâtre par Jean-Jacques Rousseau, aussi bien que par Bossuet et les Jansénistes. Point d'auteur qui ne se crût obligé de débiter dans la carrière littéraire par quelques tragédies.

Avec le temps néanmoins, on avait fini par se lasser d'un plaisir tout de convention, comme celui

de l'opéra, mais où le charme de la musique ne suppléait pas à l'absence de la poésie. On demandait des nouveautés, ce qui explique les tentatives de La Chaussée, de Diderot et de Saurin. On vit alors Voltaire, par une dernière évolution, se ranger du côté des conservateurs littéraires. *Tancrède* représenté en 1760, rappelant le succès de *Zaïre*, déterminait un retour vers la tragédie classique.

Le règne de Louis XVI fut comme inauguré par le *Barbier de Séville*. A la seconde pièce de la trilogie, le *Mariage de Figaro*, qui est de 1784, l'infortuné successeur de Louis XV, doué de cet instinct qui ne devait lui servir qu'à prévoir les malheurs de la royauté, sans qu'il eût la force de les conjurer, démêla dans la *Folle journée*, autre titre de la pièce, les symptômes révolutionnaires qu'elle présageait. C'est qu'en effet cette comédie est bien l'image d'une société en dissolution. Figaro, écrasant le comte Almaviva de sa supériorité incontestable, est en quelque sorte la personnification du Tiers-Etat renversant les barrières que les privilégiés lui avaient opposées jusque-là. Le temps n'était pas loin où, selon l'énergique expression de M. Louis Veuilleux, le rasoir du barbier allait devenir le couperet de la guillotine. La pièce n'en fut pas moins jouée, et applaudie par la Cour aussi bien que par la ville.

Pendant la Révolution, le peuple remplit les clubs et les armées, la noblesse est ou émigrée ou prosaite. Le temps n'est plus aux controverses littéraires, c'est l'heure de l'action au-dehors comme au-

dédans. La tragédie classique continua donc à végéter, entretenue, d'ailleurs, contre toute prévision, par des circonstances particulières. Jamais l'histoire grecque ou romaine ne fut plus en vogue que pendant la période révolutionnaire. L'éducation classique de la Renaissance et du XVII^e siècle avait fait mûrir à la longue des fruits sur lesquels on n'avait guère compté. Ces doctrines républicaines déclamées dans les collèges au moyen d'une langue morte, et qui pendant deux siècles et plus n'avaient pas trouvé d'application dans la vie civile, la Convention les traduisait en faits : la monarchie avait été abolie et la république proclamée. Ce fut alors qu'on parodia les anciens en s'affublant de noms gréco-romains, en remplacement des noms des saints proscrits du calendrier, qu'on fit usage et abus des souvenirs de l'antiquité, au théâtre comme à la tribune. Les pièces de Marie-Joseph Chénier, fort remarquables d'ailleurs, ont dû principalement leur popularité aux maximes républicaines qu'elles renferment. On applaudit *Charles IX* et *Henri VIII* ; mais la tragédie de cet auteur qui eut le plus de succès fut celle de *Caïus Gracchus*.

Comme Louis XIV au sortir de la Fronde, ou comme Auguste après les guerres civiles, Bonaparte devenu Napoléon, voulut discipliner la littérature. Mais les circonstances n'étaient pas les mêmes, et, sous ce rapport, il fut moins heureusement servi que le successeur de César ou le Grand Roi. Les sciences jetèrent un grand éclat sous le premier

Empire, et l'industrie leur doit d'immenses progrès; les arts même illustrèrent le règne; la littérature en général, le théâtre en particulier restèrent faibles. Les pièces de circonstance furent naturellement des drames militaires à grand spectacle, faibles échos des triomphes du chef, composés pour surexciter le patriotisme et les instincts belliqueux de la France. Quant à la tragédie, que la Révolution n'avait point transformée, ce n'était pas le despotisme qui pouvait faire revivre un Corneille, et l'Empire n'eut pas son Racine.

Depuis longtemps, d'ailleurs, la tragédie n'était véritablement plus dans nos mœurs. L'esprit de réforme, préparé par le XVIII^e siècle, avait produit, à la longue, ses résultats dans l'âge suivant. La Révolution nous avait donné cette nationalité puissante qui fut la vie du théâtre en Espagne et qui l'est encore en Angleterre. L'Empire, en continuant de surprendre nos libertés, interrompues par la Convention, nous avait laissé du moins l'égalité. Ce changement complet des idées, qui sépare la nouvelle France de celle d'avant 1789, il fallait en tenir compte à la scène. La naissance n'étant plus un privilège, il en est résulté nécessairement que les passions dramatiques ne peuvent plus être exclusivement *de qualité*. La dissonance est devenue trop forte entre les gens de la société moderne et les personnages de la tragédie gréco-romaine, pour que celle-ci puisse désormais revenir en faveur. Corneille et Racine seront toujours lus avec intérêt, étudiés

avec fruit et médités comme des modèles d'une grandeur et d'une perfection désespérantes ; mais ce sont d'autres sources d'émotion que l'on va chercher de nos jours au théâtre.

III.

Nous avons exposé dans la première partie comment la *bataille d'Hernani* s'est terminée par une victoire des romantiques et par un compromis. Il nous reste à dire ce que doit être le drame moderne, comme nous le comprenons.

Le drame proprement dit nous donne en spectacle nos passions communes. Ce qu'il présente d'intéressant c'est la peinture de nos luttes quotidiennes avec nos devoirs, sans acception de rangs. La tragédie antique était populaire et religieuse ; celle du XVII^e siècle, aristocratique ; le drame moderne est démocratique et social, dans la bonne acception de ces deux adjectifs. Il ne s'agit point, comme on l'a essayé avec plus ou moins de succès, de conférer à l'ouvrier le monopole de tous les bons sentiments, honnêteté, générosité, noblesse de cœur, et d'attribuer tous les mauvais aux puissants et aux riches : tendance coupable qui pousserait droit au communisme, point de vue exclusif et paradoxal comme les idées de Jean-Jacques Rousseau sur l'influence de la civilisation. Point de basses flatteries à l'adresse du parterre. Justice pour tous comme dans le *Lion amoureux*, où la Révolution et ses adversaires luttent à armes courtoises. Il est mille fois préférable de grandir le peuple

par un idéal romanesque, que de le corrompre en lui inspirant des sentiments de haine ou d'envie. Ce qu'il faut donner à la scène, c'est l'expression vraie, mais ennoblie de nos mœurs actuelles. Autrement, si ce qu'on y doit voir n'est que l'exposé fidèle de ce qui se passe dans la rue, ce n'est guère la peine d'en aller chercher la reproduction au théâtre. *Ut pictura poesis*. Le drame doit être une peinture et non une photographie. Ce qui fera éternellement la supériorité du peintre sur le photographe, c'est que le premier est un artiste, l'autre, un industriel. Le peintre choisit ses détails et idéalise ses tableaux. Bien qu'il ait également le choix des sujets, le photographe ne peut modifier ce qu'il a présenté à l'objectif. C'est en quelque sorte la nature morte qu'il reproduit, même quand il s'agit d'un portrait vivant. En littérature, il ne faut pas, sous prétexte de réalité, tomber dans le réalisme, qui n'est qu'un procédé matériel et confus. On ne saurait flétrir en termes assez énergiques cette désolante doctrine qui a envahi de nos jours le drame, le roman et l'art, et qui n'est qu'une photographie vulgaire de ce qui est oiseux ou immoral, sous couleur de vérité. L'histoire, s'il en est besoin, saura stigmatiser comme il convient les turpitudes du cœur, malheureusement trop réelles en ce monde ; mais quand on est libre de choisir et de caractériser à volonté ses personnages, qu'on ne mette point le vice au premier plan, comme sur un piédestal, en se contentant, pour la forme, de le punir au dénouement. D'une courtisane

parvenant à se réhabiliter, ce qui est l'exception, ne faisons point une règle, pas même un exemple. Ces sortes d'ouvrages des plus dangereux, rappellent les pêches à quinze sous du *Demi-Monde*. Mieux vaudraient encore les gravelures qui ne sont que des débauches d'esprit de la gaité gauloise, que cette corruption élégante autant que raffinée qui est un vice du cœur. Qu'importe qu'un ouvrage soit décent que les mots en soient chastes, si les situations et les idées ne le sont pas ? Cette honnêteté, toute matérielle pour ainsi dire, n'est qu'un hommage hypocrite rendu à la conscience publique. Quant à l'élévation des idées, qui est la vraie source du pathétique, c'est en vain que les honnêtes gens la cherchent dans bien des productions contemporaines. Celles-là, quelle que soit leur vogue éphémère, ne vivront pas.

Il est encore une tendance contre laquelle le français *né malin* doit réagir, c'est la raillerie des actes généreux ; nous sommes trop enclins au dénigrement, genre facile relativement, comme tout ce qui est du ressort de la moquerie ou du dédain. Il est plus aisé de blesser que de guérir, de déprécier que de louer. La satire, puissance essentiellement négative, a toujours tout détruit, elle n'a jamais rien édifié. Elle n'est légitime que comme ressource du faible contre le fort. Quand elles s'attaque aux chefs-d'œuvre, c'est la gaité convulsive des nations en décadence, qui ayant perdu le sentiment du beau, usent leurs dents contre la lime ; c'est la parodie, véritable profanation de l'art quand elle devient le genre dominant.

L'enthousiasme sera toujours le noble mobile des grands cœurs. Voltaire, l'esprit satirique par excellence, fut un mauvais comique ; Molière, le comique inimitable, était la bonté et la charité mêmes.

En résumé, la substitution du drame à la tragédie s'explique et se justifie par les tendances autant que par les nécessités de notre temps, et nous pensons que ce serait s'épuiser en efforts superflus que de remonter le courant des âges, en essayant de faire revivre des formes qui ne sont plus applicables à notre époque d'éclectisme et d'égalité. Mais le drame ne peut mériter le nom d'art qu'à la condition de ne pas s'écarter des règles éternelles du goût. Quelle que soit la langue qu'il emploiera, vers ou prose, il doit rester poésie d'idées, sinon d'expressions. Nous n'en sommes pas encore là tout-à-fait. Mobile comme la démocratie dont elle est l'expression, la littérature de nos jours est souvent violente dans ses tableaux, hardie ou négligée dans les mots et plus soucieuse en général du succès actuel que de la renommée à venir ; mais elle tend — et c'est par là qu'elle vaut principalement — à populariser de plus en plus des idées fécondes. C'est à la génération actuelle de l'élever, par des études sérieuses, à ces hauteurs morales où résident le beau, le vrai et le bien.

(Voir le rapport de M. Tivier, lu en séance publique le 3 Août 1869 et inséré au tome VIII, page 13, des Mémoires de l'Académie.)



RÉCIT DES OBSÈQUES DE M. OBRY

Doyen de l'Académie.

Qui ont eu lieu en l'église Cathédrale,

Le Mardi 7 Mars 1871,

ET

DISCOURS PRONONCÉ A CETTE OCCASION

Par M. CHARLES DUBOIS,

Directeur de l'Académie.

Une assistance très nombreuse se pressait aux obsèques du vénérable M. Obry, juge honoraire au Tribunal civil de la Somme, ancien membre du Conseil municipal d'Amiens, de la Commission administrative des hospices et doyen de l'Académie d'Amiens. Dans cette assistance, composée des membres et avoués du Tribunal auquel M. Obry a voué pendant longues années ses lumières et ses travaux avec le zèle le plus méritoire ; plusieurs magistrats appartenant à la Cour d'appel et au Tribunal du commerce, presque tout le Barreau. Ajoutons qu'avant M. Dubois M. Lecointe, président du Tribunal civil, avait prononcé, au nom de ce Tribunal, un discours dans lequel il a payé un juste hommage au caractère et à la carrière judiciaire de M. Obry. M. le maire d'Amiens accompagné de ses adjoints et de membres du Con-

seil municipal, enfin une députation de l'Académie d'Amiens et la plus grande partie des membres de la Compagnie assistaient aussi à cette pieuse et triste cérémonie.

Après le service religieux, le convoi funèbre s'est dirigé vers le cimetière de la Madeleine, où étant arrivé, M. Charles Dubois, directeur de l'Académie d'Amiens, a prononcé, sur le bord de la tombe, le discours suivant qui, écouté avec un profond recueillement, a vivement ému son nombreux auditoire.

MESSIEURS,

Lorsque le deuil national est venu suspendre les travaux de l'Académie d'Amiens, nous étions loin de soupçonner qu'avant de les reprendre elle devrait se séparer de son vénéré doyen, et je crois pouvoir le dire sans froisser personne, du plus savant de ses membres. Nous l'avions vu vieillir au milieu de nous si heureux et si calme ! Et cette belle vieillesse, consacrée toute entière à ses affections et à ses études, couronnait si bien la carrière de cet homme excellent ! Après avoir eu le bonheur de voir, du haut de son siège de juge, grandir le talent de son fils, il vivait entouré d'une famille dont les soins, luttant avec succès contre la faiblesse de sa constitution, avaient réussi à écarter de lui la maladie qui l'avait menacé un instant. Quand l'âge l'avait arraché à une profession qu'il aimait, la retraite n'avait pas pour lui, comme pour tant d'autres, marqué



la fin de la vie active : en l'enlevant à une de ses études favorites elle l'avait laissé tout entier à une autre, la préférée, je crois, lui permettant de consacrer dès lors toute son existence à la science des langues et des antiquités orientales.

Aussi, Messieurs, est-ce parmi-nous, ses collègues de l'Académie, que le coup imprévu qui l'a frappé laissera le plus grand vide. Il nous faisait cet honneur, étant le plus savant, d'être le plus assidu ; il a rarement manqué une de nos séances, et à la place où il s'asseyait d'ordinaire nous cherchons longtemps cette physionomie douce, au sourire bienveillant, toujours attentive. Il parlait peu dans nos discussions, mais quand il sortait de son silence c'était pour préciser une question ou éclairer un débat en quelques mots nets et précis.

Il appartenait à l'Académie depuis plus de quarante ans ; lors de son entrée il exerçait encore ses fonctions d'avoué, qui, même aux plus actifs, laissent si peu de loisirs. Grâce à des habitudes de travail infatigable, il avait pourtant su s'en créer, et sans jamais négliger aucun de ses devoirs il avait abordé avec succès l'étude des langues orientales et de la philologie.

Pendant quarante ans, Messieurs, vous avez eu la primeur de tant d'œuvres savantes ! Quelle variété dans ces lectures qui comprenaient les antiquités romaine, grecque, hébraïque et orientales ! Parfois c'étaient de savantes dissertations sur la grammaire comparée, accessibles aux seuls érudits, mais plus

souvent c'étaient des études sur l'histoire des religions des Perses des Indous et des Juifs, ou des traductions et des commentaires de leurs livres saints. D'autres fois, comme dans ses savants travaux sur la création des âmes chez les Indous ou sur le Nirvana, il nous exposait les idées philosophiques de ces peuples. Il traitait ces questions avec toute la sérénité de l'histoire, aussi peu disposé à y chercher des arguments à l'appui des thèses soumises aux polémiques modernes, qu'à abaisser, devant l'autorité des traditions religieuses les droits et l'autorité de la science.

C'est ainsi, Messieurs, qu'il poursuivait le cours de ses chères études, après son entrée dans la magistrature. Ce qu'il fut au Palais, ceux qui furent ses collègues peuvent le dire mieux que moi ; je ne puis pourtant ne pas ajouter au témoignage que les magistrats lui ont rendu celui du barreau, et ne pas dire combien y était estimé son caractère et appréciée cette profonde connaissance des affaires, acquise en une longue vie de travail.

Mais, Messieurs, ce qui fait le mérite et le caractère propre de notre collègue, ce n'est ni sa science ni son dévouement à ses devoirs, ni son amour de la vérité, ni la rare netteté de son esprit et de son style, ce qui fait sa rare originalité, c'est la modestie exquise, qui en couronnant toutes ses qualités, doublait le prix de ses travaux puis qu'elle ne leur laissait pour mobiles dans la vie judiciaire que l'amour

du devoir, dans la carrière scientifique que l'amour de l'étude.

C'est en quelque sorte, le dirai-je, malgré lui, qu'il s'est fait une réputation que beaucoup de ses concitoyens ignorent, bien qu'elle soit européenne. Lui se fut contenté volontiers des suffrages de ses collègues et de quelques illustres amis. Il ne voulut jamais d'autre titre que celui qui le rattachait à nous, et il ne recherchait même pas ce prestige qui s'attache au nom de savant. S'il dédaignait une distinction il cachait même son désintéressement et quant à la mort de Burnouf, son correspondant et son ami, la chaire de sanscrit au collège de France lui fut proposée ses plus intimes amis surent à peine que cet honneur lui avait été fait, et qu'il l'avait décliné ! Sur la modeste robe jetée sur le cercueil de cet homme que les savants de toute l'Europe citent comme une autorité, vous ne verrez même pas la croix de la Légion d'Honneur que ses services judiciaires eussent suffi à lui mériter, et qui eût été insuffisante à récompenser ses travaux scientifiques.

Il est rare de nos jours, Messieurs, cet amour de l'étude pour les seules satisfactions qu'elle procure. Comme notre regretté Anselin, M. Obry appartenait à une génération mieux trempée que la nôtre. Quelques historiens prétendent que c'est le résultat et la compensation des malheurs publics de former des générations plus énergiques, plus graves, plus amies du travail. S'il en est ainsi, les exemples de ces hommes n'eussent pas été perdus pour la généra-

tion qui va surgir ; si grand que soit leur âge, ils meurent encore trop tôt pour la France.

Adieu, M. Obry, notre respectable doyen, nous garderons votre mémoire entourée de ces regrets qui s'attachent aux hommes dont la vie a été complètement et noblement remplie, et qui, en toute chose, ont toujours fait mieux que leur devoir.



QUELQUES FRAGMENTS

D'UNE

Traduction en vers du second chant de l'*Enéide* ⁽¹⁾.

Pendant le siège de Paris, lorsque tous les yeux étaient tournés vers des remparts d'où semblait dépendre le sort de la France, le mois de novembre me trouva, dans notre malheureuse ville, employant mes loisirs — des loisirs auxquels j'étais condamné par l'âge et le manque de forces — à traduire en vers le second chant de l'*Enéide*.

C'est au récit de la prise de Troie que j'avais attaché mon esprit, qui, par un besoin irrésistible, ne s'était nourri, depuis nos premiers revers, que de lectures poignantes et désespérantes. Une ardeur fébrile m'avait fait rechercher dans les historiens et les poètes les catastrophes des grandes cités ; et en remontant de Rome à Jérusalem, à Carthage, à Tyr, à Babylone, j'en étais venu à la guerre de Troie, dont il y a de si émouvants tableaux dans Homère et dans

(1) Lu en séance de l'Académie le 10-Novembre 1870 par M. Henri Dauphin, conseiller honoraire à la Cour d'appel d'Amiens.

Virgile. Virgile a décrit le dernier jour de cette ville fameuse avec des couleurs d'un effet incomparable.

Comment, en présence de cette merveilleuse peinture, ai-je pu être tenté de la reproduire ? C'est ce que je puis d'autant moins expliquer, qu'amateur passionné de la poésie, j'étais resté jusque-là presque étranger à son culte. L'Épouvante et la Pitié, à cette époque douloureuse de notre vie nationale, sont-elles devenues tout à coup pour moi des muses qui ont murmuré quelques sons à mon oreille pour se taire bientôt et me laisser sans voix ?

Je n'ai point traduit le second chant de l'*Enéide* après m'être essayé sur quelques morceaux. Voici la vérité, quelque étrange que le fait puisse paraître : Deux vers traduits en passant et notés en marge de mon exemplaire, me firent de plein saut entreprendre la version du chant tout entier. Elle eut lieu sans interruption ni lacune dans le cours des mois de novembre et décembre 1870. Enfin je ne connaissais pas et je ne voulus pas lire la traduction de Delille. Que de témérités !

Une chose m'excusera peut-être, c'est que je ne prétends pas me poser comme poète. Si l'on ne voit en moi qu'un versificateur de circonstance, si mon œuvre n'est que l'erreur d'une préoccupation patriotique, j'acquiesce d'avance à ce jugement dont je n'aurai pas droit de me plaindre.

Mon audace n'ira point jusqu'à produire ici le chant tout entier, qui dans ma traduction, aussi serrée que le comporte le génie de la langue française,

comparée au laconisme latin, n'a pas moins de 4200 vers. Le début et quelques morceaux détachés suffiront pour donner une idée de mon travail.

DÉBUT.

On se tait. L'œil fixé sur l'illustre convive,
Chacun prête au héros une oreille attentive.
Se levant de son siège, il se recueille et dit :

« Reine, vous m'ordonnez de vous faire un récit
Qui va renouveler une douleur amère ;
De vous dire comment la Grèce tout entière,
Sur Troie exécutant les arrêts du destin,
A mis à sa puissance une effroyable fin.
J'ai vu ces maux, témoin de sanglantes batailles
Où j'ai pris quelque part. Quel homme sans entrailles,
Fût-ce un soldat d'Ulysse, au tableau des malheurs
Qui nous ont accablés, ne verserait des pleurs ?
Si cependant la nuit, déjà fort avancée
Dans sa carrière au ciel par les astres tracée,
Ne vous fait pas sentir le besoin du repos ;
S'il vous tarde d'ouïr le récit de nos maux,
A de tels souvenirs quoique mon cœur frissonne,
Je dois, Reine, obéir à la voix qui l'ordonne ;
Je parlerai. — Des Grecs, épuisés par dix ans
D'une guerre sans fruit et d'efforts impuissants,
Les chefs firent dresser une machine énorme,
Qui d'un cheval de bois offrait aux yeux la forme.
On dit aux Grecs lassés d'un aussi long séjour,
Que c'est un vœu rempli pour hâter leur retour.
Des principaux guerriers une troupe est formée.
On fait entrer sans bruit cette milice armée

Dans les immenses flancs du cheval merveilleux,
Que les Grecs en partant nous laissent pour adieux.

Non loin de notre côte on voit surgir une île
Naguère populeuse, opulente, fertile.
Ténédos, où toujours maint navire abordait,
Alors que la fortune à Priam souriait,
Aux vaisseaux, qui des vents n'osent braver l'injure,
N'offre plus aujourd'hui qu'une rade peu sûre :
Là, vinrent se cacher les vaisseaux ennemis.
De nos bords pour toujours nous les crûmes partis.

Après un si long deuil, la jeunesse troyenne
Fait éclater sa joie. On descend dans la plaine.
Plus de camp. Le rivage est désert. Aux regards
S'offrent de loin en loin quelques débris épars.
On aime à voir la place où s'élevait la tente
D'Achille aux pieds légers, qui semait l'épouvante.
Ici mouillait la flotte, et dans les champs voisins
Les troupes s'alignaient pour en venir aux mains.
La foule enfin s'attache au cheval monstrueux,
Don fatal, dont la masse attire tous les yeux.
Thymète le premier, (était-ce perfidie,
Ou fut-il inspiré par un mauvais génie ?)
S'écria qu'il fallait l'introduire à l'instant
Dans nos murs, et lui faire honneur en le plaçant
Avec pompe au sommet de notre citadelle.
Capys mieux avisé, plus sage dans son zèle,
Soupçonnait une fraude et d'un œil défiant
Considérait des Grecs l'insidieux présent.
Il fallait, disait-il, le plonger dans les ondes
Ou sonder par le fer ses cavités profondes.

Ces avis opposés partagent les esprits.
En ce moment descend à grands pas des glacis
Laocoon épris d'une ardente colère,
Qui, faisant éclater de loin sa voix austère,
S'écrie : « Eh ! quel délire ! O Troyens insensés !
Les croyez-vous partis ? Est-ce que vous pensez

Tenir jamais des Grecs un don sans artifice ?
N'avez-vous point appris à mieux connaître Ulysse ?
Ou ce bois au dedans recèle des soldats,
Ou c'est une machine, instrument de combats,
Funeste invention de quelque artiste habile,
Fait pour dominer et battre notre ville,
Ou c'est quelqu'autre embûche. Arrière un don fatal !
N'attendez rien de bon, Troyens, de ce cheval.
Même dans leurs présents des Grecs je me défie. »

Il dit, et d'une pique avec force brandie
Il fait entrer le fer dirigé par son bras
Dans le flanc du colosse. Ainsi qu'un coutelas
La pointe quelque temps y demeura vibrante.
Du coup répercuté mainte voix gémissante
Parut jaillir, au fond des sombres cavités.
Si les Dieux, par le sort contre nous suscités,
N'eussent bandé nos yeux, dans cet affreux repaire
Notre fer eût bientôt introduit la lumière.
Glorieux, dans tes murs Priam vivrait encor,
O Troie ! et rien n'aurait arrêté ton essor !

LAOCOON

.
Dans le rit solennel, alors Laocoon,
Prêtre élu par le sort pour attacher son nom
A l'exemple fameux d'une atroce infortune,
Sacrifiait un bœuf à l'autel de Neptune.
De la mer endormie en un calme profond
Surgissent tout à coup et s'élancent d'un bond
Deux serpents — sans horreur je ne puis le redire —
Monstres qu'a de son sein vomis l'humide empire.
Ensemble côte à côte ils voguent sur les eaux.
Sans cesse déroulant leurs immenses anneaux.

Ils tendent vers nos bords leurs poitrines dressées ;
Leurs couds gonflés de sang, leurs crêtes hérissées
Dominent sur les flots. Le reste de leurs corps
Plonge dans l'onde amère, et trahit au dehors
En replis tortueux son immense étendue.
Un effroyable bruit sort de la vague émue.
Ils ont gagné la rive, et suivent le chemin
Qu'on peut croire tracé par un ordre divin.
On les voit, l'œil brillant de clartés effrayantes,
Eux-mêmes se lécher de leurs langues vibrantes,
Nous fuyons éperdus. Ils vont, sans dévier,
Vers l'autel où le prêtre est à sacrifier ;
Et d'abord ses enfants, deux frères créatures,
Ont le corps labouré de cruelles morsures,¹
Et s'efforcent en vain de relâcher les nœuds
Qui forment comme un rets agglutiné sur eux.
Accourt Laocoon, leur infortuné père.
Les reptiles sur lui reportent leur colère
Et l'étreignent soudain de leurs troncs sinueux.
Deux fois d'un double tour son buste vigoureux,
Est serré fortement. Ils montent jusqu'au faite,
Et du pontife saint ont dépassé la tête.
Son bandeau teint de sang et de sucx vénéneux
Ne le protège point. Avec ses bras nerveux
Le prêtre veut en vain rompre l'horrible étreinte.
Pour lui, pour ses enfants la souffrance et la crainte
Le font percer les airs d'incessantes clameurs.
Tel beugle avec des cris qui glacent tous les cœurs
Un taureau qui, blessé d'une hache peu sûre,
A fui l'autel atteint de griève blessure.
Après avoir enfin lâché prise, tous deux
Se frayent vers le temple un chemin tortueux
Et gagnent les sommets du lieu saint où réside
La sévère Pallas, qui tient en mains l'Egide.
Aux pieds de la Déesse et sous son bouclier,
Abri sûr, les serpents vont se réfugier.

SONGE D'ÉNÉE.

A l'heure où le sommeil, qui charme la souffrance,
Epanche sur nos yeux sa première influence,
Voici qu'Hector lui-même, en cette nuit d'horreurs,
Apparaît devant moi, triste et versant des pleurs,
Derrière un char traîné sanglant dans la poussière,
Et les pieds traversés d'une vile lanière.
Qu'il était différent, hélas ! de cet Hector
Que mon esprit troublé se représente encor
Lorsqu'il revint couvert de l'armure d'Achille,
Ou que la flamme en main, sauveur de notre ville,
Sur les vaisseaux des Grecs il portait la terreur !
Maintenant ses cheveux teints de sang, ô douleur !
Et son corps sillonné d'héroïques blessures
N'étaient à mes yeux que d'indignes souillures.
Il me sembla qu'alors, à travers mes sanglots,
Ma bouche au grand Hector fit entendre ces mots :

« Gloire de Dardanus, ô toi sur qui repose
Le salut d'Illion, de notre sainte cause
Ferme et constant appui, sur quels bords retenu,
Nous reviens-tu si tard, si longtemps attendu ?
Après combien de maux, de sanglantes batailles,
De revers essuyés, de tristes funérailles,
Qui dans nos cœurs brisés ne laissent plus d'espoir,
Nous est-il aujourd'hui donné de te revoir !
Ton visage a subi de cruelles injures ;
Est-ce au fer ennemi que tu dois ces blessures ? »

Hector ne répond rien. Il soupire, et tirant
Enfin de sa poitrine un long gémissement :
« Fuis de ces lieux, dit-il, ô fils d'une déesse !
Hâte-toi. n'attends pas la flamme vengeresse.
Les Grecs sont dans nos murs. C'en est fait d'Illion,
Qui déjà croule et tombe et va perdre son nom.

Nous avons fait assez, hélas ! pour la patrie.
Nous ne lui rendrons point sa force anéantie.
Si par secours humain Pergame préservé
Avait pu subsister, mon bras l'aurait sauvé.
Cédant à son destin, la malheureuse ville
Périt sans invoquer un secours inutile.
Reçois son dernier vœu : Ses ordres révéra
Remettent dans tes mains ses pénates sacrés.
Prends-les pour te conduire où le destin t'appelle
Cherche au delà des mers une ville nouvelle. »

Il dit, et sur l'autel il ose, de ses mains
Enlever de Vesta les insignes divins,
Les bandeaux, la pyxide où, gardienne fidèle,
Une vierge entretient une flamme éternelle.

LA MORT DE PRIAM.

.
Aux portes du palais, Pyrrhus, au premier rang,
Paraît la tête haute et d'orgueil rayonnante,
Le fer en main, couvert d'une armure éclatante.
Tel un serpent gorgé de maints sucs vénéneux,
Qui s'est fait sous la terre un abri ténébreux
Dans le temps où la brume attriste la nature,
Au printemps, quand les bois reprennent leur parure,
Quitte et rend sa dépouille au sol qui l'a nourri,
Dresse au soleil son corps luisant et rajeuni.
Superbe, il se complait en ses forces nouvelles;
Sa langue fait vibrer ses trois pointes mortelles.

Avec lui Périphas et l'habile écuyer
D'Achille, Automédon, suivi de maint guerrier
De l'île de Scyros, jeunesse florissante,
Pénètrent dans les cours où la résine ardente

S'attache aux bâtimens, monte jusqu'aux sommets,
Et d'un vaste incendie embrase le palais.
C'est Pyrrhus qui, muni d'une hache tranchante,
Attaque le premier la porte résistante.
Sous les coups redoublés de sa puissante main
Le seuil crie et se rompt. Les deux battans d'airain
Arrachés de leurs gonds, une large trouée
Dans l'épaisseur du chêne est bientôt opérée.

Alors, cruels destins ! aux yeux du grec vainqueur,
Du palais de Priam s'offrit l'intérieur.
Des salles de banquet, de longues galeries,
Des merveilles de l'art chaque jour enrichies,
Tout se produit au jour, même les lieux secrets
Fermés par nos vieux rois aux regards indiscrets.
Un poste de guerriers garde encor la demeure.
Au dedans on s'agite, on se démène, on pleure
En face de la mort qui s'avance. Les cris
Des femmes, que renvoient les sonores lambris
Forment par leur mélange un concert lamentable.
Des mères, l'œil farouche, à cette heure effroyable,
L'épouvante et l'horreur empreintes sur leur traits,
Errent dans les détours de l'immense palais :
Et tenant à genoux les portes embrassées,
Pleurent sur Ilion et ses grandeurs passées.

Pyrrhus presse l'attaque avec une vigueur
Digne d'Achille. En vain l'impétueuse ardeur
Des gardes du palais veut lui faire barrière,
En défendant la porte, espérance dernière ;
Pyrrhus impatient d'abattre ce rempart,
A grands coups de béliet le rompt de part en part,
La force à qui tout cède enfin lui fait passage.
Les Grecs, le fer en main, font un affreux carnage
Des premiers qui, perdant tout espoir de secours
S'avancent résolus à défendre leurs jours.
Les lieux sont occupés par la troupe ennemie.

Tombe du haut des monts avec moins de furie

Un fleuve impétueux qui, franchissant les bords
De son lit resserré, se répand au dehors,
Et dans son cours chargé de flottantes ruines,
Entraîne les troupeaux des campagnes voisines.

Que pourrais-je ajouter à ce tableau navrant ?
J'ai vu, j'ai vu Pyrrhus d'orgueil étincelant
Ivre de meurtre. Hélas ! J'ai vu les deux Atrides
Brandir sur nos Troyens leurs glaives homicides.
J'ai vu Priam, Hécube, et les cinquante brus ;
Priam qui, ranimant leurs esprits éperdus,
Réfugié lui-même au fond du sanctuaire,
Arrosait de son sang son autel tutélaire.

. :
.

En peu d'heures, j'ai vu s'abymer dans les flammes
L'espoir d'hymens féconds, les cinquante thalames,
Ornement sans pareil du splendide palais,
Et ces riches arceaux, élevés à grands frais,
Où brillaient appendus les objets les plus rares
Du glorieux butin conquis sur les Barbares.

De Priam, apprenez, Reine, quel fut le sort :
Voyant la ville prise avec son dernier fort,
Voyant les ennemis installés dans la place
Cueillir, victorieux, les fruits de leur audace,
Attaquer par le feu les principaux accès
Et pénétrer enfin au cœur de son palais,
Le vieux roi se couvrit de ses armes pesantes
Que ne connaissaient plus ses épaules tremblantes,
Il ceignit son épée, inutile ornement,
Jadis de ses exploits glorieux instrument.
Les ans ont ralenti sa marche sans l'abattre.
Il sortit hardiment et s'en alla combattre.

Dans une cour centrale, asile hospitalier,
Un autel abrité d'un antique laurier



S'élevait à ciel nu, protégeant de son ombre
Les Lares, dieux amis, au front sévère et sombre.
Là, comme on voit s'ébattre en un enclos voistû
Des colômbes : que chasse un orage soudain,
Se pressaient à l'entour de l'autel secourable,
Qui semblait leur offrir un port inviolable,
La malheureuse Hécube et ses filles fuyant,
Toutes pâles d'effroi, la mort qui les attend.
A l'aspect du vieux roi revêtu de ses armes,
Hécube s'efforçant de retenir ses larmes,
S'écrie : « O malheureux Priam ! où courez-vous ?
Cette épée en vos mains sert mal votre courroux.
Quelle aveugle fureur vous pousse ? La patrie,
Pour sauver ses enfants, sur d'autres bras s'appuie.
Si son danger réclame un vaillant défenseur,
En mon Hector lui-même aurait-elle un sauveur ?
Venez. De cet autel si l'abri nous rassemble,
Nous serons tous sauvés, ou nous mourrons ensemble. »
A ces mots, des saints lieux, le prenant par la main,
Elle rend au vieillard le refuge incertain.

En ce moment paraît l'infortuné Polite,
Un des fils de Priam, et son abord excite
Au milieu d'eux un cri d'épouvante et d'horreur.
Pyrrhus avait sur lui signalé sa fureur.
Blessé dans un combat, il avait pris la fuite.
Le fier Néoptolème, ardent à sa poursuite,
A travers les détours de l'immense palais,
L'avait traqué sanglant et le serrait de près.
Il le saisit enfin et, de sa javeline,
L'atteignant dans le dos, traversait sa poitrine,
Lorsque ce malheureux s'offrit à ses parents.
Il tomba sous leurs yeux. Quels furent les accents
Qu'à Priam inspira la douleur paternelle !
Quoique déjà la mort le touchât de son aile :
« Puisse le ciel, dit-il, puissent les dieux vengeurs,
S'il est quelque pitié là haut pour mes malheurs

Te faire payer cher la sacrilège audace
D'avoir jeté le sang de mon fils à ma face,
Et d'un affront cruel flétri mes cheveux blancs !
Arrière ! tu n'es point le fils d'Achille ; tu mens !
Achille envers Priam eut l'âme généreuse.
Un suppliant calma sa colère fougueuse.
Plus sensible à mes pleurs qu'aux amorces de l'or,
Il rendit à mes vœux le cadavre d'Hector,
Et ma pieuse main put recueillir sa cendre.
Du trône, grâce à lui, je n'eus point à descendre. »

Il dit, et d'une main trop faible il lance un trait,
Qui porte à quelques pas sans force et sans effet.
La flèche repoussée adhère suspendue
Au bord du bouclier d'airain qui l'a reçue.
Pyrrhus l'enlève et dit avec un ton moqueur ;
Qui rendait plus terrible encore sa fureur :
« Va donc trouver Achille ; apprends-lui mon audace,
Puisqu'à tort je prétends être issu de sa race.
Va, cours lui dénoncer aussi mes faits honteux ;
Dis que j'ai diffamé le sang de mes aïeux.
Meurs donc. » En achevant cette apostrophe amère,
Il le traîne tremblant à l'autel tutélaire
Sur la trace du sang répandu par son fils,
Et, pesant d'une main sur ses cheveux blanchis,
De l'autre soulevant sa formidable épée,
Du sang de nos Troyens encor toute trempée,
Sans détourner les yeux la plonge dans son sein

Telle fut de Priam la déplorable fin.
D'un des plus glorieux potentats de l'Asie
Tel fut l'indigne sort. Par terre un tronc sans vie,
Une tête coupée, un cadavre sans nom,
Voilà ce qu'il en reste. Il vit choir Ilion
Sous le fer, dans la flamme, et sa gloire perdue,
Et d'un long avenir la promesse déçue.

HÉLÈNE.

Comme j'errais dans l'ombre, une lueur brilla
Tout à coup sur le seuil du temple de Vesta ;
Et j'aperçus Hélène en un coin retirée,
Qui , sans garde, en silence en occupait l'entrée.
Des deux peuples craignant les longs ressentiments,
Voyant de toutes parts haines et châtimens,
Des malheurs d'Ilion comme cause première,
Comme épouse sans foi dans sa fuite adultère,
A Pergame, à la Grèce astre pernicieux,
Elle semblait vouloir éviter tous les yeux.
La Tyndaride était près de l'autel assise.
La colère prévaut dans mon âme indécise
Je voulus d'un seul coup et venger mon pays
Et châtier l'auteur de crimes impunis.

• Elle retournerait saine et sauve à Mycène,
Et Sparte, après dix ans, recouvrerait sa reine !
Elle triompherait des maux que nous ont faits
D'une femme sans foi les dangereux attraits !
Rentrée en sa maison par elle désertée,
De son époux, des siens elle y serait fêtée,
Trouvant chez elle encor la paix et le bonheur,
Plaisirs immérités, prix de son impudeur !
Des dames de haut rang, captives de Phrygie,
L'auraient donc pour maîtresse au premier mot servie :
Et Priam a péri par le fer ! et Pergame
A vu ses murs crouler attaqués par la flamme !
Les champs Dardaniens auraient sué du sang
Et l'auteur de ces maux recouvrerait son rang !
Non ! s'il n'est pas de gloire à punir une femme,
La Justice a des droits sacrés qu'elle réclame.
Par la mort la coupable expiera son forfait.
Aux mânes des vaincus elle aura satisfait ;

Et j'aurai pleinement assouvi ma vengeance,
Et je serai loué de cette violence
Envers celle que livre en mes mains Erynnis ! »

Tels étaient les transports qui troublaient mes esprits,
Quand soudain devant moi, perçant la nuit obscure,
Radiieuse apparut dans une clarté pure
Vénus, ma bonne mère. A l'éclat de ses yeux,
A ces attraits charmants qui séduisent les Dieux,
Quel mortel tout d'abord ne l'aurait reconnue ?
La Déesse daignait se montrer à ma vue.
Elle me prit la main qu'à temps elle arrêta,
Comme j'allais frapper la fille de Lédæ,
Et ses lèvres de rose, avec un fin sourire,
Qui captiva mes sens, s'ouvrirent pour me dire :

« Mon fils, à cet excès pourquoi vous emporter ?
Soit douleur, soit fureur, c'est trop vous irriter ;
Faut-il qu'en ce péril extrême, ici ma bouche
Rappelle Enée au soin de tout ce qui nous touche ?
Crétuse, Anchise, Ascagne, à nous deux aussi chers,
Peuvent être à cette heure ou morts ou dans les fers.
Enveloppés chez eux par l'armée ennemie,
Ils doivent redouter le glaive ou l'incendie.
C'est là qu'il faut courir. N'accusez point Pâris
En chargeant de vos maux la belle Tyndaris.
Des Dieux, hélas ! mon fils, accusez l'inclemence.
Eux seuls ont renversé Priam et sa puissance.
Croyez-en votre mère. A mes ordres soumis,
En fils reconnaissant accueillez mes avis.
Je vais, pour vous convaincre, écarter le nuage
Qui cache aux yeux mortels les Dieux et leur ouvrage :
Voyez ces murs ouverts, voyez ces blocs épars
Et ces globes de feu flambant de toutes parts ;
Neptune, secouant les assises de pierre,
Jusqu'en ses fondements détruit la ville entière
D'un coup de son trident. Reconnaissez Junon
Appelant des vaisseaux maint et maint bataillon.

Elle est debout, superbe, au haut des portes Scées.
La citadelle voit ses murailles forcées
Par la vigueur des coups que lui porte Pallas
Au casque rayonnant. L'Egide arme son bras.
N'est-ce pas en son nom et par son art habile,
Que la dernière embûche a surpris votre ville ?
Le maître de l'Olympe enfin, le voyez vous
Qui joint sa force aux leurs, et combat contre nous ?
Fuyez donc, ô mon fils ! quittez une contrée
Qui jamais par vos bras ne sera recouvrée.
C'est assez de labeurs et de soucis cruels ;
Portez sur d'autres bords les Lares paternels.
Je serai près de vous » — A ces mots Cythérée
Dans l'ombre se dissipe en vapeur éthérée.
Je vois passer encor des spectres effrayants
Qui dirigeaient sur moi des regards menaçants,
Puissantes Dées à ma ville funestes,
Ne pûtes-vous du moins en épargner les restes ?
.

Ilion n'était plus qu'un immense foyer
Où je voyais partout les flammes ondoyer,
Et ses débris offraient une vaste ruine.
Tel on voit, au sommet d'une haute colline,
Un vieux chêne, attaqué par des bras vigoureux,
A la hache opposer un tronc dur et noueux ;
Le fer sape ce front qui bravait la tempête,
Et l'arbre cède enfin ; il incline sa tête
Encore menaçante, et tombe avec fracas
Sur le sol qu'il couvrait de ses immenses bras.

CREÛSE

Comme, le fer en main, je franchissais le seuil
De ma triste demeure où je laissais le deuil,

Cretuse en pleurs se jette à mes pieds qu'elle embrasse,
Me présentant mon fils Iule qui m'enlace
Et veut par ses hauts cris m'empêcher de sortir.
« Si tu pars, me dit-elle, assuré de périr,
Prends-nous tous avec toi, la patrie est perdue.
S'il se peut qu'elle soit à nos armes rendue,
Sois armé pour ton père et pour ton jeune fils ;
Sois armé pour sauver tes foyers envahis,
Et celle que ton cœur aimait à nommer sienne
Et que ta mort ici laisserait sans gardienne. »

A ces accents de vive et forte passion,
Un prodige vint faire une diversion,
Et calmant nos esprits par un heureux présage,
De la faveur du ciel nous apporter un gage.

Pendant qu'Iule était aux bras de ses parents,
Tour à tour caressé de leurs baisers ardents,
Du sommet de sa tête une flamme ondoyante
Versa sur ses cheveux sa lumière brillante,
Rasant légèrement leur fine extrémité,
Se déployant ensuite en pleine liberté
Autour de chaque tempe. On s'étonne, on s'écrie ;
On tente d'arrêter cet étrange incendie.
Cretuse, pour sauver la tête de l'enfant,
Y verse toute l'eau d'une aiguière d'argent ;
Mais au cœur de l'aïeul l'espérance est entrée ;
Il porte ses regards sur la voûte éthérée :
« Grand Jupiter, sur nous daigne jeter les yeux,
Dit-il, si des mortels tu recueilles les vœux,
Vois notre mal. Ensuite apportes-y remède,
Si notre piété peut nous valoir ton aide ! »

Il dit, et de la foudre aussitôt le grand bruit
Éclatant à ma gauche, une étoile sortit
Du ciel ouvert. Son vol dirigé vers la terre
Traçait à travers l'ombre un sillon de lumière.
Cet astre était par nous fixement observé.
Il parut s'arrêter sur mon toit élevé.

Ensuite, poursuivant sa route lumineuse
Et répandant partout une odeur sulfureuse,
Nous le vîmes tomber dans les bois de l'Ida.

Ici dans son transport, mon père se leva
Pour adorer l'étoile. Il avait, à sa vue,
Senti sa résistance étonnée et vaincue.

« Maintenant où qu'il plaise aux Dieux de m'envoyer,
J'irai, s'écria-t-il. O vous, Dieux du foyer,
Dieux du pays, sauvez, sauvez, par votre grâce
Mon petit-fils, mon nom et l'espoir de ma race !
J'en accepte l'augure. Ilion n'est pas mort.
Je cède, mon cher fils, et m'attache à ton sort ! »

L'OMBRE DE CREÛSE. — ADIEUX.

. J'étais plongé dans la douleur,
Lorsqu'une ombre légère et grande outre mesure,
De Creïse à mes yeux vint offrir la figure ;
Une image sans corps, un simulacre vain
De sa perte à mes yeux indice trop certain.
A son aspect, les mots dans ma bouche expirèrent.
Sur ma tête, d'effroi mes cheveux se dressèrent.
Eperdu, ne pouvant à ma voix donner cours,
La sienne me prévint par ce grave discours :

« Modère, cher époux, cette douleur extrême.
Tu vois ici des Dieux la volonté suprême.
Creïse ne saurait accompagner tes pas.
L'immuable destin, hélas ! ne le veut pas,
Ni le grand Jupiter. L'exil qui te châtie,
O Troyen ! cessera dans une autre patrie.
Après avoir erré chez des peuples divers,
Et longtemps sillonné le sein des vastes mers,
Tu trouveras enfin un port dans l'Hespérie.
Sur les rives du Tibre, un essaim de Lydie

A déjà sous Thyrène établi son séjour ;
Dans cet heureux pays tu pourras, à ton tour,
Occuper pour ta part le fleuve aux eaux tranquilles
Qui traversent des champs populeux et fertiles.
Là cet Etat puissant, promis par les destins,
Et la fille d'un roi seront mis en tes mains.
Cesse donc de pleurer une épouse ravie.
Jamais on ne verra ta Creüse avilie
Du Dolope orgueilleux habiter le palais
Sous la robe d'esclave. On ne verra jamais
La fille de Priam, la bru de Cythérée
A quelque femme grecque en servante livrée.
Exempte de ces maux, je demeure en ces lieux
Où m'attache une loi de la mère des Dieux.
Je te quitte unissant dans un adieu suprême
Notre Iule. Aime-le comme un autre moi-même. »

Ainsi parla Cretise. Elle me quitte, hélas !
Suffoqué de douleur, voulant, ne pouvant pas
En sons articulés répondre à sa tendresse.
En légère vapeur dissoute elle me laisse.
Trois fois je l'entourai de mes bras caressants,
Elle échappa trois fois à mes embrassements,
Prompte comme le vent, rapide comme un songe
dont s'enfuit au réveil l'agréable mensonge.

Déjà du mont Ida l'étoile du matin
Eclairait les sommets. Voyant le Grec hautain,
Sur les débris fumants de nos portes rompues
Occuper d'Ilion toutes les avenues,
Sans espoir, sans moyen de lui porter secours,
Je dus, portant mou père, en sortir pour toujours.
Je gagnai de l'Ida, dont on voyait les crêtes,
Avec mes compagnons, les profondes retraites.

A TRAVERS

LES LIVRES A AUTOGRAPHES

Par M. AUGUSTE DECAIEU.

(Séance du 22 Novembre 1872.)

De même que l'horticulteur se plaît à montrer à ceux qui partagent ses goûts les fleurs qu'il a fait naître, ainsi l'amateur de livres, lorsqu'il remontre des personnes disposées à s'y intéresser, aime à leur faire part de ses découvertes et de ses joies.

J'ai l'intention de vous convier aujourd'hui à une promenade à travers les livres à autographes; je ne connais pas d'exercice plus agréable et plus profitable en même temps.

Les notes éparses que l'on trouve sur les gardes ou sur les marges des volumes, fournissent à notre intelligence ample matière à s'exercer; les lacunes même et les obscurités stimulent notre ardeur, et la curiosité y trouve, chemin faisant, des satisfactions non moins utiles qu'imprévues.

C'est avec l'espoir de faire apprécier cet exercice par ceux qui l'ignorent, de le rappeler à ceux qui

l'ont pratiqué déjà que j'entreprends cette promenade. Et je vous demande la permission de n'en pas étendre le champ en dehors des volumes que j'ai en ma possession ; non pas que j'aie cette prétention, (trop commune chez les collectionneurs), d'y rencontrer des trésors, mais parce que ces volumes étant sous ma main, connus de moi, me fournissent bien mieux que d'autres les matériaux qui me sont nécessaires et les exemples dont j'ai besoin.

Si nous analysons le plaisir délicat que goûte l'amateur d'autographes, nous trouvons qu'il prend spécialement sa source dans ce sentiment de durée qui est si profondément ancré en nous et qui y survit, malgré les apparents démentis que chaque jour la mort lui inflige.

Il nous est si difficile de croire à une séparation éternelle d'avec ceux qui ont emporté dans la tombe notre amour ou notre admiration !

De là vient le prix que nous attachons aux objets qui leur ont appartenu.

C'est là un sentiment universellement répandu et qui, précisément à cause de sa force et de son universalité, a été maintes fois exploité aux dépens de ceux qui s'y livrent sans discernement. Qui n'a entendu parler des nombreuses cannes vendues comme ayant appartenu à Voltaire, et des plumes non moins nombreuses fournies comme ayant signé l'abdication de Fontainebleau !

C'est ce même sentiment qui nous inspire une sorte de vénération pour les endroits habituellement

fréquentés par les hommes célèbres, et il n'est personne parmi ceux ayant conservé le culte des grands noms du passé, qui pût demeurer indifférent en face de la chaumière de Jeanne-d'Arc ou de la maison qui vit naître Corneille.

Néanmoins ces goûts, et ces émotions ont soulevé des critiques et rencontré des adversaires.

Le goût pour les autographes spécialement, a été vivement attaqué ; et l'on aurait mauvaise grâce à s'en plaindre ou à s'en étonner, il ne fait que subir le sort commun. Mieux vaut le justifier en cherchant sa raison d'être dans sa nature même, comme nous le faisons depuis quelques instants, et en s'efforçant de prévoir et de détruire les objections.

Parmi ces objections il en est une à laquelle je veux répondre avant d'aller plus loin ; c'est la plus sérieuse, la seule même qui le soit, et je n'en releverai point d'autre.

Mais d'abord, qu'il soit bien entendu que je ne m'adresse pas à ces esprits étroits et chagrins chez lesquels l'amour-propre élit si volontiers domicile , à ces gens qui, de parti-pris, sans examen, de leur chef, avec un aplomb inébranlable et une confiance robuste, dénigrent indistinctement tout ce qui ne vient pas d'eux, tout ce qui est en dehors de leurs goûts, tout ce qui dépasse leur intelligence.

Que vous leur parliez des découvertes de la science, des progrès de l'esprit humain, de l'application des idées philanthropiques, ou même parfois des problèmes religieux, invariablement nous vous heurtez

contre un mauvais vouloir borné se manifestant, non par des objections sérieuses, mais par des attaques blessantes et des railleries banales que nulle réponse, si juste soit-elle, ne fera cesser. Ces attaques et ces railleries vous devrez vous borner à les mépriser en silence, sauf à laisser à leurs auteurs la satisfaction d'accuser votre naïveté, ce qui est une façon d'affirmer leur supériorité à eux.

On a combattu ce goût pour les autographes en alléguant les inexactitudes que rencontre celui qui cherche à en vérifier l'authenticité. En effet, leur valeur est bien de nature à tenter l'habileté des faussaires, d'autant plus que ceux-ci savent leur dupes promptes à s'enflammer et en tout cas empêchées par l'amour-propre lorsqu'elles viennent à soupçonner la fraude.

Et un exemple fameux est venu donner à cette objection une nouvelle force.

Il y a quelques années un amateur, ce n'était pas moins que M. Chasle, membre de l'Institut, s'est trouvé ainsi dupé de la façon la plus réjouissante. Jamais mystification plus colossale n'avait été menée à fin.

Un jeune homme, que M. Chasle employait à faire des copies dans les bibliothèques, lui avait fait accepter et lui avait vendu à haut prix les autographes les plus invraisemblables. Il y avait entre autres une correspondance d'où il résultait que Newton, en publiant ses découvertes, n'avait été qu'un plagiaire. Notre membre de l'Institut ayant

mordu à l'appât se vit offrir d'autres pièces bien plus curieuses encore ; je ne sais s'il ne se trouva pas dans le nombre un cahier de la main même de Jules César, ainsi qu'une lettre d'Hérode ! et sa foi dans ces trésors était telle, qu'il soutint contre ses collègues une vive discussion dans laquelle il ne s'avoua vaincu qu'après plusieurs mois de lutte.

L'habile artisan en fourberies qui l'avait conduit si loin récolta pour sa part quelques années de prison, ce qu'on est vraiment tenté de regretter, au point de vue de l'art.

Est-ce que de là il faudra conclure qu'il est impossible de déterminer la véritable provenance des pièces autographes ? — Pas le moins du monde.

En fait d'autographes comme en tout, il faut que la science et le discernement viennent en aide au goût. On ne pourrait citer aucune matière où cette règle ne dût être appliquée.

L'amateur de tableaux, le connaisseur en vins, le collectionneur d'antiquités, l'acheteur de chevaux, tous les hommes en un mot quoi qu'ils fassent, dès que le bon sens leur fait défaut, sont une proie d'avance désignée aux fourbes :

« *Les sots sont ici bas pour LEURS menus plaisirs.* »

Mais ce danger universel ne provient évidemment que de l'insuffisance de l'amateur ; et il serait injuste de l'attribuer exclusivement à tel ou tel genre de recherches.

Ne signale-t-on pas journellement de très-habiles imitations des billets de banque ? Et a-t-on jamais

entendu dire que cet inconvénient ait détourné de leur goût aucun de ceux qui en font collection ! Les mésaventures de ce genre ne font qu'exciter chacun à apporter plus de précautions dans l'examen préparatoire auquel il doit se livrer.

Que l'amateur d'autographes mette dans ses vérifications autant d'attention et de soin qu'en emploient chaque jour les banquiers pour examiner les effets de commerce qui leur passent dans les mains, et il n'aura que peu de risques à courir.

C'est qu'en dehors de la forme et du caractère de l'écriture qu'il est si facile à présent de comparer, grâce à la multiplicité des *fac-simile*, l'amateur a bien d'autres moyens de contrôle.

Spécialement en ce qui concerne les livres anotés nous rencontrons nombre de circonstances accessoires nous permettant de vérifier les conjectures que nous avons pu former à première vue. Il y a la date du volume, la forme de la reliure, les chiffres et armoiries gravés sur les plats ou appliqués à l'intérieur, les cachets, les *ex-libris* écrits, gravés, ou imprimés, sans compter les diverses annotations qui souvent s'éclairent et se complètent l'une par l'autre. J'oubliais les noms écrits par les propriétaires successifs, les mentions du volume dans les catalogues des ventes où il a passé, et bien d'autres indices dont chacun, pris isolément, peut n'avoir parfois qu'une faible valeur, mais dont la réunion constitue un faisceau de probabilités équivalant à la certitude.

Le relevé de ces signes et les déductions qu'il en

tire constituent de vives jouissances pour l'amateur. Vous allez en juger vous-mêmes à l'aide des quelques exemples qui suivent.

Dans cette revue, qui ne comprendra que des noms de personnages ayant cessé d'exister, j'adopterai l'ordre alphabétique ; c'est celui qui convient aux objets auxquels tout autre fait défaut.

Et nous n'aurons pas trop à nous en plaindre, puisque cet ordre nous amène à commencer par le nom de Mgr Affre et à finir par celui de Jean-Jacques Rousseau. Le hasard fait de ces coups.

Monseigneur AFFRE qui a ouvert la voie sanglante dans laquelle l'ont suivi jusqu'à présent deux archevêques de Paris sur trois, a été grand-vicaire à Amiens, et plusieurs d'entre vous l'ont certainement connu. Je rencontre ce nom en tête de son *Essai sur la suprématie temporelle du Pape et de l'Eglise* par lui envoyé à M. Magdelaine, un autre de nos compatriotes :

« Je désire, écrit-il dans l'envoi, avoir fait une œuvre
« utile ; mais on n'en est jamais assez assuré quand
« on traite de matières aussi délicates. »

Et en effet, depuis l'année 1829, époque où l'abbé Affre écrivait ces lignes, cette grave question n'a pas encore trouvé sa solution.

Je ne veux pas quitter monseigneur Affre sans produire une de ses lettres, bien que mon plan aujourd'hui ne comprenne, en fait d'autographes, que ceux apposés sur les livres. Cette lettre en vaut la peine.

Elle fut adressée en 1847 à notre député d'alors, M. Creton, de qui je la tiens :

Monsieur,

« Permettez-moi, avant de partir, d'appeler spécialement l'attention des membres de la commission sur une chose à laquelle personne n'a pensé et sur laquelle cependant mon parti est bien arrêté.

« On veut faire, dit-on, des prédicateurs à Saint-Denis; mais si je ne permets à aucun membre du chapitre, y compris le primicier, de monter dans les chaires de Paris, qui ira les écouter dans l'Eglise de Saint-Denis ?

« Si je ne les approuve pas, combien d'évêques les approuveront-ils ?

« Vous pouvez résoudre ces deux questions en assurant ces messieurs :

« 1° Que les chanoines de Saint-Denis ne prêcheront pas dans mon diocèse et n'y exerceront aucune fonction ecclésiastique ;

« 2° Qu'ils ne seront pas invités par deux évêques de France.

« Vous pouvez ajouter que s'ils veulent former un séminaire, ils ne trouveront pas trois évêques qui veuillent leur envoyer des sujets, et ce qui est plus fort, ils n'auront ni supérieurs ni professeurs qui acceptent la mission d'instruire et de diriger les élèves ; il faut pour cela un dévouement qui ne se trouvera pas dans les 8,000 candidats qui

« postulent, assure-t-on, un titre de chanoine.
« Etc.... »

Ce ton ferme et décidé nous montre l'illustre archevêque sous un jour spécial. On sait du reste que l'abbé Affre ne fut promu que grâce à l'influence personnelle du Roi qui supposa que, choisi de préférence à bien d'autres plus en vue, le nouvel archevêque conserverait de cette faveur un souvenir qui le rendrait plus docile et plus souple. On voit combien Louis-Philippe s'était abusé.

Je me suis laissé entraîner par la contemplation de cette grande figure que tout nous rappelle ici. Celle qui suit ne nous arrêtera guère. C'est la figure inconnue d'un sieur François BARIN, auteur d'une *Grammaire françoise*, imprimée à Amsterdam en 1735 ; il a signé tous les exemplaires, nous apprend-il, pour éviter qu'on ne lui impute les fautes que présentent les contrefaçons. Jusque-là rien que d'ordinaire dans cette formule ; mais ce qu'il y a de réjouissant, c'est que cette bonne édition fourmille de fautes d'orthographe et, qui pis est, de fautes contre la langue. De sorte que l'on se demande ce que doivent être les mauvaises.

Le volume suivant a pour nous un intérêt tout particulier ; c'est un manuscrit d'environ 80 feuillets qui contient une traduction complète d'Horace, ainsi qu'une traduction des *Bucoliques* et des *Georgiques* et une de l'*Amphytrion* de Plaute.

L'auteur est BOISTEL D'WELLES, l'un des premiers membres de l'Académie d'Amiens. Le manus-

crit tout entier de sa main et plusieurs fois signé de lui, porte à la fin la date de 1769. Je livre ce renseignement au futur historien de notre Académie.

Un nom qui peut se passer d'éclaircissement, c'est celui de Casimir DELAVIGNE, placé par lui avec une dédicace en tête de deux de ses pièces qu'il envoyait à l'un de ceux qui m'écoutent en ce moment, lequel a bien voulu me les laisser prendre.

Le volume qui suit a également été offert à un membre de notre Académie, mais qui depuis longtemps l'a abandonnée comme nous l'abandonnerons tous à notre tour. Il contient les *Poésies diverses* de DESFORGES-MAILLART, adressées par l'auteur à M. de Toulle, membre de l'Académie-royale des belles-lettres, sciences et arts d'Amiens. Marié de Toulle était beau-frère de Gresset ; quant à Desforges, poète médiocre du 18^e siècle, il est plus connu par une plaisanterie célèbre dont il fut l'auteur que par ses œuvres.

Sous le nom de Mlle Malcrais de la Vigne, il publia, dans le *Mercure de France*, des vers auxquels presque tous les fournisseurs habituels de ce journal répondirent par des déclarations passionnées plus ou moins bien rimées ; Voltaire fut du nombre. Et ce ne fut qu'après plusieurs années de correspondance amoureuse, que la fraude fut découverte à la grande joie du public et à la grande confusion des soupirants.

Encore un de nos compatriotes dont le nom, sans l'envoi autographe que j'ai trouvé, serait resté ignoré

de moi, mais qui doit avoir été connu d'une partie d'entre vous. C'est celui de DINOCOURT se présentant avec un *Cours de morale sociale* passablement pesant. Si j'en crois les on dit, cet auteur amiénois, se faisait de sa valeur une idée beaucoup plus haute qu'il n'y avait lieu. C'est un travers souvent reproché aux auteurs, mais, dont ils n'ont cependant pas le privilège.

Voici un volume qui a appartenu à Mme DORVAL et dont la provenance n'est pas contestable, bien que le nom de la grande artistique n'y soit pas écrit.

C'est l'édition première d'*Antony*, drame d'Alexandre Dumas, dans lequel Mme Dorval, remplissant le rôle d'Adèle, a déployé toute la fougue et tout l'abandon qui caractérisaient son talent.

Le volume, revêtu d'une riche reliure en maroquin, est rempli des annotations que l'actrice a tracées au crayon et à l'encre en marge de son rôle ; elle a souligné nombre de passages, elle en a supprimé d'autres et en a modifié quelques uns. C'est évidemment la pièce d'étude qui lui a servi pour la création du rôle. On sait la valeur qu'atteignent dans les ventes ces exemplaires lorsqu'ils proviennent d'un acteur célèbre. En les voyant, en effet, nous nous trouvons initiés à ce travail de transformation que l'acteur fait subir à l'œuvre qu'il est chargé d'interpréter, travail grâce auquel bien souvent il y incarne un mérite que l'on n'y retrouve plus après lui.

J'arrive à deux noms célèbres ceux de DU CANGE et de MÉNAGE, ornant un volume qui a une certaine

valeur intrinsèque, mais auquel ces noms donnent un prix bien supérieur.

C'est une grammaire grecque de J. Chéradame, imprimée vers l'an 1500 à Paris par Gilles de Gourmont ; les caractères sont beaux, la reliure soignée.

Sur la garde se trouve collé un *ex-libris* gravé offrant ces mots : « *Ex-libris quos domui professæ patriensis societatis Jesu testamento reliquit vir clarissimus D. Aegidius Ménagius patritius Andeganensis, « vir inter litteratos erruditissimus. Anno 1692 »* Au dessus sont des notes en latin et en grec de l'écriture de Ménage, indiquant les noms des grammairiens prédécesseurs de Chéradame ; puis en tête du même feuillet, la signature de notre Du Cange avec la date de 1635 ; à la page suivante d'autres notes en grec de la main de Du Cange, suivies de quelques lignes écrites par Ménage. Enfin dans le cours du volume de nombreuses annotations de ce dernier, notes qu'un amateur ignorant a essayé de faire disparaître par un lavage.

De ces constatations qui se confirment l'une l'autre la conclusion est facile à tirer.

Après avoir servi aux études de Du Cange, âgé de 25 ans, lorsqu'il y inscrivit son nom, ce volume a passé (probablement après la mort de l'historien, arrivée en 1688), entre les mains de Ménage qui y a ajouté ses notes et l'a légué en 1692 à la maison professe des P. Jésuites de Paris.

Pouquoi à propos de Du Cange ne placerais-je pas ici un de mes souvenirs de chasse auquel son nom

se trouve lié ? Il est vrai que cette histoire n'est pas à mon avantage, et que, par ma faute, je suis revenu bredouille ; mais mon récit peut du moins servir à signaler l'écueil que je n'ai pas su éviter.

Une vente de livres anciens se faisait à Amiens, parmi lesquels un volume in-folio, ouvrage d'un prix médiocre, relatif à l'histoire de France ; j'en ai oublié le titre. A première vue, je reconnus l'écriture de Du Cange, qui s'allongeait en lignes serrées couvrant les gardes et les faux titres. Tout fier de ma trouvaille, et plein encore de cette naïveté qui est l'attribut de tout débutant, en chasse comme en amour, je me hâtai d'annoncer autour de moi cette découverte. Vous devinez ce qui arriva : je me vis enlever le précieux volume que j'aurais eu pour un prix médiocre si j'avais su retenir ma langue : *Et nunc erudimini !* Heureusement, notre zélé bibliothécaire était-là qui ne le laissa point échapper, et nous pouvons le revoir dans la bibliothèque d'Amiens où il se trouve à sa véritable place.

Une signature d'ANDRÉ DUMONT, sur un exemplaire de son compte-rendu à ses commettants, n'a rien de rare, à Amiens surtout ; et je ne vous y arrêtera pas si je n'y trouvais une occasion de faire acte de justice envers notre député à la Convention, lequel, assurément moins scrupuleux et moins désintéressé qu'il ne l'a prétendu, est loin pourtant d'avoir déployé dans sa mission à Amiens, la cruauté dont ses proclamations furibondes l'ont fait accuser.

Voici entre-autres une de ces proclamations ; j'en

reproduis le texte exact d'après un exemplaire trouvé dans les archives de la ville d'Albert, et dont on a bien voulu me laisser prendre copie :

LA RÉPUBLIQUE

OU LA MORT.

« André Dumont, représentant du Peuple dans les départements de la Somme, du Pas-de-Calais et de l'Oise, profondément indigné de l'attentat horrible commis cette nuit près le Temple de la Vérité où on scia et enleva l'arbre de la Raison, arrête :

« 1° Que toutes les autorités constituées s'assembleront sur le champ et feront faire les plus promptes perquisitions pour découvrir les auteurs de ce crime affreux et faire tomber sur eux le glaive de la loi.

« 2° Que les coupables seront punis de mort sur le lieu même où le crime a été consommé.

« Et attendu qu'il est indispensable de sévir avec la plus grande rigueur pour arrêter les progrès de cette infernale conspiration fomentée par les prêtres et les fanatiques.

« Arrête :

ARTICLE PREMIER.

« Tout homme ci-devant connu sous le nom de prêtre, bedeau, suisse, chantre, et autres de cette espèce, trouvé dans la rue après six heures du soir ou avant sept heure du matin, sera arrêté et conduit en prison.

« ART. II — Tout citoyen trouvé dans les rues, après dix heures du soir, sera incarcéré.

« ART. III. — Tout homme qui, par ses propos tenterait à faire improuver les mesures révolutionnaires, sera arrêté et livré à une commission qui sera établie pour juger les conspirateurs : tous les bons citoyens sont invités à exécuter eux-mêmes la première disposition de cet article.

« ART. IV. — L'adjudant général est en outre chargé de prendre toutes les mesures qu'il croira convenable pour le maintien de la tranquillité et l'arrestation des coupables.

« Le présent arrêté sera imprimé dans le jour, lu, publié et affiché dans les carrefours.

Signé : DUMONT.

« Le 8^e jour de la deuxième décade du troisième Frimaire de l'an second de la République française une, indivisible et impérissable.

« A Amiens, de l'imprimerie de J.-B. Caron l'aîné, imprimeur du Département, 1793.

Et déjà, le 9 septembre 1792, il avait écrit à la Convention, annonçant qu'il avait fait arrêter 64 prêtres : « J'ai fait lier deux à deux ces cinq douzaines d'animaux ; de bêtes noires ; elles ont été exposées à la risée publique, puis incarcérées. »

Mais il a pu dire néanmoins plus tard, avec quelque raison : « *Les comités m'avaient demandé du sang et je ne leur ai envoyé que de l'encre.* »

Sous ce rapport, Lacretelle le jeune lui a donné un

témoignage non suspect dans son procès de la Révolution : « Personne, écrit-il, ne parla avec plus de
« dureté que lui le langage révolutionnaire ; mais,
« j'ose le dire parce que j'en ai acquis la conviction
« sur les lieux mêmes, il sauva la vie de ceux envers
« qui il se montrait si redoutable. »

A cette appréciation je puis joindre un témoignage plus particulier ; je le trouve dans une lettre de monseigneur de la Tour-d'Auvergne, évêque d'Arras, mort il y a peu d'années, qui écrit à Dumont le 24 mai 1815 pour le féliciter de sa nomination en qualité de préfet du Pas-de-Calais. « Je n'ai jamais ou-
« blié, dit le prélat, que je vous ai dû la conserva-
« tion de mes jours dans des temps critiques. »

Et je sais que dans notre ville on ne serait pas embarrassé de trouver encore des témoignages semblables. Pour ma part, sans lui je n'aurais probablement pas l'honneur de vous entretenir aujourd'hui. Plusieurs fois j'ai entendu le récit des efforts qu'il fit et des ruses qu'il employa pour préserver mon grand-père proscrit en 1790, en même temps que les autres administrateurs du Département, pour avoir signé et présenté à Louis XVI une protestation contre l'émeute du 20 juin. Dumont avait soin de faire avertir la famille de l'endroit et du jour où se devaient faire les perquisitions qu'il ordonnait, et son intervention alors fut d'autant plus méritoire que, depuis longtemps déjà, son ancien ami était brouillé avec lui et refusait de le voir.

Nous ne quittons pas les hommes de la Révolution

en rencontrant Bailly et Anquetil DUPERRON. Dans une longue note inscrite en 1784 sur un ouvrage du premier intitulé : *Lettres sur l'Atlantide*, le savant mais irascible orientaliste malmène fort celui qui fut plus tard maire de Paris et qui sut mourir si courageusement. « Ce livre, dit Duperron, est ennuyeux et provoque le sommeil ; la fin est un vrai délire, surtout quand l'auteur veut parler « langues. »

La route que nous suivons nous fait passer sans effort du grave au doux, du plaisant au sévère.

Elle nous présente actuellement le gracieux roman grec de *Théagènes et Chariclée*, et les *Eglogues*, de PIERRE DUPONT.

Sur le volume d'Eglogues, production assez faible de ses dernières années, Pierre Dupont a inscrit quelques vers par lui improvisés en forme de dédicace à un ami. Je me souviens que de deux exemplaires semblables, mis en vente ensemble, celui-ci me fut livré à un prix inférieur, parce que, me dit le vendeur, *il y a de l'écrit dessus.* »

Quant au roman grec que Racine, écolier, lisait en cachette et apprenait par cœur, l'édition dont j'ai à parler est fort belle, imprimée à Bâle en 1534 sur beau papier.

Mais ce qui lui donne un prix bien plus grand, c'est que toutes les marges en sont littéralement couvertes de notes manuscrites en grec et en latin, œuvre de cet ingénieux lettré qui s'appelle ERASME. Leur nombre dépasse celui de neuf cents ; il faudrait

un plus habile que moi pour les expliquer, mais je n'en considère pas moins ce volume comme un des plus précieux que le hasard ait fait tomber dans mes mains.

Sur le titre se voit cette note en l'écriture ancienne
Εκ τῶν τοῦ Ερασμοῦ Βασιλεως Βιβλίων.

Vous savez que, comme tant d'autres, notre GRESSET avait l'habitude d'écrire sur ses livres; (habitude que, dans l'intérêt de leurs héritiers, je ne saurais trop recommander à ceux d'entre vous qui sont en passe de devenir célèbres).

Après lui, ses livres allèrent entre les mains de son beau-frère Marié de Troulle qui les signa et y apposa un *ex-libris* offrant son nom et ses armes.

J'ai réuni un assez grand nombre de volumes provenant de ces deux bibliothèques et placés à différents degrés de l'échelle sociale... des livres; depuis l'*Horace ad usum juventutis* sur lequel l'écolier, suivant l'usage antique et solennel, s'est amusé à griffonner son nom de toutes les façons, au crayon bleu, au crayon rouge et à l'encre, jusqu'aux *Essais de morale* que le poète dans, ses derniers jours, a lus et médités.

Je ne vous entretiendrai que de ce dernier volume, dont l'auteur est Nicole, sous le pseudonyme de Chanterresme, et qui nous fournit un nouvel exemple des résultats que la recherche des livres à autographes peut amener.

C'est évidemment un de ces conseillers malencontreux auxquels nous devons les scrupules exagérés

qui ont induit Gresset à brûler les deux derniers chants du *Vert-Vert* et deux pièces de théâtre. L'un de ces essais, en effet, est dirigé contre la comédie et contre les romans qu'il attaque très énergiquement ; et l'on voit que Gresset l'a lu et relu : les marges usées et salies et le cahier détaché à moitié du dos en sont des témoignages certains.

Ce volume n'aurait-il pas bien à son tour mérité le feu ? Mais son supplice ne nous rendrait pas ce que nous avons perdu.

GRÉTRY contribue pour sa part à cette revue par l'envoi, autographe signé, de son opéra : l'*Epreuve villageoise*, à la femme de l'auteur des paroles, Mme Desforges. Cette provenance est surabondamment attestée par le nom de cette dernière, gravé sur la couverture.

Que diriez vous d'une dame qui, de nos jours, apposerait son nom sur un volume de Brantôme ? Mais celle à qui sa mère écrivait, avec le laisser-aller que l'on connaît, les amours du chevalier de Sévigné avec la Champmeslé, celle-là pouvait bien se montrer moins scrupuleuse. C'est en effet Mme de GRIGNAN qui a signé ce volume du licencieux auteur des *Dames galantes* ; et qui sait si ce Brantôme n'a point d'abord appartenu à la divine marquise !

Il est vrai que je n'y ai trouvé aucune trace m'autorisant à en tirer cette conséquence ; j'y ai seulement rencontré seulement le nom de Leguay, et j'ai eu la satisfaction de trouver ce Leguay cité dans la lettre de Mme de Simiane comme un des secrétaires

de M. de Grignan, son père. C'est une confirmation que rendait, du reste, inutile l'écriture bien connue et bien caractérisée de Mme de Grignan.

Voilà GROSLEY, le malicieux auteur des *Mémoires de l'Académie de Troyes*, qui nous apporte une longue note inscrite par lui sur un exemplaire du *Scaligerana*, dans laquelle, en bibliophile soigneux, il énumère tous les ouvrages du même genre qui ont précédé celui-là ; aujourd'hui la liste serait bien autrement longue.

Un *Novum testamentum* signé de LAMENNAIS et paraissant avoir été fort lu nous remet en mémoire ce grand esprit dévoyé qui, si rapidement, a fait succéder la pitié à l'admiration dans le cœur de ses amis.

Par exemple, ce n'est ni l'amitié ni l'admiration qui nous feront conserver la signature de l'intrigante qui se nomme la comtesse de LA MOTTE, signature apposée sur un volume contenant ce qu'elle appelle ses *Mémoires*.

Mais quoi ! en même temps que l'on est homme on peut être bibliophile, et l'on sait alors que, rachetée par la cour de France, la première édition de ce libelle, publiée à Londres en 1788, a péri presque tout entière dans les fours de la manufacture de Sèvres ; on sait que très peu d'exemplaires ont échappé, grâce à la négligence ou à l'infidélité des ouvriers ; et cette signature sert à attester que le volume qui en est revêtu n'appartient pas à la contre-édition publiée l'année suivante loin des yeux de l'auteur.

Encore une victime qui accuse un pouvoir tyrannique, mais cette fois avec plus de raison ; cette victime n'est autre que l'infortuné LATUDE. Sur un papier impossible, qui mérite bien le nom de papier à chandelle, il écrivait de petits cahiers qu'il faisait passer comme il pouvait hors de sa prison. On en connaît quelques-uns qui ont échappé aux chances de destruction ; celui-ci est du nombre.

Il comprend 40 pages d'une écriture nette et lisible mais dont l'aspect accuse la difficulté avec laquelle chaque lettre a été tracée. Latude, alors à Vincennes, adjure celui entre les mains duquel tomberont ces pages de les remettre à M. de Sartines ; il ne doute pas que le lieutenant de police ne se sente ému des efforts faits pour sa conversion. En effet, ces pages sont remplis de reproches et d'avis relativement aux vices et aux cruautés du lieutenant. Pauvre Latude ! En même temps il se plaint du démon par lequel il se croit chaque nuit poursuivi.

Le style accuse un certain désordre dans les idées ; il est tout autre que celui de ses mémoires, lesquels d'ailleurs, on le sait, n'ont pas été rédigés par lui.

Je laisse de côté quelques lignes du savant LETRONE, fournissant des renseignements sur Philostorge, auteur religieux du IV^e siècle, et j'arrive à un amiénois, M. LE VAVASSEUR, auteur d'une traduction en vers du *Livre de Job* par lui adressée à l'un des nôtres. Celui-là, vous allez le voir, l'avait bien gagnée.

C'était il y a longtemps, bien avant les chemins de fer. Appelé à Beauvais, il se disposait à prendre la diligence, par une température glaciale, lorsque son ami Le Vavasseur lui fit une proposition qu'il accepta avec plaisir : celle de le conduire à Beauvais où il se rendait avec sa voiture et son cocher. Le léger véhicule devait arriver bien avant la patache ; d'ailleurs, on partirait la veille et l'on coucherait à Breteuil.

Tout alla bien jusqu'à la sortie du faubourg ; mais à ce moment M. Le Vavasseur fit prendre le pas au cheval, et, sortant de sa poche un volumineux manuscrit, se mit à le lire à son compagnon de voyage pris au piège. Et le cheval continua à marcher le pas et, Job continua à se lamenter, et cela jusqu'à Breteuil !

Mais à cette circonstance je dois d'avoir pu enregistrer un autographe de plus, et il m'est impossible de la regretter.

Dans ce rapide examen je laisse de côté les livres seulement signés. En voici un néanmoins ; mais cette signature, si elle est authentique, donne un démenti formel à l'histoire, et même, je ne vous le dissimule pas, ce démenti peut avoir une influence désastreuse sur l'avenir de notre pays, en ajoutant un parti à ceux déjà trop nombreux qui le divisent.

Elle aurait été apposée, par le fils de Louis XVI sur un volume intitulé : *Mémoires du Duc du Normandie*, imprimé en 1831, époque à laquelle Louis

XVII aurait eu 46 ans. Mais alors que devient le récit qui le fait mourir au Temple en 1795 !

La vérité est qu'il y eut plusieurs aventuriers qui essayèrent de se faire passer pour cet enfant miraculeusement enlevé à ses bourreaux. Celui-ci est un de ces prétendants ; c'est lui qui fut détenu à Milan en même temps que Silvio Pellico, et qui est cité dans les *Prisons*.

La ruse employée d'après lui pour le tirer du Temple ne lui a pas coûté grands frais d'imagination ; elle est, comme le jeu de l'oie, renouvelée des Grecs. Il fut, dit-il, enfermé dans le corps d'un cheval artificiel que l'on parvint à introduire dans l'enceinte du Temple, puis à faire sortir le soir, en laissant dans la prison le cadavre d'un enfant du même âge.

Et il ne faut pas traiter trop légèrement ces récits, car ceux qui les produisent nous obligent encore à l'heure qu'il est à compter avec eux.

La justice française se trouve, en ce moment même saisie d'une demande formée par les enfants de Charles-Guillaume Naundorff, décédé horloger à Bréda, lequel n'était autre, d'après eux, que Louis XVII. C'est dans un cercueil que celui là aurait été caché.

Ses héritiers réclament à M. le comte de Chambord la succession de la duchesse d'Angoulême, et, après avoir succombé devant le tribunal de première instance, ils ont interjeté appel à la date du 13 avril

dernier. L'affaire est pendante devant la cour de Paris.

Nous retrouvons encore deux pièces d'étude ayant servi à une actrice éminente ; l'une est *Marie* de madame ANCELOT, portant un envoi autographe de l'auteur à Mlle MARS, et l'autre est le drame de Kotzebue: *Misanthropie et Repentir*. Mlle Mars a créé dans la première pièce le rôle de Marie, et dans la seconde, celui d'Eulalie. On y remarque des notes et indications relatives aux jeux de scène.

MEURSIUS, poète latin, né en Hollande en 1579, adresse, avec une assez longue dédicace en latin, à l'ambassadeur du roi de France près les Provinces-Unies, un exemplaire de ses poésies.

On ne connaît qu'un nombre très restreint d'autographes de ce savant ; et vous n'ignorez pas la valeur que la rareté ajoute aux choses. Cette loi économique s'applique aux autographes comme à tout autre objet.

En latin également est la mention suivante mise sur un exemplaire des comédies de Plaute :

« Ex dono auctoris nobilissimi ac omni ex parte
« generosissimi viri » Celui qui a signé cette attestation est l'historien MEZERAY. Bien entendu, quand il déclare tenir cet exemplaire de l'auteur, il n'entend point parler du poète latin, mais de son traducteur Michel de Maroles ; Mézeray n'est pas aussi crédule que M. Chasles.

Après l'abbé d'OLIVET, adressant à l'évêque de Baras un superbe exemplaire de son *Histoire de l'Aca-*

démie, nous rencontrons une des plus odieuses figures du temps de la Terreur, celle de PRUDHOMME, l'auteur des *Révolutions de Paris*, qui a signé un volume intitulé : *Les crimes des Reines de France*, publié en 1794. On a prétendu que plus tard Prudhomme avait désavoué toute participation à ce libelle calomnieux qui a contribué à conduire Marie-Antoinette à l'échafaud : sa signature qui s'étale sur notre exemplaire, nous autorise à lui en conserver tout l'honneur.

Nous pouvons maintenant nous reposer un peu avec PICCINNI envoyant son opéra d'*Athys* à la même madame Desforges que nous avons citée tout à l'heure et surtout avec RACINE.

Déjà, l'an dernier, j'ai fait passer sous vos yeux un exemplaire d'*Athalie*, portant des vers de sa main, aujourd'hui, ce sont des notes qu'il a tracées avec sa signature sur une *Histoire des troubles de Portugal*. Racine paraît avoir eu de ces événements, arrivés de son temps, une connaissance particulière, et ses notes complètent les éclaircissements donnés par l'auteur.

Après le grand poète Racine, nous tombons sur le minuscule poète RAMIER que vous ne devez pas connaître et il n'y a guère lieu de le regretter. C'est un écrivain qui a composé, il y a un peu plus de cent ans, un poème en 12 chants, illisible, qu'il a jugé à propos d'appeler : *l'Ulyssipéade ou le Tremblement de terre de Lisbonne* !

En tête de son livre qu'il a signé se trouve une note annonçant qu'il aura le plaisir de se présenter chez les personnes respectables amies des lettres,

promettant d'ailleurs de se retirer sans esclandre dans le cas où l'on ne consentirait pas à acheter son livre; et sa requête est appuyée de vers tels que ceux-ci :

En m'accordant votre suffrage,
Fixez un prix à cet ouvrage ;
Un présent appelle un présent, etc...

Cet exemple, auquel bien d'autres pourraient être joints, nous prouve que nous n'avons pas à nous vanter d'avoir inauguré la mendicité rimée; l'industrie des fabricants de vers est bien antérieure à notre siècle ; nous n'avons fait que la perfectionner.

Je termine par un volume que J. J. Rousseau a signé et dans lequel il a semé de nombreuses corrections. Malheureusement, ce n'est pas un de ses ouvrages ; c'est un *Traité de trigonométrie* où cette même main qui a écrit *Les Confessions* s'est astreinte à corriger les 260 fautes indiquées par l'*erratum*.

Me suis-je trompé au début, alors que sommairement je vous indiquais les résultats et les plaisirs qu'amène la recherche des livres à autographes ?

Je ne le crois pas. Il me semble, au contraire que cette revue, que nous avons passée ensemble, n'a fait que confirmer mon assertion, en nous présentant, sous un jour particulier, certains des noms qu'elle a fait passer sous nos yeux.

Ces hommes déjà étaient connus de nous, plusieurs fois nous avions contemplé leur figure, mais en les envisageant d'un point de vue autre. Celui auquel nous nous plaçons aujourd'hui nous les fait voir sous un jour moins éclatant, qui éblouit moins les yeux

et qui par suite nous permet d'étudier certains détails jusque là demeurés dans l'ombre.

Les souvenirs que ces autographes réveillent, les constatations dont ils sont ou l'occasion ou l'instrument, tout cela, je le répète, ne me paraît point indifférent quant au jugement que nous devons porter sur les hommes qui ont laissé trace de leur passage.

Je n'hésite même pas à déclarer que ce genre de recherches, indépendamment des résultats obtenus, n'en procure pas moins par lui-même, à celui qui s'y livre, un profit incontestable. Alors même en effet que nous n'en rapportons aucune nouveauté digne d'être signalée, nous y puisons une excitation favorable à notre développement intellectuel. Notre esprit ne peut que gagner à cette sorte de gymnastique à laquelle il se livre, à propos d'un nom incertain, d'une note obscure ou d'une date contestée.

D'ailleurs, la contemplation des autographes produit sur nous des effets comparables à ceux du mirage présentant à nos yeux le reflet d'objets qui ne peuvent être vus directement ; cette contemplation fait devant nous surgir, en quelque sorte, ceux que la mort ou l'éloignement mettent hors de notre portée.

L'écriture en effet reste sur la terre comme une émanation permanente de celui qui en fut l'auteur. C'est là une vérité qu'il est impossible de méconnaître, lors même que l'on entend faire toutes réserves contre ce système à l'aide duquel certains adeptes prétendent y trouver une indication des goûts et du

caractère de l'écrivain, voire même une révélation des événements qu'il a traversés et de ceux qui l'attendent dans l'avenir.

C'est surtout lorsque celui qui a formé ces caractères n'est plus, que pour nous la valeur de l'autographe augmente ; cette valeur prend alors une importance proportionnée à la force des sentiments qui nous rattachent à l'auteur.

Chacun pourrait, j'imagine, sans creuser bien avant dans ses souvenirs, retrouver des impressions analogues. Quel est celui qui, de temps en temps, ne se procure la douloureuse satisfaction d'exhumer quelques lettres pieusement conservées, œuvre d'une main qui jamais plus n'écrit !

Et, pour ne pas quitter le domaine littéraire, que d'exemples ne trouvons nous pas dans ce charmant royaume où, pour notre plus grande satisfaction, s'agitent, emportés par la passion, ces personnages aimés sortis du cœur des poètes : les Saint-Preux, les Werther, les René, et tant d'autres, amants, pères, époux, enfants..., qu'importe ! Nul d'entre eux ne peut se soustraire à ce sentiment, à la vue d'une écriture chérie : « Voilà, se disent-ils. les traits sur lesquels *ses* yeux se sont reposés, c'est *sa* main qui les a tracés, c'est *sa* pensée qui les a animés, y incarnant un caractère qui demeure ici-bas comme un prolongement de sa personne, et comme la promesse d'une réunion future !

Déjà Euripide faisait dire à Thésée, après la mort de Phèdre : « Qu'est-ce que ces tablettes que je vois

« suspendues ? Oh ! combien sont douces à mon
« cœur ces empreintes laissées par celle qui n'est
« plus ! »

Ces quelques considérations, auxquelles bien d'autres pourraient être jointes, expliquent ce goût des amateurs qui recueillent religieusement les autographes et les livres annotés et aussi la pratique, de ceux qui, à défaut de volumes provenant de l'auteur, s'attachent à ce que j'appellerai la composition artificielle des livres à autographes.

Lorsqu'on possède un bel exemplaire d'une œuvre estimée et que l'on y peut joindre des pièces manuscrites émanées de l'auteur ou des personnages par lui cités, en les accompagnant de portraits et de *fac-simile*, on se trouve réellement avoir *créé*, à l'aide de ces éléments épars, un ensemble précieux qui auparavant n'avait pas d'existence, et auquel se trouve attachée une valeur que le temps, loin de la diminuer, ne pourra qu'augmenter.

On n'a qu'à parcourir les catalogues pour rencontrer nombre d'exemplaires ainsi formés par des amateurs passionnés ; récemment un libraire de Paris mettait en vente un exemplaire des œuvres de Voltaire composé de cette façon, et cet exemplaire il ne l'évaluait pas à moins de trente-cinq mille francs !

Je prendrai au hasard quelques volumes parmi ceux que j'ai pu réunir :

Franciscus Columna de Charles Nodier, volume auquel se trouvent joints deux portraits, un *fac-simile*

et une page détachée de l'un des manuscrits de l'auteur.

Un exemplaire des *Réveries du maréchal de Saxe*, contenant, outre les gravures, portraits et *fac-simile* ajoutés, une lettre signée de lui.

Les *lettres* de Mme de Sévigné, édition Hachette, dont chaque volume contient un *fac-simile* et une lettre autographe de l'un des personnages qui s'y trouvent cités : Mme de Grignan, Louis XIV, Mathieu-Molé, Boileau, Turenne, Colbert, Sully, etc... Malheureusement le premier tome attend encore un autographe de l'auteur des Lettres.

Enfin un volume in-4° où se trouvent réunies en éditions originales les sept *oraisons funèbres* prononcées dans les églises de Paris et de Versailles après la mort de Turenne, ainsi que le récit de ses obsèques, avec lettre de lui en tête et sept portraits différents. Chacune de ces vingt pièces a été recueillie séparément et conservée avec soin jusqu'au moment où le hasard, me fournissant occasion de les compléter, m'a mis en mains un volume qui, mieux que n'importe quel objet, me rappelle le héros à la gloire duquel il est consacré.

C'est qu'en effet, en dehors de l'écriture, je ne connais rien qui, à un degré pareil, produise en nous une impression de cette nature.

Peut-être cependant pourrait-on citer le reflet photographique, si saisissant parfois de vérité. Mais encore, si l'on comparait l'un et l'autre, voudrais-je que l'on accordât à l'écriture la préférence que les

manifestations de l'âme doivent obtenir sur ce qui n'est qu'une reproduction de la portion matérielle de notre être.

A ce point de vue donc, il est permis de le dire sans être taxé d'exagération, l'écriture d'un grand homme, indépendamment du sens qu'elle offre, ne s'agirait-il que d'une simple signature, peut avoir pour nous l'importance d'une véritable relique.

Ce caractère tout particulier, joint aux autres avantages qui y sont attachés, suffit amplement pour justifier la faveur dont jouissent actuellement les autographes et le nombre toujours croissant de ceux qui les recherchent.



APPAREIL A ÉLEVER L'EAU

Note lue par M. ROUSSEL (MARTIAL).

(Séance du 13 Décembre 1872).

Messieurs,

Dans son discours de réception, notre honorable collègue, M. le comte de Gomer, nous a entretenus de l'utilité, de l'agrément des jardins, de tout ce qui peut contribuer à les embellir. Il nous a montré les sciences et les arts concourant à ce double but. A mon tour, permettez moi d'arrêter un instant votre attention sur une question, celle des eaux, appelée, tout à la fois, à orner et à féconder les jardins.

La présence de l'eau est si nécessaire, son utilité, son heureuse influence sont si bien reconnus, que, par tous les moyens possibles, au prix des plus grands sacrifices, on s'efforce de l'amener même dans les lieux qui, par leur nature ou leur situation, présentent, à son arrivée et à son emploi, les plus grandes difficultés ; et cela se conçoit. Tout le monde comprend, en effet, ce que de belles eaux, dirigées et

mis en mouvement par une main habile, peuvent ajouter de charmes aux jardins les plus riches et les mieux disposés. Les poètes, les écrivains, doués d'une brillante imagination, vous parleraient du doux murmure des eaux, de la fraîcheur délicieuse qu'elles entretiennent sous les mystérieux ombrages, etc. Pour moi, Messieurs, qui ne suis ni poète ni homme d'imagination, je ne vous dirai rien de toutes ces belles choses, je me bornerai, en simple mécanicien, à rechercher les moyens pratiques les plus sûrs et les moins coûteux de faire arriver l'eau là où sa présence est toujours désirée. Je laisse à des mains plus habiles que les miennes le soin d'en tirer le meilleur parti, et de la faire concourir, de la manière la plus avantageuse, à l'embellissement et à la fécondité du jardin.

Je ne m'occuperai pas ici des jardins situés dans la vallée, et assez heureux pour être traversés ou bordés par un cours d'eau. Dans ces conditions si favorables, rien de plus facile que d'utiliser l'eau. La moindre force motrice que, dans bien des cas, et avec un peu d'industrie, le cours d'eau lui-même fournira, suffit pour mettre aux mains d'un habile jardinier les moyens nécessaires pour assigner à l'eau, dans la création de son jardin, le rôle qui lui appartient, et lui faire rendre tous les services qu'on en peut attendre.

Ici donc on n'a que faire de mes recherches ; les moyens sont connus, les combinaisons mécaniques plus ou moins compliquées sont inutiles. Mais il

n'en est plus de même si les jardins sont situés sur un terrain élevé, loin des sources d'eau vive. Dans ce cas, il faut aller chercher l'eau sous le sol, quelquefois à de grandes profondeurs. S'il ne s'agissait que de se procurer l'eau nécessaire aux arrosages, un puits ordinaire, surmonté d'un mécanisme quelconque propre à faciliter l'ascension de l'eau, suffirait parfaitement ; mais on veut plus : on veut avoir sa rivière, des eaux jaillissantes, des cascades à travers les rochers de la grotte, et, comme nous le disions tout à l'heure, le doux murmure et la fraîcheur des eaux.

Dans quelques domaines exceptionnels on s'est efforcé de se procurer tous ces avantages ; mais, malgré des dépenses considérables, malgré des constructions remarquables et sagement appropriées, on n'a souvent qu'imparfaitement réussi. On a demandé au vent, à la vapeur, les moyens d'amener l'eau à la surface du sol, de la porter dans des réservoirs assez élevés pour obtenir des jets d'eau ; on s'est donné ainsi des pièces d'eau, des cascades, une rivière artificielle ; mais la plupart du temps quelle rivière : un filet d'eau coulant, quand il coule, dans un lit de ciment de porteland ou de tout autre enduit imperméable. Ce n'est pas là la rivière que je voudrais, celle que j'ai rêvée. Je voudrais une véritable rivière, baignant ses rives de ses eaux bienfaisantes, et entretenant, sur ses bords, cette végétation luxuriante et multiforme que l'on trouve dans la vallée, le long des véritables cours d'eau.

Plusieurs difficultés, dans les systèmes adoptés et suivis jusqu'à présent, se sont opposées à la réalisation de ces vœux.

La première, la difficulté réelle, et quelquefois insurmontable, vient de la pénurie de l'eau dont on peut disposer. Le puits qui la fournit n'est point inépuisable, et après en avoir extrait un volume d'eau plus ou moins considérable, il faut s'arrêter et donner aux sources alimenteuses le temps d'en fournir de nouvelles. De là, la nécessité de ménager l'eau obtenue, de la renfermer dans ce lit artificiel imperméable que je vous montrais il n'y a qu'un instant. Il permet, il est vrai, de voir l'eau, mais il paralyse son action et l'heureuse influence qu'elle est appelée à exercer autour d'elle.

Un autre inconvénient résulte, selon moi, de l'emploi de la machine à vapeur. Sans doute, ce moyen, comme puissance mécanique, ne laisse rien à désirer, mais il est dispendieux, la fumée qui s'échappé de la cheminée assombrit le paysage, couvre de corpuscules noirs les arbres et les fleurs qui l'entourent. Elle exige la surveillance et le travail d'un chauffeur, et, souvent, des réparations que les ouvriers d'un village ne peuvent pas toujours exécuter. Voilà bien des raisons, ce me semble, pour faire écarter, si cela est possible, l'emploi de la machine à vapeur.

La force empruntée au vent ne coûte rien; par contre elle est capricieuse et intermittente, quelquefois même tout-à-fait insuffisante. Tout cela est

vrai. Toutefois, cette dernière circonstance résulte le plus souvent de l'excès du travail que l'on impose à cet agent. On le charge de puiser l'eau à des profondeurs considérables, de soulever le poids d'immenses colonnes d'eau; là est vraiment la cause de l'impuissance qu'on lui reproche. Demandez-lui un travail modéré, et presque toujours il suffira à l'accomplissement de sa tâche.

Dans le système que je vais avoir l'honneur de vous mettre sous les yeux, cette condition est parfaitement remplie, puisque, quelle que soit la profondeur du puits où l'eau doit être puisée, la colonne d'eau, que doit soutenir et soulever la force du moulin à vent, se trouve toujours réduite à quelques mètres. Elle est constamment limitée par la hauteur, à partir de la superficie du sol, des réservoirs destinés à donner des eaux jaillissantes.

Voici en quoi consiste mon appareil : comme cela existe chez M. le comte de Gomer, au château de Courcelles, et chez M^{re} de Lamoricière, à Prouzel, je conserve le moulin à vent s'orientant lui-même, en le disposant mieux encore, si cela est possible. Je conserve également les constructions qui le supportent ainsi que les réservoirs que contiennent ces édifices. J'abandonne la machine à vapeur qui, selon moi, devient tout-à-fait inutile, et, en cela, je pense, je réalise une véritable économie.

Dans les systèmes auxquels j'ai la prétention de me substituer, l'eau est élevée au moyen d'une pompe convenablement disposée. Je supprime cette

pompe, et je la remplace par une simple Noria dont les godets ont une forme particulière qui leur permet de remplir le double effet dont je vais parler.

Avant d'aller plus loin, je reviens sur une des difficultés que j'ai signalées tout-à-l'heure, et qui est inhérente aux systèmes actuellement en usage ; je veux parler de la pénurie des eaux. Cette pénurie tient moins à l'emploi utile du liquide qu'à l'immense déperdition qui s'en fait. L'eau extraite du puits sert, dans une certaine mesure, à l'arrosage, à l'entretien des bassins, à l'alimentation des jets d'eau, le reste, et c'est de beaucoup la plus grande partie, se perd par l'évaporation ou dans les profondeurs du parc. C'est cette double déperdition qu'il faut éviter. Pour cela, tout en donnant à ma rivière les dimensions d'un véritable cours d'eau, trois ou quatre mètres de largeur, et une profondeur suffisante, j'en restreins le plus possible le cours, et je la couvre de plantations qui, en la rendant plus pittoresque et vraiment agréable, la soustraient à l'action du soleil et diminuent les pertes causées par l'évaporation. L'eau qui n'est pas employée et qui, comme je le faisais remarquer, il n'y a qu'un instant, se perd sans utilité, je la ramène, par des conduits souterrains, au puits d'extraction où elle est appelée à jouer un certain rôle.

Le godet de ma Noria, ai-je dit, a une forme particulière et doit remplir un double effet. Ce godet, que je suppose en bois, est formé, de la manière la plus simple, par quatre planchettes assemblées de

manière à présenter la figure d'une boîte carrée. Cette boîte, ouverte par ses deux bouts, est divisée en deux compartiments par une cloison placée à l'intérieur, non pas au milieu, mais un peu plus rapprochée d'une de ses extrémités, formant ainsi deux petits sceaux d'inégale capacité. Les godets seront unis les uns aux autres, soit à l'aide d'une charnière ou d'un simple anneau en fer, soit, ce qui est peut-être préférable, à l'aide d'une patte en cuir. On obtiendra ainsi la chaîne à godets connue en hydrodynamique sous le nom de Noria.

Cette chaîne sans fin, placée sur l'arbre qui doit la mettre en mouvement, descend jusqu'au fond du puits dans lequel elle puise l'eau, par le côté ascendant de la Noria, et elle la ramène au point de départ, par le côté descendant. Ceci réclame un mot d'explication. On se souvient que l'eau de la rivière, au lieu de se perdre sans utilité pour personne, est ramenée par des conduits souterrains au puits d'extraction. Là, elle est reçue dans la capacité la plus grande des godets qui descendent, de telle sorte, que la Noria se trouve chargée des deux côtés, du côté qui monte et de celui qui descend, par un poids d'eau égal. C'est là l'idée mère de mon système. On conçoit, en effet, que la profondeur du puits, dans ces conditions, est tout-à-fait sans influence sur la somme de travail demandée au moulin à vent. Pour mettre la Noria en mouvement, dans l'hypothèse admise plus haut, le moindre effort du vent suffit, puisqu'il ne s'agit que de rompre

l'équilibre pour donner la vie à l'appareil. Toutefois, la machine, ainsi disposée, ne fournirait aucun effet utile. Elle prendrait l'eau au fond du puits, elle l'amènerait à la surface du sol, puis elle la redescendrait au point de départ. Cette promenade de l'eau en montant et en descendant ne servirait absolument à rien ; aussi, n'est-ce pas là ce qui doit arriver, l'appareil étant convenablement établi. L'arbre moteur de la Noria n'est pas placé au niveau du terrain, mais à huit ou dix mètres au-dessus de l'orifice du puits. L'eau fournie par le côté ascendant de la Noria se trouve donc portée à huit ou dix mètres d'élévation ; celle qui descend, au contraire, n'arrive dans les godets qu'un peu au-dessous du sol. Il y a donc, entre les deux côtés ascendant et descendant de la chaîne, un excédant de poids, représenté par le nombre des godets compris entre la surface du sol et la hauteur des réservoirs dans lesquels ils versent leurs eaux. C'est la quantité d'eau fournie par ces godets qui sera utilisée pour l'arrosage, l'entretien des bassins et l'alimentation des jets d'eau. Comme on le voit aussi, le poids de cette eau formera la résistance à vaincre par le moulin à vent. Elle sera toujours très-peu de chose, surtout si on la compare à la masse énorme que cette force doit mettre en mouvement dans le système actuellement suivi.

Avant de passer outre, il importe de se bien rendre compte des effets produits par le nouvel appareil et des résultats qui en découlent.

Ainsi, on voit clairement que, quelle que soit la profondeur du puits, cette circonstance si prépondérante dans l'ancien appareil est complètement indifférente dans le nouveau. A partir du sol, les deux côtés de la Noria qui plongent dans ses profondeurs sont toujours en équilibre. C'est, je l'ai dit déjà, l'idée-mère du nouveau système. Le moulin à vent n'a, dans tous les cas, à soulever que le volume d'eau contenu dans les seaux de la Noria compris, entre l'orifice du puits et les réservoirs dans lesquels ils la versent, exactement comme s'ils prenaient cette eau à la surface du sol, à quelque profondeur que soit située, d'ailleurs, la source où elle est puisée.

Ce premier point bien constaté et parfaitement compris, voyons comment cette eau ainsi déposée dans les réservoirs pourra être utilisée. Elle le sera de deux manières : ou pour donner naissance aux jets d'eau, ou simplement pour alimenter la rivière. Dans le premier cas, elle sortira des réservoirs par un tuyau partant du fond de ces bassins et aboutissant à l'ajutage du jet d'eau. Le produit de ce dernier entretiendra le plein de son bassin qui lui-même versera le surplus de ses eaux dans la rivière dont alors l'alimentation lui sera confiée. Dans le second cas, elle arrivera à la rivière par un tuyau partant de la surface de l'eau dans les réservoirs, dont il lui versera seulement le trop plein.

Cette seconde partie des fonctions de l'appareil admise, il reste à examiner le moyen de coordonner l'arrivée de l'eau dans la rivière avec la dépense

- que celle-ci doit faire pour alimenter les godets descendants de la Noria, de manière à ce que la rivière ne soit jamais à sec. Pour cela, il faut que la quantité d'eau qu'elle fournit soit toujours égale à celle qu'elle reçoit. Or l'eau qu'elle recevra lui
- vient des réservoirs alimentés par le moulin à vent. Le produit de ce moteur sera variable comme l'action du vent qui l'anime. La rivière recevra donc des quantités d'eau variables, depuis zéro, dans le cas où le moulin s'arrêterait faute de vent, jusqu'au maximum de vitesse qu'il peut lui imprimer. Dans le premier cas la marche de l'eau dans la rivière sera nulle, dans le second, elle devra s'accélérer, en raison de la quantité d'eau qui lui sera transmise. Pour obtenir cet effet et arriver à établir un rapport constant entre l'eau que reçoit la rivière et celle qu'elle dépense, voici le moyen que je propose. La rivière a son arrivée sur la Noria sera garnie d'une vanne mobile dont le mouvement sera réglé par le moulin lui-même. Cette vanne se composera d'un arbre horizontal armé de quatre ou six vantaux, tournant dans un coursier dont le fond portera une partie circulaire. La vanne sera disposée de manière à ce que le volume d'eau compris entre deux vantaux ne commence à s'écouler que lorsque les deux vantaux qui précèdent auront entièrement abandonné celle qu'ils contenaient. Cette disposition se conçoit facilement sans qu'il soit besoin de recourir à une figure. La vitesse de la vanne et la dimension de ses compartiments seront calculés de telle sorte,

que la quantité d'eau débitée par elle soit égale à celle que versera la Noria dans les réservoirs chargés d'alimenter la rivière. Pour arriver à ce résultat, il faut que le mouvement des vantaux soit réglé par celui de la Noria. On obtiendra cet effet, de la manière la plus simple, à l'aide d'une courroie, d'un chaîne à la Vaucanson ou de tout autre intermédiaire reliant l'arbre de la Noria à celui de la vanne.

Quand je dis que le volume d'eau fourni par la Noria devra être égal à celui que doit dépenser la rivière, il est bien convenu que je n'entends parler que de la quantité d'eau amenée à la surface du sol. L'eau versée par les godets compris entre ce point et les réservoirs, devant être utilisée pour l'usage du jardin et ne pas retourner dans le puits d'où elle a été extraite.

Il ne reste plus, pour terminer cette étude, qu'à considérer une dernière circonstance, c'est celle où, par suite de la mise en mouvement des jets d'eau, les réservoirs supérieurs ont été vidés, et les eaux qu'ils contenaient versées dans la rivière. Dans cette hypothèse, on le conçoit, la rivière a reçu un volume d'eau beaucoup plus considérable que celui fourni par la Noria, lui envoyant seulement le trop plein des réservoirs. L'eau contenue dans ces réservoirs est passée tout entière dans la rivière, en s'ajoutant ainsi à celle que lui envoie la Noria dans l'état normal. Que devient cette eau dont nous avons besoin pour alimenter le côté descendant de

la chaîne à godets, jusqu'à ce que les bassins supérieurs soient remplis de nouveau et puissent fournir à la rivière leur contingent d'eau habituel ? Elle sera reçue, à l'embouchure de celle-ci, dans un bassin disposé à cet effet en amont de la vanne mobile qui la versera, comme à l'ordinaire, dans les godets de la Noria. Le cours de la rivière restera stationnaire jusqu'à ce que cette eau soit entièrement écoulée. Les réservoirs supérieurs seront alors remplis, et le jeu de l'appareil reprendra ses allures accoutumées.

Si l'on rapproche les résultats obtenus par le système que je viens d'exposer, on trouve que l'eau demandée au puits ne fera jamais défaut, puisqu'une grande partie de cette eau lui est rendue à chaque révolution de la Noria ; que le moulin s'arrêtera rarement, le travail qu'on lui impose étant peu considérable, et le vent, si faible qu'il soit, pouvant toujours surmonter la résistance à vaincre ; enfin, que la rivière, étant sans cesse alimentée par une quantité d'eau suffisante, finira par saturer ses rives et fournira à la végétation qui les couvre l'humidité nécessaire pour donner aux plantes tous les développements qui se produisent le long des cours d'eau naturels.

Pour ne rien négliger et répondre, par avance, autant que possible, aux objections qui pourraient se produire, je suppose que l'eau, par une raison quelconque, vienne à baisser dans la rivière, il sera très-facile de relever son niveau. Il suffira,

pour cela, de choisir le moment où le vent aura assez d'énergie pour élever à lui seul l'eau du fond du puits, et d'empêcher l'eau de la rivière d'arriver jusqu'à la vanne mobile, ou de suspendre le mouvement de cette dernière, en supprimant momentanément la courroie ou la chaîne qui la relie à l'arbre de la Noria. Un déversoir de superficie placé près de cette vanne pourrait aussi, dans certains cas, rendre d'utiles services, peut-être même permettrait-il de la supprimer.

Je n'ai rien dit ici d'un moyen fort simple et préférable à tous les autres, de se procurer de l'eau, quand on se trouve placé dans les circonstances très-heureuses, mais assez rares, où il peut être employé. Il n'a d'ailleurs rien de bien nouveau, et il est indiqué, au moins par analogie, dans tous les auteurs qui se sont occupés d'hydraulique.

Voici en quoi il consiste :

Si l'on suppose deux puits d'inégale profondeur et assez rapprochés l'un de l'autre, il est très-facile, à l'aide de deux Norias, placés sur le même arbre et ayant la même vitesse, de faire passer les eaux d'un puits dans l'autre. Le puits le moins profond fournira l'eau et le plus profond la recevra. La Noria qui descend dans ce dernier constitue la force motrice, et permet de retenir et d'utiliser, à la surface du sol, un volume d'eau proportionnel à la différence de profondeur des deux puits. Toutefois, cette différence seule ne suffirait pas si l'on voulait que le jeu de l'appareil ne fût jamais inter-

rompu ; il faudrait encore que le puits qui fournit l'eau fût inépuisable, et que celui que la reçoit la perdit, sans que son niveau s'élevât jamais.

Du reste, je le répète, je ne parle de ce moyen que pour mémoire.



ETUDE BIOGRAPHIQUE

Sur SIMON, comte d'Amiens et de Crépy.

Par M. l'Abbé J. CORBLET.

(Séance du 10 Janvier 1873).

Parmi les comtes d'Amiens, il en est peu qui aient rempli un rôle plus important que Simon, et pourtant son souvenir est bien effacé parmi nous. L'Eglise l'a placé sur ses autels, mais aucun culte ne lui fut jamais rendu en Picardie, tandis que sa fête (5 oct.) est encore célébrée aujourd'hui dans les diocèses de Beauvais, de Saint-Claude et de Besançon, et qu'on le vénère spécialement à Bar-sur-Aube où se trouve sa pierre tombale, et à Mouthe (Doubs) où vit encore le souvenir de ses anciens bienfaits.

Nous avons essayé de mettre en lumière cette grande figure du XI^e siècle et de la dégager des obscurités qui l'entourent. Le moine anonyme de Saint-Oyen qui nous a laissé sa vie s'est surtout placé au point de vue monastique, et nous a donné fort peu de renseignements sur la généalogie du comte et sur sa carrière militaire. Nous avons dû recourir à d'autres écrivains du moyen-âge, et spé-

cialement aux Chroniques d'Etienne, abbé de Bèze, de Rigord, de Hugues, moine de Fleury, et d'Albéric de Tros-Fontaines. Tout en interrogeant les sources historiques, nous n'avons point négligé de consulter les écrivains postérieurs et, sans les énumérer tous ici, nous devons du moins citer en première ligne l'*Histoire des comtes d'Amiens* de notre immortel Du Cange, les commentaires de Pierius dans les *Acta Sanctorum*, et les articles publiés dans la *Picardie*, par M. Caillette de l'Hervilliers.

Ne voulant point, Messieurs, trop fatiguer votre indulgente attention, je me bornerai à vous lire un certain nombre de fragments de cette étude biographique.

Simon, fils de Raoul III, comte d'Amiens et de Crépy, naquit au château de Crépy-en-Valois, vers le milieu du XI^e siècle, probablement en 1048, puisque, d'après le témoignage de Guibert de Nogent, Simon était jeune — *juvenculus* — alors que Philippe I^{er} lui déclara la guerre, c'est-à-dire en 1074. Sa généalogie a été indiquée par beaucoup d'historiens : Raoul III descendait de Charlemagne par Hildegarde, dame de Crépy. Par héritage, par alliance ou par usurpation, il était devenu comte ou seigneur d'Amiens, de Crépy, du Valois, du Vexin, de Pontoise, de Mantes, de Chaumont, de Bar-sur-Aube, de Vitry, de Péronne et de Montdidier. Guibert de Nogent (1) nous l'a dépeint en quelques

(2) *De vita sua*, Lib. I, c. I.

lignes : « Trouvait-il un château à sa convenance il l'assiégeait : place attaquée, place prise, tant était grande son habileté dans l'art des sièges. De toutes les places qu'il prenait, il n'en rendait aucune. »

Raoul épousa successivement trois femmes : Adèle, Aliénor et Anne de Russie.

Adèle ou Adelhais était fille de Notcher ou Gaucher II, comte de Vitry et de Bar-sur-Aube, et par conséquent nièce de Renaud I^{er}, comte de Soissons. Elle mourut en 1053, laissant quatre enfants : 1^o Gautier, qui périt près de Reims, dans une embuscade, en se rendant au siège de Vitry-en-Perthois, et qui fut inhumé dans l'église abbatiale de Saint-Remi de Reims ; 2^o Simon, dont nous devons raconter la vie ; 3^o Alix ou Adèle, qui épousa d'abord Thibaud III, comte de Champagne et, en secondes noces, Herbert IV, comte de Vermandois ; 4^o Alais, qui épousa Barthélemy de Beaufort, surnommé Bardoul, seigneur de Troyes en Champagne et de Pithiviers.

Après la mort de sa première femme (1053), Raoul III épousa, l'année suivante, Eléonore, nommée aussi Aliénor, Haquenez ou Hahaïs, que D. Grenier et Chifflet considèrent à tort comme une fille de Manassès, comte de Montdidier et dont on ignore la véritable origine. La Morlière, Duchêne, les frères Sainte-Marthe, Adrien de Valois ont confondu Eléonore avec la première femme de Raoul et l'ont prise pour la mère de Simon.

Raoul III, en 1062, répudia sa seconde femme, sous un faux prétexte d'adultère et épousa Anne de Russie, veuve du roi Henri I^{er}, avec laquelle il était allié au cinquième degré. Cette union doublement illégitime le fit excommunier par le pape Alexandre II et amena sa brouille avec Philippe I^{er}, qui se trouvait humilié d'avoir un tel beau-père.

Raoul III mourut, non pas en 1074, mais en 1072, et fut inhumé, suivant son désir, dans l'église du prieuré qui avoisinait le château de Montdidier. Mabillon suppose que l'usurpateur de ce domaine décéda dans les liens de l'excommunication. Le P. Pierius croit à meilleur droit que l'excommunication dut être levée quand la mort d'Eléonore put permettre de valider le dernier mariage de Raoul.

Maintenant que nous avons exposé la généalogie de Simon, racontons sa vie d'après son biographe contemporain et d'autres chroniqueurs du moyen-âge.

Guillaume le Conquérant, ce puissant duc de Normandie, qui devait bientôt devenir roi d'Angleterre était, par sa femme Mathilde, parent de Simon : c'est ce qui explique comment il voulut se charger de son éducation, pour lui inspirer le goût des armes. Le jeune chevalier résida à la cour de Normandie jusqu'en 1064, époque où il revint à Crépy. L'année suivante, il se rendit à Corbie, où, comme son père et son frère Gautier, il souscrivit aux privilèges accordés à l'abbaye par Philippe I^{er}.

Raoul III, qui croyait laisser son héritage à Gau-

tier, voulut assurer un sort honorable à son second fils et lui donna le château de Vez en Valois(1), avec une maison seigneuriale dont les principaux officiers étaient un châtelain, un voyer et un sénéchal. Simon put dès lors faire bonne figure à la cour et Philippe I^{er} lui donna rang parmi les barons de son conseil.

Après la mort de son frère aîné, Simon, devenu héritier présomptif, fut associé par son père au gouvernement du comté d'Amiens. Dès 1069 nous voyons figurer son nom à côté de celui de Raoul, dans une charte où ce dernier exempte les terres du Chapitre d'Amiens de la justice de ses vicomtes et lui fait don de quelques possessions sises à Conty.

La première jeunesse du comte s'écoula en occupations très-mondaines. La chasse était son goût le plus favori. Un jour qu'il avait vainement lancé son épervier pour saisir un oiseau, il se prit d'une telle colère, qu'il résolut d'aimer tout ce qui est mal et de haïr tout ce qui est bien ; mais cette odieuse inspiration se dissipa si vite, que ce fut à partir de ce moment que le jeune comte marcha d'un pas de plus en plus assuré dans le sentier de la vertu.

Simon perdit sa mère en 1053 et son père en 1072. Il devint donc à l'âge de vingt-quatre ans (2)

(1) Vez, près de Crépy (*Vadium*) fut la première capitale du Valois.

(2) Guibert de Nogent remarque que Simon était tout jeune à cette époque — *juvenculus*.

le plus grand seigneur terrien du royaume (1). Le roi Philippe I^{er}, jaloux d'un tel voisin, voulut venger sur le fils l'injure du père qui avait osé épouser Anne de Russie, et lui suscita un puissant ennemi dans la personne de Bardoul, seigneur de Broyes. Chifflet, Du Cange et le P. Pierius lui donnent le prénom d'Hugues et supposent que c'était son neveu, le fils d'Alaïs et de Barthélemy de Beaufort : mais Alaïs, étant la plus jeune sœur de Simon, ne pouvait avoir tout au plus que vingt-deux ans en 1072 et n'avait point par conséquent de fils en état de porter les armes. Carlier et Colliette disent que ce Bardoul était le beau-frère de Simon (2) ; mais nous ne voyons nulle part qu'il ait porté le nom de Hugues. Du Cange, sans se prononcer formellement, suppose que « Hugues Bardoul, seigneur de Broyes, l'un des héritiers de Raoul, était vraisemblablement le fils de celle de ces deux filles qui avait épousé Barthélemy de Broyes et de Beaufort (3). Nous avons vu que cela était physiquement impossible. Mais Du Cange nous offre lui-même, sans l'avoir aperçue, la solution de ce problème, en nous apprenant quel-

(1) Nous avons désigné plus haut les seigneuries dont Simon hérita. — Hariulf le qualifie à tort de comte de Vermandois, dans sa vie de S. Arnoul, titre qui lui fut aussi étranger que celui de comte de Champagne, donné à tort par le Nécrologe de l'abbaye de Saint-Claude.

(2) Une charte citée par les Bollandistes nous apprend que Bardoul ne mourut qu'en 1081 et non pas en 1069, comme l'avait supposé Chifflet.

(3) *Histoire des Comtes d'Amiens*, p. 207.

ques pages auparavant (1) que Barthélemy de Broyes était fils de Hugues Bardoul. Le puissant ennemi que le roi de France suscita à Simon était donc le beau-père de sa sœur Alais.

Hugues Bardoul envahit les domaines de Simon et lui enleva Bar-sur-Aube, Vitry et la Ferté. De son côté, Philippe 1^{er}, en 1074, se mit à ravager le Valois. Simon, après avoir convoqué ses vassaux se détermina à user de représailles et porta la guerre dans les domaines de la Couronne. Bientôt le comte d'Amiens interrompit ses entreprises pour se rendre à Rome. Quel fut le motif de ce voyage ? Hariulf (2) ne s'en rend pas compte en disant que le principal but fut le désir d'aller vénérer les tombeaux de S. Pierre et de S. Paul. D'après Carlier, le roi aurait eu recours à la ruse pour se débarrasser d'un dangereux vassal, et Grégoire VII, complice de ce calcul, aurait appelé Simon pour le déterminer à cesser la guerre et l'engager à embrasser la vie monastique. M. l'abbé Laffineur, dans un mémoire lu au Comité archéologique de Senlis (3) a complètement réfuté sur ce point l'historien du comté de Valois, en montrant : 1^o que Grégoire VII était d'un caractère trop rigide pour tremper dans les intrigues d'un roi que, cette année là même, il avait menacé d'excommunication ; 2^o qu'aucun document ne justifie de

(1) *Histoire des Comtes d'Amiens*, p. 204.

(2) *Vita S. Arnulphi*, lib. I, c. 15.

(3) *Les relations de S. Simon de Crépy et du pape S. Grégoire VII*, article inséré dans les *Mémoires du Comité*, année 1867.

pareilles allégations ; 3° que la conversion du comte de Crépy à la vie monastique s'explique très-simplement par ses dispositions naturelles, ses inquiétudes sur le salut de son père et l'impression que lui causa la vue de son cadavre ; 4° que le reste de la vie de Simon prouve que le pape ne s'est point immiscé dans les débats politiques du roi de France ; 5° que toute la conduite de Simon relève d'une vocation vraiment libre, exempte de toute espèce de pression.

M. Caillette de l'Hervilliers (1) suppose que ce voyage s'accomplit pendant une trêve : « Il est facile, dit-il, d'admettre que conformément aux usages de la trêve de Dieu, en vertu de leur serment, l'évêque de Paris ou celui de Soissons aura imposé au roi de France et à Simon une trêve de plusieurs mois pour juger leur différend, et que, pendant ce temps là, le comte de Crépy se rendit à Rome. On avait vraisemblablement renvoyé cette affaire au jugement du pape. »

Il est possible qu'une trêve soit intervenue, mais elle aurait été violée par le roi, comme nous le verrons plus tard. En tout cas, ce n'aurait été qu'un armistice militaire : car le biographe de Simon ne dit rien qui puisse faire supposer une intervention judiciaire de Grégoire VII. Il nous fait deviner par quelques mots la véritable cause du pèlerinage, en nous disant que Simon fut agité par le scrupule en

(1) *Compiègne, sa forêt, ses environs, etc.*

voyant les ravages causés par la guerre et qu'il voulut aller trouver le pape pour qu'il lui imposât une pénitence. Nous pouvons en inférer que le comte d'Amiens se laissa peut-être entraîner trop loin dans les représailles, qu'il s'émut de pitié devant les dévastations qu'il avait faites et qu'il voulut solliciter une pénitence pour ses fautes passées et de bons conseils pour sa conduite à venir, car il est probable qu'il nourrissait dès lors le désir d'embrasser la vie monastique.

Le Pape exigea de Simon qu'il déposât les armes avant de l'entendre. Quand le fier guerrier, après un peu d'hésitation, se fut soumis à cet ordre, le Souverain Pontife lui imposa une amende, dont il retint une partie pour lui, donnant l'autre à deux personnages très-religieux qui se trouvaient là (4).

Grégoire VII donna au comte d'Amiens l'absolution de ses fautes, lui fit rendre ses armes et lui recommanda de conserver la gestion de ses biens jus-

(4) *Præsul pænitentiam indicit et indictæ partem super se detinuit, duobusque religiosissimis viris qui tunc præsentibus aderant*, dit le biographe contemporain. Mabillon déclare (*Annal. ben.* v, 92) qu'il ne sait ce qu'il faut entendre ici par *pænitentia*. DU CANGE (*Hist. des comtes d'Amiens*, p. 207) et l'abbé CARLIER (*Hist. du duché de Valots*, I, 315) ont compris par là que le pape avait pris sur lui une partie de la pénitence et laissé l'autre à deux religieux, en sorte que Simon en aurait été exempt. M. Caillette de l'Hervilliers fait remarquer combien cette interprétation est contraire aux usages du temps ainsi qu'aux premières notions théologiques, et conclut que le mot *pænitentia* est ici synonyme de *multa*, amende. Nous sommes tout-à-fait de son avis.

qu'à la conclusion de la paix avec Philippe, ce qui doit nous faire supposer que Simon lui avait fait part du désir qu'il avait d'entrer en religion. Ce qui nous confirme dans cette pensée, c'est que le pape lui donna deux mentors, Hugues, évêque de Die, cardinal-légat qui se rendait en France, et Hugues le Grand, abbé de Cluny, chargés tous deux de le guider dans la pratique des devoirs religieux.

Le comte d'Amiens revint en France (1075), sans doute avec le désir d'y conclure promptement la paix ; mais trouvant ses états envahis et la ville d'Amiens occupée par Philippe I^{er}, il fut obligé de continuer la guerre. Après divers combats, mêlés de revers et de succès (1), la paix fut enfin décidée, grâce à l'intervention des barons et des grands du royaume, en sorte que Simon put rentrer en possession de tous ses domaines.

Simon songeait souvent à son père Raoul, inhumé au prieuré de Montdidier, dans le tombeau qu'il s'était fait construire de son vivant, et qu'on voit aujourd'hui dans l'église Saint-Pierre. En 1075 (2),

(1) Quelques écrivains modernes disent que Simon, blessé mortellement dans une bataille, fut guéri en invoquant la Sainte Vierge.

(2) Du Cange et M. de Beauvillé placent l'événement que nous allons raconter en 1076, parce qu'une charte de donation mentionne que Raoul resta trois années inhumé à Montdidier et qu'ils placent sa mort en 1074. Nous rangeant à l'avis des Bollandistes qui mettent ce décès en 1072, nous devons rapporter l'exhumation à l'an 1076. La mort datant du 8 septembre et l'exhumation du 22 mars, trois ans et demi s'écoulaient entre ces deux faits.

il envoya demander au pape Grégoire VII comment il pourrait secourir l'âme de son père. Il lui fut répondu qu'il devait enlever le corps du défunt du lieu qui avait été témoin de son usurpation, distribuer d'abondantes aumônes et faire célébrer des messes solennelles.

Un poète du ^{xiii}^e siècle, Thibaut de Marly (1) raconte l'exhumation de Raoul dans une satire sur les mœurs de son temps, pour effrayer ceux qui mentent et se parjurent. Voici la traduction de ce passage : (2)

« Mais veuillez vous souvenir de Simon de Crépy, qui exhuma son père le comte Raoul ; il trouva dans sa bouche un serpent sorti à moitié qui lui rongea sa langue, coupable de parjures et de mensonges. Le comte voyant cette merveille en fut

(1) Et non pas Thibaut de Mairly.

(2) Ains vos vueil amontoivre à Simon de Crespi
Qui le cuente Raoul, son père, défoui
Et trouva dans sa bouche un froit plus que demi
Qui li rongeoit la langue, dont jura et menti.
Li cuens vit la merveille, moult en fut esbahi.
Est-ce donc me pères qui tant chastiaux broï ?
Là n'avoit-il en France nuz prince si hardi
qui osast vers li fère ne guerre ne estri,
Quant qu'il avoit au siècle laissa et enhaï
Bien le laissa voir que sa terre enguerpi
Dedans une forest en essil s'enfouï,
Là devint charbonners.

La satire de Thibaut de Marly est citée dans FAUCHET, *Recueil de l'origine de la langue et poëste françoise*, livre II, p. 557, et dans P. LABBE, *Tables généalogiques*.

frappé d'effroi. Eh ! quoi, s'écria-t-il, est-ce donc là mon père qui assiégea tant de châteaux ? Naguères, il n'y avait en France aucun prince assez hardi pour oser l'attaquer et lui déclarer la guerre ! Tout ce que Simon possédait dans le monde, il l'abandonna avec aversion. Après avoir témoigné de ses sentiments en faisant l'abandon de ses terres, il s'exila et s'ensevelit dans une forêt où il se fit charbonnier. »

Le corps de Raoul fut transporté trois ans après son décès dans l'église abbatiale de Saint-Arnoul de Crépy, où fut érigé un magnifique mausolée en cuivre doré, orné de figurines et de pierres précieuses.

Par une charte datée du 22 mars 1077 (nouveau style), Simon fit don à ce monastère de sa terre de Bonneuil en Valois, avec ses dépendances et ses serfs, ainsi que de deux riches candélabres. Les pauvres, les veuves, les orphelins reçurent à cette occasion de nombreuses aumônes.

C'est également à cette époque que, pour se conformer aux prescriptions de Grégoire VII, le comte d'Amiens fit ses principales fondations que nous nous dispenserons d'énumérer.

Sollicité par ses vassaux de contracter une alliance avantageuse, Simon feignit de se prêter à leurs désirs et se rendit à la cour d'Hildebert II, comte de la Marche (1), dont la fille, nommée Judith, lui fut fiancée ; mais il détermina secrètement

(1) D'après l'*Art de vérifier les dates*, ce serait Robert II, comte d'Auvergne.

la jeune fille à prendre le voile et la fit conduire par deux parents (1) au monastère de la Vau-Dieu, sur le Mont-Jura (diocèse actuel de Saint-Flour), qui dépendait de la Chaise-Dieu (2).

Hildebert II, apprenant la disparition nocturne de sa fille s'imagina d'abord qu'elle avait suivi un séducteur : mais le comte d'Amiens le rassura bientôt en lui faisant connaître toute la vérité.

Bientôt après, Guillaume le Conquérant, duc de Normandie, manda Simon auprès de lui et lui offrit en mariage sa fille Adèle qu'il avait refusée à Robert Guiscard, prince de la Pouille, et à Alphonse, roi d'Espagne (3). Notre comte qui avait été élevé à la

(2) Garnier et Adelbert de Montmorillon. Ils se firent moines tous deux à la Chaise-Dieu. Adelbert devint abbé de Deols, en 1087, et archevêque de Bourges en 1095.

(3) Quelques écrivains, négligeant le texte de Guibert de Nogent, ont supposé qu'il y avait eu mariage et non fiançailles. Si M. Brainne avait jeté un coup d'œil sur les documents historiques qui concernent Simon, il se serait épargné une incroyable légèreté. Après avoir rappelé que Raoul III et Philippe I^{er} se sont rendus coupables de bigamie, il ajoute : « Après bien des luttes et des actes de violence, Simon, éprouvant un remords de conscience, résolut d'embrasser la vie monastique. Mais, *digne de son père et du roi*, il commença par épouser la fille du comte d'Auvergne et se retira le jour même dans un monastère avec cinq ou six chevaliers qu'il avait convertis à la façon du comte Ory ». (*Hommes illustres du département de l'Oise*, tome III, page 377.)

(4) Carlier (t. I, p. 314) commet une bévue en disant que « Alphonse, roi d'Espagne, fit proposer à Simon une princesse de son rang et que Robert, prince de la Pouille, fit les mêmes démarches en faveur d'une dame de sa maison. »

cour du duc et connaissait par conséquent son caractère impérieux, n'osa point refuser ouvertement ; il alléqua les empêchements de parenté, la dispense qu'il fallait solliciter du Saint-Siège (1) et obtint de faire à ce sujet une démarche auprès du Souverain Pontife.

Au lieu de partir pour l'Italie, Simon accompagné de quelques gentilshommes de sa famille (2) se rendit à Saint-Oyen (3), où il se fit moine en même temps qu'eux.

En Flandre et à l'étranger, partout où Simon était connu, on admira comment un prince qui rivalisait d'opulence avec le roi de France, avait pu prendre une si étonnante détermination. Son exemple produisit une grande impression sur les gentilshommes, et plusieurs d'entre eux, comme Hugues, duc de Bourgogne, et Guy, comte de Mâcon, se firent moines à Cluny.

« Après l'entrée de Simon dans le cloître, dit M. Caillette de l'Hervilliers, ses domaines furent divisés entre ses parents, qui laissèrent toutefois aux

(1) Simon était parent au cinquième degré avec Mathilde, femme de Guillaume et fille de Beauclin V, comte de Flandres.

(2) La chronique de Bèze (monastère du diocèse de Langres) nous apprend que Simon s'était fait précéder par Raoul et François et qu'il conduisit avec lui trois autres chevaliers, Robert, Arnoul et Garnier.

(3) Ce monastère appelé aussi *Saint-Eugende*, *Saint-Ayen*, *Saint-Oyand*, *Condat*, était situé au pied du Mont-Jura. Il prit le nom de Saint-Claude au XIII^e siècle.

maisons religieuses et aux pauvres ceux qu'il leur avait donnés. Le roi de France devint possesseur du Vexin et par conséquent avoué de l'abbaye de Saint-Denis, dont il prit la bannière pour oriflamme.

« Etienne, comte de Champagne, comme descendant d'Alix, fille de Raoul III de Crépy, eut les terres qui étaient dans son comté ; mais il en céda une partie à Hugues Bardoul, fils de Barthélemy de Broyes et d'Alix de Crépy (Alaïs). Il conserva le comté de Bar-sur-Aube, pour lequel il devait rendre foi et hommage à l'évêque de Langres. Enguerrand de Boves eut une partie du comté d'Amiens et laissa le reste à Gui et Ives dont la filiation est mal connue. Selon Du Cange, ils n'étaient que frères consanguins de Simon. Plusieurs pensent que ce Gui n'était autre que le comte de Ponthieu du même nom, et qu'il s'empara par le *droit de bienséance* (1) de la partie de l'Amiénois, voisine de ses possessions, et qu'il s'associa dans cette usurpation Ives, son fils et son complice. L'existence de ces deux comtes est prouvée par une charte, sans date, citée par Du Cange : *Nos disponente Deo comites Ambiani, Guido scilicet et Ivo*. Ce document dans lequel ils prennent le titre de comtes d'Amiens, par la grâce de Dieu, a pour objet un règlement de répression des vexations exercées par leurs vicomtes dans l'Amiénois. Il fut dressé sous le règne de Philippe I^{er}, le pontificat de

(1) Au moyen-âge, ce *droit de bienséance*, invoqué trop fréquemment, sous prétexte de convenance territoriale, n'était autre chose que l'exercice du droit du plus fort.

Renaud, archevêque de Reims, et par le conseil de Guérin, évêque d'Amiens. »

Simon, lorsqu'il était comte, avait donné l'exemple de bien des vertus chrétiennes et, sous de riches vêtements, portait un cilice. Dès qu'il fut moine, il redoubla d'austérités et se dépouilla de tout esprit d'indépendance, en même temps que de ses titres. Obéissant et humble, il se mit à pratiquer tous les devoirs de la vie monastique. Son lit était placé dans la sacristie pour qu'il pût se rendre plus facilement à l'église et y vaquer à l'oraison. Il était si bien habitué au jeûne et aux privations que, pendant une famine, il se nourrit de pain d'avoine, sans jamais se plaindre et en rendant grâces à Dieu.

Atteint d'une paralysie des jambes, il déguisait ses souffrances et refusait d'ôter ses sandales pour se procurer quelque soulagement.

L'abbé de Saint-Oyen, témoin de tant de vertus, avait assigné à Simon, dans le Chapitre une place plus rapprochée de la sienne; mais l'humble religieux, offusqué de cet honneur, obtint de reprendre son ancien rang.

Ces marques de considération engagèrent Simon à se confiner dans un ermitage. Ayant obtenu permission de son abbé, il se retira, avec quelques compagnons d'une grande piété, dans une solitude que la tradition place à Mouthe (Doubs). Le défrichement des terres, la coupe des arbres, l'apprêt d'aliments grossiers, la prière et la méditation; voilà quelles étaient les occupations habituelles de l'an-

cien comte d'Amiens, que la tradition grossissante a métamorphosé en charbonnier (1). C'est de lui que parle ainsi Thibaud de Marly :

Dedans une forest en essil s'enfouï,
Là devint charbonniers. Un tel ordre choisi,
Cette vie mena tant que il affoibli,
Puis revient à l'apronne en guise de mandî.

Malgré cet amour de la solitude, Simon ne pouvait rester complètement étranger aux affaires publiques. En 1078, il avait souscrit à une charte de Philippe I^{er}, en faveur de Cluny. Quelques années plus tard, chargé par Hugues, abbé de ce monastère, d'adresser au roi des réclamations au sujet de quelques usurpations de la Couronne sur les biens de l'abbaye, il se rendit à Compiègne où il arriva la veille de la Translation du Saint-Suaire, dans une nouvelle chässe offerte par Mathilde, reine d'Angleterre (2). L'ancien comte de Crépy fut bien vite

(1) On pourrait admettre que Simon, lorsqu'il se retirait dans le fond des forêts, a pu demander de l'emploi dans les ateliers de charbonnage. C'est du moins ce que prétend la tradition, en désignant le bois de Cuffin (Aube).

(2) Nous hésitons sur la date qu'il faut assigner à cet événement. Le diplôme de Philippe I^{er}, relatif à cette translation était daté, dit-on, de l'an 1092, époque où Simon était décédé depuis une dizaine d'années, et la reine Mathilde depuis sept ou neuf ans. Il faut donc admettre, comme le remarque M. Caillette de l'Hervilliers, que le copiste de cette charte aura dû se tromper dans sa transcription de chiffres. Le P. Lengelé, auteur d'une Histoire du Saint-Suaire, place sa translation en 1082. En ce cas, il faudrait faire vivre Simon jusqu'à cette époque et non pas seulement jusqu'en 1080, comme le croient

reconnu dans l'église de Saint-Corneille, acclamé par la foule des assistants et entraîné au palais du roi, situé alors sur les bords de l'Oise, au lieu dit *le Beauregard*. Philippe I^{er}, plein de respect pour l'illustre moine, lui accorda aussitôt ce qui faisait l'objet de sa mission.

Après la translation du Saint-Suaire, Simon partit en Normandie, pour visiter le duc Guillaume et Mathilde. Il parvint à les réconcilier avec leur fils Robert, surnommé *Courte-Heuse*, que l'ambition avait poussé à la révolte armée.

Guillaume-le-Conquérant, la reine, les seigneurs de Normandie offrirent à l'ancien comte d'Amiens de l'or, de l'argent, des cadeaux de tout genre. L'humble moine ne voulut accepter que quelques reliques, mais son désintéressement ne fut pas imité par tous ceux qui l'accompagnaient.

En revenant de ce voyage, il fut enlevé par un brigand, près de la Ferté-Milon, l'un de ses anciens domaines. Délivré par les gentilshommes de sa suite, il défendit de faire aucun mal à ce bandit, en faisant remarquer qu'à Dieu seul appartient la vengeance.

S'il fallait en croire l'historien du comté de Valois, Simon aurait fait un pèlerinage à Jérusalem et serait descendu à l'hospice du monastère de Jo-

les Bollandistes. Chifflet suppose que la cérémonie eut lieu en 1079, mais que le diplôme n'aura été donné qu'en 1092, à un anniversaire de cette translation. Enfin, les Bollandistes la placent en 1078.

saphat, gouverné alors par le P. Hugues, ancien préfet du couvent de Saint-Arnoul de Crépy. Reçu avec de grandes démonstrations de joie, il aurait rapporté de ce voyage une lettre datée de 1081, pour le prieur de Crépy, et de nombreuses reliques pour ce monastère. L'autorité de Carlier fort souvent sujet à caution ne nous paraît point suffisante pour faire admettre un fait que n'indique aucun ancien document.

Simon, après un court séjour au château de Crépy, était rentré à son monastère, quand le pape Grégoire VII pria l'abbé de Saint-Oyen de lui envoyer l'illustre anachorète. Ne recevant point de réponse et devinant un refus, le souverain Pontife menaça d'excommunier l'abbé et toute la communauté. Il fallut bien se résigner à laisser partir celui qui était la gloire de la congrégation. Simon fut accueilli à Rome avec la plus vive joie et logé près de l'église Sainte-Thècle. Tous ceux qui l'avaient accompagné, sauf deux moines (1), furent bientôt frappés mortellement par la *malaria*.

Grégoire VII chargea Simon de négocier la paix avec Robert Guiscard, duc de la Pouille, fondateur du royaume de Sicile. Notre ancien comte réussit dans cette difficile mission (2) et profita si bien de son voyage pour évangéliser les populations qu'il

(1) L'un retourna à Saint-Oyen et l'autre nommé Robert, continua à servir Simon.

(2) Albéric des Trois-Fontaines fixe cette négociation à l'an 1081 ; Baronius et les Bollandistes à l'an 1080.

détermina soixante soldats à embrasser la vie monastique (1).

Revenu à Rome, Simon ne put obtenir la permission de retourner immédiatement dans son monastère.

Ayant passé une nuit dans les grottes vaticanes, il y contracta la maladie qui devait bientôt l'enlever. Après s'être confessé au pape et en avoir reçu l'absolution, l'ancien comte d'Amiens et de Crépy mourut le 30 septembre (2) de l'an 1080 ou 1082 (3), âgé d'environ 32 ans.

Simon fut inhumé dans la basilique Saint-Pierre, au milieu d'un immense concours d'assistants, où figuraient trente-cinq congrégations; tout le clergé de Rome, évêques, abbés, clercs et moines portaient à ses funérailles des cierges et des torches.

(1) Le Propre de Beauvais ajoute, nous ignorons d'après quelle autorité, que Simon, par ses prières, fit cesser une peste qui décimait l'armée du Saint-Père.

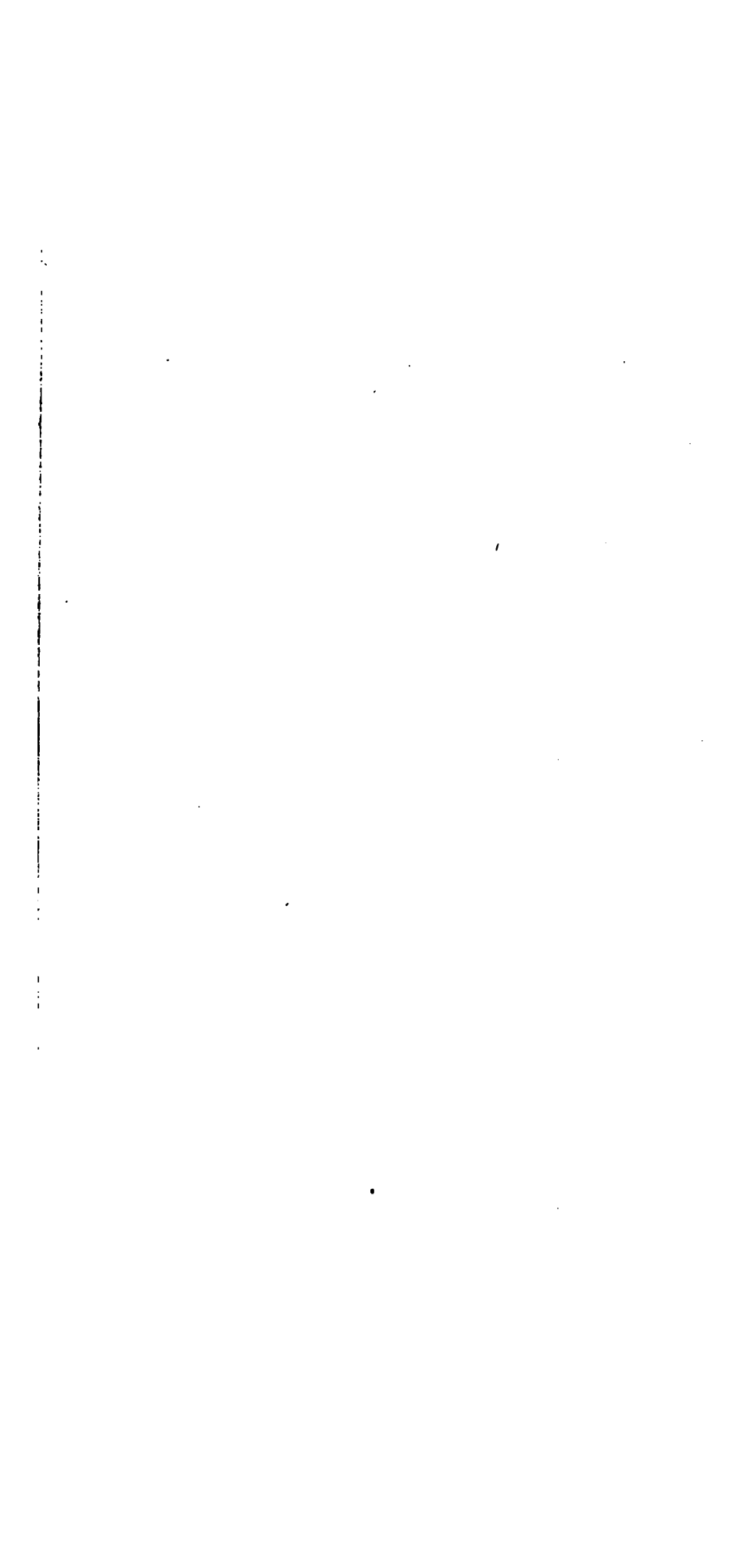
(2) *Prædie calendas octobris*, c'est-à-dire le 30 septembre, dit le biographe anonyme. Le Nécrologe de Saint-Claude indique le 29 septembre. Mais, comme le remarquent les Bollandistes, l'autorité du biographe anonyme est préférable à celle du Nécrologe qui, dans ce même article, qualifie Simon de comte de Champagne.

(3) En 1082, selon Albéric des Trois-Fontaines, suivi par Mabillon, l'Histoire littéraire de la France, Carlier, MM. de Beauvillé, Caillette, Defer, Bourgeois, etc. ; en 1081, selon Du Cange ; en 1080, d'après Chifflet, Bouchet et les Bollandistes. Comme points de départs dans cette appréciation, on peut faire intervenir les dates de la translation du Saint-Suaire de Compiègne, et de la paix conclue entre Grégoire VII et Robert Guiscard ; mais nous avons vu que ces dates elles-mêmes sont contestées.

Le pape retenu par une indisposition ne put assister aux obsèques, mais il distribua aux indigents le produit de la quête qu'on y avait faite. Mathilde, reine d'Angleterre, fit les frais d'un magnifique mausolée de pierre et de marbre, de forme pyramidale. On y inscrivit une épigraphe composée par Oddon de Chatillon qui devait bientôt porter la tiare sous le nom d'Urbain II.

Telle fut, Messieurs, l'existence de cet héritier de farouches barons, qui semble s'être fait la victime expiatoire des crimes de sa famille. Grande et noble figure de ce *x^e* siècle qui nous offre un si singulier mélange d'orgueil et d'humilité, d'ambition et de renoncement, de compression inique et d'obéissance volontaire, de licence et de mortification, de révolte et de patience, de férocité et de douceur, de despotisme effréné et de liberté sincère. Parmi ces fiers guerriers du règne de Philippe, les uns, comme Simon, ont mis leur bravoure au service de la justice et ont surtout employé leur énergie à dompter la sève de barbarie qui circulait dans leur sang; les autres, se livrant tout entiers à leurs passions ont été trop souvent les oppresseurs des populations qu'ils devaient protéger, et ce sont ces derniers qui, presque seuls, ont laissé un long souvenir dans la mémoire des peuples. Il appartient à l'Histoire de faire revivre ces physionomies oubliées, et de les placer dans l'auréole de gloire qu'ont méritée leurs sacrifices et leurs vertus.

—



LES PLANTES

Qui croissent naturellement dans les diverses régions du Globe.

• Par M. le Comte DE GOMER.

(Séance du 24 Janvier 1873.)

Au milieu de toutes les agitations qui viennent affecter notre existence, préoccupés de mille événements qui soulèvent les problèmes sociaux les plus difficiles à résoudre, nous trouvons rarement le loisir de jeter les yeux sur toutes les beautés de la création. Cependant, leur étude est celle de la nature dans toute sa splendeur, étude si vaste et si étendue, que son domaine est infini comme la puissance de celui qui l'a créé. Cette situation me permet d'affirmer que, si la science quelquefois paraît dédaigner les merveilles de la végétation et particulièrement le culte des fleurs, c'est que, même pour les hommes les plus distingués, il se trouve certains sujets dont, par une lacune regrettable, leur esprit ne s'est pas appliqué à saisir l'intérêt.

Quoi de plus intéressant et, je puis le dire, quoi de plus instructif que la vie d'une fleur, suivie pas à pas, et quel développement pourrait comporter l'histoire des phénomènes successifs qui la compo-

sent ! Elle fournit à la terre la parure la plus étincelante en préluant à la graine et, en même temps, elle prépare pour l'homme, par la variété de ses fruits, les sources des jouissances les plus pures et les plus réelles, sans oublier l'impérieuse satisfaction de ses besoins.

La naissance des myriades de fleurs qui réjouissent nos yeux, n'est-elle pas la démonstration la plus remarquable de la vie dans les végétaux de toute nature qui décorent le globe ? La fleur est le premier signal du printemps. Avant elle s'ouvre, d'une manière aussi exacte que gracieuse, le cercle des saisons ; partout dans la vie, les fleurs se rencontrent sur notre passage, elles sourient sur la pelouse aux premières joies de l'enfance, puis, elles servent de parure à l'innocence, de symbole à l'hymen ; leur langage exprime la douceur et la grace, elles fournissent la parure de nos fêtes et des beaux jours de la vie, et quand nous dormons dans la tombe, ce sont elles encore qui nous rendent le culte du souvenir.

Dans la période de leur végétation, les fleurs présentent des phénomènes très-intéressants à étudier, elles offrent des problèmes très-difficiles à résoudre. On peut, en effet, remarquer que si les fleurs appartiennent à la partie du règne organique qui est privée du sentiment, on doit néanmoins constater chez elles une sorte d'instinct qui vient remplacer une partie des facultés que les animaux possèdent. Cette observation se justifie particulièrement dans l'action

de la végétation souterraine, comme on le verra plus bas.

Dans la fleur, l'élément végétal est infiniment simple ; il se compose d'une cellule qui est une petite vésicule close de toutes parts ; cela constitue la plante élémentaire qui renferme le principe de la vie et l'organisation nécessaire pour la conserver ; elle n'est formée cependant que d'une membrane transparente, incolore, invisible à l'œil.

L'observateur attentif relève une différence frappante entre les plantes et les animaux. Elle consiste dans l'état particulier de la nourriture. Les animaux ne peuvent s'approprier les éléments gazeux comme base essentielle de leur alimentation ; tout au plus, ces éléments viennent-ils apporter leur concours pour l'absorption des aliments substantiels, et pour l'accomplissement normal des fonctions digestives. Tous les végétaux, au contraire, vivent dans l'air, même ceux qui sont aquatiques ; ceux-ci ajoutent tout au plus quelques aliments liquides à la nourriture aérienne. La nourriture des animaux est essentiellement solide parce qu'ils n'absorbent pas les corps gazeux. De cette disposition des plantes il résulte que les principes primitivement gazeux des corps organisés se transforment, dans les cellules végétales, en sucre, en gomme, en huiles, en acides divers, etc., etc., et ces corps, changés en chair par les herbivores, subissent ainsi leur dernière transformation. On le voit, les plantes sont de véritables magasins où s'accumulent les substances

nutritives. On peut donc dire qu'elles produisent continuellement et sans cesse et que, par contre, le propre des animaux est de consommer ; cela constitue l'admirable et merveilleuse solidarité de tous les êtres de la création.

Les phénomènes habituels de la nature sont généralement l'objet d'un examen superficiel, et par suite on ne cherche pas assez à s'en rendre compte ; en contemplant un paysage, l'aspect du feuillage et des fleurs, la fructification qui leur succède après l'intéressante production des organes qui se développent sous nos yeux, par les influences diverses de l'atmosphère, ne nous laissent pas le temps d'étudier les scènes qui se passent à notre insu dans l'intérieur même du sol.

C'est là cependant qu'il est permis de découvrir le secret de l'existence de la plante. Là s'implantent les racines qui s'attachent au sol où elle doit trouver sa nourriture, là se puise la sève qui doit monter par d'imperceptibles canaux dans les tissus capillaires des fleurs, la sève qui, après avoir gonflé les bourgeons, a amené la formation des feuillages, première parure du paysage avant l'apparition des fleurs.

Si les plantes, comme je le disais plus haut, ne possèdent pas le sentiment, on ne peut nier qu'elles aient leurs affinités et leurs sympathies, et qu'elles sachent parfaitement choisir le sol qui est le mieux approprié à leur nature, qu'elles se dirigent d'elles-mêmes vers les veines de terrain où la nourriture leur est plus facile et plus abondante. Obéissant à

cette loi qui est une condition essentielle de leur existence, dans les contrées froides, leurs racines sont généralement profondes, tandis que, dans les pays chauds, elles affleurent le plus habituellement le sol, à tel point même que souvent elles produisent à la partie inférieure de la tige des racines adventives. Cela est si vrai que lorsque cette production existe à la base des grands arbres, dans la zone torride, on voit utiliser ces racines comme pont de cordages pour la traversée des rivières et des torrents. Nous voyons dans nos serres chaudes la tribu si intéressante des orchidées soumise à la même loi, avec cette seule différence que celles qui sont épiphytes plongent leurs racines dans l'atmosphère, tandis que les autres s'implantent dans la terre pour lui demander une nourriture plus substantielle. Livrée à elle-même, chaque plante profite des circonstances qui lui sont favorables pour accomplir sa période de végétation. Chez certaines plantes aquatiques, le développement est si rapide et dans de telles proportions, qu'il exclut les autres espèces; au milieu de nombreuses racines surgissent une multitude de tiges qui, à leur tour, donnent naissance à des colonies entières d'une même espèce. Lorsque l'on remarque à la surface des eaux les splendides fleurs des nymphæas se balançant gracieusement au gré des flots il n'est pas possible d'imaginer les luttes souterraines qu'elles ont eues à soutenir avant de s'emparer du cantonnement qu'elles occupent.

D'autres plantes, qui vivent sur les rivages des mers, ressemblent à de véritables crochets ou crampons, elles pénètrent dans les fissures de la falaise ou de la pierre à demi submergée, d'où s'échappent leurs tiges de verdure et leurs rubans colorés des nuances les plus diverses. Il faut étudier avec soin les différentes dispositions des plantes pour que leurs fonctions les plus curieuses ne restent pas voilées à nos yeux et, en même temps, pour connaître les lois que la Providence a dictées à chacune d'elles et dont la nature ne dévie jamais.

En parcourant les diverses contrées du globe, en comparant les productions de chaque climat différent, il est impossible de ne pas constater qu'elles offrent le contraste le plus complet ; chaque espèce s'est strictement conformée au milieu dans lequel elle s'est développée. Sous un beau ciel, échauffées par un soleil vivifiant, elles se montrent nombreuses, revêtues de splendides feuillages, parées des fleurs les plus brillantes, mais partout où se fait sentir l'abaissement de la température, où sévissent les rigueurs de l'hiver, la luxuriance de la végétation disparaît, le nombre des espèces diminue et abandonne la place à celles-là seules qui sont douées d'une robuste rusticité.

Dans nos climats tempérés, il faut l'influence de l'air et de l'humidité jointe à la douceur de la température quand arrive le printemps, pour faire passer les graines de l'état d'inertie à la vie active ; c'est ce que l'on nomme le phénomène de la germination.

Dès que se manifeste le réveil de la nature, apparaissent les bourgeons d'où bientôt sortiront les feuilles qui ont à remplir les plus importantes fonctions dans la végétation des plantes, par leurs pores la plante reçoit la nourriture atmosphérique. Ces ouvertures microscopiques, sur les deux surfaces qui composent les feuilles les aident à puiser dans l'air les éléments de la vie. La diversité de leurs dispositions est des plus variées et des plus curieuses; opposées dans l'érable, on les trouve alternes dans l'orme, elles se montrent en spirale dans le poirier. Les unes, insensibles à la clarté et à la chaleur du jour, restent constamment étalées; d'autres plus impressionnables s'endorment le soir et ne se réveillent qu'avec le retour de la lumière du jour. Le peintre qui veut rendre leur coloris doit emprunter à sa palette toutes les nuances de vert, de jaune, de pourpre et de rose, mêlées souvent à l'éclat de l'argent. C'est ainsi seulement qu'il pourra essayer de rendre dignement les bégonias, les caladiums, et les graminées qui se dessinent en gracieux rubans panachés.

Pour obtenir toute leur puissance de végétation, les plantes puisent évidemment dans le sol une partie importante de leur nourriture, mais l'air leur apporte également des aliments indispensables; l'oxygène, l'azote, l'hydrogène, c'est-à-dire les éléments gazeux, combinés avec le carbone, fournissent aux plantes, aussi bien qu'aux animaux, tout ce qui

est essentiel au développement et à la conservation de la vie.

Nous ne sommes plus au temps où, abandonnant la réalité pour la fiction, on recherchait dans les descriptions fantaisistes des poètes l'origine des fleurs; alors la violette naissait sous les pas d'Io, et son parfum la consolait de sa cruelle métamorphose. Vénus, peu sensible aux légitimes amours de Vulcain, ne se laissait attendrir que par les couronnes de fleurs que le Dieu déposait à ses pieds, et par les charmantes guirlandes dont il parfumait son séjour.

Aujourd'hui, sans recourir à la fable, sans rien emprunter à la mythologie, la nature mieux comprise nous livre un vaste champ d'étude, et quand nous nous arrêtons à l'épanouissement d'une fleur et aux phénomènes qui le précèdent, nous assistons à un spectacle d'autant plus remarquable, qu'il en existe de semblables pour toutes les saisons, pour toutes les contrées, pour tous les climats.

Après nous avoir offert sa fleur, la plante doit parcourir plusieurs périodes intéressantes parmi lesquelles il faut placer, en première ligne, la fécondation et par suite la fructification des fleurs qui, à l'état sauvage, s'opère naturellement sous les rayons vivifiants du soleil levant. C'est alors que se manifeste leur existence; souvent la fleur, bercée par le souffle du vent, se penche, et ainsi le pollen peut librement tomber sur des pistils alongés, mais bientôt elle se redresse et des fruits viennent succéder à des fleurs favorablement inclinées. Parfois

on remarque des plantes qui ferment leurs calices si la pluie menace de les inonder, le pédoncule les incline et les gouttes d'eau, glissant sur les feuilles, descendent au pied de la plante à laquelle elles fournissent un arrosement salulaire, sans entraîner son pollen et sans mouiller son pistil.

Il arrive fréquemment que des plantes de sexes différents vivent séparées les unes des autres par de grandes distances. Le vent se charge alors de transporter les éléments de la fécondation et, à travers les plaines et les coteaux, les lacs et les forêts, les dirige vers les calices heureusement disposés pour les recevoir. Tels sont, parmi beaucoup d'autres, les dattier du Sahara. Chez les plantes unisexuées, qui fleurissent avant l'apparition des feuilles, le pollen est si abondant, qu'il fait l'effet d'un véritable nuage. Les insectes se chargent également de transporter les plus doux secrets de la nature.

Après les ardeurs d'une chaude journée, quand la nuit vient répandre sur toute la nature une salulaire fraîcheur, l'homme, aussi bien que tout ce qui constitue le règne végétal, prend un repos nécessaire et remet au lendemain le développement des principes de la vie. Les fleurs les plus ordinaires souvent sont assujetties à cette loi du repos ; dans un grand nombre de plantes on voit les feuilles protéger les fleurs pendant la nuit et ne s'endormir qu'après avoir dressé autour d'elles un abri protecteur. Tel est le trèfle incarnat dont les fleurs entourent les riches corolles. J'ai à peine besoin de faire

observer que c'est aussi pendant l'obscurité que la plupart des plantes répandent des émanations qui parfument les nuits d'été, et que l'air transporte à de grandes distances.

Jusqu'à présent, nous n'avons examiné que les phénomènes qui précèdent l'épanouissement de la fleur, et déjà les diverses métamorphoses qu'elles a subies nous ont offert des observations intéressantes ; mais il nous reste à étudier d'autres phénomènes plus curieux et plus variés ; je veux parler du fruit qui succède à la fleur ; il est formé de deux parties essentielles, la graine et ses enveloppes protectrices. Rien au monde ne peut donner une idée de la structure intéressante des fruits, avec leurs cases, leurs cloisons, leurs supports, leurs membranes, leurs enveloppes aussi bien appropriés aux besoins de la plante qu'à la sécurité de la graine. Ce qui est surtout remarquable dans les fruits charnus, ce sont les transformations qui s'élaborent dans le tissu cellulaire à mesure que le fruit approche de la maturité. Dans chaque espèce se développent des principes absolument différents ; chez les uns la pulpe est sucrée, acide, parfumée, chez les autres on trouve, comme dans la coloquinte, une saveur d'une grande amertume. Quelquefois la sève se transforme en une amande huileuse, farineuse et nourrissante, comme dans l'amandier et le noisetier.

Le coup-d'œil d'ensemble que je présente sur la vie de plantes, ne comporte pas une analyse complète de leur floraison et de leur fructification. Je

me borne donc à des indications sommaires pour aborder en quelques mots l'examen du mode de végétation des arbres de première grandeur. Ils ont assurément une vie qui leur est propre et, si nous observons ce qui se passe dans les forêts primitives, nous remarquerons une loi d'alternance qui se développe lentement, mais progressivement, et qui doit employer quatre ou cinq siècles pour accomplir sa rotation. C'est ainsi que l'on assiste à la lutte entre les arbres à feuillages larges et caduques avec la nombreuse famille des conifères, et sur beaucoup de points les chênes et les hêtres ont été chassés par droit de conquête. Tout autour de nous, certaines essences d'arbres qui, dans les siècles précédents, fournissaient une vigoureuse végétation, doivent être remplacées dans l'aménagement des bois, parce que le terrain se refuse à les reproduire dans des conditions convenables. En général, la limite septentrionale où croissent naturellement les arbres, s'éloigne du Nord et s'avance graduellement vers le Midi. On remarque que le bouleau dépérit en Islande, et, si l'on marche jusqu'au nord de la Laponie où la végétation est actuellement nulle, on y trouve des vestiges de forêts qui y ont existé. Dans certaines forêts de la Suède le tremble prit d'abord souverainement possession du sol, puis quelques mélèzes vinrent s'y mêler en même temps que les chênes, et maintenant y apparaissent les hêtres qui, suivant toute probabilité, y constitueront assez prochainement l'essence dominante.

D'un autre côté, les arbres ont à payer un tribut onéreux à l'invasion des plantes parasites dont la plupart s'accommodent de tout. Sans tenir aucun compte des espèces, elles s'acharnent indistinctement sur toutes celles qui ont le malheur de se trouver à leur portée. Le nombre des plantes qui vivent ainsi de la substance des autres, en les épuisant, est considérable, mais parmi elles le lierre est la plus répandue dans notre climat. Il se fixe aussi bien aux ruines et aux rochers qu'aux arbres de nos forêts, mais, quoi qu'il en soit, il est bien loin d'avoir l'incroyable végétation des lianes des tropiques, qui enlacent et serrent si fortement les arbres, qu'elles les étouffent et que souvent on trouve encore le bourreau verdoyant sur les débris de la victime morte d'épuisement. Une culture courageusement suivie peut seule parvenir à extirper des végétaux qui se sont emparés de longue date d'un terrain où ils se sont naturellement implantés, et encore ne réussira-t-elle qu'à la condition de proportionner ses efforts à la multiplicité des plantes qu'il s'agit d'attaquer. Toutefois, il faut reconnaître que l'homme parvient surtout à faire disparaître les plantes sauvages dans les contrées tempérées où le climat lui donne l'énergie vitale qu'il refuse dans la même mesure aux végétaux. Mais, sous les tropiques, au milieu de la zone torride, où l'habitant est énervé par une chaleur accablante, et par la tiédeur humide de l'air qu'il respire ; où les plantes, au contraire, rencontrant toutes les conditions favorables à la végétation, se

développent avec une vigueur inconnue partout ailleurs, ses efforts, même les plus persévérants, deviennent inutiles.

Les espèces sauvages se multiplient si rapidement, tant de germes engourdis remplacent immédiatement les espèces vaincues, que la lutte est inégale, et les plantes qui cherchent entre elles les moyens de se supplanter, unissent leurs efforts pour résister ensemble à l'ennemi qui veut les détruire. Rien, dans les climats tempérés, ne peut être comparé à l'exubérance de végétation qui se manifeste dans les régions chaudes du globe, où l'eau vient humecter le sol en quantité suffisante pour fournir l'alimentation aux nombreux groupes de plantes qui, par la magnificence de leurs feuillages, dérobent la vue de la terre aux yeux des voyageurs. Là les forêts sont d'autant plus épaisses, que les arbres ne sont pas exposés, comme ceux de nos bois, à tomber périodiquement sous la hache du bûcheron. Ils datent leur âge des dernières révolutions du globe, et servent de support à des orchidées merveilleuses, à des bégonias et à ces lianes envahissantes qui essayent en vain de triompher de leur vieillesse et de les étouffer.

L'Europe, de son côté, nous fournit, pour certains arbres, de mémorables spécimens de longévité, les uns, comme le chêne d'Allonville, en Normandie, sont disposés, depuis deux cents ans, de manière à servir de chapelle ; et, si l'on tient compte, pendant un temps donné, de l'épaisseur moyenne du développement des couches ligneuses, on arrive à lui assigner

l'âge de 870 ans. D'autres, en Ecosse, sont considérés comme ayant 4400 ans. Je pourrais citer encore, au milieu de beaucoup d'autres excessivement remarquables, le chataignier de l'Etna qui, dit-on, présente un diamètre de 17 mètres ; puis le vieux chêne de Hasbruch et le hêtre colossal de Dodersdorf, dans le Holstein, qui sont de véritables géants du règne végétal. En s'éloignant de l'Europe, on voit encore le ficus religiosa de l'île de Ceylan, datant, d'après des calculs qui paraissent positifs, de l'année 288 avant l'ère chrétienne ; il aurait donc aujourd'hui 2,148 ans.

Il n'est pas nécessaire d'entrer dans de plus amples développements pour démontrer que les végétaux jouent un grand rôle dans le merveilleux travail de la création, et que leurs transformations naturelles offrent un sujet d'études dont la science ne doit pas se désintéresser ; il a suffi, pour s'en convaincre, de jeter un rapide coup-d'œil sur la vie des plantes et sur les diverses métamorphoses qu'elles ont à subir avant d'acquiescer naturellement leur complet développement ; et maintenant il y aura un véritable intérêt à passer en revue les soins minutieux auxquels la science horticole a dû recourir pour réunir sous nos yeux les végétaux les plus précieux de toutes les parties du monde, et surtout pour leur conserver, dans une certaine mesure, la végétation luxuriante, dont elles jouissent dans leur pays natal. Ces observations feront la matière d'un second chapitre.

DE L'ALTERNANCE

DANS LES FORÊTS

Par M. le Comte DE GOMER.

(Séance du 14 Mars 1873).

Les observations qui se sont produites par suite de l'opinion que j'ai émise précédemment, d'une manière tout-à-fait incidente, sur les modifications qui se sont opérées naturellement dans certaines forêts de la Suède et de la Norwége, m'imposent l'obligation de développer les principes qui me paraissent jeter une éclatante lumière sur la question controversée. Après avoir parlé des forêts séculaires, qui avaient vu les arbres dont elles étaient peuplées primitivement remplacés par d'autres essences d'arbres, j'ajoutais que, tout autour de nous, certaines essences d'arbres qui, dans les siècles précédents, fournissaient une vigoureuse végétation, devaient être remplacés dans l'aménagement des bois, parce que le terrain se refusait à les reproduire dans des conditions convenables.

Il s'agit là de faits incontestables, qui ont reçu la sanction de l'histoire et qui sont constatés chaque

jour par tous ceux qui s'occupent de l'administration des bois avec l'esprit d'observation et en même temps avec le désir d'obtenir de leur exploitation la meilleure somme de revenu possible. Une seule chose est donc à démontrer : la cause qui produit de semblables phénomènes ; et cette question présente la plus grande importance, car si la nature nous impose, pour tout ce qui appartient au règne végétal, une loi fondamentale, il faut sans hésitation nous y conformer, sous peine d'éprouver les plus amères déceptions et de courir à la ruine.

Or, pour suivre la loi de la nature, il faut parfaitement se rendre compte des conditions dans lesquelles elle se présente ; c'est ce que je vais essayer de faire, en mettant sous vos yeux les travaux intelligents de l'agriculture, guidée par la science à l'aide de laquelle elle a obtenu, dans la culture des céréales et des autres plantes utiles, des résultats dont on ne pouvait concevoir l'idée dans les siècles précédents ; puis je demanderai à l'arboriculture fruitière d'utiles renseignements sur les expériences authentiquement constatés pour le remplacement fréquent des arbres que leur abondante fructification amène promptement à l'état de caducité. Enfin, arrivant aux arbres de première grandeur, pour lesquels les substances minérales contenues dans le sol sont l'une des conditions essentielles de végétation, je consulterai les analyses chimiques pour connaître non-seulement les éléments minéraux fournis par l'incinération de chaque essence, mais encore dans

quelle proportion les arbres de différentes essences s'assimilent les substances dont chacune d'elles est spécialement avide.

Tel sera, sommairement indiqué, l'ordre suivi dans l'exposition des principes sur lesquels repose la végétation des plantes, et déjà, des prémices posées, on pourrait conclure qu'en connaissant l'analyse du sol, il serait possible d'établir le bilan de la vie d'un arbre.

L'alternance est une loi fondamentale pour le règne végétal. Les Romains avaient reconnu la nécessité de s'y conformer, aussi bien que les Celtes et les Gaulois lorsqu'ils vivaient en nomades; après s'être fixés pendant plusieurs années dans un endroit où ils cultivaient les céréales, quand ils reconnaissaient que la terre était épuisée, ils s'en éloignaient pour opérer de la même manière sur un autre point; de nos jours encore, les tribus nomades de l'Algérie suivent les mêmes errements. Tacite dit, en parlant des Germains qui adoptaient également ces principes, « *arva per annos mutant, superest ager.* »

A l'époque actuelle, on ne s'est pas contenté de constater des faits universellement reconnus. La science, avec de persévérantes recherches, a mis au jour les causes qui les produisaient; elle a d'abord retrouvé la trace d'une infinité d'espèces végétales qui ne sont pas parvenues jusqu'à nous, ou qui du moins ont perdu leurs dimensions primitives. Il en a été de même pour les animaux dont un grand

nombre d'espèces ont disparu pour faire place à des espèces nouvelles.

Ces découvertes me permettaient de dire dans une autre circonstance : « Si la nature a paru renier
« quelques-unes de ses relations, elle a voulu en
« conserver les spécimens dans ses archives, et les
« couches superposées qui forment l'enveloppe de
« la terre, contiennent tout un musée rétrospectif
« de végétaux et d'animaux à l'état fossile; ils y
« sont disposés dans leur ordre d'apparition, les
« plus récents vers la surface, les plus anciens vers
« la profondeur, les cataclysmes et les bouleverse-
« ments du globe n'ont amené aucun changement
« à la régularité de cette superposition, et c'est à
« l'aide de ces faits que l'on est parvenu à détermi-
« ner d'une manière exacte l'époque de leur exis-
« tence. »

Ces faits apportent, dans une certaine mesure, leur concours à la thèse que je cherche à développer, mais il faut, pour arriver à mon but, entrer, suivant une expression restée célèbre, dans les entrailles de la question. Remarquons d'abord que le progrès dans les sciences ne peut se produire que successivement et non par un coup de baguette magique; il exige le concours successif de plusieurs générations dirigeant leurs efforts vers le même but. C'est ainsi seulement que l'esprit humain découvre ce qui jusque-là était voilé à tous les yeux.

L'agriculture, chargée de pourvoir à nos besoins les plus indispensables, a dû, pour remplir sa mis-

sion, rechercher les moyens les plus puissants de production et s'est adressée à la science chimique pour apprendre d'abord à placer ses semences dans les terrains convenables à chacune d'elles, et ensuite pour connaître les conditions nécessaires pour entretenir la fertilité du sol. De là est née la méthode universellement adoptée des assolements, parce qu'il est reconnu que l'épuisement de la terre est non pas général, mais spécial, et que par suite chaque plante enlève à la terre les éléments solubles et constitutifs qui sont nécessaires à sa bonne végétation. Cela démontre qu'il faut indispensablement varier les cultures pour mieux utiliser les forces productrices de la terre ; dans le système contraire, évidemment, la nature est victorieuse et la terre perd chaque jour sa puissance de production. Pour entretenir la fertilité, il faut rendre à la terre l'équivalent de ce que les récoltes lui enlèvent. C'est là où l'intervention de la science a été des plus heureuses. Ses analyses ont permis de se rendre exactement compte des éléments minéraux contenus dans le sol et de leur proportion, et comme toutes les plantes ne puisent pas dans la terre les mêmes matières inorganiques, le cultivateur intelligent, connaissant scientifiquement les éléments absorbés spécialement par telle ou telle plante, a pu, avec certitude de succès, placer chaque plante dans le terrain approprié à sa nature.

Dans les plantes cultivées, l'action des matières inorganiques est immédiate, elles s'accumulent dans

leurs tissus, se combinent avec les acides qu'elles y rencontrent et se solidifient. C'est ainsi que la chaux, la potasse, la silice, etc., se transforment en carbonates, sulfates, phosphates, oxalates, etc., etc., sels qui donnent plus ou moins de solidité aux tiges, aux feuilles et aux fruits.

Mais les proportions dans lesquelles les plantes absorbent les matières inorganiques sont très-variables. Les unes y absorbent plus de silice que de chaux, les autres y puisent principalement de la soude ; enfin, quelques-unes, ne végètent convenablement que lorsqu'elles peuvent s'approprier une notable quantité de phosphate terreux. De ces principes, Macaire a déduit cette opinion, que « les plantes de la même espèce ne peuvent se succéder sur le même terrain, car elles ne trouvent plus dans la couche végétale les aliments dont elles ont besoin ».

La science a permis à l'agriculture de donner un démenti à cette théorie absolue, d'abord par les assolements et ensuite par les engrais naturels et chimiques à l'aide desquels elle peut procéder par voie d'amendements, c'est-à-dire en fournissant au sol les éléments qui lui manquent, soit par sa nature, soit par l'épuisement spécial causé par les récoltes.

L'expérience a prouvé que les plantes épuisent plus ou moins la terre, selon qu'elles enfoncent plus ou moins profondément leurs racines dans le sol, et aussi selon la vigueur avec laquelle elles se déve-

loppent, de sorte que l'on peut scientifiquement conclure que la faculté épuisante des plantes est en raison directe de la vigueur de leurs racines et de leurs tiges. Cette théorie mise en pratique a motivé pour les céréales des assolements qui s'établissent par une rotation de trois, quatre et cinq années, mais que lorsqu'il s'agit de plantes fourragères, de luzerne par exemple, avec ses racines profondes, on ne doit les ramener qu'au bout de 20 et même de 25 ans.

Les principes que je viens de rappeler s'appliquent à tout ce qui appartient au règne végétal, ils forment un ensemble de lois auquel les arbres sont soumis comme toutes les plantes qui empruntent au sol les éléments de leur végétation. Il faut même remarquer que, dans les forêts, les arbres exigent plus de la terre que les plantes dont les racines affleurent le sol, en effet, celles-ci trouvent dans l'atmosphère l'oxygène et le carbone dont leurs racines reçoivent l'influence bien plus facilement que celles des arbres, beaucoup plus profondément enfoncées. Il résulte, d'un autre côté, pour les arbres, par suite de leur situation différente, une action moins efficace des agents extérieurs, la lumière, la chaleur et l'électricité; ils demandent donc nécessairement les principaux éléments de leur végétation au sol dont la nature chimique leur fournit les composés minéraux inorganiques, tels que phosphate de chaux, potasse, chaux et enfin les matières azotées, car Bousingault

a démontré que le sol est détenteur de l'azote assimilable.

Il est de toute évidence que dans ces conditions les arbres, par leur végétation souterraine, produisent dans un temps donné l'épuisement du sol ; mais il ne se manifeste complètement pour eux qu'après des périodes si longues, qu'il n'est pas donné à l'homme, ni même à plusieurs générations successives, d'être témoins de ces changements. C'est par suite de cette considération que j'ai été amené à dire qu'il fallait souvent 4 à 5 siècles pour manifester dans les forêts la loi d'alternance.

Quoi qu'il en soit, il est impossible de ne pas reconnaître que, pour les forêts, aussi bien que pour tout ce qui appartient au règne végétal, la culture longtemps prolongée d'une même espèce de plantes, sur le même terrain, amène inévitablement l'épuisement du sol, et avec lui l'affaiblissement de la plante et la pauvreté croissante des récoltes. Ce résultat est d'autant plus sensible, que les réunions d'individus de même espèce sont plus nombreuses et plus homogènes. Dans la nature, c'est-à-dire lorsque les végétaux sont abandonnés à eux-mêmes, comme dans les grandes agrégations végétales qui constituent les forêts vierges et ne sont pas exploitées par l'homme, la persistance est en apparence indéfinie, ou du moins l'épuisement est infiniment long à se produire. On le comprend facilement parce que, d'abord, l'entremêlement des espèces corrige les mauvais effets de chacune sur la composition du sol ;

de plus elles se déplacent naturellement et nous donnent par là même l'exemple de substituer une essence à une autre pour leur régénération. Nous saisissons encore mieux ce résultat quand nous observons que dans les forêts vierges tous les produits de la végétation, sans exception, retournent à la terre dont leur substance a été tirée ; mais lorsqu'il s'agit d'une forêt que l'on exploite, dont on tire du bois de construction et de chauffage et souvent bien d'autres produits, le fonds évidemment subit le sort de toutes les terres en culture et à la longue s'épuise complètement. Il est donc de la plus grande urgence que l'exploitation des forêts soit gouvernée conformément à cette loi générale, car là, il n'est pas possible d'opérer comme on le fait tous les jours dans les jardins, en changeant la terre elle-même lorsqu'il s'agit de replanter des arbres de même essence.

Il est du reste à remarquer que les exigences de la physiologie végétale sont bien plus faciles à constater dans les jardins pour les arbres fruitiers, que dans les forêts pour les arbres de première grandeur. Les soins de culture donnés aux arbres dans les jardins les amènent bien plus promptement à la plénitude de leur végétation, que les arbres forestiers, livrés à eux-mêmes et implantés dans un sol durci par les siècles et par la multiplicité des racines qui s'entre-croisent dans tous les sens.

D'un autre côté, les arbres des jardins, ceux en espaliers principalement, sont traités, pour les formes qu'on leur donne et pour la taille qu'on leur

fait subir, de manière à abrégér considérablement leur existence ; en effet, on impose à l'arbre des fantaisies et des caprices de formes auxquelles souvent sa végétation et sa croissance se prêtent difficilement, puis on arrive, à l'aide de mutilations successives, à faire fournir à l'arbre, à un pêcher, par exemple, une abondance de fruits hors de toute proportion avec ses conditions de végétation (300 ou 400 pêches sur un seul arbre). Une récolte semblable se prolonge pendant un petit nombre d'années (15 à 20 ans) ; on a joui promptement, abondamment, grâce à une taille qui a eu le plus souvent pour but et pour résultat de mettre l'arbre à fruit, plutôt que de tailler à bois, c'est-à-dire en vue d'obtenir une belle végétation pour les années suivantes. Bientôt l'arbre est épuisé, il durcit et il faut le remplacer.

Cette excursion dans le domaine de l'horticulture et de l'arboriculture fruitière était nécessaire pour montrer que, dans le cours de son existence, un horticulteur voit succéder les unes aux autres trois ou quatre générations d'arbres, et c'est ainsi qu'on a constaté, avec la plus complète certitude, la nécessité de changer les essences de place, ou de renouveler complètement la terre. La science, à son tour, a déterminé, ainsi que je l'ai indiqué plus haut, les causes de la prostration de fertilité du sol, si on ne procède pas comme je viens de le dire ; elle a également, par des analyses chimiques, donné les calculs exacts des proportions d'éléments minéraux

contenus dans les produits de la végétation arborescente.

Par l'incinération des végétaux on obtient des sels solubles composés de carbonate de potasse et de soude, de sulfate et de chlorure en petite quantité. Les matières insolubles des cendres renferment : 1° la silice qui est en quantité variable de 1 à 10 0/0; 2° la chaux dont les proportions varient de 30 à 42 0/0; 3° l'acide phosphorique dont les proportions sont très-variables de 1,62 à 10,9 0/0.

Par suite de ces premières données générales, on comprend déjà combien il est important de confier les diverses essences d'arbres aux terrains qui contiennent des éléments dont ils sont spécialement avides. Ainsi, pour la plantation de certains arbres dont les cendres fournissent la potasse en quantité notable, on devra les faire succéder à des arbres qui n'en sont pas avides, car cette substance n'existant pas dans l'air et ne se trouvant qu'en petite quantité dans le sot, si on ne procédait pas par voie d'alternance, la végétation deviendrait nulle.

Pour certaines essences d'arbres que je vais indiquer, si on procède par 100 grammes de poids, la décomposition des divers éléments minéraux trouvés dans les cendres se mesure ainsi :

<i>Pour le chêne (écorce).</i>	<i>Hêtre (écorce).</i>
17,32 potasse et soude,	5,09 oxydes métalliques et
37,55 chaux,	magnésie,
5,55 oxydes,	32,95 chaux,
33,92 acide carbonique,	4,10 acide phosphorique,
5,66 diverses.	26,71 acide carbonique,
100,00	7,00 silice,
	23,90 sels solubles.
BERTHIER.	99,75
<i>Charme (écorce).</i>	<i>Tilleul (écorce).</i>
34,50 sels solubles,	20,60 potasse,
59,00 carbonates terreux,	60,31 chaux,
4,50 phosphates,	8,03 magnésie,
2,00 pertes et diverses,	4,01 acide phosphorique,
100,00	2,27 silice,
	4,28 diverses.
BERTHIER.	100,00 HOFFMANN.

Je pourrais citer également les résultats des analyses sur l'aubier, le liber, le cœur et les branches du chêne, de manière à présenter un travail d'ensemble. Je m'en abstiens pour éviter des détails fatigants; ceux qui précèdent suffisent pour démontrer que les arbres puisent leur alimentation dans le sol en s'assimilant des quantités notables d'éléments minéraux, et que, d'un autre côté, les arbres d'essences différentes, non-seulement absorbent dans des proportions très-variables les éléments semblables, mais s'assimilent chacun de leur côté des éléments spéciaux.

Je ne puis cependant résister au désir de citer le

calcul qui a été fait d'après les résultats des analyses sur un chêne de 25 solives, ou en d'autres termes mesurant 2 m. $1\frac{1}{2}$ cubes. Son poids sera de 2,925 kil. il fournira 3 p. 0/0 de cendres, c'est-à-dire 77 k. 758 ; et, comme suivant les expériences de M. Berthier sur un chêne de la Somme, la cendre produit 7 p. 0/0 d'acide phosphorique, il s'ensuit que le chêne de 25 solives produira 5 kil. 442 gr. d'acide phosphorique, sans aucun préjudice des autres éléments chimiques contenus dans la cendre. Il est parfaitement inutile de faire remarquer l'importance d'un pareil résultat au point de vue de l'épuisement spécial du sol.

CONCLUSION :

Dans l'exposé que je viens de présenter, les faits d'alternance dont l'histoire fait mention dans la plantation de certaines forêts de la Suède et de la Norvège, concourent, avec les expériences pratiques faites chaque jour par l'agriculture et l'arboriculture fruitière, à démontrer la nécessité de se conformer aux exigences de la physiologie dont la première entre toutes est la loi d'alternance, partout où l'on cherchera à obtenir de bonnes conditions de végétation ; d'ailleurs, la science, par les analyses chimiques, dont je viens d'indiquer quelques résultats, a montré les éléments minéraux que chaque arbre doit trouver dans le sol pour fournir une végétation luxuriante ; mais par là même que ces éléments existent dans le sol en quantité souvent assez res-

treinte, il en résulte évidemment qu'à chaque génération d'arbres de même essence, et qui, par conséquent, doivent être alimentés par les mêmes substances, la proportion diminue jusqu'au jour où l'épuisement spécial étant complet, le sol se refuse à produire les mêmes arbres. L'histoire, la pratique et la chimie sont donc associées pour confirmer jusqu'à la plus complète évidence la loi d'alternance établie par la nature, et dont la science a résolu le merveilleux problème.



DISCOURS DE RÉCEPTION

De M. **ARNOUX**.

(Séance du 14 Février 1873).

Je vous remercie infiniment, Messieurs, de l'honneur que vous avez bien voulu me faire, en m'acceptant comme un des membres titulaires de l'Académie d'Amiens.

La majeure partie des travaux auxquels je me suis livré jusqu'à ce jour, ont été écrits au courant de la plume, suivant les nécessités du moment ou d'une polémique ardente; corrigés, la plupart du temps, sur les épreuves de journaux quotidiens; traitant presque toujours des questions abstraites d'économie commerciale, de tarifs douaniers et d'usages internationaux, ou d'études industrielles exigeant beaucoup plus de savoir pratique et technologique que de science et de pureté littéraire. Ces productions n'étaient pas, selon moi, suffisantes pour m'autoriser à solliciter vos suffrages; et je ne me serais point exposé à risquer cette épreuve dan-

gereuse, si je n'y avais été excité par des amis trop bienveillants m'ayant assuré que je pouvais en outre invoquer en ma faveur quelques connaissances scientifiques et artistiques. Mais, par un hasard regrettable, si j'ai toujours pratiqué les arts, et spécialement la peinture, c'est justement sur ces sujets, bien dignes d'attraits cependant, que j'ai eu l'occasion d'écrire le moins souvent. Aussi, et pour combler une partie de cette lacune, je vous demande la permission de lire une brève dissertation sur l'art dans l'antiquité.

L'ART AVANT LA RENAISSANCE

Il est aussi impossible d'indiquer l'origine du dessin, que de fixer l'idiome dont se servirent les êtres humains qui échangèrent leurs premières pensées.

Celui qui, du geste dans l'air, décrivit une forme quelconque, et, du bout d'un bâton sur le sable ou d'une craie sur la roche, indiqua cette forme par un trait, celui-là fut le premier dessinateur.

Le geste est un dessin en action.

Le geste démonstratif est le langage universel ; il a été pratiqué avant tous les idiomes.

Le dessin a précédé l'écriture. C'est par l'imita-

tion des objets, des figures et des signes hiéroglyphiques, que les peuples anciens ont transmis leurs pensées et leur histoire aux populations futures.

Il est dans l'essence de l'homme d'être dessinateur. On trouve chez tous les peuples, même les moins civilisés, les traces de cet art à l'état plus ou moins rudimentaire, plus ou moins conventionnel. Le sauvage faisant un arc, un casse-tête, polit le bois, l'entaille et le couvre de sculptures souvent merveilleuses, qui manifestent le développement de son intelligence et de son aptitude à la civilisation.

L'art ne saurait être créé par la seule impulsion mécanique ; il est l'expression suprême de la pensée, de la science, du génie et de la supériorité humaine.

Longtemps dominé par les exigences hiératiques, dans les contrées où il était asservi par les sectes religieuses, l'art fut réglementé et astreint à reproduire les symboles du culte dans les formes particulières et conventionnelles desquelles il lui était rigoureusement interdit de s'écarter. Privé de l'impulsion donnée par l'indépendance et la liberté, s'il n'a produit, à ces époques primitives, que des œuvres imparfaites, en dehors des règles de la science positive et académique, elles n'en sont pas moins des objets excessivement précieux pour l'étude de l'histoire de l'art et de l'archéologie.

C'est à tort que la Grèce a prétendu avoir été le berceau des beaux-arts ; et, selon Elms, qu'elle

attribuait la découverte du dessin à Dibutade, potier de Sicyone, dont Corée, sa fille, aurait tracé, à l'aide d'un charbon sur un mur, la silhouette de son amant partant pour un long voyage. La Grèce a transporté les arts et la civilisation en Italie, en Espagne, dans les Gaules, dans la Germanie et dans toute l'Europe ; mais elle-même les avait reçus de l'Inde, de la Phénicie et de l'ancienne Egypte.

La Grèce commençait à peine à naître, que l'Inde avait vieilli et que l'Egypte était en pleine civilisation artistique et industrielle : Sicyone, sa ville la plus ancienne, a été fondée 2069 avant J.-C. ; et c'est seulement à partir de 1350, date de ses temps héroïques, qu'Hercule institua les jeux olympiens et qu'eut lieu l'expédition des Argonautes, origine de sa puissance. Mais déjà, et depuis plus de sept cents ans, Sémiramis avait possédé le portrait de Nirus son mari, et fait peindre des figures d'animaux dans ses palais et sur les murs de Babylone.

Si la Grèce n'a pas inventé le dessin, elle a eu, ce qui vaut beaucoup mieux, le mérite immense d'avoir élevé, jusqu'à la plus grande perfection possible, le sentiment exquis de l'art et de la beauté des formes humaines.

L'art égyptien, primitivement introduit dans la Grèce, était soumis à des règles hiératiques et hiérarchiques : les personnages grandissaient de taille suivant leur position sociale ; ils étaient tous peints de profil et de couleurs plates, sans perspective linéaire et aérienne ; sans ombre ni lumière, ni dé-

gradation de coloris. Les couleurs, préparées dans une dissolution de gomme, étaient au nombre de six seulement : blanche, noire, rouge, jaune bleue et verte.

La statuaire était moins incorrecte : on cite, entre autres, une statue de marbre noir représentant Sésostris, 1450 avant J.-C., dont le travail ne laissait presque rien à désirer.

Par un effort suprême d'intelligence, les Grecs répudièrent les formes conventionnelles de l'art pratiqué par leurs prédécesseurs ; et, s'inspirant des beautés de la nature, ils créèrent cette sublime école de l'idéal dans le vrai, qu'aux époques postérieures aucun artiste n'a surpassée.

Phidias, le sculpteur divin, 440 av. J.-C., atteignit les limites de la perfection artistique, en exécutant le célèbre Jupiter olympien, la merveilleuse Minerve du Parthénon, statue d'or et d'ivoire, et une foule chefs-d'œuvre dont les débris, parvenus jusqu'à nous, attestent la puissance de son art, de sa science et de son génie incomparable.

Polyclète sculpta la Junon d'Argos ; Praxitèle et les autres émules de Phidias, en nombre considérable, produisirent cette multitude de statues, de bas-reliefs et d'œuvres d'art diverses dont ils ornèrent les théâtres, les temples, les palais et les places publiques.

La peinture, subissant l'entraînement et les progrès de la sculpture, vit naître Zeuxis, Apelles, Pamphile, Timanthe, qui donnèrent à cet art la sou-

plesse, le goût, l'idéal et la correction dont son dépourvues les productions de ce genre, antérieures à leur époque.

Ce fut de Périclès à Alexandre que les arts prirent le plus grand développement et s'élevèrent à la plus haute perfection.

Les Grecs, après avoir atteint le point culminant de la gloire, de la force, de la science, de la fortune et des arts, entrèrent dans une période de décadence ; ils dégénérèrent à ce point, que ces héros, ces anciens guerriers indomptables, refusant de porter les armes, même pour la défense de leur patrie, abandonnaient à des mercenaires étrangers la garde de leurs villes et de leur foyer, qui ne tardèrent pas à être conquis et dévastés par leurs ennemis puissants.

Vers 350, Philippe de Macédoine brûla l'Académie d'Athènes, saccagea les temples, les monuments publics et brisa les statues. Puis Capoue, Carthage, Corinthe et toutes les autres villes de la Grèce furent dévalisées et leurs richesses artistiques transportées à Rome.

La Grèce alors fut abandonnée par les artistes qui se réfugièrent en Asie, en Egypte et en Italie ; et le règne d'Auguste acheva la ruine des arts, dans ce malheureux pays.

Pendant les quatre premiers siècles de Rome, cette nation produisit peu ou point d'œuvres artistiques, excepté quelques statues et médaillons exécutés par des Etrusques.

Les Romains n'ont pas eu d'école d'arts ; ils se sont assimilés ceux des Etrusques et des Grecs ; cela tient, sans doute, à ce que, considérant avec mépris les hommes incapables de porter les armes, ils n'accordaient aucune estime à ceux qui se livraient à la pratique de la peinture et de la sculpture.

En 290, l'art était si peu exercé, à Rome, qu'on fut obligé d'y appeler des Etrusques pour exécuter et fondre une statue d'Apollon, dont le métal provenait des armes conquises sur les Samnites ; c'était 35 ans après la mort d'Alexandre et quand la Grèce avait atteint sa plus grande splendeur artistique. Plus tard les Romains, éclairés par leurs relations avec les Grecs, apprécièrent mieux la valeur de l'art ; et, lors de leurs conquêtes successives, ils rapportèrent à Rome les tableaux, les statues et tous les objets ayant une valeur artistique. Leurs connaissances en cette matière ne se sont pas, cependant, développées sans difficultés ; on cite, à ce sujet, un mot de Mummius, le vainqueur de Corinthe, qui, meilleur capitaine que bon artiste, s'adressant à ses soldats, chargés de transporter à Rome les œuvres des plus grands maîtres, leur dit : « Songez à ne rien perdre, à ne rien gâter ; sinon, on refera à vos frais tout ce qui manquera ou sera détérioré. »

C'est Claudius Marcellus qui, le premier, apporta à Rome les statues et les tableaux de la plus belle époque de l'école grecque ; ils provenaient de Syracuse et servirent à orner le Capitole.

Les Etrusques fournirent aussi une grande quan-

tité d'objets d'art aux Romains : Marius Flavius Flaccus, 250 avant J.-C., leur enleva 2,000 statues qu'il fit transporter dans Rome.

Malgré la possession de ces chefs-d'œuvre, les Romains paraissent avoir été plutôt admirateurs par imitation, par orgueil et par luxe, que par sentiment, par science et connaissance personnelle : ils appréciaient l'art surtout au point de vue décoratif ; ce qu'ils préféraient de beaucoup, c'était la grande et belle architecture, dont ils complétaient la décoration par la peinture et la sculpture. Cependant, leurs bazars immenses offraient constamment, à la convoitise des acheteurs, des œuvres d'art cotées à des prix fabuleux qui, à leurs yeux, en relevaient considérablement le mérite ; il y avait des tables de bois précieux, des lits d'écaille incrustés d'or, des vases grecs d'airain, des statues, des plats ciselés et des vases murhins, venant du royaume des Parthes, dont quelques-uns atteignaient le prix énorme de 300,000 francs de notre monnaie actuelle.

Les monuments et les statues élevés en grand nombre, sous le règne d'Auguste, autorisèrent certains historiens à lui donner le titre de restaurateur des arts ; mais, à cette époque, le style était abâtardi ; la statuaire et la peinture, faute d'encouragements intelligents, tombaient en décadence. Néanmoins, quelques années avant, on cite un Ajax et une Médée, peints par Timomaque de Bizance, et achetés par Jules César, moyennant 80 talents attiques, 200,000 fr. environ de notre monnaie.

L'une des principales causes du délaissement de la peinture sérieuse, fut le goût d'Auguste pour les tableaux de genre, dont il couvrait les murailles de ses appartements. Les grands seigneurs l'imitèrent, et les artistes, trouvant du profit à les exécuter, négligèrent ou abandonnèrent complètement la grande peinture historique.

Pline dit à ce sujet : « Ce n'est pas ainsi que nous
« apparaît la vénérable antiquité. Les grands maî-
« tres que nous regrettons se seraient fait scrupule
« d'embellir ainsi des murailles pour le plaisir
« égoïste d'un seul homme ; il leur fallait, à eux,
« des tableaux qui pussent porter leur gloire vers
« toutes les parties du monde, et non des peintures
« captives et enchaînées qu'on ne pourrait pas
« même sauver en cas d'incendie ; ou bien, s'il pei-
« gnaient ainsi, c'était pour l'ornement d'une ville
« entière, dans les temples de quelqu'un des grands
« dieux, ou sous des portiques destinés aux prome-
« nades d'un peuple ; car alors le génie était un
« effet public, et un bien dont la nature généreuse
« voulait faire part à toute la terre, Protogène
« n'avait qu'une cabane, et on ne trouvait pas une
« seule peinture dans toute la maison d'Apelles. »

Caligula ordonna de briser les statues des grands hommes, élevées par Auguste dans le champ de Mars ; il a eu la pensée d'anéantir la mémoire d'Homère, en faisant rechercher les manuscrits de l'Illiade et de l'Odyssée, qui, sous ses yeux, étaient lacérés et livrés aux flammes ; il trouvait fort ingénieux aussi

de faire enlever la tête des plus belles statues grecques, et de les remplacer par la sienne. A partir de cette époque l'art ne fit plus que décroître.

Néron prétendit avoir des goûts artistiques ; mais, élève de Sénèque et adepte de ses théories, repoussant la peinture et la statuaire du cercle des arts libéraux, il faisait principalement consister la beauté de l'art, dans la richesse de la matière et le volume du sujet ; il commanda sa statue, dont il fixa la taille à 110 pieds, et on lui fit un portrait de 120 pieds de hauteur.

Ce tableau singulièrement bizarre fut exécuté par un peintre nommé Amulius, connu par sa gravité tellement exagérée, qu'il ne quittait jamais la toge, même lorsque seul il peignait dans son atelier.

Néron, dans la pensée sans doute d'en augmenter la valeur, fit dorer une superbe statue de Lysippe, représentant Alexandre ; il fit aussi bâtir une maison toute dorée ; il porta enfin le dernier coup à la Grèce artistique, en faisant enlever du temple d'Apollon de Delphes, 500 statues de bronze et une grande quantité de statues de marbre restées dans les villes saccagées déjà par ses prédécesseurs.

« Autrefois, dit Pline appréciant cette époque,
« c'était la peinture qui avait la gloire de trans-
« mettre aux descendants la figure des ancêtres :
« aujourd'hui tout est changé ; on modèle sur des
« boucliers d'airain des simulacres d'argent qui
« n'ont jamais qu'une sourde ressemblance avec
« ceux qu'ils veulent représenter. Quant aux sta-

« tues, on se contente d'en changer les têtes, et les
« épigrammes qui courent à ce sujet sont assez pu-
« bliques. On aime mieux être regardé pour la ma-
« tière que d'être reconnu par la ressemblance ; et,
« cependant, nos galeries sont pleines de portraits
« de nos ancêtres, et nous honorons encore la pein-
« ture dans les images des autres, tandis que nous
« la méprisons pour nous-mêmes ; si bien que nous
« n'attachons de prix qu'à celles qui sont d'une
« assez riche matière pour que nos héritiers les
« fassent fondre, ou qu'un voleur les enlève à l'aide
« d'un nœud coulant ; et c'est ainsi que le grand
« art de la peinture s'en va. »

Pline disait vrai et disait juste ; l'art se mourait ;
il était étouffé par les orgies, la débauche et l'abais-
sement moral qui précèdent la ruine et annoncent la
chute des empires. La nation romaine en s'assimi-
lant les peuples qu'elle avait vaincus, ne s'était pas
seulement emparée de leurs richesses, de leurs
sciences, de leurs arts ; elle avait en même temps
subi l'influence de leurs vices et de leur corruption.
Enfants dégénérés de leurs ancêtres infatigables, les
Romains de la décadence, comme les Grecs de Dé-
mosthènes, étaient arrivés jusqu'à trouver impor-
tune, pour leurs épaules, la pesanteur d'un manteau
du tissu le plus fin ; et leurs soldats, sans cuirasse,
s'abritaient sous des tentes pour se garantir du hâle
du soleil et de l'intempérie des saisons : en un mot,
la nation romaine touchait à sa fin ; elle avait
vécu ! !.....

Puis vint l'époque terrible pendant laquelle les hordes de barbares se ruèrent à travers le monde civilisé ; et, comme un torrent irrésistible, bouleversèrent et anéantirent tout ce qu'elles rencontrèrent sur leur passage.

Attila, Alaric et Genséric se partagèrent Lutèce, Rome et Carthage.

Lorsque les flammes qui consumaient les villes, les bourgs et les campagnes furent éteintes, il sortit de ce cahos, de ces désastres, un peuple jeune, vigoureux, ardent, mais dont toute l'éducation était à faire.

Dans ce cataclysme, les arts furent anéantis : quelques artistes cependant suivirent Constantin à Byzance, où ils cultivèrent les sciences, jusqu'à l'époque de leur expulsion par Bajazet. Ces artistes, privés des beaux modèles de la Grèce, perdirent en peu de temps la tradition du correct et du beau ; ils créèrent cette école bizarre de formes toutes conventionnelles, longues et décharnées, ou courtes et grosses, sans principes d'anatomie, mais ornée d'émaux, d'arabesques, de rinceaux délicieux, et connue dans le monde artistique sous le nom d'art byzantin.

Les objets d'art introduits en France pendant les temps barbares et le moyen-âge, provenaient presque tous de Byzance ; ils étaient fort rares ; aussi, lorsqu'un religieux entraînait dans un couvent et y apportait quelques-uns des instruments destinés à la célébration du culte, on prenait note, avec soin,

qu'à son arrivée il avait donné un ciboire, une navette, des flambeaux, un reliquaire, ou tout autre objet émaillé, cloisonné ou en taille d'épargne, suivant l'usage de l'époque et orné de ciselures représentant des sujets religieux. Ces productions artistiques coûtaient fort cher ; elles étaient encore et souvent offertes comme des reliques, ou en souvenir de lointains et dangereux voyages, par les croisés et les pèlerins revenant de la Terre-Sainte.

Du cinquième au douzième siècle il n'y eut point, en France, de peintres ni de sculpteurs proprement dits ; ces arts étaient exercés par des ouvriers habiles qui décoraient les édifices publics et les habitations particulières. On trouve seulement, pendant ces siècles, quelques traces de l'art dans l'enluminure des manuscrits illustrés par des religieux et des artistes inconnus, même de leurs contemporains. On a pu voir à Amiens, lors de l'exposition archéologique de 1860, un manuscrit du huitième siècle, orné de quatre grandes miniatures, écrit en lettres d'or, sur parchemin pourpré, donné par Charlemagne à saint Angilbert, abbé de Saint-Riquier ; et un livre des Evangiles, avec fragments de dyptique en ivoire, donné également par Charlemagne au chapitre de l'église de Saint-Quentin.

Dans le huitième siècle, une tentative de régénération des arts fut faite par Charlemagne ; malgré ses guerres continuelles et ses expéditions lointaines, il fonda des écoles et il appela près de lui, à grands frais, des savants les plus célèbres de tous les pays.

Charlemagne, suivant l'historien Eginhard, avait étudié sous Pierre de Pise et Alcuin le Saxon ; il s'était beaucoup appliqué à la rhétorique, à la dialectique et surtout à l'astronomie ; mais il avait commencé trop tard à apprendre l'écriture et, bien qu'il s'essayât, dans ses moments de loisir, à tracer des lettres sur les tablettes qu'il portait toujours, il ne parvint à les former que d'une manière imparfaite. Il était musicien, il aimait passionnément, le chant grégorien et faisait sa partie au lutrain, mais en chœur et à mi-voix.

Charlemagne attachait une importance extrême au développement de l'éducation publique. Il visitait les écoles qu'il avait fondées ; il interrogeait lui-même les élèves et lisait soigneusement leurs compositions. Il lui arriva un jour, après une longue absence, d'examiner les jeunes gens dont il avait confié l'éducation au célèbre docteur Clément ; et, remarquant que les écoliers de basse condition présentaient des études exemptes de reproches, tandis que les fils des grands seigneurs ne lui soumettaient que des sottises ; il fit passer les vilains à sa droite et les nobles à sa gauche ; et, s'adressant aux premiers, il leur dit : « Mille grâces, mes fils, de ce que vous vous
« êtes appliqués de tout votre pouvoir à travailler
« selon mes ordres et pour votre bien. Maintenant,
« efforcez-vous d'atteindre à la perfection ; je vous
« donnerai de magnifiques évêchés et des abbayes,
« et toujours vous serez honorables à mes yeux. »
Puis, se retournant du côté gauche, il fronça le

sourcil et dit avec ironie : « Vous autres nobles, « fils de grands, délicats et jolis mignons, fiers de « votre naissance et de vos richesses, vous avez né- « gligé mes ordres et votre gloire, et vous vous êtes « livrés à la paresse, au jeu ou à de frivoles exer- « cices. » Après ce préambule, levant vers le ciel sa tête majestueuse et son bras invincible, il fulmina son serment ordinaire : « Par le Roi des Cieux, dit- « il, je ne me soucie guère de votre noblesse et de « votre beauté, quelle qu'admiration que d'autres « aient pour vous ; et tenez ceci pour dit, que si « vous ne réparez par un zèle vigilant votre négli- « gence passée, vous n'obtiendrez jamais rien de « moi. »

Si les volontés de Charlemagne eussent été exécutées suivant ses désirs, la renaissance des arts, ne devant se produire que sept siècles plus tard, aurait certainement datée de son époque, Mais, pendant les troubles qui suivirent son règne, les sciences retombèrent dans les ténèbres ; les hommes de génie, qu'à grand'peine il avait attirés en France, disparurent et n'eurent point de successeurs.

A la même époque, Adrien I^{er} et Léon III faisaient, à Rome, de puissants efforts pour encourager la culture des arts et des sciences ; ils avaient attaché à leur cour, par des largesses et des honneurs, les plus grands savants de l'Italie ; mais, tous les résultats si péniblement obtenus pendant le huitième siècle furent anéantis par la guerre, les incursions des Sarrasins, et aussi par le défaut d'encoura-

gement et de bon vouloir des Pontifes qui régnèrent ensuite.

C'est vers le onzième siècle que l'architecture d'abord, et la sculpture ensuite, commencèrent à renaître en Italie. La peinture, peu cultivée, se bornait à reproduire les tableaux byzantins, à fonds dorés, représentant des sujets religieux d'une austérité et d'une raideur extrême, d'une grande sécheresse de contours et sans proportions anatomiques ni principes de perspective.

Ce ne fut qu'au treizième siècle, 1240 à 1302, que le Cimabué osa s'affranchir de la tradition byzantine, en donnant à ses compositions une expression de grandeur et de vie qui le fit surnommer le Michel-Ange de son siècle.

Puis apparut le Giotto, fils d'un pauvre laboureur. — 1276 à 1326 — Comme tous les hommes prédestinés, sans autre modèle que la nature, il avait, en gardant les troupeaux, par la méditation et des essais incessants, trouvé, seul, la beauté du contour et la justesse de la ligne; il reproduisait sur les arbres et sur la pierre, tout ce qui se présentait à ses yeux.

Le Cimabue, dans une de ses promenades, surprit le Giotto dessinant des chèvres sur le sable; la fermeté et l'exactitude du dessin produisirent une impression telle sur le grand artiste, qu'il emmena immédiatement le jeune pâtre dans son atelier à Florence, où, en peu de temps, l'élève intelligent, atteignit et surpassa le talent de son maître.

Le Giotto repoussant hardiment tout ce qui était conventionnel dans l'école byzantine, supprima les fonds dorés et les types jusqu'alors admis pour la production des sujets religieux ; il les remplaça par des ciels et des études prises d'après nature. Cette rénovation, ramenant la peinture dans la voie de la science vraie, a fait, à juste titre, considérer le Giotto comme le fondateur de l'école moderne.

L'école de Giotto se maintint, sans beaucoup de progrès, jusqu'au quinzième siècle, époque des Michel-Ange, Léonard de Vinci, André del Sarte, Pérugino, Giorgione, Andréa Solari et autres précurseurs de Raphaël Sanzio, dont les premières œuvres apparurent au commencement du seizième siècle.

Ces grands artistes furent encouragés par les Médicis, Léon X, François I^{er} et les princes et grands seigneurs du temps, qui, tous, avaient des savants à leur suite, et des tableaux et des statues, dans les galeries de leurs palais.

Les Doges et le Sénat de Venise, la maison d'Este à Ferrare, les Visconti, les Sforce, Louis Lemore à Milan, luttèrent entr'eux de magnificence pour attirer à leur cour les hommes les plus savants et les plus célèbres ; ce fut, en un mot, la grande époque de la science et des arts..... *La Renaissance ! !* beaucoup trop connue pour qu'il soit nécessaire de la retracer ici.

Telle est, très-sommairement, l'histoire artistique avant le quinzième siècle ; il faudrait, pour la compléter, examiner les progrès de l'art dans l'Inde, en

Egypte, en Assyrie, chez les Etrusques et les autres peuples prédécesseurs ou contemporains des grands artistes de la Grèce; mais, il m'est impossible d'aborder et de traiter convenablement ces sujets, l'espace me fait défaut, et il ne m'est pas permis, Messieurs, d'abuser plus longtemps de votre patience et de votre indulgence.



REPONSE

AU

DISCOURS DE RÉCEPTION DE M. A. ROGER

Par M. DE BEAUSSIRE, Directeur.

(Séance du 14 Février 1873.)

MONSIEUR,

La tâche qui m'échoit aujourd'hui de vous souhaiter la bienvenue au nom de l'Académie, et de lui rappeler vos titres, m'est rendue bien facile par la notoriété dont vous jouissez dans son sein aussi bien qu'au dehors. Dans cette cité universellement laborieuse, mais occupée surtout d'industrie, votre nom est un des plus connus ; vous avez coopéré comme plusieurs de nos collègues à la fondation de cette Société Industrielle dont la ville d'Amiens est justement fière, et comme eux vous avez montré par vos écrits aussi bien que par vos actes, votre compétence dans les matières économiques et commerciales.

Cette situation qui vous a désigné au choix de la cité pour le conseil municipal, vous signalait aussi

au choix de l'Académie. Mais d'autres titres encore lui parlaient en votre faveur ; elle reconnaissait en vous un de ces amateurs des beaux-arts qui, s'ils ne produisent pas eux-mêmes les chefs-d'œuvre, en saisissent vivement les beautés, se passionnent à leur vue, et recherchent avidement leur possession, comme pour s'en nourrir et les respirer. Ces amateurs épris, ces connaisseurs studieux, qui semblent ne pouvoir vivre que dans l'atmosphère de l'art, sont à leur tour pour l'art lui-même un élément de vie indispensable. Aussi ont-ils été de tout temps confondus dans la famille des artistes, pratiquant avec eux le culte du beau, partageant leurs délicatesses d'impressions, et s'échauffant de leurs enthousiasmes. Il ne leur est pas interdit de joindre à ces dons le sens de la curiosité, le flair du collectionneur et l'intuition de l'estimateur.

C'est donc un double mérite, Monsieur, que j'ai à saluer en vous, et vous vous rattacherez dans notre compagnie à la fois au groupe industriel et au groupe artistique.

Parmi les écrits que vous avez publiés, les uns sont purement industriels, comme vos mémoires sur les conditionnements en général, sur le conditionnement des lins et des cotons en particulier, sur le numérotage des fils et sur le bureau du métrage public ; d'autres appartiennent à la science économique : telles sont vos études sur la liberté de l'intérêt, sur le libre-échange, et sur les sociétés économiques alimentaires. D'autres enfin relèvent à la

fois de l'art et de l'archéologie, comme votre description de la collection Bouvier.

Un rapide coup-d'œil jeté sur ces mémoires ou études, nous y fera retrouver toutes les qualités dont vous venez de faire preuve dans l'intéressante lecture à laquelle je réponds. Dans tous on reconnaît l'initiateur, ou, comme on dit aujourd'hui, le vulgarisateur. Avec un véritable talent d'exposition, vous faites connaître d'abord par des définitions claires et exactes l'objet dont vous allez vous occuper; vous déduisez les principes de la matière, et vous expliquez son langage technique, bien différent en cela de ces écrivains, trop nombreux aujourd'hui, qui affectent en traitant une question spéciale de ne parler que pour les savants, et qui, de plein saut, se jettent dans le vif du sujet sans s'inquiéter du pauvre lecteur qui ne sait pas, mais qui eût aimé à apprendre, et qui regrette qu'on lui interdise même de comprendre.

Tout le monde ne sait pas, au premier mot, ce que sont les *conditionnements*; mais à peine a-t-on ouvert votre mémoire, que l'on a appris le sens du mot et saisi l'importance de l'objet. « Toutes les matières textiles, dites-vous, sont hygrométriques, » et sans entrer dans aucun étalage superflu de science, vous faites immédiatement comprendre l'utilité, pour les transactions commerciales, de ramener une même sorte de marchandise à un même état d'hygroscopicité, opération qui constitue le conditionnement.

Exposant ensuite les procédés de cette opération, ses difficultés et ses règles, vous arrivez bientôt à rendre évidente et palpable l'utilité des améliorations que vous proposez d'y introduire.

Le même don de clarté, le même esprit de méthode s'observe dans votre étude sur les sociétés économiques alimentaires ; là encore, avant de formuler des propositions, vous exposez les faits et vous posez les principes.

« La mendicité, dites-vous, n'est pas la pauvreté, » et vous ajoutez bientôt : « Le mendiant généralement n'est pas pauvre ; il est plus certain de ses recettes annuelles et journalières que beaucoup d'ouvriers laborieux et chargés de famille ne sont assurés de l'emploi de leur bras et de leur intelligence. »

Puis vient un tableau de la mendicité dans lequel, suivant un penchant naturel de votre esprit, vous faites entrer un aperçu d'histoire, mais sans vous écarter de votre sujet, et seulement pour y jeter plus de lumière. Arrivé à l'époque actuelle, vous puisez dans des expériences tentées avec succès depuis un certain nombre d'années les bases d'un projet de société alimentaire économique.

La doctrine exposée dans votre discours sur la liberté de l'escompte et de l'intérêt n'est aujourd'hui, je crois, contestée par aucun économiste ; mais il me semble que vous avez su lui donner une nouvelle force. De même que vous décomposez la stipulation de l'escompte en deux parties distinctes :

terme et bonification, vous distinguez aussi dans celle de l'intérêt deux parties : la location du numéraire et le risque à courir.

Vous donnez ainsi pour base à vos raisonnements des définitions précises, et vous ne négligez pas non plus, cette fois encore, les indications historiques. Inutile d'ajouter que vous concluez à l'abolition du taux légal.

Voilà comment vous savez intéresser aux sujets de vos études le lecteur le plus étranger à la matière ; car notre intelligence, loin de répugner à suivre des voies qui lui sont nouvelles, est toujours curieuse de s'y hasarder, pourvu qu'elle s'y sente guidée par la lumière d'un esprit méthodique, qui la mène sans effort du connu à l'inconnu, et ne lui pose jamais que des questions claires, suivies de solutions immédiates.

La vérité sur le libre-échange : tel est le titre du plus important de vos mémoires économiques. Il est divisé en six chapitres. Dans le premier vous exposez les principes ; dans les trois suivants, vous résumez et discutez les faits ; dans le cinquième, vous traitez de la protection, et vous déduisez votre conclusion dans le sixième. Cette conclusion, comme il est naturel de le prévoir, n'est pas favorable au libre-échange ; vous demandez pour nos industries, non la protection proprement dite, mais l'encouragement. Je ne saurais m'ériger en arbitre dans ces questions ardues si vivement controversées ; mais il me semble que vous posez judicieusement les termes

du problème, en disant que pour conserver notre industrie il n'existe que deux systèmes : l'abaissement de nos prix de revient au-dessous de ceux de nos concurrents, ou l'élévation du prix des produits étrangers sur notre marché, et que le second de ces moyens est seul en notre pouvoir.

Par votre notice sur les émaux de M. Bouvier, vous préluiez dignement à l'étude artistique que l'Académie vient d'entendre avec tant de plaisir.

Là encore, avant de mettre votre lecteur aux prises avec des descriptions techniques, vous prenez le soin de l'initier à l'art de l'émailleur. Vous distinguez cinq espèces d'émaux : émaux en taille d'épargne ; émaux cloisonnés ; émaux de basse taille ; émaux des peintres ; émaux opaques.

Vous retracez ensuite l'histoire de cet art, non sans apprécier les mérites différentes des diverses époques et vous entrez sur l'école d'émailleurs de Limoges dans des développements pleins d'intérêt.

Ce n'est qu'après ces préparations que vous abordez l'examen de la collection elle-même. Vous en donnez d'abord une notion générale ; puis enfin vous vous arrêtez à décrire quelques-uns des plus précieux bijoux de ce riche trésor, et vos appréciations dénotent une conception élevée de l'art, en même temps qu'un goût sûr et un coup-d'œil exercé.

De vos intéressantes descriptions se dégage avec éclat cette vérité : Que chaque époque, comme chaque individu, ne laisse pas seulement sa marque sur son œuvre, mais y grave, à son insu, sa propre

image ; de sorte que s'il est vrai que le style, c'est l'homme, on peut dire aussi que le style, c'est l'époque.

Les générations écrivent leur histoire par leurs œuvres d'art encore mieux que par les inscriptions de leurs monuments et de leurs médailles. On peut y lire le témoignage de leurs prospérités aussi bien que de leurs souffrances, et le curieux qui rassemble avec passion des objets de valeur esthétique souvent bieu différente, et quelquefois inverse de leur valeur de curiosité, se trouve, après quelques années d'une poursuite presque inconsciente, avoir rassemblé quelques pages des mémoires de l'humanité.

A la pensée des merveilles artistiques et des richesses de tout genre que recèlent nos villes et qui s'accroissent dans leurs maisons et leurs édifices, on ne peut se défendre de songer qu'à tout trésor il faut un gardien ; et qu'entre nations aussi bien qu'entre individus, le bien du riche est une tentation pour le pauvre. Comme un homme qui porterait sur soi sa fortune, la nation qui se sent riche doit se tenir en continuelle défiance des convoitises que le spectacle de son luxe peut allumer chez des nations pauvres et bien armées. Soyons donc désormais vigilants et vaillants ; que nos richesses soient pour nous une incitation constante à nous tenir prêts pour les défendre ; il faudrait les maudire et les répudier si elles devaient nous rendre timides.

Dans le discours que nous venons d'entendre, vous avez été naturellement conduit par votre sujet,

Monsieur, à rappeler le triomphe de Rome, encore ignorante des beaux-arts et sans aptitude pour les cultiver, sur la race hellénique, cette mère féconde des chefs-d'œuvre, dont les cités regorgeaient des trésors de la plus brillante civilisation. Quels enseignements devons-nous puiser dans ces grands faits de l'histoire, bien dignes d'être médités en tout temps, mais surtout dans les circonstances si graves où nous vivons ? Est-ce à dire que les peuples adonnés à la culture des beaux-arts doivent toujours être vaincus par ceux qui ne cultivent que l'art meurtrier des armes ?

Sommes-nous destinés à subir, comme une condamnation fatale, la domination de l'esprit par la matière, du courage intelligent par la force brutale, et de l'héroïsme par le calcul ? Non : telles ne sont pas les conséquences logiques des grands événements. Si des peuples avancés en civilisation se voient écraser par des peuples plus ou moins barbares, ce n'est pas dans les arts cultivés par les premiers et ignorés par les seconds qu'il faut en chercher la cause ; car ainsi que vous le faites ressortir, chez les peuples doués des facultés artistiques, le plus large développement de ces facultés coïncide avec leur plus grande puissance politique ; témoin Athènes sous Périclès, l'Espagne sous Charles-Quint et Philippe II, l'Italie de Léon X et la France de Louis XIV.

Mais le danger pour ces peuples est de s'amollir dans les jouissances, d'énervier par l'amour du luxe le sentiment du sacrifice, d'en venir à ne mesurer

le bonheur qu'à l'étendue des biens matériels, de faire enfin de la richesse le pivot des lois et des institutions. Dès lors, plus de lien moral entre les hommes ; plus de solidarité basée sur des mobiles immatériels, comme le sentiment religieux et le sentiment patriotique ; la règle *chacun pour soi* finit par se substituer à tous ces liens taxés d'imaginaires. Une fois lancée sur cette pente, une nation est d'autant plus compromise que, loin de s'apercevoir qu'elle se perd, elle s'extasie d'admiration sur les progrès qu'elle croit réaliser. Nul doute que le culte des intérêts matériels et la recherche abusive des jouissances n'aient amené la dissolution du monde antique.

Ayons donc des richesses et des trésors artistiques ; mais ne nous laissons pas amollir et énerver par leur possession. *Lai den habeto, dummodo te Lai non habeat*. Prouvons encore que les arts peuvent marcher de front chez un même peuple avec l'énergie morale et la vigueur physique, avec la science et le calcul, avec les armes et la politique. Nous le pouvons, car, malgré des symptômes alarmants, nous ne touchons pas, comme on nous en accuse parfois, à la décadence ; il n'a manqué à notre jeunesse, lors de nos derniers malheurs, que des chefs et des armes, et nous avons vu nos artistes eux-mêmes donner l'exemple de marcher au combat et d'y mourir glorieusement.

Vous m'excuserez facilement, Monsieur, de m'être laissé entraîner à des considérations qui, bien que

nées de votre sujet, ne laissent pas que de s'en écarter. Je n'ai pas d'ailleurs la prétention de le traiter après vous, et de vous opposer dissertation à dissertation sur le terrain que vous vous êtes choisi.

Il me semble que ma tâche est plutôt, après avoir rappelé à l'Académie ce qu'elle va trouver en vous, de vous indiquer également ce que vous allez rencontrer en elle.

Vous entrez dans une réunion qui, sans se faire aucune illusion de prestige et d'éclat, s'efforce néanmoins sérieusement de justifier ce titre d'Académie, legs de Gresset, dont elle sent le péril aussi bien que l'honneur.

Le caractère de ses travaux n'est pas, vous le savez, exclusivement littéraire ; il est en même temps et surtout scientifique ; elle s'autorise d'ailleurs de son triple titre pour se recruter parmi les notabilités et les capacités les plus diverses.

On vient ici applaudir au mérite d'autrui, d'autant plus volontiers qu'on le sent plus différent du sien ; on y découvre quelquefois beaucoup de science sous beaucoup de modestie ; on y recherche la paix ; on y pratique la liberté.

Cependant, comme plus d'une de ses aînées et de ses cadettes, l'Académie d'Amiens a eu, depuis quelque temps, maille à partir avec la critique. On ne la couronnera plus de l'éloge que Voltaire décernait à l'Académie de Mâcon, de n'avoir jamais fait parler d'elle. On a jase sur notre compte et on ne nous a pas épargné les reproches.

On a trouvé mauvais, par exemple, que nous ayons adopté l'usage des discours de réception, dans lesquels on n'a vu qu'un remerciement banal.

Vous, Monsieur, qui, pour vous conformer à notre règlement, venez de nous lire une substantielle étude, vous savez à quoi vous en tenir sur la valeur de cette critique. Les discours de vos prédécesseurs la justifiaient d'autant moins qu'indépendamment du mérite de traiter très pertinemment des questions spéciales, ils ont eu l'avantage de provoquer des réponses où la fécondité d'esprit s'unit à la variété des connaissances et qui ne seront point oubliées de l'Académie.

Un reproche plus étrange nous a été fait, celui de partialité politique ; mais on l'a basé sur des allégations tellement hasardées, qu'il serait oiseux d'y répondre.

Un corps aussi souvent renouvelé que le nôtre ne peut d'ailleurs être rendu solidaire en toute époque de tous les faits des époques déjà lointaines.

Nos travaux, il fallait s'y attendre, n'ont pas été non plus épargnés.

Ici on a regretté que tel de nos volumes ne fût pas assez scientifique ; la science, par malheur, ne s'y est fait annoncer que sous le titre de discours de réception, et nous voilà jugés et condamnés *sur l'étiquette du sac*. Ailleurs on nous a blâmés de nous trop complaire dans les discussions métaphysiques ; ailleurs encore on nous toise assez cavalièrement au nom de la philologie et de l'histoire : on trouve un

de nos mémoires trop savant, et c'est du bout des dents, *dente superbo*, que l'on accorde un mot d'approbation à un autre.

Il est permis de se demander à quel titre on prétendrait exiger qu'une société comme la nôtre, qui n'est pas constituée dans un but spécial, s'occupât de préférence de tels ou tels sujets ? Ce qui la caractérise est précisément de les admettre tous. Chacun de ses membres est libre de s'occuper de ce que bon lui semble : *Spiritus flat ubi vult*. Il existe à Amiens d'autres sociétés savantes qui ont une sphère déterminée d'études ; mais l'Académie n'a point une tâche limitée, circonscrite, dont elle ne puisse s'écarter sans faire l'école buissonnière.

A la sévérité de certains jugements, aux exigences de certains critiques, ne croirait-on pas que notre Académie est un corps privilégié ou tout au moins moins abondamment renté ? Soupçonnerait-on qu'elle ne subsiste qu'aux frais de ses propres membres, tenus d'être assez riches pour payer leur gloire ? Imaginerait-on que l'Académie d'Amiens n'a pas même une salle qui lui appartienne en propre, et pas même une bibliothèque ? Est-elle dédommée par des honneurs ou des distinctions ? Vous le savez, Monsieur, notre savant M. Obry, après une vie de près de quatre-vingts ans remplie par des travaux qui le plaçaient au premier rang des orientalistes, a été conduit par nous à sa dernière demeure sans même qu'un simple ruban décorât son cercueil. Dirai-je que notre secrétaire perpétuel, cet esprit

fécond, ce poète facile, spirituel et gracieux, a atteint le même âge sans que jamais faveur lui ait été accordée?

Que deviennent, devant l'énoncé de ces faits, les accusations de partialité et de servilité politiques?

Et quand, en présence de nos volumes annuels de mémoires, on semble accuser cette même Académie de stérilité, ne serait-il pas naturel de penser qu'un tel reproche s'adresse à des hommes jeunes ou dans la force de l'âge à qui un Dieu quelconque a fait des loisirs exclusivement consacrés au culte des Muses? Or, vous le savez, Monsieur, tous les confrères qui vous entourent en ce moment sont, ou des hommes livrés aux occupations les plus laborieuses, exerçant des professions ou des fonctions honorables, mais assujétissantes et souvent pénibles, ou des hommes ayant déjà accompli leur tâche, soutenu le combat de la vie, et parcouru à travers des épreuves plus ou moins rudes, toute la carrière de l'activité (1). Tous les travaux apportés ici sont prélevés sur des heures qui sembleraient bien légitimement dues à la récréation ou au repos, et cependant nous voyons des membres de l'Académie, M. Dauphin, M. Yvert, M. Poiré, M. Gand, M. l'abbé Corblet, produire en dehors de nos mémoires des ouvrages considérables et justement appréciés.

(1) Seul, M. J. Verne, encore dans toute la force de l'âge et du talent, est tout entier à ses ouvrages; ce n'est pas de son fait que l'Académie pourrait être arguée de stérilité.

Des deux catégories que je viens de définir, vous appartenez, Monsieur, à la première, vous aussi vous cherchez dans l'étude un délassement à vos travaux et vous venez de nous montrer comment votre esprit vient se rafraîchir aux sources des Beaux-Arts et de l'idéal des fatigues supportées dans l'industrie, aux prises avec la réalité.

Prenez donc votre place dans cette compagnie. Vous venez à elle avec l'empressement d'un homme qui se sait apprécié; elle vous accueille comme un collaborateur sur le concours duquel elle compte dans ses efforts ultérieurs pour manifester sa vitalité, son utilité et son dévouement à la patrie locale dans la direction multiple de ses travaux.

UNE HERBORISATION DANS MA COUR

Par M. J. GARNIER.

(Séance du 27 Décembre 1872.)

Connaissez-vous rien de plus fâcheux et qui rende plus morose et plus difficile pour soi-même et pour les autres, que d'être obligé d'abandonner un projet que l'on avait caressé plusieurs jours et pour lequel tout avait été préparé ? On s'attendait à un plaisir, à des jouissances que peut-être on n'aurait point trouvées ; mais on les avait entrevues, on se les était promises, et d'avance on en jouissait, quand une circonstance imprévue vient tout renverser. Je ne parle point ici de projets sérieux, d'une entreprise longuement et savamment étudiée, dont toutes les chances auraient été minutieusement et péniblement calculées, mais seulement d'une partie, d'une simple promenade, pour laquelle on s'était, non sans peine, ménagé une vacance d'un jour. Il n'est rien, en effet, comme les petites choses, pour mettre hors de lui un homme sérieux. Ce contre-temps je l'avais éprouvé : de là, je ne dirai point un chagrin,

mais un découragement et un ennui qui sont, j'ose le dire, pires encore. *Il n'y a*, disait un philosophe dont le nom m'échappe, *rien de certain qu'une chose, c'est que tout est incertain*. Je n'oserais affirmer que le jour où mon rêve s'évanouissait, je n'aurais point qualifié cette opinion de sottise; invoquant comme une certitude la constance de mes infortunes. Cela n'arrive qu'à moi, disais-je; et, me remémorant deux ou trois déconvenues plus ou moins insignifiantes, je me croyais en droit d'assurer qu'il y avait de la variété pour moi, c'est que certains jours avaient été ou plus malheureux ou plus tristes que certains autres.

Nous étions aux premiers jours de mars. Deux botanistes m'avaient annoncé leur arrivée; ils voulaient, au commencement de l'année, visiter un de nos bois qu'ils n'avaient jamais exploré; et, comme les beaux jours s'étaient montrés de fort bonne heure, ils comptaient sur une abondante récolte.

Je connaissais les lieux et je devais leur servir de guide. J'avais tracé mon itinéraire, énuméré les espèces que j'étais certain de trouver, celles que probablement nous rencontrerions; et, procédant par induction, j'avais espéré, à cause des conditions particulières du sol et de la température exceptionnelle de la saison, que nous pourrions bien être assez heureux pour découvrir quelques espèces, je ne dis pas inédites, mais nouvelles pour le pays. Qui sait ce que nous réservait une journée que tout annonçait devoir être splendide.

A l'heure convenue, je m'acheminai vers le chemin de fer. Le train qui devait amener mes hôtes entra en gare. Placé à la porte, je regardais défiler les voyageurs assez nombreux qui arrivaient, mais je ne voyais que des figures inconnues ; ceux que j'attendais ne paraissaient point. — Si l'on avait changé d'avis, me disais-je, on m'aurait écrit : or, j'avais reçu mes lettres avant de quitter la maison et je n'avais rien vu. Je ne savais donc que penser, quand j'entendis prononcer mon nom. Je me retournai, un voyageur me salua et m'annonça qu'il était chargé de m'informer que l'un de mes botanistes s'était blessé en descendant de voiture pour prendre le train et que son compagnon avait été obligé de le reconduire. Ai-je remercié ? Je n'en sais rien. Ai-je plaint mon ami dont la blessure, je l'ai su le lendemain, était heureusement fort légère, je n'en répondrais point. Je ne vis que ma déception, que mon herborisation manquée, que la bonne course à laquelle j'étais heureux de m'associer et à laquelle il fallait renoncer. Je me laissai aller, enfin, il faut bien l'avouer, à ce sentiment malsain qui fait que l'homme rapporte tout à soi, j'étais devenu égoïste.

Je m'en retournai de très-mauvaise humeur, découragé, propre à rien, comme on dit vulgairement, qu'à tout prendre du mauvais côté, qu'à tout voir de mauvais œil, même le soleil qui radieux semblait se moquer de ma maussaderie.

Jamais un plaisir pur, toujours assauts divers,

disais-je à part moi, et je cherchais d'où venait cette phrase. Je me rappelai bientôt La Fontaine et le lièvre qui dans son gîte songeait.

Car que faire en un gîte à moins que l'on ne songe. Je trouvais bien heureux ce lièvre qui pouvait songer ; car moi aussi j'étais au gîte, je rentrais et ne songeais guère. A quoi penser, en effet, à l'ignorance, à la misère ? On sait le proverbe : *Ignorance et misère ne font qu'un*. Cela malheureusement est trop vrai et l'on aura beau décréter l'instruction obligatoire, gratuite même, toujours il y aura des ignorants, comme il y aura toujours des pauvres. Les économistes inventeront en vain les plus ingénieux systèmes, ils n'empêcheront jamais qu'il y ait des paresseux, des insoucians, des imprudents, des dissipateurs qui ne sauront ni gagner, ni prévoir, ni amasser. L'homme souffre et souffrira quand même ; et la douleur des individus aura pour conséquence la douleur des masses, à moins d'imaginer un ordre social en dehors du cœur humain, ou un cœur humain fait tout exprès pour cet ordre social de convention.

J'étais rentré et j'avais à peine raconté ma mésaventure que, sans me plaindre, on me répondit : Pourquoi ne pas herboriser dans la cour, j'ai vu beaucoup de fleurs ce matin, vous n'auriez peut-être pas trouvé mieux dehors.

Cousin, je suis des vôtres, ajouta une rieuse jeune fille, je pars herboriser avec vous ; vous me donnerez encore une leçon ; aussitôt elle me prit le bras et

se mit à chanter à demi voix, comme pour m'agacer encore :

*Si la mauvaise humeur vous gagne,
Faites un tour à la campagne,
Respirer un air pur et sain,
C'est un remède souverain.*

— Quoiqu'il en soit, l'idée m'avait plu, bien qu'elle ne vint pas de moi, et nous descendîmes dans la cour.

Plus d'une fois j'avais remarqué le grand nombre de plantes qui y croissaient, mais sans y faire autrement attention. Cette fois je voulais les chercher, les compter. J'étais curieux de savoir combien d'espèces j'y trouverais et quelles espèces.

— Ne pourrions-nous pas, me dit ma compagne, diviser la cour en zones ; car enfin, si étroit que soit l'espace, la distribution des plantes ne saurait être partout la même. Toutes les familles qui vivent d'un côté, ne vivent peut-être point de l'autre. Là en effet l'ombre entretient une humidité quasi constante ; ici un soleil brûlant en dessèche le sol ; le grès y conserve sa couleur grisâtre et ne s'y couvre jamais de cette croûte verte ou blanche que vous m'avez dit être des cryptogames ; singulières plantes qui croissent partout, là même où la vie semblerait ne pouvoir se développer. Mais d'abord combien connaît-on de plantes, afin que nous puissions savoir si nous sommes, eu égard à la surface, convenablement partagés.

— Au temps de Théophraste, 310 ans avant J.-C.,

on comptait 500 espèces. Pline, 79 ans après J.-C., en comptait 800. Bauhin, vers 1596, en catalogua 6,000. Cent ans plus tard, Tournefort en indiqua 10,000. En 1846, Lindley évaluait à 81,000 le nombre des phanérogames. Joignez-y 45,000 cryptogames, au moins, et nous aurons en chiffre rond 100,000 espèces. Et cependant l'homme ne connaît encore qu'une partie du globe; et, bien que l'hémisphère boréal paraisse plus riche que l'austral, il y a tout lieu de croire que les centres de l'Afrique et de l'Amérique ajouteront à ce nombre, et l'élèveront, suivant les calculs de De Candolle, jusqu'à 200,000.

Mais nous voilà bien loin de la cour où nous allons herboriser.

— Peu importe après tout, car que peut faire sérieusement un botaniste dans une cour pavée ?

— A cette question je pourrais répondre par une autre. De quel botaniste parlez-vous ? Tout se divise en effet ; tout devient spécial aujourd'hui. Dans la botanique, comme dans les arts, les spécialistes abondent. Ils sont aussi nombreux que les organes des végétaux et que leurs fonctions. L'un voit les formes, l'autre le rôle des parties. Celui-là décrit les plantes et les distribue en classes, en familles, en genres, en espèces ; cet autre doué d'un esprit judicieux et plus critique, les replace sous leurs véritables noms, quand elles sont décrites sous des noms différents par les auteurs qui successivement en ont parlé. Un autre enfin, après avoir observé les différences et les analogies qui existent entre les végé-

taux des diverses contrées, établit des lois ou plutôt des données générales pour une science encore nouvelle, la géographie botanique. C'est ce que vous vouliez faire tout à l'heure. Mais nous n'avons point ici de climats différents et, par suite, guère de lois à déduire. Nous observerons cependant que dans ce coin, à l'ombre et au nord, la végétation n'est pas la même qu'au Midi, et que la taille de nos *Draves* et de nos *Saxifrages* varie avec les positions plus ou moins favorables qu'elles ont rencontrées. Mais trêve de réflexions, nous devons herboriser, cherchons.

Ces petites feuilles, raides, pointues, qui sortent à peine d'entre les pavés ont déjà attiré l'attention du concierge ; elles font, vous le savez, son désespoir, comme du reste celui des jardiniers, c'est le *Chiendent*, les racines supplémentaires ou rhizomes longs, grêles, articulés, poussent à l'infini et s'enfoncent profondément dans le sol. La moindre portion suffit pour former une plante nouvelle, c'est ainsi qu'elle se reproduit, toujours vivace ; arrachée ici, elle renaît là, car on l'attaque sans cesse et on ne lui laisse le temps de donner ni des fleurs ni des fruits. Si peu qu'elle se montre cependant, cette herbe n'est point inutile, elle rend la santé aux chats et aux chiens qui, sans qu'on la leur montre, savent la trouver, et c'est la seule qu'ils savent paître.

On a prétendu que cette plante, que les savants appellent *Triticum repens*, s'est transformée, et qu'elle a fourni le *Triticum sativum*, le blé, le froment don-

les racines sont petites et courtes. Mais cette opinion manque de preuves, comme aussi celle qui croit à la métamorphose d'une autre graminée par le fait seul de la culture. Cette production par l'hybridation est-elle plus acceptable? On sait qu'elle est niée et regardée comme impossible, la fécondation du blé se faisant en effet de telle sorte, que les anthères sont vides quand les étamines se montrent au dehors. Disons donc que là, comme pour beaucoup des choses que l'homme s'est appropriées, la trace de l'origine est perdue.

Ne confondons point ce *Triticum*, ce chiendent, avec cette autre plante aussi commune et qu'on croirait également vivace, le *Paturin annuel*, *Poa annua*, qui abonde partout. Desséché, il se ranime à la moindre pluie, et paraît n'avoir d'autre but que de recouvrir la nudité de la terre; car il est trop court pour qu'on le puisse couper. Les troupeaux cependant s'en régaleront.

Cette jolie fleur jaune qui s'élève à peine au-dessus de ses feuilles vertes, les unes à dents profondes et presque pennatifides, les autres presque entières ou seulement sinuées, c'est le *Taraxacum dens leonis*, vulgairement *Pissenlit*.

Gardez-vous bien de considérer cette fleur comme une de celles qu'on appelle fleurs doubles. Regardez, car ceux qui regardent et qui voient sont rares. Ce ne sont point là des pétales supplémentaires produits par la transformation des étamines ou le doublement de ces mêmes pétales que nous voyons

si multipliées dans les monstres aussi riches en couleur qu'en parfum, qui font l'ornement et le charme de nos jardins. On le croirait, cependant, si l'on se fiait au calice formé d'une douzaine de folioles de grandeurs variables qui enveloppe cette fleur.

Enlevez un de ces pétales et vous trouverez une corolle tubuliforme, monopétale, qui s'est déchirée dans la longueur et s'est étalée pour ne former plus qu'une languette. Examinez de plus près et vous reconnaîtrez le style sortant d'une sorte de tube produit par les anthères qui se sont soudées. Chaque foliole est donc une fleur et cette tête jaune qui paraissait simple, est un assemblage de petites fleurs établies sur un réceptacle commun. Grew les appelle des *cœurs fleuris*, Tournefort des *composées*, Linnée des *syngénèses*, Richard des *synanthérées*.

— Je sais tout cela. Les méthodes sont trop ingénieuses pour qu'on les oublie. Mais cette famille des composées me paraît fort nombreuse ?

— Elle comprend, dit-on, plus du dixième des plantes connues ; c'est donc un des groupes les plus considérables du règne végétal.

Certaine propriété de notre plante lui a fait donner le nom de *Pissenlit* ; la dentelure de ses feuilles, celui de *Dent de lion* ; le nom de *Taraxacum*, créé par Haller, lui vient d'un mot grec qui veut dire remuer, à cause de ses qualités légèrement purgatives ; enfin, la forme du réceptacle, quand il est dépouillé de ses graines, l'a fait nommer *Tenseur* ou *Tête de moine*. Vous connaissez les aigrettes pédi-

cellées si légères qui surmontent les graines et font que le moindre vent les emporte à des distances prodigieuses. Plus d'une fois, peut-être, vous les avez consultées comme des oracles.

Vous savez que les feuilles du Pissenlit se mangent cuites ou en salade, et que les gourmets s'étant plaints qu'elles étaient un peu dures, les jardiniers l'ont cultivé.

— Alors ce n'est donc plus une herbe pour eux, mais une plante, une vraie plante ?

— Vous avez raison. Le jardinier ne connaît en effet que deux sortes de plantes, celles qu'il cultive et les herbes sauvages. L'herboriste est moins exclusif, qu'elles soient cultivées ou qu'elles croissent spontanément, dès qu'il peut les vendre, ce sont des plantes. Quant au botaniste, qui ne cultive guère et ne vend rien, toutes sont pour lui sujets d'étude et merveilles à contempler. Combien d'autres ensuite qui ne sont ni celui-ci ni ceux-là, n'appellent plantes que les végétaux qui donnent des fleurs et qui prennent souvent pour des fleurs ce qui n'en est pas, mais qui en a l'apparence par l'éclat, et la variété des couleurs.

En fait de couleur, une remarque que peut-être vous n'avez jamais faite, c'est que les plantes à fleurs jaunes sont les plus nombreuses, puis viennent les blanches, les rouges et les bleues. Les jaunes, les blanches et les bleues abondent au printemps, les rouges au contraire y sont plus rares.

— Pourquoi ? Le savez-vous ? Dites.

— La question est facile, mais la réponse ne l'est guère. On n'est même pas d'accord sur l'origine de ces couleurs. De Candolle l'attribue aux modifications d'une matière fondamentale qu'il appelle *chromule*, mais cette communauté d'origine, inconciliable avec les faits, est considérée comme inadmissible.

— Qu'est-ce aussi que ce suc blanc qui tache les doigts quand on brise la hampe où les feuilles du *Pissenlit* ?

— Autrefois on l'appelait sève, aujourd'hui on l'appelle *latex*. Est-ce la même chose ? Les uns disent oui, les autres non. On le croirait pour certains cas, mais le latex, généralement blanc, très-rarement coloré, se distingue par de nombreux granules qui lui donnent un état plus complet, plus propre à la formation des tissus ; il provient de vaisseaux spéciaux dits laticifères, dans lesquels il circule, comme le sang dans nos vaisseaux capillaires, avec un mouvement tout particulier auquel on a donné le nom de *cyclose*.

Le lait arrosé de ce suc du pissenlit et assaisonné de sucre candi passait pour un remède infailible contre les rhumatismes. — Si l'on s'en frotte le corps, disent les magiciens, on sera bien venu partout et on obtiendra tout ce que l'on voudra.

— Avis donc à ceux qui, comme Jérôme Paturot, sont à la recherche d'une position sociale, et à mes compagnes pressées de trouver un mari.

— Dans le coin, là bas, contre le mur, cette plante qui s'élève plus haut que les autres, dans ces décom-

bres oubliées, est remarquable par son latex, bien plus que par ses fleurs jaunes et brillantes. J'ai à peine touché ses feuilles presque ailées, à dents obtuses, sa tige hispide et cassante, que de toutes les parties brisées s'échappe un suc jaune qui brûle la peau comme le ferait un acide, et y laisse une tache noirâtre quand on essuie la goutte dorée. C'est bien le fait d'un acide, les chimistes l'ont appelé acide chélidonique et il s'y trouve en abondance. Ils l'en ont extrait et l'ont uni à toutes sortes de bases pour en faire des chélidonates.

— A quoi bon ? Car vous ne l'ignorez point, mon père me range parmi les gens positifs, et l'utilité des plantes, comme de toutes choses, me touche beaucoup. Ainsi un homme qui ne sait se rendre utile, vous l'avez vu, n'est pas du tout mon fait. Quant à cet acide et à ses dérivés, s'en sert-on dans quelque industrie ?

— Je vous répondrai non, ma chère amie, mais que de choses qui ne servaient point d'abord, deviennent plus tard d'une utilité incontestable. L'aniline n'était d'abord qu'un produit de laboratoire. Quand en 1856 Runge l'eut extrait du goudron de la houille, quand en 1857 Perkin eut montré les couleurs qu'il en avait tirées, il y avait trente ans qu'on connaissait l'aniline. Aujourd'hui elle sert à former toute une gamme de brillantes couleurs qui, partant du rouge le plus éclatant, arrivent au bleu le plus pur. Un saxon, Rœssig, a déjà dit-on, tiré une couleur bleue de la chélidoine. Une invention ne se fait jamais

tout d'une fois, il lui faut le concours du temps pour s'élaborer et mûrir. Un jour peut-être l'acide chélidonique fournira-t-il à la teinture une nouvelle série de matières colorantes. C'est ainsi du reste qu'agit la nature, elle ne taille point un homme en un jour, en un jour elle ne transforme point en une ossature solide et vigoureuse les membres frêles et délicats de l'enfant.

Mais revenons à notre plante. Elle appartient à la famille des Papavéracées; et son odeur rappelle celle du pavot. Les étamines sont indéfinies et libres, le corolle est quadripétale, et le calice formé de folioles caduques. Une silique uniloculaire et polysperme qui n'est pas encore formée, sera le fruit. C'est le *Chélidonium majus*, la *Chélidoine* ou *Grande éclair*.

Si l'on en croit Pline, le nom de cette plante lui viendrait de celui de l'hirondelle, l'oiseau qui l'a découverte et qui s'en sert pour rendre la vue à ses petits, eussent-ils même les yeux arrachés. — La couleur de son suc devait frapper les alchimistes; aussi prétendaient-ils en tirer une quintessence utile à la transmutation des métaux. Si l'on doit, comme le veut Paracelse, prendre en considération l'harmonie magique des végétaux avec les parties du corps et leurs maladies, on ne s'étonnera point qu'on en ait fait un remède pour la jaunisse.

— Je sais, moi, que le suc appliqué sur les verrues préalablement coupées les fait disparaître, je connais des personnes qui s'en sont servies.

— J'allais vous le dire. J'ajouterai que, presque

toujours, elle produit une inflammation qui augmente le mal au lieu de le détruire ; aussi faut-il défendre aux enfants d'y toucher.

Mais voici qui est bien plus précieux encore ; douze livres distillées avec trente-six écrevisses de rivière donnent une véritable panacée dans les maladies de poitrine. Pline qui dit ces belles choses, fait remarquer que la Chélidoine fleurit à l'arrivée des hirondelles et qu'elle se flétrit quand elles partent. Est-ce là l'origine du nom ? Ou bien faut-il en faire un don du ciel, *cæli donum*, à cause de ses nombreuses et bienfaisantes propriétés. Celles que j'ai citées ne sont point les seules en effet. Son jus cuit en miel, à feu de charbon, dans un vaisseau de cuivre, éclaircit la vue. — Mis dans une dent creuse, il la rompt et la fait sortir. — J'ai dit qu'elle guérissait la jaunisse ; la manière de s'en servir est des plus simples, il suffit de toucher à pied nu la Chélidoine ou de la porter dans ses souliers pour obtenir guérison complète.

— Passons à cette autre. — Cette jolie rosette ?

— Cette rosette formée de feuilles pennatifides est un pavot naissant.

— Lequel ?

— La question est embarrassante. Mais comme je ne vois point de poils terminant les lobes qui sont dentés, je crois reconnaître le *Papaver rheas*. C'est le plus commun, d'ailleurs. Les capsules qui seront glabres, vous montreront plus tard un stigmaté à dix ou douze rayons. C'est le plus beau de nos coqueli-

cots. Ses fleurs sont les plus grandes; ses pétales sont d'un beau rouge, marqués d'une tache noire à la base.

— Qui ne connaît cette charmante plante; pour moi qui l'aime beaucoup, malgré la mauvaise odeur de son vilain *latex*, j'ai bien et sagement parlé, n'est-ce point? qui tache les doigts et les gants, je ne trouve rien de gracieux comme un bouquet où le rouge éclatant du coquelicot se marie à l'azur des bleuets et aux boutons dorés et cerclés de blanc des marguerites; mais les fleurs ne tiennent pas : à peine cueillies, elles sont passées.

— C'est une erreur. Si vous aimez les fleurs des champs, cueillez vos coquelicots quand ils lèvent la tête, et que la corolle est encore enfermée dans le calice. Le lendemain le calice tombe, les corolles plissées s'étalent et brillent à divers degrés d'épanouissement, et enfin, comme toutes ne sont pas également prêtes, vous voyez de nouvelles fleurs succéder pendant plusieurs jours à celles qui passent. Et puis je ne connais rien d'admirable comme le procédé employé par la nature pour enfermer une fleur dans son bouton, rien de si compliqué et de si simple que l'arrangement des plis de ces grands pétales dans une si petite enveloppe.

— Comme je ne trouve rien qui s'allie plus agréablement à la verdure ou à la teinte blonde des moissons que les coquelicots et les bleuets, je me suis demandé quelquefois si cette harmonie des couleurs était la seule ou s'il y en avait une autre encore.

Dites-moi, est-ce qu'il y a des plantes qui sympathisent entre elles, qui se plaisent ensemble comme celles dont nous parlons, et d'autres qui ne peuvent se souffrir ?

— On le croirait. Il en est en effet qui ne peuvent vivre à côté de certaines autres, alors même que le terrain leur convient et que naturellement elles y poussent. La Scabieuse fait le vide autour d'elle dans les champs de Lin, et la Spargoute dans les champs de Sarrazin. On a essayé de l'expliquer ; mais les théories émises à cet égard ne soutiennent pas la discussion. Il en est peut-être des plantes comme des gens. Explique-t-on ce sentiment d'aversion ou de répugnance que l'on éprouve pour certaines personnes que l'on ne connaît point, qu'on a vues à peine, et pour lesquelles cette antipathie se transforme quelquefois en une amitié tendre et sincère, quand on a pu les apprécier. *Quantum est quod nescimus !*.

— Cette autre rosette n'est plus un coquelicot ?

— Non. Ces feuilles sinuées, dentées, pennatifides aussi, sont celles du *Thlaspi bursa pastoris*. En voilà du reste des pieds complets. Nous avons la racine, la tige, les feuilles caulinaires, embrassantes et hastées, les fleurs et les fruits. C'est cette silicule triangulaire, écranchée au sommet, qui lui fait donner le nom de *bourse à berger*, de *bourslette*, de *bourse de M. le Curé*. Le *Thlaspi* fait partie d'une grande et importante famille, celle des Crucifères, qui manque dans les régions tropicales.

— Cette famille, laissez-moi dire, se reconnaît à son calice à quatre sépales souvent caduques, à la corolle à quatre pétales disposés en croix, d'où son nom; à ses étamines au nombre de six dont deux plus courtes; à ses fruits tantôt allongés tantôt très-courts, des siliques ou des silicules.

— Vous n'avez rien oublié, je vous en fait mon compliment.

Inusité aujourd'hui, le *Thlaspi* avait autrefois une certaine réputation contre les fièvres et les hémorrhagies. Broyé avec un peu de vinaigre et appliqué sur le poignet, il chassait la fièvre, même « aucuns ont laissé par écrit qu'en le portant seulement à la main ou en quelqu'autre endroit dessus la personne, elle étanche le sang. »

Cette jolie petite plante si commune qu'on la croirait semée à dessein, et qui étale aussi ses petites feuilles toutes radicales, cunéiformes, aux dents profondes, aux tiges nombreuses et nues, les unes centrales et droites, les autres étalées et ascendantes, est aussi une crucifère. C'est le *Draba verna*, la *Drave printanière*. Ce nom de *verna* lui va fort bien, c'est une des jolies plantes du printemps, la première qui émaille nos cours pavées et les toits de chaume de ses brillantes petites fleurs blanches.

En voici une autre à l'aspect rougeâtre, aux fleurs blanches aussi, mais combien elle diffère du *Draba*. Elle a cinq pétales, dix étamines, deux styles. Son fruit n'est plus une silicule, mais une capsule biloculaire que terminent deux becs; les graines sont

nombreuses et insérées des deux côtés de la cloison. C'est une Saxifrage. Ses feuilles grasses, charnues, spatulées, à trois divisions, lui ont valu le nom de tridactyle, *Saxifrage à trois doigts*, *Saxifraga tridactylites*.

Nous n'avons dans le département que deux espèces, celle-ci qui est annuelle et une autre qui est vivace, le *Saxifraga granulata*. Les fleurs blanches de cette dernière doublent et alors elle est admise dans les jardins.

Les Saxifrages croissent dans les fentes des rochers, ce qui a fait croire qu'elles les brisent. Les espèces en sont aussi nombreuses que variées. La plante toujours verte qui remplit les vases au-devant de la porte est une saxifrage. Vous avez pu admirer dans les jardins une grappe de charmantes petites fleurs blanches, aux pétales tachetés de bleu, de rouge et de jaune, qu'on a nommée *l'Embarras du peintre*, c'est une Saxifrage encore. La plante aux grandes feuilles larges, charnues, d'un beau vert clair dont les souches sortent toujours de terre, et qui ont fait à la maison tant de jaloux quand leur tige allongée portait une large panicule de fleurs roses dont chaque branche se déroule en volute, est aussi une saxifrage. Vous en avez une autre dans la suspension, mot nouveau qu'ont inventé les bronziers et les porcelainiers, et qui, le *Moniteur* de 1867 aidant à l'usage et M. Littré l'ayant enregistré, est devenu français. La plante de la suspension, puisque ce mot est passé dans la

langue, a les feuilles rondes, hispides, et de la racine partent des rejets ou coulants le long desquels naissent des bouquets de feuilles qui eux-mêmes en produisent d'autres. On la cultive généralement à cause de ces rejets qui pendillent, bien que les fleurs fort originales puissent lui mériter cet honneur. Elles forment en effet une gracieuse panicule pyramidale chargée de petites fleurs d'un blanc rosé, qui semblent autant de mouches fixées sur les ramifications de l'axe.

Voici une plante que vous n'avez jamais vue, je pense. Ces feuilles linéaires, longues, épaisses, ondulées sur les bords, tranchent fortement par leur taille et leur vert sombre sur toutes celles qui l'entourent. Je la reconnais, elle est constante, et chaque année elle reparait à peu près à la même place, entre ces pavés qui ne sont guère le milieu où elle se plaît; son bulbe s'enfonce bien au dessous, et paraît jouir d'une grande vitalité. Je l'ai toujours considérée ici comme un phénomène, comme une plante erratique. Dans deux mois, en mai, elle nous donnera un pompon bleuâtre, une sorte d'épi le long duquel seront disposées de petites fleurs à périanthe ovoïde, renflé comme un barillet, qui diminuent de grandeur à mesure qu'elles s'approchent du sommet, où elles deviennent si petites qu'elles y sont généralement déformées et stériles. C'est la *Jacinthe chevelue*, *Hyacinthus comosus*. Tournefort l'a séparée des *Hyacinthus* pour en faire le genre *Muscari*, que les botanistes modernes ont encore subdivisé. Le vul-

gaire l'appelle *Vaciét*, *Poireau de chien*. Pourquoi ? Je ne sais, je n'ai jamais remarqué que les chiens le mangeassent.

J'ai nommé épi, tout-à-l'heure, j'allais appeler houe la disposition de ces clochettes. Est-ce bien le mot ? La phyllotaxie, cette partie de la botanique qui s'occupe de l'ordre et de l'arrangement des feuilles a fait tant de progrès depuis que Bonnet a découvert qu'il n'y avait rien d'irrégulier dans l'arrangement des feuilles alternes et que la ligne qui en reliait les insertions successives formait une spirale contournant la tige qui les porte, qu'il a fallu des mots nouveaux pour tous les faits nouveaux qui ont été signalés.

Necesse est

Indiciis monstrare recentibus abdita rerum.

Si la fortune d'un mot est sûre,

. . . . si

Græco fonte cadent parvè detorta...

les botanistes ne se sont point fait faute de suivre cette loi dans leurs utiles innovations. Aussi l'étude des mots fait-elle une partie essentielle de l'histoire de la botanique.

Pardonnez-moi ces citations qui sentent le pédant peut-être, mais je crois fortement à l'influence des mots. Que de disputes en effet, politiques, philosophiques et religieuses n'ont d'autre cause qu'un mot, un simple mot auquel on n'a pu donner une signification nette, précise, parfaitement définie. Aussi, je ne m'étonne point que l'auteur d'un dictionnaire de la langue française fort connu ait donné

les mauvaises définitions comme la source de tous les maux qui affligent l'homme en société. Mais si l'art de bien définir est le grand instrument de la raison, dit Bescherelle, qui semble partager l'opinion d'Aristote, regardant presque comme un Dieu celui qui sait bien définir, combien réprouvent cette doctrine, et seraient bien fâchés qu'on les forçât de donner le sens précis des grands mots qui font tout le prestige de leurs théories fausses et mensongères.

Mais poursuivons nos recherches, car j'aperçois encore bien des plantes et la flore de la cour, si l'herborisation se continuait toute l'année, pourrait bien devenir un volume.

—Après tout, au lieu de disposer les livres suivant la classification des savants, pourquoi ne les disposerait-on point suivant l'habitation des plantes. Il me semble qu'on faciliterait ainsi l'étude aux commençants et qu'on abrégèrait leurs recherches ; on leur inspirerait mieux, pour parler comme eux, l'amour de la science. Celui qui suivrait le bord de l'eau, trouverait dans son livre toutes les plantes qu'il pourrait rencontrer ; tandis que celui qui parcourrait une plaine sablonneuse et calcaire, trouverait dans le sien les plantes qui affectionnent ces localités. Cela leur suffirait, puisqu'ils n'ont que faire des autres. Il n'y aurait donc rien d'impossible qu'on fit un jour, à l'usage des gens sédentaires ou forcés de l'être, la flore d'une cour pavée. L'occasion est bonne, si vous la faisiez.

En attendant, je vous présente une plante nou-

velle à enregistrer ; c'est une parasite dont les lapins sont très-friands.

— L'idée que vous venez d'émettre n'est pas neuve, mais elle est impraticable. Nous la discuterons plus tard. Voyons votre plante. C'est le Sénéçon vulgaire, *Senecio vulgaris*, mais ce n'est point une parasite. Encore un mot dont le sens vous échappe. Vous parlez comme le jardinier. Le botaniste appelle parasite le végétal qui se développe sur un autre ; s'il se développe à l'intérieur des tissus et y puise sa nourriture, on le dit *endophyte* ; mais s'il ne s'attache qu'à la surface, il est *épiphyte*. Le sénéçon n'est ni l'un ni l'autre. Pour le jardinier, il est parasite parce qu'il vit aux dépens des autres plantes, qu'il confisque à son profit les engrais qui étaient destinés à celles qu'il cultive. Il avait semé des pois et des carottes, tout ce qui pousse sans être pois et carotte et dont il n'a que faire, comme le sénéçon qui souvent abonde, est réputé par lui parasite.

— Je me rappelle, maintenant ; c'est dans ce sens qu'on a dit du coquelicot :

Du superbe pavot le fragile incarnat,
A l'azur du bleuet apporte son éclat,
Et dans l'or des moissons qu'il épuise et décore,
Parasite brillant, il s'embellit encore.

— Très-bien, dis-je, très-bien. Prenez cette loupe et cette pince dont la queue fine et déliée fera l'office d'une lame de canif bien effilée pour disséquer et d'une aiguille pour écarter les parties qu'il nous faudra examiner attentivement. Regardez ce sénéçon

qui a devancé quelque peu l'époque de la floraison, car cette année nous avons le printemps dans l'hiver, ce dont nous nous plaindrons peut-être un peu plus tard. Ces fleurs en grappes corymbiformes ne ressemblent en rien aux précédentes. Dans ce calice ou péricleine à folioles linéaires égales, scarieuses sur les bords, entouré d'un calicule de huit ou dix écailles beaucoup plus courtes, vous trouvez une réunion de fleurs. Le Sèneçon est aussi de la famille des composés. Mais les fleurs ne sont point ligulées comme dans le *Pissenlit*. C'est ici que la loupe et la pince vous sont nécessaires. Ouvrez, déchirez; voyez. Toutes sont tubuleuses, à cinq dents, hermaphrodites. Si nous avions les fruits, je vous ferais remarquer que ses akènes cylindriques sont munies d'une aigrette formée d'une touffe de poils disposés sur plusieurs rangs. Mais vous les avez vus déjà car vous en cultivez un, le Sèneçon à fleurs violettes, si florifère et d'un si bel effet dans les jardins. Nous en avons six à sept espèces dans le département; celle-ci est la plus commune, elle est annuelle, se reproduit même plusieurs fois dans une année et se rencontre dans tous les pays froids et tempérés de l'ancien monde. De Candolle a décrit plus de deux cents sèneçons qu'il a groupés géographiquement, c'est-à-dire suivant le pays qu'ils habitent; ainsi il a le groupe des régions caucasiques, celui de la Chine, du Cap, du Chili, et la plupart sont à fleurs jaunes. Le vôtre auquel on a donné le nom d'*élégant* qu'il mérite, mais qui n'est pas l'*élégant* des bota-

nistes, vient du Cap. Vous paraissez douter qu'il soit du même genre, cela est vrai cependant, mais ils diffèrent grandement ; si vous voyiez nos autres espèces, le doute cesserait, car là aussi vous trouveriez, comme dans l'*élégant*, la couronne extérieure formée de fleurs à languettes.

Nous sommes plus heureux que vous ne pensez. Vous riez, ne vous en défendez point, je maintiens mot heureux, car on n'a pas toujours sous la main tant d'éléments d'études. Les *cœurs fleuris* de Grew que Tournefort appelle, fleurs *composées*, ont été divisées par lui en *flosculeuses*, quand les corolles sont tubuleuses, c'est notre Sèneçon ; en *semiflosculeuses*, c'est-à-dire à fleurs irrégulières, à corolles ligulées, c'est notre Pissenlit, et en *radiées* ; celles-là ont la partie centrale composée de fleurs flosculeuses et le pourtour formé de demi-fleurons ou de fleurs en languettes. La paquerette que vous venez de cueillir en est un charmant échantillon. De Jussieu a fait de ces fleurs ainsi groupées sa *Synanthérie* ; il a nommé flosculeuses les *liguliformes* et les autres *tubuliflores*. On en revient à la division de Tournefort, mais on a changé les noms pour dire *tubuliflore*, *labialiflore* et *liguliflore*. Cela vaut-il mieux, je n'en crois rien ; mais nous nous engouons si facilement de ce qui vient du dehors, que ces dénominations de l'allemand Lessing devaient tout naturellement être adoptées.

Vous aimez à connaître les usages des plantes. Ce sèneçon n'en a point ; tout au plus pourrait-on

l'employer comme émollient. Cependant il n'a point toujours été banni des pharmacopées et on l'estimait excellent dans certains cas. La racine, dit Pline, prise dans de l'oximel, après une promenade, guérit la sciatique. Son duvet grillé avec un grain de sel fait disparaître les écrouelles. Je m'arrête, car il y aurait encore bien des prodiges à rapporter de cette plante que les Grecs appelaient *Erigeron*, *Vieillard du printemps*, parce que sa tête est couverte, au printemps, de ces aigrettes blanches dont je vous ai parlé.

Voyons maintenant votre paquerette, *Bellis perennis* des savants, dénomination qui en indique à la fois l'élégance et la durée. Le nom de *Bellis* lui vient de Pline qui dit : *Bellis in pratibus nascitur flore albo aliquatenus rubente* ; la *Bellis* croît dans les prés, la fleur est blanche, quelquefois nuancée de rouge. Le nom de *pérenne* qui s'applique aux plantes qui peuvent fleurir et fructifier en toute saison, lui convient à merveille. Ne confondons pas *pérenne* et *vivace* ; cette dernière dénomination s'appliquant aux seules plantes dont la durée est de plus d'une année.

Ce bouton d'or entouré d'une colerette blanche que le vulgaire appelle une fleur, n'en est point une. Le vulgaire qui voit avec d'autres yeux que le savant et qui souvent, disons-le, voit très-juste, est ici en défaut. Cette hampe qui s'élargit et forme une sorte de table, un phoranthé, est une corbeille dans laquelle sont disposés par centaines ces tubes d'un blanc verdâtre que la pression de mes doigts fait

sortir. Ces tubes sont des fleurs à la corolle monopétale avec cinq étamines situées à la base; les anthères soudées forment un collier d'où s'échappe un style bifide. Vous l'avez déjà trouvé dans le Séneçon. Quant à la colerette, enlevez un de ces rayons, c'est une lèvre démesurément allongée de la corolle qui s'est fendue sur le côté, comme les ligules du Pissenlit; mais ces corolles n'ont que des pistils; c'est donc une fleur femelle. Cette disposition a valu à ce groupe le nom de radiées. Linnée qui voulait caractériser cet état de fleurs hermaphrodites au centre et femelles à la circonférence, en avait fait sa Polygamie superflue.

Cette charmante plante dont nous ne voyons dans ce pied que les feuilles en spatule, épaisses, solides, couchées en roue, dont nous distinguons dans celui-là le bouton que va soulever la hampe en s'allongeant, a reçu le nom de *Paquerette* à cause de l'époque de sa floraison, de *Marguerite* parce qu'elle brille comme une pierre précieuse sur le gazon qu'elle émaille, de *Bellis* d'un mot latin qui veut dire mignon, gentil. Elle a tout ce qu'il faut pour vivre. Sa racine fibreuse la fixe fortement au sol; ses feuilles étalées, sa tige presque nulle font que l'enfant qui se roule sur le gazon ne peut la briser, et que le troupeau qui passe ne la broute point. Elle compte parmi les plantes dites météoriques, parce que l'état hygrométrique de l'air a sur son épanouissement une grande influence; si le ciel se couvre, elle se ferme; si le soleil luit, elle s'ouvre; mais si la chaleur est trop

grande, elle se referme encore. Serait-ce que les corolles sont destinées à réchauffer ou à garantir les organes de la reproduction, comme plusieurs l'ont prétendu.

N'est-il pas vrai qu'en apercevant ces rapports infinis dans toute chose on ne peut s'empêcher de les trouver l'œuvre d'un ouvrier infiniment habile.

On comprend, quand il a découvert tant de lois, tant de faits curieux, quand il a épuisé pour ainsi dire la connaissance de tous les phénomènes visibles et palpables, que l'homme se jette dans les hypothèses. Il a vu toutes les évolutions d'un être, évolutions qui, variées, mais déterminées en même temps, reproduisent toujours des formes antérieures; mais il est resté un point où les faits et les causes qui les produisent lui échappent. Peu importe, il lui faut tout expliquer. Lui-même est l'objet de ses recherches les plus actives et les plus ingénieuses. Il lui faut aussi trouver ou nier l'âme. Mais on arrive toujours à ceci que rien, comme la science, ne démontre l'existence d'une cause première, la cause et la raison de ce qui est et de ce qui peut être, l'existence d'un Dieu créateur. Les physiologistes les plus habiles en effet, et l'on sait avec quelle exquise délicatesse ils opèrent, de quels merveilleux instruments ils sont armés, n'ont jamais pu saisir que des appareils et sont impuissants à surprendre le moteur. Il y a donc des causes qu'il faut chercher en dehors de la matière, et l'on est contraint de ré-

péter : *Non sibi quisque creator, sed unus Deus creator*, un Dieu a tout créé.

— Mais il me semble que nous abandonnons un peu l'herborisation, je ne m'en plains pas du reste, serait-elle terminée ?

— Pas encore, car, cette petite fleur purpurine qui s'épanouit, n'appartient point aux familles que nous avons reconnues. Sa lige tétragone, rameuse, à feuilles opposées en croix et ridées, présente des caractères frappants. Le calice à cinq divisions, le corolle bilabée, les étamines au nombre de quatre dont deux plus courtes, et le style simple suffisent à faire distinguer une labiée. Si l'odeur pouvait être utile, j'ajouterais que presque toutes les plantes dans cette famille ont une odeur forte ; mais le grand Linné a dit dans sa philosophie botanique que l'odeur ne saurait être un caractère : *Odor speciem non clarè distinguit*. Si le fruit se pouvait voir, nous remarquerions qu'il est constitué par quatre carpelles indéhiscentes. Nous aurions ainsi à peu près reconnu tous les caractères de la famille des labiées à laquelle appartient le *Lamium amplexicaule*, que nous tenons.

Nous en aurions bien d'autres à récolter, mais qui ne sont encore qu'à l'état naissant. Ainsi voilà le *Mourron des oiseaux* qui se montre, la *Renoncule* qui étale ses feuilles vertes ; là c'est la *Véronique* à feuilles de lierre ; cette rosette de feuilles lancéolées, pubescentes, aux cinq nervures bien marquées, c'est le *Plantain*.

Gardons-nous de celle-ci, toute petite qu'elle est, elle pique, c'est l'Ortie, qu'il nous faudra étudier plus tard. Rappelons seulement aujourd'hui que son nom d'*Urtica* lui vient d'*urere*, brûler, et que cette douleur est causée par un liquide âcre, irritant, caustique, que renferme une petite glande placée au bas de chacun des poils dont la feuille est hérissée, que ce poil est un tube par lequel s'échappe de la glande, quand elle est pressée, le venin qui produit cette cuisson brûlante. Ne médisons point de cette méchante plante, puisqu'on a pu ranimer certaines parties des corps paralysés en les excitant par cette piqure. Sa tige est revêtue, comme celle du chanvre et du lin, d'une matière filamenteuse dont on a façonné des toiles très-fines. Dans certains pays, en Suède notamment, on la cultive comme fourrage; hachée et mêlée à l'avoine, elle donne aux chevaux l'air frais et le poil brillant. Bouillies avec un peu d'alun, la racine et la tige fournissent une belle couleur jaune. Chez nous on la donne hachée aux din-donneaux. On la mangeait autrefois cuite et Horace, félicitant Iccius de sa sobriété, nous apprend qu'il mangeait de l'ortie.

Abstemius herbis

Vivis et urtica.

Perse ne prise pas beaucoup ce mets ; il en fait fi de la façon la plus dédaigneuse.

— Cousin, j'ai compté jusqu'à dix-sept plantes, nous irions peut-être jusqu'à vingt, mais, merci de la

leçon, c'est assez pour aujourd'hui. Je vous quitte et vous dis adieu :

Si la mauvaise humeur vous gagne.

Vous savez le reste : adieu.

—Je crois aussi, Messieurs, que je dois m'arrêter. Je viens de citer Horace et je craindrais que, dans cette compagnie qui le connaît si bien, quelqu'un se souvenant, malgré l'habitude que vous en a donné la politesse de ne point trahir votre pensée, ne vint à dire tout bas de l'écrivain qui ne sait point s'arrêter :

Tenet occiditque legendo

Non misera culam....

• Un autre pourrait inspirer à son voisin sa crainte et son ennui, en lui rappelant ces vers :

*Quem neque dira venena nec hosticus auferet ensis,
Garrulus hunc quando consumet...;*

tandis qu'un plus prudent dirait, en prenant son chapeau, et achevant le sage conseil du poète :

Loquaces,

Si sapiat, vitet.

APPRECIATION

DU

Traité de la Fécondation des Orchidées par les Insectes, de Darwin,

Par M. le Docteur RICHER,

(Séance du 14 Février 1873).

Tout ce qui sort et sortira désormais de la plume du célèbre naturaliste anglais est assuré d'exciter vivement la curiosité publique. Les uns y chercheront avec ardeur la confirmation de la doctrine du maître, les autres avec non moins d'empressement tâcheront d'y puiser de nouveaux moyens d'attaque. Je vous avoue que ce n'est point là le mobile qui m'a le plus porté à lire ce beau travail. Si je n'y avais trouvé qu'un nouvel instrument de polémique, je n'aurais pas eu l'idée d'essayer de vous en présenter une courte analyse. Je dis essayer sans fausse modestie, car le sujet et la manière dont il est traité, rendent ma tâche extrêmement difficile.

Jusqu'ici nous ne connaissions l'auteur de la *Variabilité des Espèces* que par le développement qu'il avait donné à une ancienne hypothèse, par l'érudi-

tion et le talent qu'il avait déployés pour y adapter tous les faits connus. La large place qu'il donnait à l'interprétation de ces faits, les déductions et les jugements philosophiques qu'il en tirait ouvraient la porte à une interminable controverse. Il devenait aisé de discourir sur ce vaste thème sans craindre d'épuiser la matière.

Dans son nouveau travail Darwin, sans renoncer à des conclusions que nous aurons à discuter, se montre sous un autre jour; et nous admirons sans réserve l'observateur exact et incomparable, le patient et ingénieux expérimentateur.

Si la spécialité même de cette remarquable étude en est le côté le plus attrayant pour moi, et si je puis me permettre d'apprécier une œuvre d'anatomie et de physiologie végétale, je ne puis oublier cependant que l'auteur n'a pas voulu l'isoler du cadre de ses autres travaux. Vous n'en serez pas surpris, Messieurs, car vous connaissez trop bien la nature de l'esprit humain pour supposer qu'un homme qui nourrit une idée dominante puisse entreprendre de longues recherches et se livrer à de pénibles investigations s'il n'avait la conviction que ses travaux viendront fortifier sa doctrine et donner plus de corps au rêve de toute sa vie. Et ce rêve fût-il une utopie ! dans son ardeur à remuer, à triturer en quelque sorte la nature vivante, un homme de la valeur de Darwin doit nécessairement porter la lumière dans quelques coins encore obscurs de la science.

Comme vous le voyez, Messieurs, quel que soit mon désir de me renfermer dans le domaine si agréable de la science pratique, je me trouve entraîné par l'auteur, malgré moi et malgré mon incompetence, sur les hauteurs des spéculations de la philosophie de la science. Mais rassurez-vous, j'espère pouvoir simplifier beaucoup ma tâche. Si je me trouve dans l'obligation de vous dire mon opinion sur la théorie du transformisme, je ne me permettrai point de vous faire repasser par toutes les péripéties d'une critique qui aboutit invariablement à deux opinions nettement tranchées. Toutefois je dois vous avouer qu'il ne me convient pas de me jeter de confiance et les yeux fermés dans le camp des partisans ou dans celui des adversaires. Pour juger en connaissance de cause le darwinisme, il faut produire des arguments décisifs. Soit par défaut de lumière, soit par inaptitude naturelle, mon œil n'a pu saisir dans les obscurités du sujet cette éblatante vérité qui seule peut établir une conviction sur des bases réellement scientifiques.

Je sais bien qu'un tel scepticisme, à l'endroit d'une théorie qui passionne encore si vivement le monde savant, ne saurait être du goût de personne ; et si ma parole avait plus de retentissement et d'autorité je pourrais m'attendre à soulever dans les deux camps les plus vives protestations. Qu'est-ce à dire, me crierait-on de tous côtés ! Faites-vous si bon marché des sentiments des hommes les plus distingués dont s'honore la science contemporaine ? Pen-

sez-vous, diront les uns, réfuter d'un mot les preuves si longuement et si savamment élaborées par Darwin ? Avez-vous songé, diront les autres, aux conséquences d'une doctrine qui bouleverse les sciences naturelles jusque dans leurs fondements ? La question d'ailleurs ne laisse aucune part à l'équivoque. Les espèces sont immuables, ou elles se transforment. Ce dilemme est aussi clair que cet autre devenu trivial : « Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée. »

Calmons-nous, Messieurs, et ne me découragez pas en m'opposant des noms dont je ne puis malheureusement pas contrebalancer l'autorité. Permettez-moi de laisser respectueusement les noms de côté pour ne m'attacher qu'aux arguments. Nous les réduisons de part et d'autre à leur plus simple expression, c'est vous dire que je serai très-bref.

La variabilité des espèces, nous dit Darwin, est-elle absurde et impossible en soi ? Je réponds hardiment non. Cette concession faite (et elle m'est imposée par la notion de la toute-puissance du Créateur devant laquelle Darwin s'incline tout le premier), je demande à mon tour et aux partisans et aux adversaires comment ils comptent passer de la possibilité d'un fait à son affirmation ou à sa négation ? Il n'y a, me dira-t-on, de part et d'autre dans une question de ce genre, qu'un seul juge possible et compétent, c'est l'observation. J'en conviens, et que dit l'observation ?

Ici, pour être juste, nous devons établir, entre l'ob-

servation faite et celle qui reste à faire une distinction que réclame expressément le naturaliste anglais. Il dit, en effet : « L'entendement ne peut aisément » saisir toute l'étendue de ce terme, cent millions » d'années ! Il ne peut ajouter les unes aux autres, » pour en concevoir tous les effets, un grand nombre » de variations légères accumulées pendant un » nombre presque infini de générations. » Soit, le passé de l'homme n'est qu'une seconde dans l'éternité. Interrogeons séparément le passé et l'avenir.

Que dit le passé ? Rien.

Que dit l'avenir ?

Les deux partis lui prêtent chacun une réponse différente. Ces deux réponses peuvent, croyons-nous, se traduire de la manière suivante :

Observez encore, disent les uns; pendant un nombre presque infini de générations, et vous verrez quelles transformations aura produit la sélection naturelle !

Quand vous aurez encore observé cent millions d'années, répliquent les autres, vous constaterez l'immutabilité des lois qui régissent les espèces vivantes.

Voilà, vous en conviendrez, deux hypothèses qui n'ont pas à craindre de l'avenir un trop prompt démenti ; et la passion que nous mettrions à les développer ne nous aiderait pas à tirer au clair cette question vraiment singulière.

Si vous trouvez, Messieurs, que j'ai suffisamment

justifié mon scepticisme, vous ne m'accuserez pas d'excessive témérité si je viens vous déclarer, en manière de conclusion, que le transformisme me paraît une hypothèse oiseuse, puisqu'elle ne peut revêtir pour nous ni les caractères d'une vérité démontrable ni ceux d'une palpable absurdité.

Pourquoi donc, en présence de cet étrange paradoxe, tant d'hommes éminents se croient-ils obligés de se partager en deux camps ? Pourquoi voyons-nous d'ailleurs le même fait se produire à propos de cent autres questions bizarres, mal posées et non moins insolubles ? Pourquoi, enfin, ne pas laisser de telles occupations à certains esprits doués d'une tournure spéciale et d'une conformation particulière ?

A toutes ces questions je ne vois que deux réponses. C'est, d'une part, que la passion se plaît trop souvent à prendre la place de la raison. C'est, d'autre part, que le doute semble être insupportable à l'esprit humain, et qu'il lui est presque impossible de se tenir en équilibre sur cette lame tranchante qui sépare le oui et le non.

Voilà, Messieurs, plus de raisons qu'il n'en faut pour m'ôter tout espoir de voir finir la lutte. On continuera, soyez-en sûrs, à discourir sur les lois de la *sélection naturelle*, de la *divergence des caractères* et de la *concurrence vitale*. Si ces discussions me semblent frappées d'avance d'une complète stérilité, je m'en console à la vue des services que les combattants rendent, sans le vouloir, à la science pratique.

Cherchez si vous le voulez la pierre philosophale, la quadrature du cercle ou le mouvement perpétuel, je vous le pardonne, si vous trouvez la solution d'un intéressant problème, ou si vous procréez un utile instrument. Imaginez un roman que vous appellerez la *Phrénologie*, vous aurez bien mérité de la science si, pour vous comprendre, vous m'obligez à une étude sérieuse de l'anatomie du cerveau. Essayez enfin d'établir que tous les êtres vivants, animaux et plantes, descendent d'un même père, ou, comme vous le dites, d'un progéniteur commun, je ne suis point forcé de me trouver satisfait de vos arguments. Mais si, pour vous défendre ou vous combattre, je dois devenir avant tout un savant naturaliste; si le besoin d'étayer votre doctrine vous inspire souvent des travaux comme votre étude sur la fécondation des Orchidées, il ne m'en coûte pas d'avouer qu'il est juste de vous inscrire au nombre des bienfaiteurs de la science.

Malgré l'importance de ces considérations qui m'ont paru nécessaires à l'intelligence du sujet, je sens que je ne puis les prolonger sans fatiguer votre attention. J'arrive donc au travail qui fait l'objet de cette note.

Darwin est un trop grand esprit pour n'avoir pas été frappé de ce fait, que l'hermaphrodisme, qui n'est qu'apparent chez les animaux (d'ailleurs peu nombreux que possèdent les deux sexes), est, au contraire, de règle chez les plantes. Bien que ce ne soit pas la plus grave objection à la théorie du transfor-

misme, l'auteur s'en est beaucoup préoccupé. Nous comprenons, en effet, que pour un homme qui s'est imposé la tâche de ramener tous les êtres vivants à un seul type primitif, il y a là un passage assez difficile à franchir. Le traité de la fécondation des Orchidées est donc, aux yeux de l'auteur, un pont jeté sur le précipice qui sépare les deux règnes. Voici, du reste, en quels termes il indique lui-même le but de son livre :

« Dans mon ouvrage sur l'origine des espèces, je
« me suis borné à donner des raisons générales à
« l'appui de mon opinion que tout être organisé,
« sans doute d'après une loi universelle de la na-
« ture, demande à être accidentellement croisé avec
« un autre individu, ou, en d'autres termes, qu'un
« hermaphrodite ne se féconde pas lui-même indé-
« finiment. On m'a blâmé d'émettre cette doctrine
« sans en donner des preuves suffisantes, ce que ne
« permettait pas la médiocre étendue de mon ou-
« vrage. Je désire donc montrer que je n'ai pas
« parlé sans avoir étudié les détails. »

Il faut convenir que Darwin a eu la main heureuse en choisissant pour appuyer sa thèse le groupe si remarquable des Orchidées.

Cette famille, chez laquelle tout est extraordinaire, fournit à l'auteur des arguments d'une grande netteté. Les quatre cent trente-trois genres et les six mille espèces qui la composent ne permettent pas d'en faire une exception négligeable dans le règne végétal. Les fleurs, dans la presque totalité des

espèces, sont hermaphrodites ; mais les organes mâles et femelles sont disposés de façon que la fécondation, sans un secours étranger, est impossible, sinon dans toutes, du moins dans presque toutes les espèces. Ce fait est connu depuis longtemps parmi les cultivateurs de vanille. Ils ont soin d'opérer dans les plus belles grappes la fécondation artificielle de quelques fleurs, et non de toutes. C'est ainsi qu'ils obtiennent des gousses d'un très beau développement. Sans cette opération, la récolte serait à peu près nulle. Je ne sais si les praticiens ont ici, comme il arrive souvent, devancé la science : toujours est-il que la disposition singulière des organes sexuels des Orchidées a été reconnue, il y a près d'un siècle, par *Sprengel*, et depuis par *Swartz*, *Bauer*, *Robert Brown*, *Lindley*, *Crueger*, le docteur *Hooker*, etc. Ces illustres botanistes ont même constaté que l'intervention des insectes était nécessaire pour la fécondation de ces plantes. Mais c'est à *Darwin* que revient le mérite d'avoir compris, vu et décrit le mécanisme si varié de cette étonnante opération.

Décrire chaque fleur avec une exactitude et une précision merveilleuses ; nous montrer que chaque accident, chaque configuration qui nous paraît étrange est rigoureusement calculée pour s'adapter à la forme de chaque catégorie d'insectes chargés d'opérer la fécondation ; déduire de la structure de la fleur la nature de l'insecte attaché à son service ; prédire *à priori* le mode opératoire et le voir confirmé par l'expérience ; tels sont, bien imparfaitement

exprimés, les résultats des difficiles recherches du grand naturaliste anglais.

Ne croyez pas, Messieurs, qu'il soit bien difficile de contrôler les observations de Darwin. Nos orchidées indigènes s'y prêtent parfaitement ainsi que j'ai pu le constater; et, plus heureux que lui, nous trouverons réunis les types étrangers les plus merveilleux et les plus rares dans les splendides serres de Courcelles.

Jusqu'ici nous n'avons abordé que la généralité de notre sujet; nous craignons à bon droit d'affronter les détails. Comment, en effet, vous donner une idée de ces admirables descriptions sans mettre sous vos yeux les sujets et leurs merveilleux portraits? Car enfin il s'agit d'anatomie et de physiologie comme on n'en a jamais fait. Et qu'elle anatomie! celle du groupe le plus singulier du monde végétal! Et quelle physiologie! celle de la fécondation dans des conditions qui dépassent tout ce que nous pouvons concevoir de plus étrange.

Ne craignez pas, Messieurs, que cette précaution oratoire me serve à masquer l'arrière-pensée de me lancer dans des descriptions hérissées de mots techniques. J'espère vous donner une idée générale de la structure d'une fleur d'orchidée et des phénomènes dont elle est le théâtre, sans autre secours que la langue vulgaire. Si j'ai trop présumé de mes forces, vous me saurez gré d'avoir au moins tenté l'entreprise.

Vous pouvez vous figurer d'une manière générale,

et sans tenir compte des variétés de forme, une fleur d'orchidée comme une bouche ou une gueule d'animal plus ou moins largement ouverte. Cette bouche offre deux lèvres inégales, la supérieure courte et relevée, l'inférieure plus longue, souvent même très longue. Au fond de cette bouche se trouve presque toujours un réservoir de nectar ou nectaire : ce réservoir peut n'être qu'une petite capsule ou se prolonger inférieurement en un tube fermé d'une longueur variant de quelques millimètres à vingt-cinq ou trente centimètres.

Au fond de la gorge de cette bouche et collé à sa paroi postérieure se trouve l'organe femelle ou stigmate, et plus en avant, en haut du palais dans la position qu'occupe chez nous la luette, on rencontre une saillie très prononcée, en forme de bec, sur laquelle sont implantés les organes mâles ou étamines, nommées aussi pollinies parce qu'elles portent le pollen ou matière fécondante.

La nature de ces étamines, la manière dont elles sont plantées sur cette saillie et certaines propriétés singulières que nous allons indiquer ont beaucoup étonné les botanistes jusqu'au moment où ils ont pu saisir les raisons de ce mécanisme ingénieux qui appartient en propre à la famille des orchidées.

Tâchons de vous dire en deux mots l'économie du système. Les pollinies ou étamines ont la forme de deux petites massues dont les manches sont plantés sur une boulette ou disque de glu. Cette boulette est posée elle-même sur la saillie sans lui adhérer,

et pour qu'elle ne durcisse pas à l'air elle est recouverte par un repli membraneux en forme de nid de pigeon. Ce repli est mobile, n'adhère pas au disque de glu et s'abaisse au moindre contact. Ajoutons que la poussière fécondante qui recouvre le sommet des pollinies est si solidement, fixée qu'elle ne se détache pas au moindre vent comme le pollen des autres plantes. Vous comprendrez dès lors que ces organes mâles, situés très en avant des organes femelles, dont ils sont d'ailleurs séparés par une saillie considérable, ne pourront jamais déposer spontanément leur poussière fécondante sur les stigmates.

Ces notions anatomiques nous suffisent ; nous pouvons passer à la physiologie. Faisons l'expérience suivante, elle est d'une grande simplicité. Prenons un corps pointu, mince et flexible, un crin de cheval, la pointe d'un jonc, car la grosseur doit varier suivant les espèces ; introduisons-le dans cette bouche, et tâchons d'atteindre le fond du nectaire. De même qu'en introduisant une sonde œsophagienne dans la gorge d'un homme, nous sommes sûrs de toucher la luette ; de même en introduisant notre jonc dans une fleur d'orchidée, nous serons forcés de heurter la saillie qui supporte le disque de glu sur lequel sont plantées les deux pollinies. Au contact du jonc, le repli protecteur du disque de glu s'abaisse, celui-ci, mis à nu, se colle sur le jonc — attendons quelques secondes pour laisser la glu se solidifier suffisamment — retirons doucement notre jonc, il emportera inévitablement le disque, et les

étamines nous apparaîtront comme deux petites cornes, comme les deux antennes d'un insecte plantées perpendiculairement sur le jonc. Pendant que nous les contemplons avec étonnement, un phénomène bien plus étrange va se produire. Au contact de l'air nous allons voir nos deux pollinies s'incliner lentement vers la pointe du jonc, finalement se coucher sur lui et lui devenir parallèles. Quelques secondes ont suffi pour opérer ce mouvement inexplicable. Puisque nous sommes en train de faire de la physiologie, continuons notre expérience ; introduisons maintenant notre même jonc dans la bouche d'une autre fleur de la même espèce ; il passera avec ses pollinies sous le bec ou la saillie que nous connaissons, et l'extrémité antérieure de celle-ci ira forcément toucher au fond de l'arrière-gorge de notre fleur la surface visqueuse ou gluante du stigmate ou organe femelle. Les grains de pollen, malgré leur cohésion, s'y attacheront. Vous pouvez retirer le jonc ; la fécondation va s'opérer en passant par la série des phénomènes ordinaires.

A cette physiologie artificielle, substituons les agents de la fécondation naturelle : remplaçons notre instrument grossier et s'adaptant toujours imparfaitement aux organes floraux, par la trompe délicate d'un papillon qui vient boire au fond de l'épéron le nectar que la fleur a distillé pour lui, et nous verrons s'accomplir avec bien plus de précision la succession de ces merveilleux phénomènes.

Ainsi donc, voici entre la fleur et l'insecte un

échange de services qui surpasse immensément en poésie tout ce que pourront imaginer les poètes, et pourtant nous n'avons point recouru aux mensonges de la fiction. Si la fleur distille, dans la coupe la plus artistique et la plus parfumée un délicieux nectar, si elle se pare des couleurs les plus brillantes, si elle revêt les formes les plus séduisantes pour un insecte en se faisant pour ainsi dire insecte elle-même, ce n'est point pour le plaisir platonique de recevoir les baisers du papillon. La fleur est beaucoup plus positive ; sa devise, il faut bien le dire, est celle de bien des hommes. Service pour service. Les poètes ont suffisamment chanté la rose et les caprices de son volage amant. La science, avec bien plus d'autorité et de vérité, vient nous révéler à son tour les caprices de la fleur, Darwin nous montrera que l'insecte n'aura le droit de s'abreuver de nectar qu'autant qu'il aura su se plier à toutes les fantaisies de l'orchidée. Il ne devra reculer devant aucune des difficultés de la route, il faudra, par les chemins les plus tortueux et les plus difficiles, affronter même quelquefois des dangers et avant tout se charger (fardeau bien lourd pour lui) des agents destinés à assurer la reproduction de l'espèce.

Je ne puis, Messieurs, vous énumérer toutes les combinaisons, tous les singuliers artifices qu'emploie la fleur d'orchidée pour obliger l'insecte à payer le tribut que lui impose cette merveilleuse loi d'harmonie, il faudrait vous raconter tout le livre (j'allais dire le poème de Darwin). Permettez-moi seulement

de vous en détacher deux ou trois fragments. Je serai bref, car je sais que j'ai trop abusé de votre bienveillance.

On admire dans les serres de M. le comte de Gomer, au milieu de beaucoup d'autres magnifiques espèces, une superbe orchidée, originaire des forêts de Madagascar, on l'appelle l'*Angrœcum sesquipédale*. Son admirable fleur, d'une cire blanche comme la neige, est munie d'un nectair d'une prodigieuse longueur, il a onze pouces anglais ou près de trente centimètres. Cette éperon n'est rempli de nectar que sur la longueur d'un pouce et demi à son extrémité inférieure. Quel est le but de cette disposition, et quel est, je vous prie, le papillon, en Europe, qui pourrait se flatter de pouvoir puiser le nectar à une pareille profondeur. Mais nous sommes à Madagascar, et là se trouve un énorme papillon qui paraît fait pour l'*angrœcum*, car lui seul peut féconder cette fleur. Il est peut-être aussi vrai de dire que la fleur a été faite pour l'insecte car elle lui réserve une provision de nectar qu'elle met à l'abri de la convoitise des autres papillons. Toujours est-il que la destruction du papillon entraînerait fatalement l'anéantissement de la plante. Il nous est impossible de ne pas reconnaître là une de ces causes finales qui révèlent si manifestement la volonté du Créateur.

Une autre orchidée, le *coryanthes marcantha* va nous offrir des phénomènes encore plus singuliers. La lèvre inférieure de cette fleur est fort lon-

gue et présente à son origine deux petits cornets qui sécrètent un liquide qui n'est pas du nectar. Ce liquide, qui coule goutte à goutte, est si abondant, qu'une seule fleur en a produit vingt-huit grammes. A la base de la lèvre se trouve un godet qui reçoit le fluide à mesure qu'il distille, et le trop plein s'écoule d'un côté par une gouttière. Au-dessus de ce réservoir toujours plein se trouve une chambre pavée d'éminences charnues. A quoi pourrait bien servir ce curieux appareil hydraulique ? Le docteur Crüger va nous l'apprendre. Des essaims de grosses abeilles viennent se poser sur cette gigantesque fleur et vont ronger les éminences charnues placées au-dessus du réservoir. Dans leur empressement elles se bousculent les unes les autres et se sont tomber dans le godet qui ressemble à un seau au-dessous d'une source s'écoulant goutte à goutte. Qu'arrive-t-il à l'abeille plongée dans ce bain involontaire ? Ses ailes mouillées ne lui permettant plus de s'envoler, elle est forcée de sortir par la gouttière servant de réservoir, mais cette gouttière se trouve sous une voûte ; l'abeille la suit et dans sa marche elle se frotte le dessus du dos d'abord contre la surface visqueuse du stigmate, puis contre les pollinies, le pollen s'attache au dos de l'insecte. Qu'il aille s'abattre sur une autre fleur qu'il tombe dans le godet en sortant, il fécondera nécessairement le stigmate de cette fleur.

Un dernier exemple et j'ai fini, je l'emprunte au genre *castasetum*, qui est représenté dans la riche

collection de M. le comte de Gomer par un bel exemplaire. Cette plante a fleuri l'année dernière à Courcelles. Une personne, en visitant la serre, s'avisa de presser une de ces fleurs entre les doigts, elle fut stupéfaite d'en voir sortir brusquement quelque chose qui fut dardé en avant comme une langue de serpent. Ce quelque chose était la pollinie. Quel est le but de cette fleur étrange, et par quel mécanisme peut-elle, au moindre contact, lancer ainsi son organe mâle à distance ? Sans entrer dans des détails qui ne peuvent figurer ici, disons que la pollinie est repliée sur elle-même comme un ressort, que de sa base partent deux petites antennes qui viennent se croiser au-devant de l'entrée de la fleur et barrer le passage à l'insecte qui veut y pénétrer. Ces antennes sont douées d'une sensibilité pareille à celle de la sensitive. Dès que l'insecte les touche, elles transmettent l'impression à la partie qui retient la base de la pollinie. Celle-ci, devenue libre, se détend comme un ressort et se projette au dehors, sa base en avant, de sorte que le disque de glu vient frapper l'insecte en pleine figure et se coller sur sa tête. Celui-ci s'envole, et allant visiter la fleur femelle de la même espèce (car ces plantes sont unisexuées), il opère la fécondation.

Si après avoir raconté ce long poème, Darwin se bornait comme nous à admirer ce que nous appellerions une harmonie préétablie poursuivie au milieu d'une diversité de moyens dont le monde vivant nous offre peu d'exemples, nous n'aurions plus qu'à fermer

le livre en félicitant vivement son auteur. Malheureusement, le naturaliste anglais voit d'autres conséquences à tirer de ces faits, et c'est un point sur lequel en finissant nous voulons faire nos réserves.

S'emparant d'une remarquable étude de Robert Brown sur l'homologie de la fleur des orchidées, il s'efforce d'établir, mieux encore que ne l'avait fait son illustre compatriote, que ces plantes ne sont qu'une déviation du type normal des monocotylédonées; ou, pour parler plus clairement, qu'elles ne seraient qu'une transformation des liliacées ou de quelque autre famille voisine.

Ici, comme toujours, Darwin montre une habileté extrême à s'emparer d'un fait vrai en lui-même et à l'adapter, au moyen d'explications séduisantes ou de raisonnements d'une grande subtilité, à l'ensemble de son système. Il est parfaitement vrai qu'en restituant à une fleur d'orchidée certains organes dont elle présente les rudiments, qu'en dédoublant celui-ci, qu'en soudant ces deux-là, qu'en raccourcissant l'un, qu'en allongeant l'autre, on peut, jusqu'à un certain point, reconstituer un type dans lequel viendront se confondre les orchidées, les iridées, les liliacées et autres monocotylédonées. Il est encore plus facile de transformer une scrofulariée ou une borraginée en labiée et réciproquement. Mais pouvons-nous légitimement affirmer que les types se sont ainsi dédoublés par suite de transformations lentes suivant la loi d'une sorte de progrès évolutif? C'est là une hypothèse que rien ne justifie. Il y a

plus. L'hypothèse appliquée aux orchidées va tout-à-fait à l'encontre de la théorie de la sélection naturelle et de la concurrence vitale. Quel est, en effet, suivant Darwin, le but de la variation des espèces ? C'est de doter les espèces nouvelles ainsi produites d'organes ou de propriétés qui les rendent plus fortes et les arment mieux pour affronter le combat de la vie, qui les rendent en un mot plus rustiques et plus fécondes. Si la sélection naturelle a cru atteindre ce but en transformant une orchidée en liliacée ou toute autre plante se fécondant elle-même et sans recourir aux artifices que nous avons fait connaître, il est évident qu'elle s'est étrangement trompée. Les faits, d'ailleurs, viennent confirmer notre manière de voir, et Darwin prononce lui-même la condamnation de son système, puisqu'il avoue, à la page 326 de son livre, que « cependant il est notoire que les orchidées sont distribuées avec parcimonie. » Il aurait même pu dire, qu'en Europe du moins, les orchidées sont rares.

Si l'on voulait absolument bâtir une hypothèse sur les conséquences du fait très réel de la fécondation croisée chez les orchidées, on devrait plutôt dire que cette propriété leur est défavorable, et que ces plantes sont des types dégénérés.

Mais laissons de côté les suppositions, et terminons en regrettant qu'un si beau livre, qu'une si remarquable étude aboutisse à une conclusion si peu solide. Darwin aurait notre admiration complète et sans réserve s'il n'avait vu, comme nous, dans tant

de merveilles, que la manifestation pure et simple de lois harmonieuses qui révèlent, avec une éloquence inouïe, la volonté et l'admirable puissance du Créateur.



NOTICES

SUR MM.

Sowinski, Thalberg, Verroust, Vieuxtemps & Vivier

Lues par M. DENEUX.

(Séances du 11 Avril 1873).

MESSIEURS,

Je crois utile, en commençant cette lecture, de rappeler à votre souvenir l'œuvre que j'ai entreprise et qui a fait l'objet de mes précédentes communications à l'Académie, c'est-à-dire la biographie des artistes musiciens que nous avons entendus à Amiens, en y joignant les appréciations qui ont été faites chez nous de leur talent et des succès qu'ils ont obtenus.

Le but de mon travail consiste à faire une histoire musicale qui aura pour foyer la ville d'Amiens.

Mon dernier récit, qui a reçu de vous, Messieurs, l'honneur de l'insertion dans vos mémoires, a été consacré à deux grands artistes, M^{me} Sontag et M. Sivori : je m'occuperai aujourd'hui de MM. Sowinski, Thalberg, Verroust, Vieux-Temps et Vivier,

Le savant pianiste Sowinski, que nous avons enten-

du le 25 mars 1856, est principalement remarquable comme compositeur pour son instrument, c'est en outre un habile professeur. On lui doit aussi la publication d'un recueil très intéressant de chants nationaux et populaires de Pologne, et des articles historiques sur la musique de son pays. Dans le concert où nous l'avons entendu et auquel il nous prêtait son concours tout gratuit, Sowinski s'est fait applaudir dans plusieurs morceaux de sa composition, et surtout dans celui de *Mazeppa*, magnifique fantaisie à quatre mains, qu'il a exécutée avec l'excellent musicien, si prématurément enlevé à l'affection de tous ceux qui avaient su apprécier ses brillantes qualités, M. le comte des Essars, notre compatriote et ami, qui, dans cette circonstance, a su élever l'amateur à la hauteur de l'artiste.

Sowinski est surtout un artiste classique, et il doit le rang qu'il occupe dans la hiérarchie musicale aux qualités qui distinguent particulièrement l'habile professeur.

Mais le grand artiste qui opéra une véritable révolution dans l'art du pianiste, ce fut Thalberg, dont l'immense talent a cela de remarquable, que son seul professeur fut, non pas un pianiste, mais le premier basson du théâtre impérial de Vienne : il acquit sans effort et presque sans travail cette rare perfection qui lui valut une renommée européenne.

Thalberg, Sigismond, est né à Genève, le 17 janvier 1812. A quinze ans, il commença à attirer sur

lui l'attention des musiciens dans les salons et les concerts : à 16 ans, il publiait ses premières productions, et dès 1830 toute l'Allemagne retentissait des bravos que soulevait partout sa supériorité.

Après ses premières excursions, il se rendit en France, puis en Russie, en Angleterre, et enfin en Amérique où il demeura environ une année.

Il donna, dans ces diverses contrées, un grand nombre de concerts et provoqua partout un enthousiasme indicible. Nous avons entendu le célèbre artiste dans le concert du 40 décembre 1849. Un grand morceau sur les *les Huguenots*, une *Tarentelle*, une étude en *la mineur*, et la ravissante fantaisie sur *la Muette*, composèrent son riche programme. L'admiration produite par les premiers morceaux qu'il exécuta ne fit qu'augmenter à l'audition de sa brillante fantaisie sur *la Muette*, devenue depuis populaire et que tous les pianistes ont jouée pendant longues années.

Ce qui distinguait entre tous les talents celui de Thalberg, c'étaient une puissante sonorité et une habileté merveilleuse dans les traits.

Parmi les instrumentistes qui ont fait la renommée des orchestres de l'Opéra et du Conservatoire, nous citerons en première ligne le célèbre hautboïste Verronst, qui s'est fait entendre à Amiens le 24 mars 1848.

Verronst, Stanislas, est né à Hazebrœck le 40 mai 1814. Fils d'un musicien de profession domicilié dans cette ville, il apprit de son père les premiers

principes de la musique : en 1834 il entra au Conservatoire de Paris, où sa brillante organisation musicale lui fit faire de rapides progrès sur le hautbois, dans la classe du savant professeur Vogt.

En 1833, le second prix lui fut décerné au concours, et l'année suivante il enlevait brillamment le premier : la science de l'harmonie lui fut enseignée par MM. Elwart et Leborne.

Après la mort de Brod, Verroust occupa la place de premier hautbois à l'Opéra et à l'orchestre des concerts du Conservatoire. Plus tard, il succéda à son maître, Vogt, comme professeur au Conservatoire.

Un jeu fin, délicat, expressif, un beau son et une grande sûreté dans l'exécution, formaient les traits distinctifs du talent de Verroust. Sa santé s'étant considérablement affaiblie, l'air natal lui fut conseillé, et il partit de Paris pour Hazebrouck le 5 avril 1863. Mais cette dernière ressource devait être inutile, et à peine eut-il touché le sol de la patrie, qu'il s'éteignit, le 9 du même mois, dans un âge qui lui promettait encore une longue et brillante carrière.

Au nombre des artistes qui ont été le plus fêtés dans nos concerts, nous devons citer en première ligne Henri Vieuxtemps, le prodigieux violoniste, que nous avons applaudi dans sept occasions différentes. Vieuxtemps est né à Verviers le 20 février 1820 ; il est le fils d'un ancien militaire, retiré du service, qui s'était consacré à la profession de

luthier et d'accordeur d'instruments. Dès ses premières années, Vieuxtemps fit pressentir sa vocation musicale par le plaisir qu'il manifestait à l'audition du violon de son père. Son premier professeur Lecloux, artiste habile, prépara par ses excellentes leçons le talent du jeune violoniste dont les progrès furent si rapides, qu'il put entreprendre un premier voyage artistique à l'âge de huit ans, et donner des concerts dans les principales villes de la Belgique.

Arrivé à Bruxelles, Vieuxtemps y rencontra l'illustre violoniste de Bériot qui, frappé de sa précoce habileté, lui donna gratuitement des leçons pendant plusieurs mois.

Une carrière artistique si vite et si bien commencée devenait un gage certain du succès de l'avenir. En effet, la réputation de Vieuxtemps ne fit que grandir, et ses triomphes en Allemagne, surtout à Vienne, ensuite en Angleterre, puis en France, et enfin en Russie, ne se démentirent jamais, et ils assurant à Vieuxtemps une place hors ligne parmi les violonistes de nos jours.

En 1845, il épousa, à Francfort-sur-le-Mein, Mlle Eder, pianiste de talent, et quitta la ville pour se rendre à l'appel de l'empereur Nicolas qui lui offrait, à Saint-Petersbourg, les fonctions de violon solo de sa musique, avec un engagement de dix ans. Vieuxtemps passa en effet plusieurs années en Russie, mais le climat ne fut pas favorable à sa santé, et il ne put achever, jusqu'au terme, l'engagement

qu'il avait pris : il préféra renoncer à la pension stipulée dans son contrat.

En 1852, il reparut en Allemagne, en France, en Belgique, y donnant une quantité innombrable de concerts, jusqu'en 1857, époque à laquelle il entreprit un voyage en Amérique, dont le produit fut considérable.

Vieuxtemps n'est pas seulement un violoniste de premier ordre, c'est encore un compositeur occupant un rang éminent dans la musique moderne du violon : il est membre de l'Académie royale de Belgique, depuis 1846, et officier de l'ordre de Léopold.

C'est en 1854 que nous avons entendu pour la première fois le grand artiste, et son succès parmi nous fut tel, qu'il dût céder aux instances qui le rappelèrent les deux années suivantes chez nous. Nous le revîmes encore en 1857, 59 et 62, et enfin une dernière fois en 1867. Parmi les morceaux de sa composition qu'il exécuta dans nos concerts, nous citerons de préférence le beau concerto en *la* majeur, la fantaisie de *Norma* sur la quatrième corde, une fantaisie slave, *les Sorcières de Paganini*, le splendide duo sur *les Huguenots*, avec Servais, le concerto en *ré* mineur, une brillante fantaisie sur *Lucie*, le trémolo de de Bériot, et enfin cet incomparable prélude de Bach, qu'il interpréta, avec la célèbre cantatrice, Mme Miolan-Carvalho, dans le concert du 16 janvier 1867 : il faut entendre cette merveilleuse mélodie que, sous le titre d'*Ave Maria*,

Gounod a arrangée pour les deux illustres artistes, pour se faire une idée de l'effet saisissant qu'elle produit, interprétée par de tels virtuoses, ce morceau divin est resté notre dernier souvenir de Vieuxtemps.

Vieuxtemps, fuyant les Prussiens qui avaient envahi la ville libre de Francfort-sur-le-Main, sa résidence ordinaire, était venu habiter Paris, où il avait fait l'acquisition d'une propriété qu'il espérait ne plus quitter; mais il avait compté sans nos ennemis qui le chassèrent de Paris. Vieuxtemps est maintenant dans sa patrie où il a repris ses fonctions de professeur au Conservatoire royal de Bruxelles.

Vivier, l'habile corniste, est incontestablement un artiste de grand mérite, mais il doit surtout la réputation qu'il s'est acquise à une réclame savamment organisée et à un talent de mystificateur et de plaisant qui lui a valu de nombreux succès dans le monde de Paris. Il forme, avec Vieuxtemps que nous venons de quitter, le contraste le plus accentué : autant Vieuxtemps se distingue par la pureté de son art, autant Vivier peut être considéré comme la plus complète personnification de l'instrumentiste fantasque.

Vivier est né dans l'île de Corse, en 1821, d'une famille originaire de Normandie : son père, qui fut successivement receveur des contributions dans plusieurs départements, exigea qu'il entrât dans l'administration des finances; mais il se dégoûta promptement de cette carrière, une seule chose lui plaisait,

c'était la musique, et dans la musique, le cor, que le hasard avait mis entre ses mains et qu'il étudia avec une grande persévérance.

Les noms des maîtres qui lui enseignèrent à jouer de cet instrument ne sont pas connus; on croit cependant qu'il reçut à Paris des leçons de Gallay, premier cor à l'orchestre du Théâtre italien.

Vivier fixe surtout l'attention sur lui par la découverte d'un phénomène acoustique dont il n'a point été donné jusqu'à ce jour une explication satisfaisante : ce phénomène consiste dans la production de plusieurs sons simultanés qui forment harmonie.

Indépendamment de ces curieux effets qu'il tire du cor, Vivier possède une belle qualité de son et chante bien, mais dans un espace resserré qui ne dépasse pas un octave. Il n'exécute pas, du reste, de grandes difficultés sur son instrument, son talent consiste principalement dans l'exécution de mélodies de sa composition, et qui sont en général distinguées.

Son concours, dans un concert, se borne à jouer un seul morceau, et celui qu'il choisit de préférence est un air de chasse pour trois cors, qu'il exécute seul, en faisant entendre très-distinctement les trois parties. C'est ce morceau que Vivier a joué chez nous, dans le concert du 15 mars 1852.

Vivier est toujours resté fidèle au cor d'harmonie ordinaire, et n'a jamais voulu se servir du cor à pistons.

Avec le nom de Vivier, je termine l'esquisse que j'ai l'honneur de vous soumettre aujourd'hui.

Pour continuer mon travail, je devrai maintenant faire appel à la bonne volonté de ceux des autres artistes que nous avons connus et applaudis, et j'espère parvenir ainsi à un résultat dont la récompense la plus précieuse serait pour moi dans les suffrages de l'Académie.





DISCOURS DE RÉCEPTION

De M. E. HENNEBERT,

(Séance du 23 Avril 1873.)

GRIBEAUVAL.

MESSIEURS,

Vous avez bien voulu m'admettre à prendre part aux travaux de votre Compagnie. Je suis profondément touché d'un tel honneur, mais ce n'est pas seulement une expression de gratitude que je dois ici faire entendre. Un fâcheux concours de circonstances m'avait, jusqu'à ce jour, empêché de répondre à votre appel si courtois, et, confondu moi-même du fait de ce retard prolongé, je n'en puis mesurer l'étendue sans invoquer votre indulgence et vous prier d'agréer mes regrets.

Parmi les causes qui m'ont si longtemps arrêté sur le seuil de cette enceinte, je suis en droit de mentionner, pour mon excuse, l'embarras où j'étais de faire entrer dans un cadre de dimensions restreintes, mais encore suffisantes, l'étude que je me

proposais de soumettre à votre savante appréciation. Il n'était pas facile, en effet, de traiter, en un court mémoire, la question si complexe de l'importance de la Picardie et, spécialement, de la ligne de la Somme, au point de vue des intérêts de la défense générale du territoire de la France.

Ce problème, j'ai tenté de le résoudre, mais, je l'avoue, sans le moindre succès, et je n'ose pas, Messieurs, vous présenter un travail dont l'intérêt, si puissant qu'il soit, ne saurait suffisamment dissimuler l'aridité.

J'aime mieux placer la cérémonie de mon admission parmi vous sous le patronage d'un grand nom dûment enregistré par l'histoire, mais dont votre pays, si riche en gloires de toute espèce, n'honore peut-être pas la mémoire avec toute la distinction qu'elle semble mériter. C'est le nom d'un savant du dix-huitième siècle, d'un maître en l'art si délicat de l'attaque et de la défense des places, d'un vaillant homme de guerre, du Vauban de notre artillerie. J'ai nommé Gribeauval.

Jean-Baptiste Vaquette de Gribeauval est né à Amiens le 4 décembre 1715, précisément le jour de la fête de Sainte-Barbe, patronne de ceux qui font parler la poudre ; son acte de naissance fut inscrit aux registres de l'ancienne paroisse de Saint-Remi. Décédé à Paris, le 18 mai 1789, quatre jours après l'ouverture des Etats-Généraux, c'est une longue carrière qu'il eut à fournir ; mais l'observateur ne saurait mettre grand temps à reconnaître que toutes

les actions qui remplissent cette belle existence portent uniformément l’empreinte d’un ferme cachet d’honneur, d’intelligence et de dévouement.

Issu d’une famille de bonne roche qui recrutait, de longue date, la magistrature et l’armée ; nourri des rudes principes des plus mâles vertus, le jeune homme eut pour premier précepteur le célèbre abbé Valard, collègue de Gresset à votre Académie. C’est Valard qui, d’un coup d’œil sûr, reconnut le mérite de son élève, entrevit l’avenir que ses destinées lui réservaient et le dirigea résolument vers l’étude des mathématiques « *pour le mettre en état d’entrer dans l’artillerie...* »

Gribeauval fut, en effet, incorporé, en 1732, au Royal-Artillerie, en qualité de simple volontaire.

En 1735, il était *officier pointeur* ; mais il resta longtemps confiné dans ce grade. Ce n’est qu’en 1747, c’est-à-dire après douze années révolues, qu’on le voit enfin promu *capitaine de mineurs*. Dès lors, la voie semble s’ouvrir plus large ; et l’avancement du militaire, se proportionner à sa valeur. Lorsqu’il mourut, Gribeauval était lieutenant-général des armées du roi, grand’croix de l’ordre de Saint-Louis, premier inspecteur de l’artillerie de France, commandant en chef du corps des Mineurs, *Bailly d’épée* et gouverneur de l’arsenal de Paris.

Il jouissait, de plus, des prérogatives attachées à la dignité de feld-maréchal au titre autrichien et à celle de grand’croix de l’ordre de Marie-Thérèse. Enfin, il était membre de cette Académie d’Amiens

dont nous sommes justement fiers d'être appelés à maintenir l'institution.

Tous ces titres et distinctions honorifiques n'étaient pas, on peut le croire, le vulgaire effet des faveurs de la fortune, mais la stricte récompense due à de bons et loyaux services, à des études techniques couronnées de succès, à la pureté d'un grand caractère invariablement fidèle aux principes de la vieille devise : « *Dieu, la patrie et le roy.* »

De tous les éminents services de guerre rendus par Gribeauval les deux épisodes les plus saillants sont assurément ceux de la prise de Glatz et de la défense de Schweidnitz. Ce sont deux perles d'art militaire, deux brillants de la plus belle eau, qui se détachent vigoureusement des ombres de la guerre de Sept ans.

Sur la fin de sa vie, le général aimait à se souvenir tout haut des actions de vigueur qu'il avait tentées et réussies pour le soutien de la cause de Marie-Thérèse. Il se plaisait à raconter que le siège de Glatz, était celui qui lui avait fait le plus d'honneur et l'un de ceux dont il devait le moins se glorifier. — « Le maréchal de Laudon, disait-il, qui commandait l'armée autrichienne, me détacha avec un corps de vingt mille hommes pour faire le siège de Glatz. » — Ici Gribeauval supprimait, avec la plus grande modestie, les détails qui pouvaient donner quelque idée de l'art avec lequel il avait opéré l'investissement et il poursuivait simplement en ces termes :

— « M. le maréchal, qui couvrait les opérations

du siège avec l'armée d'observation, venait souvent me voir à mon quartier-général. Il m'entretenait plusieurs fois de ses désirs d'en finir au plus vite; de l'importance qu'il attachait à la recherche d'un prompt dénouement. Il me dit, à plusieurs reprises, que j'assiégeais trop bien suivant les règles de l'art : qu'il savait, à n'en pas douter, que l'ennemi avait peur derrière ses murailles. Il me conseilla d'avoir recours à quelque moyen de vive force.

« Les fortifications de Glatz consistaient en quelques ouvrages extérieurs couvrant une enceinte en maçonnerie munie d'un bon fossé; et, en arrière de cette enceinte, deux solides retranchements se développaient sur les pentes d'un mamelon que couronnait un château-fort.

« Je représentai à M. le maréchal que je ne savais point calculer le degré de terreur dont des troupes bien armées pouvaient être frappées derrière un triple rempart, mais que, cependant, s'il voulait m'en donner l'ordre écrit, je tenterais l'escalade.

« Cet ordre, il me le donna. Sur-le-champ, je pris mes dispositions en conséquence, et, dès le lendemain, j'ordonnai moi-même à M. le lieutenant-colonel *** d'enlever avec son bataillon la demi-lune qui couvrait la porte de l'enceinte. Ce brave officier n'hésita pas à se jeter en avant, et, peu d'instants après le début de l'entreprise, il m'informait qu'il avait perdu du monde, mais que l'ennemi avait peur et qu'on le poursuivait. Il me pria en même temps de lui envoyer du renfort.

« Je lance les bataillons que j'avais disposés en échelons pour le soutenir... le premier de ces bataillons de soutien, ne trouvant plus personne dans la demi-lune, me fait dire que mon lieutenant-colonel a franchi le pont ; qu'il a forcé l'enceinte et que le renfort se porte, à sa suite, en avant.

« Je me mets moi-même à la tête des autres bataillons, j'arrive au pied du mur de l'enceinte sans rencontrer personne, mais j'aperçois des baïonnettes sur les remparts... Convaincu que mon lieutenant-colonel pousse toujours sa pointe avec succès, je le suis sans trouver d'obstacles et j'arrive à l'esplanade du château... Là, je trouve mon brave officier qui venait de sommer le commandant de mettre bas les armes et de se rendre prisonnier. La capitulation suivit et cette chute du château, due à un vigoureux coup de main, entraîna celle de la ville-basse, laquelle était pourvue d'une forte garnison. »

On voit avec quelle noble simplicité Gribeauval exposait le détail circonstancié d'une action de vigueur dont il avait si bien préparé le succès et dont il attribuait tout l'honneur au subalterne chargé du soin de l'exécution. Pour les opérations de la défense de Schweidnitz, l'histoire possède, fort heureusement, d'autres appréciations que celles d'un défenseur modeste ; elle a conservé le jugement d'un adversaire très-compétent, celui de Frédéric II.

Schweidnitz avait été plusieurs fois au pouvoir du roi de Prusse qui venait encore de la reprendre en 1758, après un siège de courte durée. Mais l'au-

dacieux maréchal de Laudon la lui avait brusquement enlevée, le 1^{er} octobre 1764, d'un coup de main semblable à celui qui, l'année précédente, avait si bien réussi à Glatz. Or, Frédéric tenait singulièrement à la possession de cette place de Schweidnitz qu'il considérait comme l'un de ses pivots nécessaires. Il rassembla des forces considérables et vint en former le siège au mois d'août 1762.

L'impératrice Marie-Thérèse ne se dissimulait point, de son côté, combien il importait à ses intérêts de conserver cette forteresse, au moins pendant un certain temps. En chargeant Gribeauval du soin de la défense, elle lui demanda de tenir quinze jours... quinze jours qui eussent permis au maréchal Daun de manœuvrer et de venir opportunément au secours de la place. En Autriche, on espérait que le maréchal parviendrait à faire lever le siège, et l'on se plaisait à rappeler avec quelle sûreté de main il avait antérieurement su délivrer Prague et Olmutz en donnant aux Prussiens de très rudes leçons. Pour Gribeauval, ayant examiné l'état des fortifications, il promit de tenir trois semaines, et il fut loin de faillir à sa promesse, car sa glorieuse défense se prolongea soixante-trois jours, du 6 août au 9 octobre 1762.

Frédéric savait que Schweidnitz n'avait pour enceinte qu'un système assez imparfait d'ouvrages en terre non-revêtue, et il espérait en avoir bon marché. « Mon entreprise sur Schweidnitz va jusqu'ici

« à merveille, écrivait-il au marquis d'Argens (1),
« six jours après l'ouverture de la tranchée ; il nous
« faut encore onze jours heureux et notre épreuve
« sera remplie. » Mais, après un mois de siège, le
roi de Prusse, qui n'avait pas fait grands progrès,
écrivait de nouveau : « Je suis aussi maladroit à
« prendre des places qu'à faire des vers. Un certain
« Gribeauval, *qui ne se mouche pas du pied*, et dix
« mille Autrichiens nous ont arrêtés jusqu'à pré-
« sent. » Le 26 septembre, enfin, après cinquante
jours de travaux et d'efforts, le roi qui n'avancait
guère n'osait plus laisser entrevoir à d'Argens la
date de la fin promise. — « Je ne veux plus être
« prophète, lui disait-il, et vous annoncer le jour
« de la réduction... Je crois que cela pourra durer
« *encore quelques jours*. Le génie de Gribeauval dé-
« fend la place plus que la valeur des Autri-
« chiens. »

Schweidnitz aurait certainement prolongé sa résistance au-delà de soixante-trois jours sans un incident à l'origine duquel les calculs de l'assiégeant n'eurent certainement aucune part. L'explosion d'un magasin à poudre, due à quelque imprudence, ouvrit une large brèche dans le rempart voisin, tua ou blessa deux cents hommes et priva la défense du reste de ses munitions.

Contraint de capituler, Gribeauval avait droit à

(1) Chambellan et favori du roi, directeur général des Belles-Lettres de l'Académie de Berlin.

des conditions honorables et, malgré sa mauvaise humeur, Frédéric ne put les lui refuser.

Schweidnitz avait donc succombé. Le maréchal Daun qui, au dire de ses contemporains, était le plus habile et le plus lent de tous les généraux, n'avait pu réussir à en faire lever le siège ; mais le temps perdu par les Prussiens sous les murs de cette place ne l'avait pas été pour l'Autriche qui, durant cet intervalle, avait procédé très-activement à la réorganisation de ses ressources militaires.

Heureuse de ce résultat inespéré, l'impératrice Marie-Thérèse s'empessa d'écrire à Gribeauval : — « J'espère, mon cher général, que vous serez
« content de nous et que, pour cette fois, vous serez
« des nôtres. Je charge mon ministre de vous ex-
« primer ma satisfaction et vous demeurerez bien
« convaincu de mon désir de vous prouver tout le
« cas que je fais de vos talents. » Cette lettre de Marie-Thérèse était accompagnée du grand cordon de son ordre.

La relation des opérations de cette défense eut en Europe un grand retentissement : — « M. de Gri-
« beauval, disaient les Autrichiens, était l'âme et
« le mobile du corps des mineurs et de celui du
« génie dont il était le chef. Il a déployé, dans tout
« le cours de ce siège, des talents réellement supé-
« rieurs. Son zèle dans le service, son mâle courage
« lui faisaient braver chaque jour les plus grands
« dangers ; il déployait une activité prodigieuse. Le
« général s'était, de plus, chargé de la direction des

« principales sorties et de la présidence des conseils
« de guerre qu'on était dans l'obligation de réunir.
« Ses lumières, son esprit ingénieux, son habileté à
« créer des ressources de tout genre, les heureuses
« dispositions qu'il savait faire adopter, telles sont
« les causes de la durée de la défense. On ne saurait
« lui témoigner trop de gratitude ni trop faire
« l'éloge de ses rares talents. »

Au point de vue technique, la défense de Schweidnitz fait effectivement époque dans les annales de l'une des branches les plus ardues de l'art militaire. C'est à ce siège, de tous points remarquable, qu'on a coutume de fixer le début de la troisième période de l'histoire des mines ; c'est là que Gribeauval inaugura l'usage de diverses méthodes originales, parmi lesquelles il convient de mentionner celle de la résistance aux effets des *globes de compression*, ou *fourneaux surchargés*, employés par l'assiégeant. Dans cette guerre souterraine, Gribeauval avait pour adversaire un Français, le célèbre Lefèvre, alors au service de la Prusse, et il lui faisait payer cher chacun des petits succès obtenus par lui *pied à pied*. En ce temps si tourmenté de son histoire militaire, la France avait, du moins, la gloire de produire des maîtres dont les puissances européennes appréciaient et se disputaient le concours.

L'Autriche eût désiré s'attacher à jamais l'éminent l'éminent Gribeauval, mais, pendant qu'il accomplissait à l'étranger ses brillantes missions, ce grand cœur de soldat s'était toujours réservé de se consacrer

crer, en temps utile, au service de son pays. Malgré les témoignages de gratitude de l'impératrice Marie-Thérèse, malgré les honneurs dont elle le comblait et la grande situation qu'elle lui faisait offrir, le défenseur de Schweidnitz n'hésita pas à rentrer en France, dès le premier appel de son gouvernement. Cela se passait vers la fin de 1762. Le duc de Choiseul qui, lors du début de la guerre de Sept ans, avait remplacé l'abbé de Bernis au ministère des affaires étrangères, venait de doubler son portefeuille de celui du département de la guerre, tombé des mains du maréchal de Belle-Isle. Ce grand ministre, essentiellement français et patriote, avait, au lendemain de la signature d'une paix malheureuse, conçu la ferme idée d'une revanche, idée chère à tous ceux qu'a trahis la fortune. Pour en venir à ses fins, il n'avait qu'un moyen à prendre : c'était de refaire les finances, de réorganiser la marine, de mettre l'armée de terre en mesure de lutter, à jeu égal, avec celle du grand Frédéric. Il était surtout indispensable de donner à l'artillerie l'importance que cette arme avait acquise en Prusse, aussi bien qu'en Autriche. Or, le duc de Choiseul, alors qu'il était ambassadeur à Vienne, y avait connu Gribeauval ; il résolut de lui confier le soin de réorganiser l'artillerie et de la mettre, au plus tôt, sur un pied respectable.

C'est ici que le génie du grand artilleur va briller de tout son éclat, et ce sera certainement faire acte

de piété nationale que d'exposer, en quelques mots, les mérites du savant praticien.

Dès l'année 1749, Gribeauval avait su faire prévaloir en principe l'usage d'un *affût de place* de son invention, qui présentait sur les anciens modèles l'avantage de ne plus offrir au ricochet de grandes roues faciles à détruire ; d'élever la bouche à feu au-dessus de la crête ; de rendre, par conséquent, inutiles des embrasures qui avaient pour effet d'affaiblir le parapet et de laisser les servants à découvert ; d'être commodément réparable ; enfin, de pouvoir encore rendre de bons services, même quand il était entamé par les projectiles de l'assiégeant.

L'intelligent officier avait eu de nouveau, en 1754, la satisfaction de voir adopter l'un de ses meilleurs perfectionnements, celui qui consistait en la substitution d'un caisson à munitions de forme rationnelle à l'attirail des anciennes voitures de l'artillerie, si incommodes, si lourdes, et dont la mise en mouvement était l'occasion du plus affreux tapage. Une fois investi de la confiance du duc de Choiseul, Gribeauval se mit à l'œuvre avec l'activité, la prudence, la persévérance que peut seul inspirer le vrai patriotisme. Ses travaux de réorganisation durèrent huit années, de 1762 à 1770. Cet intervalle temps, relativement court, fut mis si judicieusement à profit que nombre d'utiles réformes furent à la fois introduites dans les diverses branches du service de l'artillerie.

Toutes les questions de personnel furent minutieu-

sement étudiées et résolues de manière à régulariser ce service(1), à améliorer le sort du soldat, à faire à l'officier une situation honorable. Mais c'est le *matériel* qui fut surtout l'objet d'un large remaniement ou, pour mieux dire, d'une rénovation complète. Gribeauval eut le mérite de créer en France un système d'artillerie de campagne aussi mobile que celle de la Prusse ou de l'Autriche. Il allégea considérablement les anciens calibres et détermina rigoureusement la proportion des nouveaux. Il eut la gloire, car c'en est une, d'établir et de faire régner l'ordre dans tous nos arsenaux, d'imposer une uniformité rigoureuse au dessin et aux dimensions de toutes les pièces qui doivent concourir à assurer la bonne constitution des bouches à feu, des affûts, des voitures. Inauguré en 1765, le matériel dit de *Gribeauval* eut l'occasion de faire, pour la première fois, ses preuves en 1769, pendant la guerre de Corse : — « Là, dit un contemporain, on put admirer avec « quelle facilité l'artillerie parvenait à établir sur

(1) C'est en 1765 que Gribeauval paracheva ce premier travail. Il avait pris, pour l'organisation de l'artillerie, une autre base que celle de l'infanterie ; les hommes nécessaires au service d'une bouche à feu formèrent une *ESCOUADE*, et quatre ou six escouades formèrent une *COMPAGNIE*, commandée par un capitaine, ayant sous ordres quatre lieutenants ; l'un d'entre eux était tiré du corps des sergents ; il prit plus tard le nom d'*ADJUDANT*. Des compagnies de canonniers, de bombardiers et de sapeurs formèrent des *RÉGIMENTS* d'artillerie. Les compagnies de mineurs et les compagnies d'ouvriers furent séparées des régiments.

« les montagnes les plus escarpées des canons de
« différents calibres et à désespérer un ennemi sur
« pris par la foudre qui éclatait sur sa tête, du haut
« de ses rochers réputés inaccessibles. »

C'est à l'excellence reconnue du matériel de Gribeauval qu'on a très-justement attribué la supériorité de nos feux pendant les campagnes de la Révolution, de l'Empire et de la Restauration. Aujourd'hui remplacé par un ensemble d'appareils perfectionnés dus au progrès de nos arts industriels, ce matériel qui porte, depuis plus d'un siècle, le nom fameux de Gribeauval, peut encore, au moment du besoin, rendre d'incontestables services. N'en a-t-on pas eu la preuve pendant la dernière guerre? — « Après la retraite d'Amiens, » écrit le général Faidherbe, « tous les corps furent dirigés sur leurs dépôts pour se réorganiser... Le manque d'approvisionnement en munitions de guerre s'était fait sentir de la manière la plus fâcheuse à la bataille d'Amiens... — Chaque bataillon d'infanterie fut désormais accompagné d'un caisson de cartouches... On utilisa, à cet effet, un grand nombre de caissons modèle Gribeauval... » L'utile emploi des engins du grand artilleur semble ainsi tendre à se perpétuer, et, après que le temps en aura définitivement aboli l'usage, les jeunes officiers continueront à compulsier, non sans profit, l'ouvrage qui en résume sous ce titre la description détaillée : *Tables des constructions des principaux attirails de l'artillerie, proposées et approuvées depuis 1764 jusqu'en 1789*

par M. de Gribeauval. — *Règlement concernant les fontes et constructions de l'artillerie de France.*

La grande figure militaire qui vient d'être esquissée ne pouvait, on le sent bien, être associée à une âme vulgaire. Aussi l'âme de Gribeauval, d'une trempe peu commune, était-elle frappée au coin de l'énergie, de la sagesse et d'une honnêteté devenue légendaire comme celle de Vauban (1). « Pour Gribeauval, son caractère, lit-on dans un manuscrit du temps, son caractère était généreux, droit, courageux et sincère : sans variation, parce que ses principes étaient fixes ; sans équivoque, parce que ses vues étaient nettes ; sans inquiétude, parce qu'il connaissait toute l'abondance et la sûreté de ses moyens ; sans impatience, parce qu'il savait que les choses de ce monde ont un point de maturité qu'il faut attendre et qu'il est quelquefois dangereux de prévenir. »

Il suffira de citer un fait, un seul, pour faire mesurer l'ampleur de ce beau caractère. Le duc de Choiseul, comme on le sait, ne cessait de méditer une revanche ; il voulait venger son pays des dures conditions que lui avait fait subir l'Angleterre à la paix de 1762. Convaincu, vers la fin de l'année 1770, que l'heure des justes représailles allait enfin sonner, le ministre patriote se hâta de procéder à des arme-

(1) « Dieu, disait un jour Vauban à un grand personnage, m'a fait naître le plus pauvre gentilhomme de France ; mais, pour l'honneur et la probité, je ne crains ni vous, ni le Roi, ni personne. »

ments, de réunir des forces dont il destinait le commandement en chef à l'habile et sage Gribeauval... Des intrigues de cour firent échouer tout-à-coup des projets bien conçus : le roi Louis XV, alors soumis au triste joug de la Dubarry, écrivait le 24 décembre à Choiseul : — « Mon cousin, le mécontentement que me causent vos services me force à vous exiler à Chanteloup où vous vous rendrez dans les vingt-quatre heures. » Gribeauval allait bientôt sentir le contrecoup de cette brutale disgrâce.

A peine Choiseul était-il parti pour ses terres qu'un concert de clameurs odieuses se déclencha contre le grand artilleur et ses œuvres fécondes. La routine et l'ambition malsaine s'unirent à l'envi pour démolir un édifice qui venait de coûter huit années de travaux. On n'eut pas grand'peine à circonvenir le nouveau ministre de la guerre ; on lui représenta que tous les prétendus perfectionnements introduits par M. de Gribeauval n'étaient que des innovations funestes ; on lui prouva que l'artillerie française avait perdu son ancienne supériorité depuis les modifications apportées au poids et à la longueur des canons... et le nouveau ministre fut conduit à rendre un jugement emportant condamnation du système préconisé sous son prédécesseur.

Là ne s'arrêtèrent point les aspirations violentes de la réaction qui appela à la rescousse la sombre calomnie, cette calomnie habile à semer des bruits perfides dont la plupart finissent par germer, et quelques-uns percent audacieusement. Il en est

même parmi ceux-ci qui prospèrent longtemps dans l'histoire.

Sous le ministère du duc de Choiseul, le service de l'artillerie avait fait réformer 360,000 fusils qui, disait-on, ne valaient plus les frais d'entretien qu'ils coûtaient, et il en avait fait opérer la vente. Or, en réalité, ces armes étaient en assez bon état ; l'annonce d'une vente publique n'avait été qu'une manœuvre politique destinée à couvrir un acte sérieux du gouvernement français : les fusils avaient été expédiés en Amérique pour armer les colonies anglaises et les aider ainsi dans leurs tentatives d'insurrection contre leur métropole. L'honnête Gribeauval s'était laissé initier à ce secret d'Etat.

Après la chute du ministre, cette opération ne manqua point de soulever un *tolle* général : la vente des fusils fut dénoncée comme un vol fait au roi ; les officiers d'artillerie qui avaient exécuté les ordres de Gribeauval furent traduits par devant un conseil de guerre et, il convient de le mentionner ici, ces braves gens subirent, sans murmurer, une condamnation qui n'entachait point leur honneur. Ils se sacrifièrent volontiers pour aider leur général à garder le secret promis au duc de Choiseul.

Quant à Gribeauval, il ne daigna pas se défendre. A ceux qui le conjuraient de demander justice de la rigueur avec laquelle on venait de le traiter il répondit que, à son sens, le temps passé à intriguer, à solliciter, était un temps absolument perdu. Cela dit, il s'exila volontairement dans sa terre de Bo-

velles ; il s'y renferma dans les étroites limites d'un rôle de Cincinnatus, n'attendant plus rien des hommes et s'en remettant au temps, dont Dieu seul est le maître, du soin de faire prévaloir les idées qu'il avait émises pour le bien du pays. Cette sage confiance fut vite récompensée : le duc d'Aiguillon rappela Gribeauval qui vit remettre en honneur son système un instant déprécié ; plus tard, sous le ministère de Saint-Germain, il obtint dans le *conseil de la guerre* institué par Louis XVI la place que lui méritaient son expérience, son patriotisme et son zèle éclairé.

Les relations devaient être singulièrement faciles avec un homme d'un caractère aussi sûr que celui de l'illustre confident de Choiseul. Les solides qualités de cette âme d'élite exerçaient, en effet, sur chacun cette séduction irrésistible d'où naissent les dévouements sincères et les grandes amitiés. Ses vrais amis n'avaient, d'ailleurs, pas à se plaindre, car Gribeauval leur ouvrait largement son cœur et se plaisait à leur donner, quand il pouvait le faire, des témoignages de sa meilleure affection. C'est en ces termes, par exemple, qu'il félicitait l'un de ceux qui lui étaient le plus chers, à l'occasion d'une promotion dans l'ordre de Saint-Louis :

« A Bovelles, le 26 août 1784.

« Je me flatte que vous ne doutez pas, mon cher
« Gomer, de toute la part que je prends à la justice
« que le Roy vient de vous rendre, en disposant en

« votre faveur d'une des places de commandeur vacantes dans l'ordre de Saint-Louis. Soyés, je vous prie, bien persuadé que vous me verrez jouir de la même satisfaction chaque fois qu'il vous arrivera quelque chose d'heureux, et surtout lorsque j'aurai pu y contribuer. C'est avec ces sentiments et ceux du très-inviolable attachement que j'ai l'honneur d'être, mon cher Gomer, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

« GRIBEAUVAL. »

Le style c'est l'homme, ne cesse-t-on de redire. Eh bien ! ce style, noble et simple à la fois, dont vous venez d'entendre quelques traits, ne respire-t-il pas une aménité touchante, une politesse, une placidité dont notre siècle semble avoir oublié les formules et perdu jusqu'au sentiment ? Ces quelques mots, empreints de tant de bienveillance, ne font-ils pas honneur à la main qui les a tracés ? Il est vrai de dire et je me hâte de reconnaître que le destinataire de ces lignes affectueuses n'était pas ce qu'on a coutume d'appeler le premier venu, mais bien un vieux compagnon d'armes, un camarade du corps de l'artillerie, une célébrité qui, elle aussi, appartient à l'histoire.

Et ici, Messieurs, je serais bien tenté de me permettre une ample digression et de vous dépeindre une autre grande figure militaire qui s'encadrerait merveilleusement en regard de celle de Gribeauval. Je voudrais, à la manière de Plutarque, soumettre à la loi du parallélisme les annales de deux existences

dont vous ne pourriez vous empêcher d'admirer l'éclatante harmonie. J'en tirerais un précieux élément de démonstration du fait que j'énonçais tout-à-l'heure et je pourrais alors, sans être taxé de flatterie, vous dire : Vous le voyez, votre Picardie est riche en gloires nationales, puisque, dans une sphère d'action spéciale et, par conséquent, restreinte, nous y rencontrons, coup sur coup, deux hommes dont la France honore la mémoire.

Mais j'aurais, pour ce faire, besoin de trop de temps et j'ai déjà trop abusé de votre patience. Aussi remettrai-je à l'une de vos prochaines séances la lecture d'une étude de tous les mérites de cet autre artilleur, ami de Gribeauval, de l'inventeur des mortiers à chambre tronconique, du maréchal-de-camp Louis-Gabriel de Gomer.

Pour aujourd'hui, je dois me borner à terminer sous vos yeux le portrait de l'illustre défenseur de Schweidnitz auquel, je le répète, son pays natal n'a pas encore rendu pleine et entière justice. Et, en effet, Messieurs, l'étranger qui visite votre ville se sent tout d'abord ému à l'idée des grands souvenirs qui s'y rattachent ; il goûte avec bonheur à ces précieux aliments de l'histoire ; il admire les statues qui décorent vos squares et vos promenades ; mais si cet étranger est soldat, comme moi, n'est-il pas en droit de s'étonner que le bronze de Gribeauval ne s'élève pas encore au centre de l'une de vos places publiques ? Peut-il comprendre que vous

laissez au fond de l'écrin votre pierre de l'eau la plus pure ?

Si le temps redevient propice et qu'il permette un jour de réparer cette omission étrange, les arts ne consulteront point sans intérêt ces documents que nous a laissés un contemporain, un ami :

« M. de Gribeauval était de taille moyenne ; sa
« figure était remarquable par la finesse de son regard, par des yeux vifs et perçants qui semblaient
« pénétrer l'âme de ceux qui lui parlaient. La plus
« grande simplicité personnelle au milieu du faste
« de la représentation que sa place exigeait ; la
« plus grande facilité de mœurs dans la société,
« malgré l'austérité dont il se revêtait souvent dans
« les affaires ; le plus grand éloignement de toute
« prétention joint à la noble sécurité que donne
« l'opinion de soi-même, une égalité constante dans
« ses relations avec ses amis, dans la politesse avec
« tout le monde ; un amour de la règle et de la subordination porté au plus haut degré ; tels étaient
« les traits distinctifs de cet homme respectable.
« Son élocution était pure, simple et énergique ; il
« parlait peu, mais il disait, sans rien de plus, tout
« ce qu'il devait dire ; il s'exprimait avec cette facilité entraînant que donne la parfaite possession
« des matières que l'on traite ; il écrivait avec cette
« rare clarté qui n'appartient qu'aux vrais orateurs. »

Moi, Messieurs, qui dois à vos suffrages l'insigne honneur de m'asseoir à cette place qu'occupait au-

trefois Gribeauval, je ne puis me rappeler sans émotion un vieux tableau qui le représentait en uniforme du temps. Cette toile, faisant pendant à un portrait de Vauban, de teinte également surannée, était accrochée au mur d'une des grandes salles de notre École d'application de Metz... Aujourd'hui, la place de Metz, et notre pauvre École, et ces deux tableaux peut-être, sont aux mains d'un étranger tenace. Quand saurons-nous les recouvrer ? Ah ! plus tôt que nous ne le pensons, si tous, sans exception, en France, nous voulons pratiquer, sans jamais en dévier, le droit chemin que suivaient ces hommes de taille antique, ces maîtres de vertus militaires qui s'appelaient Vauban et Gribeauval.

REPONSE

AU

DISCOURS DE RÉCEPTION DE M. HENNEBERT

Par M. DE BEAUSSIRE, Directeur.

(Séance du 25 Avril 1873).

L'histoire d'Annibal. — L'histoire de la défense et du bombardement de Paris et de la guerre communale.
— Les courants ethniques.

MONSIEUR,

Ce n'est pas en effet sans une certaine impression d'attente, que l'Académie voit s'allonger l'intervalle entre une élection et la réception de l'élu ; et cette impression est naturellement d'autant plus sensible que l'élu a plus de titres. Il devait donc en être ainsi pour vous, et la façon si aisée, si lumineuse et si rapide dont vous venez de nous esquisser la figure d'un des plus glorieux enfants d'Amiens, et du plus illustre des membres de cette Académie, n'est pas de nature à diminuer le regret de votre absence passée.

Vous ne pouviez , d'ailleurs , Monsieur , placer votre entrée sous de plus heureux auspices qu'en choisissant pour sujet la vie militaire de Gribeauval.

Il n'était certainement pas ignoré de ses compatriotes. Son nom, donné à une des voies publiques de la cité, en est un témoignage. Cependant, pour beaucoup d'Amiénois, votre travail sera une véritable révélation. Gribeauval, rénovateur de l'artillerie, fournissant à la science un type classique de la défense des places et figurant dans notre ancienne école de Metz, en regard de Vauban, prend à Amiens une importance qui ne lui était pas communément attribuée. Les gloires militaires sont d'ailleurs bonnes à remettre en lumière au temps présent. Nous avons besoin de nous souvenir de ce que nous avons été pour n'être pas trop abattus à la vue de ce que nous sommes. Gribeauval vous a fourni l'occasion de rappeler un autre nom militaire amiénois ; celui de Gomer, marqué aussi par des services distingués dans l'artillerie, et rattaché à celui de Gribeauval à la fois par le lien natal, par celui de l'arme et par celui de l'amitié. C'est en ravivant de pareils souvenirs que nous exciterons l'émulation, non-seulement dans le pays et dans la cité, mais aussi dans les familles ; heureuses celles dont les représentants s'élèvent, soit par les mêmes voies, soit dans des directions différentes, à la hauteur de leurs devanciers ! ●

Dans le récit plein d'intérêt que nous venons d'entendre, je me borne à noter trois points que

vous avez mis en relief et qui me paraissent pleins d'enseignements tout actuels : 1° Gribeauval mérite d'être associé à Vauban, non-seulement pour le génie, mais aussi pour le caractère ; 2° son œuvre a failli un instant être compromise par les cabales de l'envie et de la routine ; 3° enfin, pendant la guerre de Sept ans, si malheureuse pour nous par ses résultats, notre armement était devenu notoirement inférieur à ceux de la Prusse et de l'Autriche, et il ne fallut au duc de Choiseul et à Gribeauval pas moins de huit ans pour la réorganiser. Puissions-nous, pour notre salut, profiter de ces indications !

Si vous ne m'avez laissé, Monsieur, rien à dire après vous sur Gribeauval, il est en revanche, un autre sujet que vous avez omis et qui me revient pleinement : c'est vous même ; ce sont vos ouvrages. Devant cette tâche, trop supérieure à mes forces, je puis emprunter le début de l'écrivain des Histoires : *Opus aggredior apimum.*

Telle est votre facilité d'écrire que, des plus graves sommets de l'histoire, vous descendez volontiers jusqu'aux parterres fleuris où se joue la nouvelle et que vous savez encore à mi-chemin, élucider et traiter à fond des questions techniques, comme celle des torpilles. Il serait piquant de rechercher par quel caractère se décèle, dans des œuvres si opposées, le lien de paternité qui les unit, mais je dois négliger aujourd'hui les objets accessoires pour n'envisager que deux livres : l'histoire d'Annibal, puis celle de la défense de Paris contre

les Prussiens, de son bombardement et de la guerre communeuse.

L'histoire d'Annibal est un de ces ouvrages qui suffisent à la vie d'un homme ; le seul volume publié en 1871 vous a valu d'être élu, dès le 3 janvier 1872, membre correspondant de la Société des Antiquaires de France.

Vous étiez arrivé à l'armée d'Afrique muni d'une connaissance approfondie de l'antiquité ; c'était une belle occasion de recherches et d'études sur les problèmes que nous posaient ces régions et les races qui les peuplent, restées les unes et les autres encore mystérieuses. Par delà le souvenir de Rome, vous avez recherché l'empreinte punique ; de cette recherche à l'histoire de Carthage et d'Annibal il n'y avait plus qu'un pas ; ce pas hardi vous a tenté et vous l'avez franchi.

Il ne vous a pas semblé suffisant d'écrire l'histoire d'Annibal en militaire ; vous avez voulu l'écrire en savant. Vous y avez fait une part à la philologie, à la linguistique, à la stratégie et à la politique.

Enfin, avant d'arriver à Annibal, et pour le faire mieux connaître, vous avez voulu résumer l'histoire antérieure de Carthage et de toute la race phénicienne.

L'immensité de votre tâche ainsi comprise ne vous a point effrayé. Tout ce que l'antiquité nous a légué de monuments sur ce curieux et vaste sujet, tout ce que les recherches modernes ont pu y ajou-

ter de matériaux, vous avez tout rassemblé. Les historiens grecs et latins, depuis Hérodote et Polybe jusqu'à Appien et Ammien Marcellin, et non-seulement les historiens et les géographes, mais les poètes, tels que Plaute et Silius Italicus, vos investigations ont tout exploré.

La seule énumération des livres grecs, latins, allemands, français, espagnols, italiens par vous feuilletés, aurait de quoi effrayer un Bénédictin.

Ce n'est pas tout; vous êtes allé étudier les faits sur les lieux mêmes où ils se sont accomplis. Dans une telle série de recherches, vous avez amassé des trésors d'érudition et en même temps de discussion.

Cependant, après avoir amené votre livre à un degré très-avancé, vous cherchiez vainement les moyens de le publier. Les éditeurs les plus sérieux et les plus puissants ne vous laissaient aucun espoir. Heureusement le mérite du livre détermina le gouvernement à l'imprimer à ses frais et par les soins de l'imprimerie nationale. On était en 1869; le gouvernement lui-même ne prévoyait pas qu'en 1870, au moment où le premier volume allait être imprimé, les événements les plus inattendus lui donneraient une opportunité à laquelle il ne semblait pas destiné.

Pourquoi en effet une histoire d'Annibal? Celle de César, on en comprenait le but; mais Annibal n'a pas fait souche de souverains. Ils connaissaient bien leur public, les éditeurs qui vous déclaraient

qu'un tel livre ne se vendrait pas. Qui pensait à la guerre ? Qui s'en occupait ? Les uns rêvaient la paix universelle ; d'autres prêchaient le désarmement ; d'autres se contentaient de supprimer les armées permanentes et les forteresses ; le surplus nous croyait invincibles. Qu'avaient à faire tous ces esprits de l'histoire d'Annibal ?

Il en est toujours ainsi. Plus une notion nous est étrangère, moins nous en soupçonnons la portée et l'utilité ; celle qui nous serait le plus nécessaire a souvent le privilège de nos dédains les plus superbes.

Aveuglés par l'infatuation autant que par l'égoïsme, nous laissions nos implacables voisins étudier et préparer en pleine sécurité les moyens de nous accabler, et il n'a pas fallu moins que les désastres inouis de 1870 et 1871 pour nous faire découvrir qu'aucun peuple n'est plus intéressé que nous à cultiver assidûment l'art militaire ; or cet art, où l'ont étudié tous ceux qui en sont ou qui en ont été les maîtres ? Toujours dans l'histoire.

C'est ce que l'on comprend bien vite quand on lit un historien comme vous, Monsieur.

Aussitôt qu'à votre suite on a pris vue sur ce champ d'études, on s'aperçoit que la guerre est une science comme la géométrie ou la mécanique ; qu'elle a des règles constantes ; que si, suivant les temps et les lieux, ses procédés et ses instruments varient, ses principes restent les mêmes.

Je remarque, par exemple, qu'Annibal menait avec lui un nombre relativement considérable d'élé-

phants. Il comptait sur eux comme un général moderne peut compter sur sa grosse artillerie ; comme par exemple, en 1870 et 1871, le général Faidherbe sur ses pièces de marine. Le transport de ces redoutables engins vivants devenait, par suite, comme celui de nos canons, une des principales difficultés de la marche de l'armée et surtout du passage des fleuves et des montagnes, et constituait dès lors une des principales préoccupations du général.

Sa cavalerie numide, nombreuse et supérieurement exercée, était aussi un des instruments qui devaient l'aider le plus efficacement à triompher des Romains. Nous venons de voir les armées de nos envahisseurs puiser leurs principales forces dans l'artillerie et la cavalerie.

L'emploi des réserves, que l'avantage du nombre a si souvent permis à nos ennemis de pratiquer contre nous, vous en attribuez l'invention à Amilcar, et vous montrez Annibal sachant en faire, dès ses premières guerres en Espagne, un victorieux usage.

L'histoire militaire nous montre que la guerre repose essentiellement sur la topographie : d'où il résulte qu'en une même région les lignes de défense, les points stratégiques et les champs de bataille sont toujours les mêmes. Nous avons vu sous nos yeux les actions de guerre se livrer sur les mêmes théâtres qu'au temps de César ou de Henri IV.

Bien plus, malgré toutes les révolutions survenues dans la balistique, l'art des fortifications a beaucoup moins changé qu'on ne serait tenté de le

croire; et ici, Monsieur, je citerai vos propres paroles : « On sera frappé d'étonnement, » dites vous, à propos des fortifications de Carthage, « en voyant
« à l'angle nord-ouest de la vieille chemise phénicienne un front bastionné complet, semblable à
« ceux que nous construisons aujourd'hui, et l'on
« en devra conclure qu'il faut être sobre de discours
« quand on prône l'éclat des inventions modernes. »

Avec la réflexion, on reconnaît là cette loi générale, qu'une même fin détermine l'emploi de moyens semblables. Cette loi est commune à tous les êtres organisés; c'est elle qui rend si constantes les mœurs des diverses espèces animales, si uniformes les habitudes et en particulier les constructions d'une même espèce, et qui établit un lien entre l'instinct et les applications de l'intelligence à des besoins qui nous sont communs avec les animaux. La défense est même un de ces besoins.

Mais ce fait merveilleux d'histoire n'atteste pas moins un degré très-avancé de connaissances et conséquemment de civilisation dans la cité dont les ingénieurs avaient pu, deux mille ans d'avance, deviner Vauban, ou dont Vauban, si l'on veut, n'a fait que retrouver les inventions disparues depuis deux mille ans.

Ce degré de civilisation se manifeste également dans le savant mécanisme de la constitution carthaginoise, et ici encore s'offrent ces similitudes qu'a même dans les moyens employés l'analogie du but à atteindre. Vous faites remarquer, en effet, que cette

constitution n'était pas sans ressemblance avec celle de Venise, cette autre république également commerciale et maritime.

Pourquoi ces institutions savantes n'ont-elles pas sauvé Carthage ? Pourquoi n'ont-elles donné qu'un éclat temporaire à la puissance vénitienne ?

C'est que la vitalité, la force d'expansion et la durée d'une puissance politique, ne tiennent pas à une constitution plus ou moins ingénieusement pondérée ; elles tiennent d'abord à des conditions matérielles de topographie, de climat et de production, puis à des conditions morales consistant dans le génie propre de chaque race, et dans ses aptitudes à s'assimiler ou à dominer d'autres peuples.

Rome l'emportait sur Carthage par toutes ces conditions.

Une puissance qui n'a d'autre base que le commerce est nécessairement instable. Rome avait vécu et grandi presque sans commerce ; Carthage, privée du sien, cessait d'être.

Montesquieu a fait admirablement ressortir les causes de la supériorité de Rome et l'inévitable nécessité de son triomphe sur sa rivale, mais il n'a pas assez flétri les iniquités de sa politique si bien mises en lumière dans votre récit.

De quel côté toutefois, dans ce grand duel de Carthage et de Rome, auraient dû pencher les vœux d'un ami de l'humanité ? Rome, au point de vue du droit des gens et de la morale, valait-elle beaucoup mieux que Carthage ? Sa politique était-elle plus

généreuse envers les vaincus, plus loyale dans l'exécution des traités, plus jalouse de faire respecter tous les droits, plus soucieuse enfin de moraliser et d'instruire les populations soumises ? La question, malgré tant de faits odieux que l'histoire accumule à la charge de Rome, semble devoir se résoudre en sa faveur. Quoique la faible distance qui séparait Rome de Carthage ait pu fournir à Caton un argument célèbre, ces deux villes n'en étaient pas moins dans des milieux très-différents ; le ciel d'Afrique et les instincts farouches des populations libyennes entretenaient à Carthage des habitudes de férocité auxquelles n'atteignait pas, si implacable qu'elle fût, la barbarie romaine.

Ces causes d'infériorité si bien déduites par Montesquieu ont-elles échappé aux hommes politiques de Carthage ? Les dissensions qui les divisaient en parti de la guerre et en parti de la paix sont trop connues pour qu'on puisse en douter.

Annibal, confiant dans son génie, dans sa jeunesse et dans sa puissante armée, put, au début de son expédition, caresser l'espérance de renverser Rome et d'assouvir la haine qu'il lui avait jurée ; mais, dès sa victoire de Cannes, il a dû perdre toute illusion. Cette assemblée de grands politiques qui s'appelait le Sénat romain, restée inébranlable après cette défaite, n'avait en cela qu'un juste sentiment de sa puissance et de la faiblesse de son ennemi. Annibal ne pouvait pas s'y méprendre, et la longue lutte qu'il soutint depuis me semble d'autant plus

admirable, qu'elle devait être sans espoir. Dès lors, la destinée de Carthage dut lui apparaître comme fatale, car il est pour les nations, comme pour les individus, des symptômes certains dont une clairvoyance supérieure aperçoit immédiatement les inéluctables conséquences.

Mais j'anticipe, Monsieur, sur votre récit. Votre premier volume, le seul publié, s'arrête après le passage du Rhône, avant qu'Annibal ait franchi les Alpes. Dans ce volume, divisé en quatre livres, l'histoire propre d'Annibal ne commence qu'au troisième ; le premier est consacré à l'histoire antérieure de Carthage ; le second à un tableau complet de l'état de cette république au moment où elle reprend la lutte contre Rome.

Ainsi, nous ne pouvons encore apprécier Annibal qu'à ses débuts ; mais nous l'y voyons déjà agir en général consommé, comme si toute l'expérience et le génie du vieil Amilcar se retrouvait dans son fils en même temps que la sève juvénile, l'ardeur, l'entrain, l'énergie, l'audace et tous les autres dons irrésistibles de la jeunesse.

Je ne suis pas seulement émerveillé de la sagesse de ses plans, de la profondeur de ses combinaisons, de la vigueur de ses actes, de l'habileté de sa diplomatie ; je suis confondu de la trempe d'âme de ce jeune général qui, arrivé au pied des Alpes, voit déjà réduit de moitié l'effectif qu'il avait rassemblé sur l'Ebre à son départ ; pour qui cet effrayant résultat n'est qu'un fait prévu ; qui dès lors peut déjà

calculer ce que lui coûtera le passage des Alpes, et qui n'en est pas arrêté un instant. Parti avec 102,000 hommes, il n'entrera en Italie qu'avec 26,000 ; il le prévoit, et n'en compte pas moins sur la victoire.

C'est ainsi qu'Amilcar, non moins audacieux, mais avec l'audace de la nécessité et l'on peut dire du désespoir, avait, dans la guerre de Libye, osé entreprendre avec une poignée d'hommes, débris d'une armée vaincue, de réduire toute la Libye soulevée et défendue par des armées puissantes, les armées même de Carthage, armées mercenaires alors soulevées contre elle. Dans cette guerre, qui est peut-être le récit le plus attachant de votre volume, vous nous montrez Amilcar inventant les marches et apparaissant tout d'un coup sur le point le plus inattendu pour détruire ses ennemis surpris, venant enfin à bout, par son seul génie, d'une des plus terribles insurrections que mentionne l'histoire des républiques de l'antiquité.

Dans ce récit, Amilcar se montre grand, mais vous lui laissez des proportions humaines. N'avez-vous pas dépassé un peu ces proportions dans le portrait physique et moral que vous tracez, avec tant de complaisance, du jeune Annibal ? N'avez-vous pas, cette fois, puisé un peu plus chez les poètes que chez les historiens ? Je n'hésite pas à croire que toute la personne d'Annibal ait rayonné du double prestige du génie et de la race ; mais la nature lui avait-elle en outre prodigué toutes les perfections ? On pourrait par instants vous croire entraîné dans

les régions vaporeuses du roman, et pourtant vous ne cessez pas de labourer le solide champ de l'érudition. Les poètes ne sont pas seuls à vous fournir pour l'auréole de votre héros des couleurs idéales. Aux témoignages des anciens, vous ajoutez ceux des modernes.

« En contemplant cet admirable mortel doué de tous les courages, dit M. Thiers, on cherche une faiblesse et on ne sait où la trouver. »

L'érudition est donc partout le caractère dominant de votre livre ; et non pas seulement l'érudition qui sait et qui enseigne, mais aussi celle qui médite et qui discute. Peut-être même trouverait-on que la discussion y prend quelquefois une trop large place quand, appuyé sur des textes, et fort de vos connaissances techniques, vous réfutez les hypothèses si diverses qui ont été émises, soit par des historiens, soit par des militaires, sur différents points de l'itinéraire d'Annibal. Mais si ce reproche vous était adressé vous l'accepteriez, je crois, volontiers. Vous ne vous êtes pas proposé pour tâche une narration brillante et rapide, à l'usage d'un nombreux public. Vous écrivez pour les militaires et pour les savants, et vous avez entendu donner la solution la plus rationnelle et la mieux établie de tous les problèmes d'art militaire et d'érudition que laissent indécis les textes anciens parvenus jusqu'à nous. En même temps qu'un historien, vous avez voulu être un critique. Vous y réussissez d'autant mieux, que chez vous le critique est doublé d'un

mathématicien qui applique à ses discussions les procédés de l'analyse. Vous commencez par enfermer entre deux limites le point cherché; puis vous resserrez successivement, par l'élimination, l'intervalle dans lequel il se trouve, et vous arrivez enfin à le déterminer avec une précision bien voisine de la certitude mathématique.

Cette façon d'écrire l'histoire en la discutant, que la lecture des écrivains allemands vous a surtout rendue familière, a ses inconvénients comme ses avantages. Elle satisfait l'érudit et le curieux, mais elle peut éloigner le vulgaire. Peut-être la méthode plus française, qui séparerait entièrement les discussions de la narration, aurait-elle eu l'avantage d'intéresser un plus grand nombre de lecteurs.

Vous ne négligez pas à l'occasion les aperçus philosophiques. Vous reconnaissez dans la guerre un phénomène particulier résultant des lois générales du développement de l'espèce humaine, phénomène effrayant sans doute, et pourtant souvent fécond par ses conséquences.

Le grand fait des courants ethniques est un de ceux qui vous ont le plus frappé, et on le comprend quand on vous voit retrouvant dans la langue, les mœurs, les usages des Kabyles de l'Algérie, et jusque dans leurs maisons et leurs ustensiles, des preuves manifestes de leur origine septentrionale.

Vous semblez admettre volontiers que ces courants, en vertu d'une loi mystérieuse, suivent inconsciemment deux directions exclusives, l'une du

Nord au Sud, l'autre de l'Est à l'Ouest, comme si ces directions étaient déterminées l'une par les méridiens, l'autre par les parallèles.

Tout en reconnaissant que beaucoup de migrations ont suivi et peuvent suivre encore ces directions, il me semble prématuré d'y voir l'effet d'une loi générale; car, pour ériger en loi naturelle une série de faits semblables entre eux, il faut d'abord qu'il n'existe pas de faits contraires, et ensuite que ces faits semblables puissent se lier par une théorie rationnelle.

Or, des faits considérables et incontestés sont en contradiction, ce me semble, avec la loi énoncée.

Les races Indo-Européennes, par exemple, dont la migration de l'Inde en Europe constitue un des grands faits de l'ethnologie, au lieu de descendre le méridien du Nord au Sud, l'ont forcément remonté du Sud au Nord.

Le fondateur d'Athènes, venu d'Egypte, et celui de Thèbes, venu de Phénicie, étaient remontés du Sud au Nord.

La guerre de Troie et l'établissement des colonies grecques dans l'Asie mineure sont de frappants exemples de conquête ou de colonisation marchant d'Ouest en Est.

Les Phéniciens, dans l'établissement de leurs comptoirs et de leurs colonies, après avoir marché de l'Est à l'Ouest en suivant les rivages de la Méditerranée, ont ensuite remonté du Sud au Nord l'Océan atlantique jusqu'à l'Islande, *ultima Thule*.

Au lieu de chercher dans une loi inexplicquée la cause des directions ethniques, ne faut-il pas la reconnaître simplement soit dans l'appât des régions les plus favorisées, soit dans les facilités du transport dans certaines directions plutôt que dans d'autres, soit enfin dans des circonstances de temps et de lieux impossibles à généraliser.

Pour les Phéniciens, la Méditerranée s'étendait vers le Couchant ; leur navigation devait forcément suivre d'abord cette direction. L'Atlantique devait inviter tous les navigateurs européens à des expéditions occidentales ou australes. Au contraire, les steppes de la Russie et de la Tartarie ont toujours opposé aux migrations une infranchissable barrière.

Il est bien vrai que par l'influence des milieux les races septentrionales sont plus entreprenantes et aussi plus fécondes que celles du Midi ; et, sur notre continent, celles de l'Est ont souvent le même avantage sur celles de l'Ouest, parce qu'à mesure qu'on s'éloigne de l'Océan, le climat se rapproche davantage de celui du Nord.

Toutefois les Espagnols ne se sont pas montrés sensiblement plus entreprenants que les Portugais, ni les Ecossais plus que les Anglais, ni les Allemands plus que les Français et les Hollandais.

On voit même que les conditions de supériorité se sont souvent développées en sens inverse des influences attribuées à l'orientation. Athènes n'a pas définitivement triomphé de Lacédémone ; c'est l'in-

verse qui a eu lieu. De même, les Grecs sous Alexandre ont porté la conquête en Orient.

Ce n'est pas sans dessein que je me suis arrêté un instant sur cette question. Dans votre nouveau livre elle se représente avec un caractère d'actualité palpitant et semble se poser en ces termes :

« Existe-t-il une loi ethnique qui prédestine la Prusse à dominer la France ? »

Poser seulement la question c'est déjà soulever notre raison aussi bien que notre cœur.

Les faits généraux que je viens de rappeler protestent d'ailleurs contre l'affirmative.

Les faits spéciaux de l'histoire moderne sont encore plus concluants.

L'Allemagne, qui a si souvent dominé l'Italie, en a toujours été chassée, sans même y laisser d'empreinte. La Hollande n'a pu garder la Belgique, ni l'Espagne le Portugal.

Les Anglais qui ont possédé assez longtemps presque tout l'Ouest de la France, ont fini par en être expulsés.

Ce n'est pas la première fois qu'un empire allemand vient nous enserrer. Après la bataille de Pavie, en 1525, la France fut plus entamée par l'Allemagne qu'elle ne l'est aujourd'hui. Un siècle plus tard, et après s'être vue, pendant ce siècle, en proie à toutes les horreurs, à toutes les misères et à toutes les trahisons des guerres civiles, cette même France, réparée par Henri IV, reprenait sous la main de Riche-

lieu une position prépondérante et préludait avec succès à l'abaissement de l'Allemagne d'alors.

La Prusse est, en ce moment, par notre défaite, la première puissance de l'Europe, comme Thèbes, après la défaite de Lacédémone, fut un moment la première des républiques grecques. Mais la gloire de Thèbes s'éteignit avec la vie d'Epaminondas, et il n'est pas impossible que le météore prussien n'ait qu'un éclat éphémère.

Il me semble apercevoir, dans votre livre sur la défense de Paris, le bombardement et la guerre communeuse, au moins autant de motifs d'espérance que de découragement. Ecrit sous l'inspiration du patriotisme militaire, il nous fait connaître les faits sans déguisement ni flatterie. Avec l'autorité d'un témoin des événements, d'un officier qui y jouait un rôle actif, vous ramenez toutes choses à leur valeur, et vous faites voir que la victoire de notre ennemi n'est pas aussi grande que notre désastre. Nous pouvons, sans tomber dans cette forfanterie qu'on nous reproche avec raison, mais avec excès, dire que si notre défaite a été écrasante, elle n'a pas été humiliante.

Dans l'immensité de notre chute, il nous est permis d'examiner si elle est due à des fautes accidentelles, ou à des défauts irrémédiables. Eh bien, sans nous dissimuler nos défauts les plus invétérés, on peut affirmer, je crois, après vous avoir lu, que notre défaite ne leur est pas imputable et qu'ils n'y

ont eu qu'une faible part, bien que, pour en tirer parti, notre implacable ennemi ait déployé toute sa science et mis en jeu toutes ses ruses. Quant aux fautes, vous avez su indiquer, dans la mesure que comporte votre sujet, en quoi elles consistent et à qui elles incombent.

Écoutez Machiavel :

« L'erreur la plus funeste qu'on puisse commettre, dit-il, lorsqu'on est attaqué par des forces supérieures, est de refuser un accommodement. »

Nous avons commis cette erreur.

« N'armez jamais tumultueusement le peuple ; » dit-il encore. C'est un principe que nous avons méconnu.

« La discipline vaut mieux à la guerre que l'impétuosité. » Autre maxime dont nous avons à nos dépens démontré la vérité.

Quant à nos ennemis, je ne saurais trop louer la franchise et l'énergie de vos appréciations. Vous n'êtes pas de ceux pour qui la guerre admet et excuse toute espèce de moyens.

La part de l'étranger dans la guerre communeuse ne vous a pas non plus échappé : Vous n'avez pas craint de projeter un faisceau de lumière sur les ombres où se dissimulait le doigt qui a désigné la colonne Vendôme aux démolisseurs, et indiqué aux incendiaires et aux pétroleuses les monuments dont la destruction devait nous être le plus sensible. Il ne suffisait pas de nous abattre, on voulait nous déshonorer. Heureusement notre armée, à peine remise

en rang, nous a sauvés à la fois de la ruine et du déshonneur.

J'aurais encore à faire ressortir dans ces trois volumes la clarté et la précision des explications techniques, l'entrain de la narration, le caractère tout moderne du style, et cette pointe d'esprit français que vous laissez percer ça et là. Vous nous rappelez ainsi cette humeur gauloise, cette gaité qui n'abandonne jamais nos soldats, et qui, d'après tous les juges compétents, est une de leurs qualités militaires.

Mais j'ai déjà trop longtemps, Monsieur, fatigué votre attention et celle de l'Académie. Mon excuse est dans mon désir de donner une idée, si imparfaite qu'elle soit, des travaux qui marquaient ici votre place.

L'Académie est heureuse de voir notre armée représentée dans son sein par un officier supérieur qui est en même temps un érudit et qui vient reprendre parmi nous la tradition de Gribeauval.



DISCOURS DE RECEPTION

De M. PEULEVÉ.

(Séance du 23 Mai 1873.)

DES SCIENCES EN GÉNÉRAL

ET DE LEUR INFLUENCE

SUR L'ESPRIT DE LA MÉDECINE

(Notamment au XIX^e siècle).

MESSIEURS,

En prenant au milieu de vous la place que votre indulgence a bien voulu me faire, je serais infidèle interprète des sentiments qui m'animent si je ne commençais par vous adresser mes plus sincères remerciements. L'honneur que vous m'avez fait en m'admettant dans vos rangs, je l'apprécie d'autant plus, que je n'ai pas l'ambition de l'avoir mérité.— Je dois tout à votre bienveillance, je ne me le dissimule pas ; et je pense aussi que c'est plus à ceux qui ont bien voulu me présenter que vous rendez hommage en m'accueillant ici, qu'à ma personne

elle-même, qui ne pouvait vous offrir en retour que de bonnes intentions et le grand désir de s'instruire près de vous.

Je me réjouis d'ailleurs de cette situation, car j'ai besoin de cette bienveillance à laquelle je fais appel, et la preuve que vous m'en avez donnée m'est garant qu'elle ne me fera pas défaut.

Le concours intellectuel que vous réclamez de moi en m'associant à vos travaux, vous est tout acquis, ai-je besoin de le dire, dans la mesure de mes forces.

Les médecins, vous le savez, Messieurs, ont beaucoup à donner à la société, beaucoup de leur temps, beaucoup de leurs études. Malgré leur légitime désir de généraliser et d'étendre leurs connaissances au-delà du champ médical, l'impérieux devoir les ramène toujours aux méditations qui se rattachent de près ou de loin à l'art de guérir. — D'ailleurs, comme on l'a dit ici avec beaucoup de justesse, c'est vers les objets que nous avons le plus cultivés que notre esprit se porte le plus volontiers, et sans que nous puissions nous en défendre. Ces longs travaux de spécialisation dans nos pensées nous cantonnent à notre insu et nous ramènent invinciblement à nos sujets de prédilection. C'est ce motif qui m'a entraîné à jeter un coup-d'œil d'ensemble sur la médecine, et à vous entretenir des rapports qui existent entre elles et les autres sciences.

Les connaissances humaines s'enchaînent toutes. Elles se rapportent toujours soit à l'homme, ce résu-

mé de la nature, soit aux forces ou aux puissances qui l'entourent, et il semble à voir ainsi les choses que ces acquisitions intellectuelles ne devraient laisser voir entre elles aucune incompatibilité, aucun désaccord. C'est là un idéal vers lequel il faut tendre, mais qui, hélas ! est encore loin de nous ! Quant à présent, parmi ces catégories de notions acquises, chacune par des moyens adaptés à ses fins, il en est qui ne paraissent pas s'accorder sur tous les points ; d'autres même qui sont entièrement contradictoires. C'est ainsi que celles qui appartiennent au domaine exclusif de la pensée ou de la tradition, sont parfois en opposition flagrante avec celles qui sont nées des procédés scientifiques exacts ; et nous sommes encore loin du jour où, l'accord se faisant, le lien caché qui les réunit sera déconvert, ou bien la contradiction persistant, l'une supplantera l'autre.

Quoiqu'il en soit, le but final de certains groupes de connaissances étant le même, il en résulte que dans leur trajet progressif, leurs différentes branches voyageant vers le tronc commun se rencontrent souvent dans leur parcours, que l'une profite des accroissements de l'autre, et que le progrès dans chacune d'elles est parfois la source d'un progrès nouveau pour ses voisines. C'est ce qui se passe invariablement dans le domaine des sciences en général. C'est ainsi que les grandes lois de l'attraction, qui révolutionnèrent l'astronomie, furent la source de progrès incalculables dans les autres branches de la physique ; c'est ainsi que la découverte de l'électricité

ouvrit des horizons nouveaux aux cosmographes, aux chimistes et même à certain parti médical. L'étude de la chaleur, en révélant sa mécanique, fut la source d'une foule d'applications en physiologie, et l'optique fit faire à une des branches les plus importantes de la médecine un progrès qui sans elle serait encore à venir.

Il se peut, et cela est, en effet, que ce ne soit là que de simples applications et comme des déductions faciles d'une loi découverte, mais encore n'en est-il pas moins exact de dire que ces applications sont, pour la science congénère, comme un filon nouveau qu'elle découvre en elle-même et qui contribue singulièrement à enrichir le sol limité qu'elle s'est donné pour mission de retourner en tous sens et de connaître dans toutes ses parties.

Certes, si cette mutualité de services existe depuis longtemps, elle apparaît surtout avec éclat dans le siècle où nous vivons. Bien des sciences sont nées depuis longtemps qui n'attendaient que le développement de leur voisine pour arriver elles-mêmes à l'âge adulte. Les sciences médicales entre autres, et par-dessus toutes, peuvent être rangées dans cette catégorie, et grâce aux travaux qui se sont faits autour d'elles, grâce à l'esprit méthodique qu'elles ont emprunté aux sciences exactes et à leur philosophie, elles ont construit des assises solides qui résisteront, nous le croyons, à l'épreuve des siècles.

Ce serait un travail au-dessus de mes forces, et qui laisserait votre patience, d'entreprendre l'esquisse

de ces milliers d'applications des sciences à la médecine, et de vous dire toutes les ingénieuses transitions des unes à l'autre. Mathématiques, physique, chimie, astronomie, toutes ont apporté soit des vues nouvelles, soit des découvertes spéciales, soit des données particulières, qui toutes ont imprimé le plus vigoureux élan à la physiologie, à l'anatomie, à la thérapeutique. Mais c'est encore là le moindre service, car, en même temps que ces richesses nouvelles venaient augmenter la science, une nouvelle méthode, un nouvel esprit plus exact, faisaient irruption dans ces connaissances qui jusqu'alors se présentaient sous une forme conjecturale plutôt que sous l'apparence d'une science réellement positive. Ce développement parallèle, fondé sur des procédés exacts, éloignant de son chemin tout ce qui n'est pas démontré, ne fondant ses doctrines que sur des vérités reconnues, rejetant tout ce qui est mysticisme ou superstition, forme en réalité comme le caractère des études contemporaines, caractère particulier à notre époque, et dont on trouve la trace d'ailleurs dans bien d'autres branches d'étude.

Ce sont ces quelques points que je voudrais exposer en indiquant succinctement quelques-uns des bienfaits qui nous viennent des sciences.

I.

Les mathématiques, pour commencer par elles, ne sont pas pour la science médicale un auxiliaire

nouveau, et l'on sait, sans aller plus avant, le rôle que l'antiquité a fait jouer aux nombres — l'importance attachée à la parité ou à l'imparité. Il en reste d'ailleurs encore quelques vestiges dans les traditions du vulgaire qui attend avec crainte ou espoir l'arrivée d'un 9^e ou d'un 21^e jour de maladie, pas un de plus, pas un de moins.

Ce n'est pas tant l'art médical, c'est surtout la science que les mathématiques ont le plus servie. Toutefois, comme les progrès de l'art découlent souvent de ceux qui sont faits dans la science, il n'est que juste de les associer. A l'*arithmétique* se rattache l'étude de la statistique qui, appliquée aux maladies, a donné une méthode spéciale: la méthode numérique; procédé qui a ses avantages et ses inconvénients et, pour le dire en passant, dont on a souvent abusé en forçant son langage. La statistique, en effet, au point de vue médical, soit qu'il s'agisse de déterminer combien de fois le succès d'un traitement l'a emporté sur ses échecs, ou combien de fois tel symptôme eut une signification déterminée dans un nombre donné de cas; la statistique, dis-je, n'est qu'un calcul de probabilité. On doit s'attendre dès-lors à la trouver toujours exacte en général, souvent fausse en particulier et, par suite, ce serait un non sens de conclure, avec son seul aide, dans un cas spécial. Les services qu'elle peut rendre sont des vues *à posteriori*. Il n'en est pas moins vrai qu'appliquée en général, elle a fourni des renseignements précieux et souvent inattendus. Dernièrement encore,

vous en avez eu la preuve en écoutant la lecture d'un de vos membres sur la démographie ou l'influence que peut avoir le mariage au point de vue de la santé et de la longévité d'un peuple.

L'Algèbre est certainement de toutes les sciences celle qui semble avoir avec les problèmes de la vie le minimum de rapports, et cela s'explique aisément si l'on considère qu'elle s'attaque toujours à des données parfaitement définies, tandis que beaucoup des éléments qui constituent la vie sont peu ou pas susceptibles de calculs de quantités fixes. Non pas que les actions physico-chimiques, qui s'accomplissent matériellement dans le corps humain, ne puissent se traduire en équations, car cela se peut faire souvent; mais souvent aussi certaines inconnues sont irréductibles, en raison de l'indéterminé qu'on y trouve. Un acte physiologique comme celui de la digestion, par exemple, peut être soumis au calcul : étant donnée une quantité déterminée d'aliments déterminés aussi ; étant données la quantité et la qualité des sucs qu'ils vont rencontrer le long du tube digestif et le moment où les rencontres s'opèrent, on conçoit, dis-je, que l'équation puisse se poser ; mais, par malheur, si le déterminisme existe bien en fait, si l'on peut concevoir la solution de la question, il faut bien convenir qu'en pratique certains éléments du problème resteront indéterminés, telles, par exemple, les variations qualitatives qui se trouvent sous l'influence non calculable du système nerveux.

Or, il y a là une instabilité telle qu'elle déjoue la

précision du calcul ; aussi, quoiqu'en aient espéré certains mathématiciens qui ne voudront voir la physiologie constituée que lorsque les lois de l'organisation seront réduites en équation, il faut désespérer d'en arriver jamais à une semblable précision, incompatible jusqu'ici avec les sciences qui ont pour objet la vie.

Sans vouloir aller aussi loin, ce qui est un excès, il y a eu cependant, pour les mathématiques, un large champ d'utiles applications. L'étude des mouvements, de la circulation, sont de celles auxquelles elles ont apporté la plus grande précision. Unissant leurs efforts à ceux de la mécanique, elles sont même arrivées à d'importantes découvertes. — Une des plus intéressantes, à coup sûr, est celle qui a fait reconnaître dans l'organisme animal une loi que depuis longtemps la physique avait appliquée aux forces mécaniques, je veux parler de l'équivalence et de la transformation des forces ; loi qui serait commune aux forces mécaniques et aux forces vitales. On sait, en effet, que dans une machine où la chaleur est l'agent initial du mouvement, le travail fourni a son équivalent dans la quantité de chaleur produite et réciproquement. — Il en est de même dans les organismes vivants. Quand un muscle se contracte, la force qu'il déploie, évaluée par le travail mécanique qu'elle produit, est proportionnelle à la quantité de chaleur qui disparaît. On a dit, en généralisant ces principes, que toutes les forces contractiles, employées dans les organismes vivants, sont les équivalents mé-

caniques des forces provenant des phénomènes chimiques de la nutrition. — Ces idées nouvelles, trop jeunes encore pour avoir pu être développées dans toutes leurs applications, sont une source féconde d'étude. Rien, en effet, ne sera plus intéressant, et, à la fois plus utile, que la comparaison complète des forces vitales, psychiques et physico-chimiques, entre elles et avec les autres, pour faire ressortir leurs ressemblances, leurs différences, leurs influences respectives et réciproques. »

La physique, autant par son esprit rigoureux d'observation que par les merveilleux instruments qu'elle sait se créer, a fait plus pour la médecine que les autres sciences; peut-être la concordance de vues et de moyens en est elle la raison.

Je citerai en passant le microscope qui a été appliqué à l'anatomie du corps humain, mort ou vivant; le microscope qui, à lui seul et par les immenses richesses qu'il a su découvrir, a créé une branche toute nouvelle de connaissances, et a failli, pour un moment, révolutionner la science tout entière, notamment de l'autre côté du Rhin.

Je citerai encore ces merveilleux instruments d'exploration qui permettent aujourd'hui d'aborder l'œil ou le larynx jusque dans leurs replis les plus cachés, donnant une précision et une sûreté presque mathématiques à l'observation de leurs maladies ou de leur état normal, et c'est là une précieuse découverte qui appartient presque en entier à nos contemporains.

On a été plus loin encore et ici, vraiment, c'est à défier l'exactitude d'arriver à un degré plus élevé. Les moyens d'exploration étaient bien assez complets pour permettre de lire couramment dans le corps humain, pour y saisir avec précision des lésions cachées ; mais ce qu'on n'avait pas vu jusqu'ici, c'est l'organe lui-même changeant le rôle passif d'examiné contre le rôle actif d'instructeur et révélant lui-même, dans son langage, l'état de ses fonctions. — C'est là cependant un des résultats auxquels sont arrivés une série d'appareils plus ingénieux, plus intelligents les uns que les autres et qu'on a désignés en groupe sous le nom d'appareils enregistreurs. — Appliqués sur le système musculaire, ils ont indiqué sa force de contraction ; ils ont reproduit le travail des muscles pendant la marche ou la course, et du cœur pendant les différents temps de ses actes. C'est surtout dans leurs applications à la circulation que ces appareils ont eu leur triomphe. Le sphygmographe parmi eux mérite une mention spéciale. Il est destiné, comme son nom l'indique, à écrire le pouls. Il se compose d'un petit levier qui repose par une de ses extrémités sur une artère, le pouls, par exemple, et se termine à l'autre extrémité par une plume à écrire. Chaque battement reproduit à l'extrémité du levier un mouvement que la plume trace sur un rouleau de papier se développant d'une façon continue et régulière. Or, ce tracé graphique a une telle exactitude, qu'il est facile d'y lire, à première vue, les modifications ou les altérations soit

des artères, soit du flot sanguin, et par suite d'y découvrir les maladies de l'organe central, du cœur lui-même. Ce simple exemple, choisi parmi tant d'autres, justifie bien à lui seul mon admiration pour ces aides tout mécaniques qui sont infailibles dans leur exactitude; lorsque toutefois on ne leur en demande pas plus qu'ils ne peuvent en dire.

Si nous jetons maintenant un regard sur la *Chimie*, il est facile d'y voir qu'elle n'a pas été avare à notre égard. La chimie organique notamment, que notre époque peut revendiquer comme une de ses créations, en portant ses recherches sur le monde organisé, est venue montrer qu'entre les matières organiques et inorganiques, il n'existe pas une démarcation aussi complète et aussi tranchée qu'on avait pu le croire jusqu'alors. Elle a créé de toutes pièces, dans ses laboratoires, des produits purement organiques. Mais, comme pour arrêter l'essor des conclusions forcées, et, par une restriction fatale, elle a démontré tout aussi évidemment que si la cornue peut fabriquer la matière organique, il est au-dessus de ses forces de produire la matière vivante. A côté du trait d'union elle a placé la limite qu'on ne saurait franchir. La vie seule prodnit la vie; la matière vivante seule produit la matière vivante. Jamais il n'a été donné à la combinaison la mieux préparée, à l'opération la plus habilement conduite, de reproduire la plus simple cellule vivante. La fermentation seule, qui semblait contredire cette vérité, s'est vue bientôt soustraite à la puissance chimique pure, et il a été

prouvé que l'intervention biologique est la seule cause de la génération dite spontanée. Je ne veux pas, d'ailleurs, insister sur cette grande question qui a ses adversaires et ses partisans ici même, et qui, nous l'espérons, sera tôt ou tard résolue scientifiquement. Il y a d'ailleurs, sur la limite insaisissable qui sépare les règnes organique et inorganique, une question d'infiniment petits ; on se trouve transporté dans le monde microscopique, et on comprend combien sont ardues les difficultés de l'observation.

Envisageant maintenant les applications de la chimie à un autre point de vue, à la préparation des médicaments, on trouve là toute une série de philanthropiques nouveautés. Au temps où l'on administrait les drogues en nature (et pour s'y trouver il ne faut pas remonter au-delà du siècle), l'état de la chimie ne permettait guère la décomposition du produit administré. Il semble que son intervention, au contraire, se soit ingéniée à compliquer plutôt qu'à simplifier. Il était donné à notre époque de reprendre un à un tous les produits minéraux, végétaux, animaux, de les analyser, de les disséquer pour ainsi dire, et de discerner, au milieu de ces composés complexes, l'élément réellement actif ; de le dégager et de l'offrir, ainsi exempt des matériaux inutiles ou de sa gaugue nuisible, à l'expérimentation du médecin. Il y a, à ce point de vue, une véritable révolution dans les moyens thérapeutiques, révolution qui n'est encore qu'à son enfance, mais qui, nous n'en doutons pas, renferme en elle un immense progrès et

une simplification humanitaire dans le traitement des maladies , en même temps que des armes mieux trempées, dans les mains de l'homme de l'art. On donnait autrefois comme fébrifuge, et quelques-uns de vous le savent certainement par eux-mêmes, l'écorce de quinquina en poudre. La chimie en a extrait son principe actif, la quinine, et au lieu d'administrer des poignées d'une poudre répugnante, c'est une faible dose d'une poudre facile à déguiser qui fait aujourd'hui tous les frais de la médication. On pourrait en dire autant de bien d'autres remèdes dont les procédés analytiques de la chimie sont parvenus à extraire les principes , et toute la série des alcaloïdes est le résultat de ces beaux travaux.

Il n'est pas jusqu'à l'*astronomie* qui, par ses investigations, n'ait fourni quelques données des plus intéressantes à la physiologie. On ne s'attendait guère à voir l'astronomie en pareille matière : (je parle au point de vue scientifique, car, pour ce qui est des systèmes touchant l'influence des astres sur la pauvre humanité il n'en manque pas). Au point de vue scientifique donc, il faut le reconnaître, c'est aux astronomes que revient la gloire d'avoir fait les premiers, des recherches sur un des phénomènes les plus intimes de l'organisation, sur la vitesse de la pensée (1). On pouvait supposer à priori que la conception, même instantanée, d'une idée demandait une durée, si minime qu'elle fût ; mais ce

(1) Carlet. *Études sur les sciences accessoires.*

qui n'était pas fait, c'est de calculer exactement, suivant les individus, le temps nécessaire à la formation de cette idée. Il est démontré aujourd'hui que ce temps peut être calculé exactement et qu'il est variable suivant les personnes.

Le point de départ de ces travaux est dû aux fines remarques d'un astronome des plus distingués et remonte à l'année 1790. A cette époque, en effet, Maskelyne signalait un désaccord constant entre ses observations et celles de son aide dans l'estime du passage des étoiles au méridien. Ces faits furent observés depuis par tous les astronomes et on finit par se préoccuper de cette erreur ou équation personnelle. Je ne veux pas ici vous retracer les procédés ni les calculs, simples d'ailleurs, permettant d'arriver à la valeur absolue de cette erreur personnelle ; qu'il me suffise de dire qu'elle est constante pour chaque observateur, mais variable de l'un à l'autre. On l'a appelée le temps physiologique. Ce temps cependant est complexe, car il comprend plusieurs actes de l'intelligence, notamment le temps qu'il faut à l'impression lumineuse pour se rendre au cerveau ; le temps nécessaire à l'acte cérébral de la perception ; le temps de la volition et enfin le temps que la volition met à se manifester au-dehors. Tout cela se met en équation et constitue le temps physiologique. Or, en compliquant ce temps physiologique d'un nouvel acte cérébral, on obtient une nouvelle équation qui, déduction faite de la première, donne exactement la durée de l'acte cérébral

surajouté. On a trouvé ainsi que la moyenne de cette durée est égale à $1/15^{\text{e}}$ de seconde.

Ainsi se trouve établi expérimentalement que la pensée a une durée commensurable ; que la pensée la plus élémentaire, la plus rapide met $1/15$ de seconde à se former et par suite que la solution du dilemme le plus simple est un acte cérébral qui exige une durée de $1/15$ de seconde.

Plus tard on démontra que cette durée est en rapport avec la simplicité ou la complexité des idées.

II.

Je ne prolonge pas au-delà cette rapide énumération de quelques-unes des applications des sciences à la physiologie théorique et pratique. Mon but n'est pas tant de vous en exposer le nombre, que d'en faire saillir le caractère et d'envisager l'esprit général qui y a donné naissance.

Lorsqu'en effet on veut apprécier d'ensemble toutes ces belles découvertes modernes et surtout contemporaines, qu'elles nous viennent de la mathématique, de la physique, de la chimie, de l'astronomie ; ce qui ressort le plus clairement de l'examen, c'est que toutes, ou presque toutes, elles sont filles de l'analyse poussée avec rigueur dans le détail des phénomènes, et au point de vue philosophique, elles laissent absolument de côté les grandes questions métaphysiques des causes premières, dont l'alliance ou la contradiction avec elles est parfaitement indifférente.

Il est bien et dûment reconnu qu'il se passe dans l'organisme animal des phénomènes qui appartiennent purement à l'ordre physique; d'autres qui appartiennent purement à l'ordre chimique, d'autres enfin qui n'appartiennent ni à l'un ni à l'autre et qui sont sous la dépendance d'un autre agent qu'on a appelé de divers noms, que les uns ont matérialisé que les autres ont spiritualisé, mais qui, en fait, existe, quelle que soit l'opinion qu'on se fasse sur sa nature. Or, le génie actuel de la médecine semble se donner pour limite la connaissance des phénomènes qui sont sous l'influence de ces agents divers, et au-delà desquels tout n'est qu'hypothèse.— Pour ce qui est de la nature de ces agents, elle importe peu et les investigations scientifiques s'arrêtent-là.

En ce qui concerne la physique, on n'est jamais parvenu, que je sache, à déterminer la nature de la pesanteur, la nature de l'électricité, de la cohésion et de l'affinité; et ces questions sont tellement inutiles au physicien ou au chimiste, qu'elles n'occupent aucun d'eux. Ce sont là pour eux des éléments irréductibles, et ce que l'on étudie dans la pesanteur, ce n'est pas sa nature, mais bien ses attributs, ses rapports, ses façons d'être. Ce que l'on cherche dans l'attraction ce sont ses variations selon les distances, les volumes ou les densités. Ce que l'on demande à l'électricité, ce n'est pas son essence, mais bien les circonstances qui la produisent, l'anéantissent ou la modifient. Les études, pour tout dire, restent dans le relatif, dans les faits contingents; elles laissent

de côté l'absolu comme parfaitement inutile d'abord au point de vue pratique, et impossible en soi-même, puisque, scientifiquement, il ne nous est donné d'avoir que des connaissances relatives.

Cette façon d'envisager les connaissances à acquérir dans les sciences a été transportée de leur domaine dans celui des sciences médicales, et c'est là une des particularités de notre époque. Elles se sont assimilées cette méthode, et l'ont appropriée à leur sujet, en la transportant dans l'étude de la vie chez l'homme sain et chez l'homme malade.

Avoir ainsi posé une limite aux champs à parcourir est un progrès qui, en dirigeant les esprits dans un sens nouveau, est le précurseur de grandes découvertes.

Si l'on veut bien jeter un regard en arrière sur cette longue période qui remonte à six siècles avant notre ère et s'arrête à nos jours, on peut voir que, parmi cette multitude d'esprits chercheurs ayant apporté, qui des faits bien observés, qui un détail inaperçu, tel autre les prémisses d'une conclusion qui s'est fait attendre des siècles, il en est d'autres qui ont produit des conceptions ingénieuses que le temps a jugées, des théories plus ou moins vastes qui se sont écroulées. Les premiers, esprits analytiques, ne dépassant jamais le fait observé, analysant, analysant toujours, observant avec rigueur, sans jamais aller au-delà du démontré. Les seconds, au contraire, esprits plus vastes si l'on veut, intelligences plus étendues, synthétisant, se laissant aller à la

dérive de leur puissante imagination, mais aussi s'éloignant souvent des faits et construisant leur système à priori. — Ces deux groupes différents de travailleurs, procédant par des moyens différents aussi, résument pour ainsi dire en eux les deux grands moyens qui ont été mis en œuvre pour constituer toute la science médicale. On pourrait appeler les premiers des observateurs, les seconds des doctrinaires. La limite qui sépare les premiers des seconds est certainement fictive, car il est peu d'observateurs qui n'aient eu leurs doctrines et, réciproquement, tous les doctrinaires sont partis de l'observation bonne ou mauvaise. Mais il n'en est pas moins vrai que les premiers sortent de l'Ecole analytique de l'observation, les autres de l'Ecole fantaisiste de l'imagination. Les uns font de la déduction lente mais sûre ; les autres de l'induction poussée à outrance ; ce qui établit entre eux une démarcation parfaitement nette lorsqu'il s'agit d'apprécier, non pas un homme, mais les services qu'ont rendus l'une et l'autre méthode. Or, ce qui reste de bien des doctrines de l'antiquité ou du moyen-âge, chacun le sait. Les faits bien observés, au contraire, il y a 2000 ans, sont encore là, et ont passé par dessus les siècles, toujours exacts, toujours instructifs..

Aussi, le service le plus important et le plus incontestable qu'ait rendu à la médecine, cet esprit positif et rationnel, ennemi de la conception à priori, est-il d'avoir débarrassé le terrain médical des

vieilles doctrines qui l'encombraient. Les grandes discussions, métaphysiques, souvent creuses, des siècles passés ont fait place aux discussions de faits. Vitalistes, humoristes, solidistes, dont le nom dit assez le parti, tous ont succombé, ou plutôt tous ont apporté à la grande doctrine de l'alliance la part de vérité qu'ils avaient découverte

D'ailleurs, en prenant de haut toutes ces doctrines écroulées, et en étudiant leur genèse, on y voit pour toutes ou presque toutes une origine commune. Chacune d'elles peut être considérée comme la conception ingénieuse d'un esprit impatient du jong, édifiant à priori son système selon ses vues philosophiques, le degré des connaissances de son époque, quelquefois même le genre de ses impressions et l'adaptant ensuite à la nature humaine. Galien veut que le corps humain soit composé de solides, de liquides et d'esprits. Les esprits sont de trois ordres, naturels, vitaux et animaux. Au-dessus d'eux se place l'âme qui forme une sorte de trinité : l'âme concupiscible qui réside dans le foie, l'âme courageuse dans le cœur, l'âme pensante dans le cerveau. Que reste-t-il aujourd'hui de tout cela ?

Au seizième siècle c'est l'alchimie, la magie, l'astrologie qui font les frais des doctrines.

Paracelse veut que les forces vitales dérivent des astres. Le soleil est en connexion avec le cœur ; la lune avec le cerveau. L'homme ou microcosme est fait sur le modèle du monde ou macrocosme, et

composé comme lui des quatre éléments se correspondant d'ailleurs respectivement.

Un autre (Van Helmont) invente un esprit spécial pour chaque organe, obéissant à un grand esprit général qui commande le tout. Les causes de maladies, ce n'est point dans le corps qu'il faut les chercher, mais bien dans le grand esprit ou dans les esprits divisionnaires.

Un siècle plus tard, Stahl les rejette tous pour les remplacer par un seul.

Il faut arriver au commencement de notre siècle, ou à la fin du dernier, pour trouver enfin, grâce à l'esprit scientifique qui gagnait la médecine, pour trouver, dis-je, un homme qui commence ses déclarations de principes en disant : L'essence des causes premières nous est inconnue ; ce qu'il nous faut chercher, ce sont des lois.

C'est surtout, à partir de ce moment, que les discussions sur les causes premières cessèrent.

Cet esprit de système, dont l'effet naturel était de faire plier les faits, de les dénaturer pour les adapter aux théories, perdit son intolérance ; et l'on vit dès lors toutes les recherches se porter du côté de l'analyse des phénomènes. On se mit à observer des faits, à les recueillir, à les comparer et à en tirer des conclusions rationnelles. C'est là, à n'en pas douter, l'origine de l'essor qu'ont pris aujourd'hui les sciences médicales. D'un seul coup, et en moins d'un demi-siècle, la méthode philosophique s'est vue mo-

diffée et a pris pour ainsi dire le contre-pied de l'ancienne.

Plus de grandes conceptions générales à priori, plus d'esprits animaux, plus de magie, plus d'influences occultes, plus de mysticisme, plus de superstition, mais des faits, de l'observation; les théories s'élèveront sur eux comme base inébranlable.

Ce n'est plus d'un système réglant d'avance la marche de la nature qu'il faut partir pour descendre à l'explication des phénomènes; il faut observer d'abord ce qui est, amonceler les faits, les comparer, les grouper, les contrôler l'un par l'autre et de ces vérités faire jaillir des lois.

C'est à cette étude d'investigations minutieuses qu'e s'est livrée notre époque; nous en recueillons déjà les fruits et l'on peut dire que cet esprit positif a plus produit depuis 50 ans que bien des discussions en plusieurs siècles. La clinique surtout, cette fin de la médecine pratique, y a puisé une précision inconnue jusqu'alors. Les maladies ont été étudiées sous toutes leurs faces. Le besoin d'analyse a produit des moyens d'exploration d'une puissance toute nouvelle; moyens qu'on a fait naître de plusieurs sources à la fois.

On utilise, pour arriver au but, les réactifs chimiques indispensables aujourd'hui au clinicien, le microscope, l'électricité. On se crée des voies artificielles à travers le corps à l'aide de la percussion, de l'auscultation, on soumet à l'examen les parties les plus profondes de l'organisme. On pratique des

vivisections, des inoculations, des injections de poison, de virus sur les animaux, pour y reproduire les effets qu'on observe chez l'homme. — Grâce à tous ces aides précieux, grâce à ces connaissances venues de l'expérimentation, la science du diagnostic, si défectueuse il n'y a pas un siècle, si hypothétique dans bien des cas, est devenue, quant à la détermination des maladies, une véritable science positive ; et si, trop souvent encore, les moyens de guérison sont impuissants à triompher du mal, du moins l'homme de l'art sait où il est, où il va ; il sait s'abstenir ou agir non plus au hasard, mais avec la certitude d'être dans la meilleure route.

Est-ce à dire pour cela que la philosophie de la médecine a disparu, qu'un scepticisme définitif a remplacé les doctrines et qu'on abandonne à tout jamais les grandes questions primordiales ? Ce serait-là, une abdication peut-être légitimée, mais à coup sûr peu courageuse. Non, Messieurs, vous le savez, l'esprit humain ne se résigne pas ainsi au repos, et il ne peut se désintéresser de ces nobles travaux qui touchent non-seulement la science mais un peu les destinées mêmes de l'humanité. J'ai voulu dire seulement, qu'au siècle où nous vivons, la difficulté est tournée, et que les chercheurs ont changé de route. Le chemin auquel ils se sont arrêtés est peut-être plus long ; l'issue n'en est pas visible ; mais ses étapes sont éclairées. Un siècle à lui seul ne peut avoir la prétention de les parcourir toutes ; mais ce

qu'il aura parcouru sera définitivement acquis, irrévocablement conquis.

Après dix-huit siècles d'études, on s'est aperçu qu'au point de vue véritablement scientifique, les questions de cause initiale ne sont guère plus avancées qu'au début. Elles ont subi seulement l'influence des époques, sans faire un pas en avant. Aucune de ces grandes doctrines n'a complètement rallié la totalité des penseurs. Elles ont fait des écoles ; il y a eu des partis philosophiques comme dans un autre ordre d'idées il y a des partis politiques. — Le dix-neuvième siècle n'a pas donné de solution ; pas plus que ses aînés, mais au point de vue médical il a établi une véritable trêve. On a vu qu'en pratique l'objet de la discussion est au moins inutile. — Une sorte de doctrine de l'alliance, ne préjugant rien sur l'essence de la vie, était le seul terrain sur lequel tous pussent se rencontrer, et de là est sortie une nouvelle école éclectique, expérimentale, se fondant exclusivement sur l'observation, sur la nature en un mot, et faisant échec aux systèmes de tout genre et aux imaginations trop ardentes ; école qui épure, qui s'impose d'elle-même par la conviction et l'autorité même des faits ; qui a pour mission non seulement de chercher et de découvrir, mais encore d'élaguer et de rejeter ce qui est contraire à des lois démontrées.

Cette sorte de philosophie dans l'étude de la nature a eu ses prosélytes passionnés comme aussi ses détracteurs non moins ardents. — Les premiers

concluant parfois prématurément et compromettant ainsi ce qu'ils avaient à cœur de défendre, les seconds refusant de s'engager dans cette voie étroite, l'accusant de terre à terre, d'enchaîner l'esprit à la matière, de l'y fixer sans lui permettre de s'élever dans les horizons des larges pensées, des idées sans étendue. Il s'est même trouvé des esprits, un peu prompts peut-être à s'alarmer, qui l'ont accusée de pousser au matérialisme et qui, jugeant sur l'étiquette, l'ont condamnée sans l'entendre.

Une discussion nous entraînerait bien au-delà du cadre que nous nous sommes tracé. Au surplus notre but a été bien moins de juger et d'apprécier, que d'exposer les tendances actuelles. Cependant qu'il me soit permis de dire en passant que les meilleurs outils dans des mains imprudentes ou téméraires peuvent devenir les armes les plus dangereuses. L'outil cependant n'en est pas responsable. La chose n'est pas nouvelle et déjà, du temps d'Esopé, on savait que la langue à volonté est miel ou venin. — Elle n'en peut mais cependant, et reste, après comme devant, le précieux organe que vous savez. — On pourrait en dire autant de la méthode que je vous ai exposée. — Chaque science a ses procédés, sa façon de progresser qui lui est propre, et qui est forcément soumise à des écarts, à des excès, imputables bien plus aux personnalités qu'à la méthode elle-même.

On l'a encore accusée, avec un semblant de raison, de répandre à profusion le goût des détails, l'étude des spécialités, des minuties, d'apporter la lumière

en effet sur une foule de points isolés, disséminés, mais sans vues d'ensemble. Cette pénétrante analyse donne bien quelques synthèses partielles, mais pas de synthèses générales.

A cela l'on pourrait répondre que l'on ne peut tout faire à la fois, et que pour connaître le tout, il est sage d'étudier la partie.

En cultivant des champs restreints, si l'on n'arrive qu'à des vérités partielles au moins sont-elles pures et imprescriptibles. Or, les lois vraies ne se peuvent contredire, quel que soit le point de leur naissance. Les vérités doivent nécessairement s'accorder ; et un jour, viendra un esprit large, une vaste intelligence qui, trouvant le lien, se mettant au-dessus de toute préoccupation systématique, ramènera les vérités partielles à une formule plus générale, s'approchant ainsi de plus en plus des grandes lois que nous cherchons.

Dès-lors, ces monceaux de faits et de vérités isolées pour un moment, prendront leur place naturelle et prouveront dès-lors leur utilité, semblables, comme on l'a dit, à ces fleurs diclines qui vivent séparées, mais qui, à de certains moments, se rapprochent pour la fécondation.

En somme, nous devons à cette méthode une sorte de cadre bien tracé où les connaissances anciennes sont mises en ordre, où celles de notre époque viennent se placer d'elles-mêmes et où celles de l'avenir entreront sans rien changer au grand canevas.

Il y a là une base solide qui suffit pour garer la

médecine des systèmes incompatibles et l'empêcher à tout jamais de retomber dans les chaos où elle s'est parfois si longtemps attardée.

Et, que je le dise encore une fois, c'est là peut-être le plus grand bienfait de ce rationalisme expérimental dont nous sommes redevables aux sciences, d'avoir permis à la médecine de se passer des grandes théories sur l'essence de la vie et d'établir ses principes sur des bases qui en sont complètement indépendantes.

Ces grandes questions d'origine, si intéressantes toutefois en elles-mêmes, si poignantes d'intérêt pour le médecin comme pour tout penseur, reprennent la place qu'elles n'auraient jamais dû quitter ; premières peut-être par l'intérêt, secondaires quant au but pratique. On a compris que dans la marche à suivre on doit les faire dériver des lois découvertes et qu'elles doivent être en un mot, non pas la base, mais le couronnement de l'édifice biologique.

En étudiant ainsi les lois spéciales de la vie, on apprend à suspendre les actes qui détruisent, à modifier les agents qui nuisent, à aider les efforts conservateurs. On comprend le génie de la médecine, les hauteurs sublimes auxquelles il lui est donné d'arriver ; mais aussi les limites qu'elle ne saurait franchir.

J'ai touché, Messieurs, dans ces quelques lignes, bien trop succinctes eu égard au sujet, à un mouvement de l'esprit médical contemporain qui remonte à un demi siècle et tend à s'affirmer de plus en plus.

Cette dérogation aux errements anciens est tellement évidente et actuelle, que j'ai cédé au désir de la signaler. De tout temps, en effet, la médecine a été tributaire de la métaphysique. Toujours, depuis qu'elle est née, elle a puisé à ses sources, quelquefois à son profit, mais souvent aussi à ses dépens. Elle est née d'abord avec elle au temps où Socrate et Platon l'édifiaient. Elle a suivi toutes ses luttes, toutes ses péripéties. Depuis lors elle a subi le contre-coup de ses vérités comme de ses erreurs, modifiant ses doctrines selon les siennes ; se laissant entraîner avec elle sauf à revenir plus tard sur des écarts entachés d'enthousiasme. A notre époque, il semble, au contraire, qu'elle veuille s'affranchir de ce joug des siècles. Fatiguée peut être de ces évolutions qui la ramenaient au point de départ, n'y trouvant pas la base fixe et immuable qu'elle recherche, elle a fait *pro domo sua*, ce que Descartes fit pour la philosophie elle-même, *tabula rasa*. Puis, cherchant à s'orienter, elle a trouvé un appui solide dans les sciences, dans l'expérimentation. Elle s'est jetée dans leurs bras, s'affranchissant ainsi des doctrines pour ne plus mettre en usage que des méthodes.

Je sais bien qu'il est des penseurs qui n'ont voulu voir dans cet affranchissement qu'un asservissement nouveau à une nouvelle philosophie. Mais je me borne à le constater en terminant, afin de ne pas mettre votre patience à l'épreuve ; car j'ai voulu seulement exposer une situation pleine d'intérêt, qu'on ne saurait nier, quelle que soit la valeur ou

l'avenir qu'on lui accorde; trop heureux, si je me suis approché du but, et si mon premier entretien avec vous ne m'a pas fait trop déroger aux traditions de charme et d'intérêt que vous savez toujours maintenir ici, et qui sont un des plus beaux apages de votre savante Compagnie.



RÉPONSE

AU

DISCOURS DE RÉCEPTION DE M. PEULEVÉ

Par M. DE BEAUSSIRE, Directeur.

(Séance du 23 Mai 1873.)

MONSIEUR,

S'il fallait en croire la modestie des récipiendaires, l'Académie ne pourrait guères se flatter que d'un seul mérite, celui de l'humilité. Heureusement le Directeur est là pour ramener toutes choses à leur prix, et rassurer l'Académie sur sa propre valeur en tranquillisant sa conscience à l'endroit de ses choix. Plus heureusement encore, après son humble exorde, le récipiendaire, en traitant avec supériorité une question savamment étudiée, se hâte de nous prouver que son talent n'est pas inférieur à sa modestie. Cela simplifie déjà, à l'avantage de tous, la tâche du Directeur. C'est à quoi vous venez, Monsieur, de réussir à merveille. Vous sembliez d'abord nous

accuser ; nous voilà maintenant bien justifiés. Cependant je vous demande la permission d'insister un peu, au point de vue général, sur les raisons qui peuvent déterminer l'Académie lorsqu'elle prononce le *Dignus est intrare*.

L'Académie d'Amiens n'appelle pas son élu à un de ces fauteuils où dort le génie. Elle n'a pas la prétention d'être un assemblage de célébrités, d'illustrations et de gloires ; c'est une simple association d'hommes d'étude. Elle cherche à réunir dans son sein ceux des habitants de la cité qui lui semblent se distinguer le plus par ce caractère spécial : l'amour de l'étude pour l'étude elle-même. Si parfois elle a la bonne fortune d'ouvrir ses portes à des talents déjà renommés, elle s'en réjouit comme d'un honneur qui vient jeter sur elle un éclat inattendu, sans se dissimuler que ce sont là de brillantes exceptions.

En un mot, ce qu'elle offre à ses élus ce n'est point une couronne, c'est une tâche. Aussi, leur demande-t-elle moins des travaux accomplis que des gages de travail.

- Ces gages, Monsieur, vous nous les offrez pleinement.

Dans un moment de calamité, vous êtes venu à Amiens, conduit par ce dévouement généreux, honneur de votre profession, qui affronte des dangers non moins réels que ceux des champs de bataille et quelquefois plus difficiles à braver. Depuis, vous vous y êtes acquis, dans la pratique de votre art, une

notoriété des plus favorables. Très-jeune encore, vous avez été admis au nombre des professeurs de l'Ecole locale de médecine, et vous vous êtes fait connaître par un discours de rentrée qui a été remarqué. L'élégance de la forme s'y joint à la solidité du fond, et déjà s'y révèle cette variété de connaissances dont vous venez de nous donner une nouvelle preuve.*

On apprécie en vous un naturel aisément sympathique, un caractère calme, un esprit ouvert, l'équilibre des facultés, la facilité du travail, la lucidité de l'exposition, enfin ce qu'on pourrait appeler l'aptitude à la vie, quelque chose comme une traduction vivante de l'antique devise *mens sana in corpore sano*, qu'on a voulu vainement ériger en précepte, et qui reste la simple formule d'un bonheur inaccessible si les conditions ne nous en sont départies à notre naissance.

L'Académie savait qu'elle trouverait en vous, avec ces mérites et ces dons, l'art de parler et celui d'écrire : vous voyez donc bien, Monsieur, que quelque juste déférence qu'elle ait pour les hommes distingués qui ont pris l'initiative de votre présentation, ce n'est pas en aveugle qu'elle s'est empressée de l'accueillir.

Il n'est pas jusqu'à votre jeunesse qui n'ait été un titre en votre faveur. Jointe à un mérite fait, la jeunesse devient, dans une réunion comme la nôtre, une sorte de ferment nécessaire pour activer la vie et stimuler la production.

Je crois trouver dans le discours même que nous venons d'entendre avec tant de plaisir, la preuve que vous connaissez déjà les travaux de l'Académie et que vous vous y intéressez. Nous sommes, dès-lors, fondés à penser que vous y prendrez une part pleine de promesses.

Nous cherchons à étudier les sciences dans leur ensemble et dans leur diversité ; vous venez de nous faire voir que votre esprit aime à les interroger toutes, pour leur demander ce qu'elles peuvent fournir à votre art professionnel, auquel vous rap-portez toutes vos études.

Vous avez bien raison, Monsieur. Dans aucune profession, il ne serait inutile de tout savoir, mais il n'en est pas où il soit plus nécessaire d'embrasser à peu près l'ensemble des connaissances humaines que dans la médecine. Tout savoir ne serait pas trop pour un médecin, et ne serait même pas assez : on lui demanderait encore d'y joindre le don plus rare, s'il est possible, de faire toujours de toute sa science toutes les applications utiles. S'il faut être savant pour connaître les maladies, il faut une science de plus pour connaître les malades, et la connaissance du malade n'importe guères moins pour guérir que celle de la maladie.

Pour bien connaître l'homme n'est-il pas nécessaire aussi d'embrasser toute l'échelle des êtres parmi lesquels l'homme se meut, c'est-à-dire d'étudier et d'approfondir l'histoire naturelle, la plus philosophique de toutes les sciences ?

La physique et la chimie, dont vous avez si bien signalé les heureuses applications modernes, ont encore acquis pour le médecin une importance toute nouvelle depuis qu'il est démontré, comme vous venez de le rappeler, que leurs lois ne sont ni suspendues, ni troublées par les fonctions vitales ; résultat inattendu qui, en simplifiant en apparence le phénomène de la vie, ne fait au fond qu'en augmenter le miracle.

Mais je n'ai pas à reprendre l'énumération de toutes ces sciences que vous venez de passer en revue, en nous montrant qu'aucune d'elles ne vous est étrangère, et qu'il n'en est pas une dont la connaissance vous semble superflue.

Les médecins de l'antiquité, comme vous le rappelez, étaient des philosophes ; c'est-à-dire qu'ils embrassaient l'universalité des connaissances humaines de leur temps ; car telle était alors la signification du mot, et les écoles de philosophie, quelle que fût leur doctrine en métaphysique ou en morale, se ressemblaient toutes en ce point, qu'elles prétendaient tout enseigner.

Il semble qu'à ce point de vue l'école péripatéticienne est celle qui devait offrir pour l'exercice de la médecine la meilleure préparation ; c'est aussi à elle qu'appartenait Galien. Quant aux célébrités médicales des époques antérieures à ces écoles, et dont la mémoire est venue jusqu'à nous, ce furent évidemment des hommes de génie. Hippocrate, qui

était un Asclépiade, témoigne sous ce rapport en faveur de son premier ancêtre.

La philosophie chez les modernes s'est restreinte de plus en plus à la seule métaphysique ; mais nous ne voyons pas que les grands médecins tels que les Cabanis et les Bichat y soient restés étrangers. L'étude du corps humain serait imparfaite sans l'étude de l'âme.

L'observation de nos maladies ne peut pas se borner à l'examen des organes malades ; elle exige absolument, en certains cas, que le médecin pénètre à travers l'organisme jusqu'au ressort central qui le fait mouvoir. L'antiquité nous en offre déjà des exemples. Celui d'Erasistrate discernant la cause du mal d'Antiochus, fils de Séleucus Nicanor, est un des plus célèbres.

Vous remarquez, d'ailleurs, qu'il n'est pas nécessaire, pour une telle étude, de déterminer l'essence même de ce ressort, et qu'il suffit au médecin d'en reconnaître l'existence. Je ne crois pas qu'on puisse critiquer scientifiquement cette réserve. Le spiritualisme, en tant que doctrine philosophique, ne repose pas sur une définition unique et absolue de l'essence de l'âme. Descartes, Leibnitz, J. de Maistre, sont des spiritualistes, et pourtant leurs sentiments sur ce point ne sont pas identiques.

Vous constatez aussi que la vie est une limite où s'arrête le pouvoir créateur de la science humaine ; et qu'en dehors de l'ordre physique et de l'ordre

chimique, il existe un troisième ordre de faits, qui exige un agent spécial. Vous faites preuve ainsi, ce me semble, d'un esprit bien plus philosophique que ceux qui tranchent précipitamment, par le coup d'épée de la négation, tout nœud trop compliqué pour être dénoué par la science. Vous n'appartenez pas, en un mot, à cette école dont M. de Sénancour a dit :

« La philosophie moderne nie tout ce qu'elle
« n'explique pas; elle a remplacé celle qui expli-
« quait ce qui n'est point » (1).

Je m'incline donc bien volontiers devant votre autorité quand vous déclarez erronée, par exemple, l'importance attachée jadis dans certaines maladies au 9^e ou au 24^e jour. Je ne doute pas qu'en vous prononçant ainsi, vous ne soyez appuyé sur des expériences convaincantes.

Autrement il n'eût pas été surprenant que les nombres jouassent un rôle dans quelques maladies : car si une maladie est un phénomène susceptible de se développer en une succession de phases, comme c'est le cas lorsqu'elle a pour cause l'évolution, à l'intérieur de notre organisme, d'existences parasites, végétales ou animales, il faut s'attendre à ce que chacune de ces phases ait sa durée normale, et que, conséquemment, il puisse se présenter des crises périodiques, déterminées par des nombres constants. Les fièvres intermittentes offrent, ce me semble, un

(1) Obermann, lettre 46.

exemple de l'intervention régulière du nombre dans la maladie.

La puissance des nombres n'est pas une superstition : des lois numériques régissent presque tous les phénomènes naturels depuis la marche des astres jusqu'à la cristallisation des minéraux. Ces lois ont frappé les grands philosophes comme les grands naturalistes. Le nombre neuf préside à la gestation de la femme ; le nombre cinq à notre conformation. Tous nos organes depuis nos doigts jusqu'à nos dents sont régis par des nombres.

Il en est de même chez les animaux ; de même aussi chez les plantes dont les feuilles se placent, se découpent et se divisent suivant des nombres déterminés et dont la floraison obéit à des lois analogues et connexes.

La science, telle que vous la pratiquez, avant de rejeter une opinion plus ou moins accréditée, se livre préalablement à une étude consciencieuse des faits, qui lui permette non pas seulement de contester cette opinion, mais d'en démontrer ou la vérité ou l'erreur. Les plus illustres observateurs, ceux qui ont poussé le plus loin les recherches physiologiques, sont ceux qui se montrent le plus circonspects dans leurs conclusions.

Que, d'ailleurs, la science ne puisse reposer que sur l'observation et l'expérience, que les systèmes et les doctrines conçues à *priori* par des imaginations brillantes doivent céder la place aux théories basées exclusivement sur des phénomènes constatés

et coordonnés entre eux de manière à faire ressortir incontestablement l'existence d'une loi ; c'est là un principe que , dès le seizième siècle , le *Novum Organum* de Bacon avait mis assez en lumière pour qu'il eût dû être accepté par tous les savants et notamment par la science médicale, celle que l'humanité est le plus intéressée à voir se préserver de l'erreur, celle qu'Hippocrate, il y a plus de deux mille ans, avait fondée sur l'observation.

Comment donc se fait-il , Monsieur , que vous puissiez constater aujourd'hui que notre siècle a vu le premier les études médicales s'affranchir de l'hypothèse et des doctrines basées sur la conjecture ? Il a donc fallu trois cents ans pour faire prévaloir dans la pratique un principe d'une vérité aussi éclatante que la lumière ! Êtes-vous même bien sûr qu'il ait définitivement et absolument prévalu ? Car telle est l'humanité ; le labeur patient de l'observation et de l'analyse est un joug auquel l'imagination ne s'astreint pas sans révolte, lorsqu'elle s'est habituée à planer dans les régions supérieures de la doctrine et de la synthèse, au risque d'y prendre des rêves pour des réalités. Les observateurs eux-mêmes, ceux que nous voyons absorbés dans les plus minutieuses et les plus difficiles recherches, ne se montrent-ils pas quelquefois trop pressés de conclure ? Peut-être cette course impatiente aux conclusions prématurées est-elle chez nous plus commune qu'ailleurs ; car nous aimons par tempérament les principes arrêtés, et la clarté de la synthèse.

Il en était de même chez les Grecs. Ces imaginations si vives et si fécondes ne savaient pas résister au plaisir de bâtir des systèmes en dehors des faits réels et le divin Platon n'a pas échappé à cet écueil.

Mais les exemples d'un pareil entraînement ne sont particuliers à aucun pays, ni à aucune époque. On pourrait en citer de très-notables parmi les savants actuels des nations les plus positives.

C'est qu'un travail sans conclusions a toujours pour l'homme quelque chose de pénible : il laisse l'esprit en proie à l'incertitude qui est presque toujours l'inquiétude. Un problème dont la solution se fait attendre, c'est le doute, cet oreiller sur lequel, suivant le mot d'un philosophe, il est si difficile de dormir. Nous aspirons inconsciemment, par un irrésistible besoin de notre nature, à nous reposer dans un résultat, dans une vérité. Les systèmes répondent à ce besoin ; seulement, ils le flattent et l'égarent au lieu de le satisfaire.

Mais si d'autre part nous en venions à éteindre cette soif de résultats, qui anime le chercheur, ne taririons-nous pas la source même des découvertes ? L'acuité et l'intensité de l'observation naissent la plupart du temps de l'ardeur passionnée qu'enflamme la recherche d'un résultat préconçu, et c'est ainsi que tant de fois l'esprit humain, lancé à la poursuite d'un rêve, s'est heurté à une vérité. L'observation froide, qui se borne à constater des faits sans remonter à leurs causes et sans rechercher leurs conséquences, ne ferait avancer la science qu'à

pas bien tardifs : ces constatations isolées et individuelles, espèces de procès-verbaux scientifiques. s'enfouiraient souvent dans ses archives pour y dormir à l'état inerte, et d'un sommeil peut-être éternel ; car les observations d'autrui nous inspirent rarement le même intérêt et la même confiance que les nôtres, à moins qu'elles n'aient été entreprises dans un même esprit, et ne se rattachent à un même but.

Comment, d'ailleurs, si l'on n'était soutenu par la passion et par l'espoir, ne pas éprouver un certain effroi, une espèce de découragement à l'aspect de ce champ immense que nous ouvre l'observation et dont les horizons sont absolument sans bornes ? Depuis l'infini en grandeur jusqu'à l'infini en petitesse, en vain multiplions-nous la puissance de nos instruments, la limite semble toujours reculer devant nous, et l'on se prend à craindre que l'humanité et le globe lui-même ne cessent d'exister avant que la science soit faite.

Soyons donc indulgents pour la science et pour les savants s'il leur arrive, même en médecine, de dévier quelquefois de la méthode expérimentale conçue dans sa rigueur, tout en applaudissant aux efforts faits dans ce siècle pour les y ramener et les y maintenir.

Et quelque infini que soit le champ de l'observation, quelque minime, quelque imperceptible que soit le coin qu'il est dévolu d'en défricher à chacun de nous qui étudions des faits naturels, ne nous décou-

rageons pas, travaillons-y toujours. La conclusion que je tire de votre savante étude, Monsieur, est que le progrès des sciences, loin de diminuer la nécessité du travail, ne fait que l'augmenter. Le résultat qu'il faut espérer de ce progrès, c'est, en rendant le travail plus nécessaire, de lui donner en même temps encore plus d'attrait, et de généraliser de plus en plus cette notion, que le labeur n'est point une peine ; qu'il est, au contraire, le grand bienfaiteur et le grand consolateur ; que s'il est la fortune de l'humanité, il est aussi la source de sa santé et de sa vigueur.

Puissent nos études, auxquelles nous sommes heureux, Monsieur, de vous voir associé désormais, contribuer à propager, pour le bien de tous dans notre pays, cette vérité que toutes les voix sages s'accordent à proclamer en ce mement.



AMIENS PENDANT LA TERREUR

Par M. MANCEL.

(Séance du 9 Mai 1873).

MESSIEURS,

Je me trouve dans l'impossibilité absolue de préparer une lecture pour l'Académie, je ne puis traiter devant elle l'un de ces sujets qui font l'objet de mes études ou plutôt de mes observations, je veux néanmoins payer ma dette réglementaire ; si vous y mettez un peu d'indulgence, je vous reproduirais quelques passages d'un livre que j'ai lu dernièrement et que vous écouterez, je pense, avec un véritable intérêt. M. H. Taine vient de faire paraître la traduction d'une série de lettres écrites par une anglaise qui a séjourné en France et particulièrement à Amiens dans le plus fort de la révolution, depuis 1792 jusqu'à la fin de 1795. Les circonstances dans lesquelles nous nous trouvons donnent à ses récits un attrait tout particulier et qui explique l'entraînement avec lequel on les parcourt. J'y

ajouterai, pour ce qui concerne les faits relatifs à notre ville et aux hommes qui ont joué alors les principaux rôles, quelques-uns des échos qui sont parvenus jusqu'à moi.

Il est un personnage, dont on a parlé longtemps chez nous, dont le souvenir n'est pas éteint, et qui a eu le mérite d'attacher son nom au dénouement de la phase la plus aiguë de notre drame révolutionnaire ; il s'agit d'André Dumont, le président de la Convention au 9 thermidor, notre ancien consul. Voici ce qu'en dit notre Anglaise :

« Tous les points de la France sont infectés par
« des commissaires qui disposent sans appel de la
« liberté et de la propriété de tout le département,
« où ils sont envoyés. Il arrive souvent que ces
« hommes sont délégués dans les villes où ils ont
« déjà résidé ; ils ont ainsi une opportunité de
« satisfaire leur haine personnelle contre tous ceux
« qui sont assez malheureux pour leur avoir déplu.
« Imaginez-vous un procureur de village agissant
« avec autorité, sans contrôle, dans le pays où il a
« autrefois exercé sa profession, et vous aurez une
« idée de ce qui se passe ici.... Nous avons main-
« tenant comme commissaires, Chabot, un ex-
« capucin, qui est renommé comme patriote dans
« la Convention, et un procureur d'un village voi-
« sin, nommé Dumont. On leur a confié, comme
« au reste de ces missionnaires, des pouvoirs illimi-
« tés, et ils remplissent d'appréhension et de déses-
« poir les lieux dont ils approchent. »

Elle cite un fait qui témoigne du sans-gêne avec lequel ces messieurs agissaient.

« Comme les agents de la République ne pêchent jamais par omission, ils arrêterent l'aide-de-camp de M. Laveneur avec son général ; un autre officier de sa connaissance, suspendu et qui vivait à Amiens, partagea le même sort pour avoir tenté de lui procurer quelque adoucissement. Ce gentilhomme avait prié Dumont de permettre au domestique du général l'entrée et la sortie de la prison, pour faire les commissions de son maître. Après avoir déjeuné ensemble et conversé en termes très polis, Dumont lui dit : « Puisque tu es si plein de compassion pour l'état du général, tu iras lui tenir compagnie. » Et, à la fin de la visite, l'officier trop zélé fut conduit à Bicêtre. Peut-être que la majorité des trois ou quatre cent mille personnes détenues comme suspectes ont été arrêtées sous des prétextes aussi frivoles ? »

L'auteur apprécie avec justice la conduite de Dumont dans une circonstance fort scabreuse pour notre ville, où il s'agissait de la destruction d'un arbre de la liberté. Il y a lieu de savoir gré à Dumont de la manière dont il tourna le péril, lorsque l'on songe aux terribles châtimens que la Convention réservait aux communes qui se rendaient coupables d'un aussi *horrible* attentat. Je me sers à dessein de cette épithète que nous avons vue apparaître dans la proclamation de l'un des adjoints du maire d'Amiens, qui eut lieu à l'occasion de la

mutilation de l'arbre de la liberté de la place Saint-Denis en 1848.

« Dernièrement, dit l'auteur, le peuple d'Amiens, dans un moment d'effervescence et de mécontentement, a brûlé un arbre de la liberté, et Dumont, le représentant, a été menacé ; mais ce sont seulement les coups d'un poltron qui a peur de sa propre témérité et en redoute le châtimement. Ce crime, dans le code révolutionnaire, est d'une nature très sérieuse, et, quelque léger qu'il puisse vous paraître, il n'a tenu qu'à Dumont en cette circonstance de sacrifier un grand nombre de vies. »

Voici un fait rapporté par l'éditeur du livre, et qui témoigne de ce que Dumont pouvait faire : Toute la ville de Bedouin, dans le sud de la France, fut brûlée, sur un décret de la Convention, pour expier l'imprudence de quelques habitants qui avaient coupé un arbre de la liberté, *mort*. Plus de soixante personnes furent guillotonnées comme complices, et leurs corps jetés dans des fosses creusées avant leur mort, par l'ordre de Maignet, représentant alors.

Cette destruction de l'arbre de la liberté donna lieu à une cérémonie expiatoire dont l'un de nos honorables concitoyens, M. Cornet, ancien négociant, rue Saint-Leu, me rapportait un détail qui peint bien l'étrangeté de la situation dans laquelle notre pays se trouvait : « J'avais, me disait M. Cornet, seize ans, au moment de la Terreur ; j'étais possédé de la passion de suivre et d'être le specta-

teur de toutes les scènes d'agitation d'alors. Ce fut une grosse affaire que celle de l'arbre de la liberté. On décida qu'une cérémonie expiatoire à laquelle assisteraient toutes les autorités, la garde nationale et la population, aurait lieu au temple de la Raison. Je me rendis sur le devant de la Cathédrale que l'on avait transformée de la sorte, pour jouir de l'aspect du cortège à son débouché sur la place de Notre-Dame. Dumont le précédait en grande tenue de représentant. Il avait à côté de lui les membres de la municipalité et les autorités. Tout entier à mon inspection, je fus refoulé par la masse des arrivants du péristyle dans la porte de la Cathédrale où Dumont et les siens arrivèrent en même temps que moi. Je n'eus rien de mieux à faire, pour échapper à cette pression, que de m'effacer complètement, en m'appuyant contre le pilier du milieu du portail. La chose m'était facile, j'étais long et fluët. Avant d'entrer dans l'église le cortège posa un instant. Dumont profita de ce moment d'arrêt pour se recueillir, et se disposer. Il tenait particulièrement à ne pas manquer ses entrées. Et il faut convenir qu'avec sa stature, son costume théâtral de représentant du peuple, il faisait figure dans les cérémonies d'apparat. La tête du cortège s'arrêta juste derrière le pilier et j'étais placé immédiatement contre elle. C'est alors que j'entendis ces quelques paroles qui ne sortiront jamais de mon esprit. Dumont avait pour voisin le citoyen Malivoir, l'un des hommes les plus influents dans le conseil de la

Commune « J'espère bien, dit Malivoir, en se rapprochant de Dumont, que cette fois-ci tu feras justice ! Si tu n'as pas de bourreau, compte sur moi, je t'en servirai. » Dumont se retourne en face de lui, prend sa main, le regarde un instant dans le blanc des yeux, et lui répond : « Je reconnais bien là ton civisme, Malivoir ; j'y réfléchirai. » Dumont y réfléchit encore. »

Je reprends maintenant la suite du récit de notre anglaise, qui contient une appréciation du caractère de Dumont, parfaitement en rapport avec l'opinion qu'on s'en est faite chez nous : « Mais Dumont, ajouta-t-elle, quoique transformé en tyran par les circonstances, n'est pas sanguinaire ; il est, par nature et par éducation, passionné et grossier, et, en d'autres temps, il n'aurait peut-être été qu'un *polisson bon enfant*. Jusqu'ici, il s'est contenté d'alarmer les gens, de les dégoûter de la vie ; mais je ne crois pas qu'il ait, directement ou intentionnellement, causé la mort de personne. Il a été si souvent le héros de mes aventures, que je vous en parle sans songer qu'il est par lui-même insignifiant, malgré son pouvoir dictatorial ici, pour être connu en Angleterre. Son histoire est celle des deux tiers de la Convention. Il a débuté par être clerc d'un procureur à Abbeville, et il s'établit ensuite pour son compte dans un village voisin. Sa jeunesse n'avait pas été des plus correctes, sa profession était loin de lui fournir des moyens de subsistance, et la révolution, qui semblait faire appel à tous les gens

turbulents, nécessaires et sans principes, trouva naturellement un partisan dans un procureur sans clients.

« Aux élections de 1792, quand la chute du roi et la domination des Jacobins eurent répandu une terreur si générale qu'aucun homme d'honneur ne pouvait plus se présenter aux fonctions publiques, Dumont profita de cette timidité et de cette indifférence de ceux qui auraient dû être représentants du peuple. Par son talent distingué et une sorte de phraséologie facile et grossière (car il n'a pas de prétentions à l'éloquence), il parvint à se faire élire par la foule. Ses connaissances locales, son activité, son habileté subalterne en firent un comparse utile pour tous les partis au pouvoir, et, après la chute des brissotins, il parvint à se faire confier le gouvernement de ce département et de quelques départements voisins. Il se présenta comme un républicain zélé et un apôtre de la doctrine d'égalité universelle. Cependant il réunit dans sa personne toutes les attributions du despotisme, et vit d'une manière plus luxueuse et plus dispendieuse que la plupart des ci-devant nobles. Son ancienne habitation à Oisemont n'était guère qu'une bonne grange ; mais le patriotisme est plus profitable ici qu'en Angleterre, et il vient d'acheter une grande maison appartenant à un émigré. Autrefois il voyageait en diligence ou dans le *coche d'eau* ; aujourd'hui il ne se déplace qu'en voiture à quatre chevaux, et se fait

accompagner souvent par un cheval à main et un piquet de dragons.»

Elle témoigne ensuite de ses faits de sensualité qui étaient le faible de notre proconsul, et à laquelle il a sacrifié jusque dans ses derniers jours :

Notre anglaise était alors détenue à la maison conventuelle de la Providence, convertie en prison où le représentant du peuple se rendait quelquefois.

« Dumont, qui est marié, dit-elle, et qui, en outre, ressemble à un nègre blanc, ne nous visite jamais sans causer une commotion générale parmi les femmes, particulièrement celles qui sont jeunes et jolies. Aussitôt qu'on sait qu'il est attendu, les toilettes sont toutes en activité, on renouvelle le rouge, on ajuste les frises, on se pare avec plus de hâte, mais avec non moins de sollicitude, que pour une première introduction à la cour. Quand le grand homme arrive, il trouve la cour d'entrée remplie de belles captives, et chacune, une pétition à la main, tente d'attirer son attention ou de mériter sa faveur par des manéges de la plus habile coquetterie, par un sourire plaintif, ou des larmes judicieuses qui rendent les yeux brillants sans déranger les traits.

« Mais cet apôtre de la République ne remarque guère que les femmes de haut rang ou d'une grande beauté ; celle qui, laide ou mal habillée, ose s'approcher de lui est généralement repoussée avec la plus vulgaire brutalité, et la seule vue d'un suppliant de son sexe le rend furieux. La première

de mi-heure, il se promène entouré de son beau cortège, et se montre suffisamment poli ; mais à la fin , fatigué probablement par cette importunité continuelle, il perd patience, part et jette les pétitions au feu sans même les ouvrir.

« Toute la prison est au désespoir aujourd'hui, Dumont est venu, et ceux qui l'ont accosté, aussi bien que ceux qui se sont risqués seulement à interpréter ses regards, s'accordent tous à dire qu'il est « de mauvaise humeur. » Les plus beaux yeux de France l'ont supplié en vain ; pas une seule grâce n'a été accordée, et nous commençons à chérir même notre situation présente, par crainte de la voir devenir pire. Hélas ! vous ne savez pas de quel sinistre présage est « la mauvaise humeur » d'un représentant ! Plus de la moitié d'entre nous, aujourd'hui, sont comme le seigneur persan de Charadin : ils tâtent si leur tête est encore sur les épaules. Sûrement, cette anxiété continue, cette incertitude de vivre débilite l'âme et affaiblit même sa faculté de souffrir. Nous intriguons pour obtenir les bonnes grâces du gardien, nous sourions complaisamment aux plaisanteries grossières d'un jacobin, nous tremblons au froncement de sourcils d'un Dumont.....

« Si la persécution dans ce département n'a pas été sanguinaire, il faut se rappeler pourtant qu'il a été couvert de prisons ; la soumission extrême des habitants aurait à peine fourni au plus impitoyable tyran un prétexte pour de plus sévères mesures.

Dumont , à ce que j'apprends , espère fonder sa réputation sur ce qu'il n'a pas guillotiné par amusement, et il s'attend à trouver ici une retraite quand ses travaux révolutionnaires seront finis. »

Dumont a pu exaucer ce vœu ; il est venu passer parmi nous ses dernières années ; il voyait peu de monde, vivait fort retiré et dit un jour à l'un de ses voisins, l'un de nos honorables concitoyens, avec lequel il aimait à causer, ces mots bien caractéristiques : « Si par impossible il m'était donné de revenir à 25 ans, je ne toucherais jamais du bout du doigt le char de la Révolution. »

Nous ne devons pas oublier , en parlant de ce conventionnel, qu'il a été pour beaucoup dans la conservation de notre Cathédrale. M. Cornet n'hésitait pas à lui en attribuer l'honneur. C'est en faisant de notre basilique le temple de la Raison, qu'il l'a soustraite aux appétits des démolisseurs. La construction était active dans notre ville comme ailleurs. Notre dame anglaise, dans une lettre écrite d'Arras, en donne la raison :

« Bien que les constructions publiques soient arrêtées, dit-elle, dans beaucoup de rues, il s'élève des maisons sur la place, avec les matériaux des couvents vendus ; mais ceci est une œuvre individuelle et non nationale. Les gens qui ont acheté ces propriétés à bon marché se hâtent d'en changer la forme, de peur qu'une nouvelle révolution ne vienne les en priver. »

Les mêmes faits se produisaient à Amiens et sur

une assez grande échelle. Le passage Lenoël, le pâté de Saint-Julien, vis-à-vis de Saint-Leu, nombre de grandes maisons de notre ville, doivent leur origine à la même cause. Toutes les pierres de l'ancienne abbaye de Corbie, qu'on avait convertie en une véritable carrière, vinrent par bateaux satisfaire les besoins de notre maçonnerie pendant la Révolution et sous le premier empire.

Ce n'était pas seulement la Cathédrale qu'on voulait détruire ; mais on aspirait à sa transformation. « L'architecte Rousseau, me disait M. Cornet, avait soumis à Dumont un plan par lequel il enlevait tout le chœur et le remplaçait par un immense autel élevé à la nouvelle divinité, à la déesse de la Raison. Ce projet fit sensation parmi les meneurs d'alors. Dumont laissa dire, examina le plan et mit de sa propre main au bas du dessin : Ce projet n'a pas le sens commun.

Il est un homme qui peut à juste titre partager avec Dumont l'honneur d'avoir sauvé notre Cathédrale et contribué avec lui à préserver ses concitoyens, de même qu'au maintien de l'ordre à Amiens, c'est M. Lescouvé, ancien maire, à l'époque de la Terreur. L'opinion publique l'a longtemps considéré comme le sauveur de notre Cathédrale ; de notre temps, c'est à peine si l'on sait que M. Lescouvé a été maire d'Amiens. Toujours est-il que pendant son administration, au plus fort de la tourmente, sous le rapport de la tranquillité matérielle, Amiens formant alors une espèce d'oasis dans le

nord de la France, était devenu le refuge d'une infinité de personnes, prêtres, émigrés et suspects qui venaient y chercher leur sécurité. Voici ce qu'en dit notre anglaise.

La Convention appelle les gens d'ici les « braves républicains d'Amiens, » mais si leur bravoure était aussi peu équivoque que leur aristocratie, ils seraient bientôt aux portes de Paris. » Les deux départs pour Paris de notre garde nationale, en mai et en juin 1848, ont justifié, plus de 50 ans après, les prévisions de l'auteur ; elle reprend ensuite : « Bien que tous aristocrates, lorsqu'une victime effrayée de ce parti vient chercher un asile chez eux en fuyant Paris, ils calculent avec beaucoup d'exactitude quelle somme la nécessité la contraindra à donner et ils ne veulent pas rabattre une livre de leur prétentions. Les loyers des maisons et les logements haussent et baissent avec la détresse publique comme les fonds nationaux et sont, comme eux, un objet de spéculation. Beaucoup de propriétaires auxquels nous nous sommes adressés ne tenaient pas autrement à louer leurs maisons, alléguant, comme raison de leur indifférence, que, si les désordres de Paris augmentaient, ils loueraient certainement avec beaucoup plus d'avantages. »

Ceux de nos concitoyens qui sont allés chercher un refuge en Belgique, lors de la dernière guerre, ont vu nos voisins faire exactement la même chose que les gens d'Amiens en 93. Ils spéculaient comme eux sur la sécurité dont jouissait leur pays.

M. Lescouvé se trouvait surtout d'accord avec Dumont sur un point important, le respect de la vie de leurs concitoyens. M. Lescouvé a préservé nombre de personnes qui se trouvaient gravement compromises alors, et plusieurs de ces familles, dont il était parvenu à sauver la vie du chef, en ont gardé le souvenir. L'un de ses petits-fils, M. Tillette d'Acheux aîné, conscrit de 1812, dut à leur influence d'échapper aux levées meurtrières de cette époque.

Je dois à M. d'Acheux un document d'une véritable importance pour notre municipalité, un trait qui peint le temps. C'est une lettre écrite par M. Lescouvé fils, capitaine de l'une de ces compagnies de volontaires levées dans notre ville, qui s'étaient portées aux frontières lors de la Révolution. J'ai déposé ce document à la bibliothèque de la ville, en attendant qu'on juge convenable de le mettre aux archives.

Le départ des volontaires de 93 de notre ville fut une grande affaire pour notre cité. Toute la jeunesse s'enrôla ; on forma un bataillon commandé par M. Couture. Il fut complimenté, harangué par toutes les autorités et conduit en pompe jusqu'au-dessus de la porte Saint-Pierre, aux moulins Bourdeaux, où l'on tira le canon au moment où le cortège se sépara de la colonne.

Voici la lettre de M. Lescouvé, écrite du champ de bataille :

Clèves, le 25 nivose (1795).

Mon sang vient de couler pour la patrie. Mon

père, et dans la crainte que la renommée, toujours prompte à augmenter les mauvaises nouvelles, ne me fasse plus mal que je ne suis, je m'empresse moi-même de vous en donner les détails. J'ai reçu le 21 au passage du Vaal un coup de feu qui m'a traversé la cuisse gauche, heureusement la balle en est ôtée. J'ai, il est vrai beaucoup souffert dans l'opération, mais maintenant je suis hors de danger et les chirurgiens m'assurent que je ne serai pas estropié, ainsi faites comme moi, criez vive la République. Je suis un des plus heureux, car de six coups de feu que j'ai reçus un seul a porté, et les autres n'ont fait que percer mes habits, tandis que plusieurs de mes amis sont morts de leurs blessures, la compagnie que je commande a beaucoup souffert, plusieurs d'Amiens sont blessés dangereusement; eh bien, nous nous consolons, cependant tous de nos maux, parce que nous sommes vainqueurs et la victoire est complète, l'ennemi fuit partout et nous laisse la Hollande ouverte de toutes parts. Adieu, réjouissez vous comme moi de cette victoire, j'espère être quitte de ma blessure pour un mois de chambre.

Je suis votre fils,

Alexandre LESCOUVÉ cap^{re}.

Elle porte la suscription suivante : *Au citoyen Lescouvé, ex-maire d'Amiens.*

Le capitaine Lescouvé ne s'en tint pas là ; s'il fut des premiers à courir contre l'ennemi, il lutta jusqu'à la fin et mourut trois mois après Waterloo, d'un coup de biscaien qu'il reçut à Wavres, en soutenant

la retraite de l'armée. M. Lescouvé avait été mis à l'ordre du jour au siège de Sarragosse où il fut décoré et fait chef de bataillon ; il mourut général.

M. Lescouvé père n'était pas un jacobin tant s'en faut ; on me rapportait de lui une anecdote qu'on tenait d'un homme des plus connus de la ville et qui témoigne de l'esprit de modération de l'ancien maire. Notre brave concitoyen Malpart, la colonne de notre scène lyrique, que nous avons tous connu, aimait à rappeler le fait suivant : « Son père, cordonnier à Amiens, faisait alors partie du Conseil municipal (1). Un jour de séance, un employé de la mairie vint apporter un document au maire et le tutoya. — Pourquoi me parlez-vous de la sorte, lui dit M. Lescouvé ? — Un décret de la Convention ordonne aux citoyens de se tutoyer, reprit-il. — Je ne reconnais pas ce décret, fit M. Lescouvé, et il congédia vertement son commis en lui faisant sentir avec le bout du pied toute l'inconvenance de sa conduite.

(1) Le père de Malpart n'était pas le seul de son état qui fit partie du conseil de la Commune, M. Lecarron me rappelait un mot d'un de ses confrères qui eut un énorme succès d'hilarité dans notre ville. Cet honnête cordonnier, membre de la municipalité assistait au théâtre dans la loge de la mairie ; un soir, où il y eut du bruit, notre édile éprouva le besoin de s'adresser au public, qui attendit son allocution avec un silence aussi profond que malicieux ; malheureusement l'orateur resta coi au milieu de sa harangue. « Citoyen, reprends ton haleine » lui crie un louctic du parterre, aux applaudissements de toute la salle.

Il est un fait aussi honorable pour Amiens que pour ses administrateurs d'alors, qu'on ne doit pas oublier, lorsqu'on parle de l'époque tourmentée de 93 : Pendant la durée des assignats, la ville a suspendu le paiement de ses obligations, qu'elle n'a repris qu'au moment où elle a pu payer avec de l'argent les emprunts qu'elle avait contractés pour la construction de la halle marchande, du marché au blé, de la salle de spectacle, du château d'eau et de son système hydraulique.

Une simple réflexion ; depuis un certain nombre d'années, la ville est à la recherche des hommes qui ont bien mérité de la cité, pour dénommer ses nouvelles rues. C'est assurément bien louable de sa part de perpétuer ainsi leur souvenir ; mais nous pouvons dès aujourd'hui reconnaître que nombre de ces noms seront de véritables énigmes pour ceux qui dans l'avenir voudront y rattacher la trace d'un service rendu, et personne n'a songé à recueillir dans les traditions populaires un nom porté par deux hommes, dont l'un a protégé à l'époque de la Terreur, la vie de ses concitoyens, a sauvé la Cathédrale, et l'autre a supporté tout le poids du jour depuis l'aurore jusqu'à la nuit dans ce combat de géants qui a commencé en 92 pour finir en 1815.

J'arrive maintenant à un autre personnage, dont on a longtemps parlé dans notre ville, je veux parler de celui que nous appelons le capucin Chabot, « Dumont, dit l'auteur, est accompagné par un autre

député qui, avant la révolution, était « père de l'Oratoire, » c'est-à-dire dans une situation à peu près analogue à celle de sous-maitre dans nos écoles publiques ; seulement, comme les séminaires auxquels ces pères étaient attachés se trouvaient fort nombreux, ceux qu'on y employait étaient peu considérés. Ils portaient l'habit, étaient sujets aux mêmes règles que le clergé, mais ils pouvaient quitter et se marier, si cela leur convenait. Je vous décris plus particulièrement cette classe d'hommes, parce qu'ils se sont employés partout avec activité et succès à égarer et à pervertir le peuple. Ils font partie des clubs, des municipalités, de la Convention et de toutes les administrations électives, et, dans la plupart des cas, se sont fait remarquer par leur esprit séditionnaire et leur violence.

« On peut assigner beaucoup de raisons pour expliquer l'influence et la conduite de ces hommes qui, à première vue, paraissent si éloignés de la politique. Dans la première ardeur de la réforme, on a décidé que tous les anciens modes d'éducation seraient abolis ; on allouait de petites pensions aux professeurs de collège, et on laissait à une décision ultérieure la question de savoir si on les admettrait à des fonctions analogues dans le nouveau système projeté. A partir de ce moment, beaucoup d'oratoriens débandés, sachant qu'il serait vain de résister à l'autorité populaire, cherchèrent à la partager, ou du moins tentèrent, en devenant partisans zélés de la Révolution, d'établir leurs droits aux positions et

aux émoluments qu'on substituerait aux leurs. Ils s'enrôlèrent parmi les Jacobins, flattèrent la populace ; par leur talent de prononcer avec emphase des noms romains et de prendre des attitudes de rhéteurs, ils devinrent des associés importants et nécessaires pour les ignorants et les ambitieux. La garde nationale d'Amiens n'étant pas entièrement subjuguée par les opinions régnantes, Chabot a laissé soupçonner le projet de la désarmer et a tenté de faire arrêter quelques officiers. Mais, son dessein ayant transpiré, la garde a passé deux nuits sous les armes, et Chabot, dont les inclinations sont peu martiales, a été si alarmé de cette indication de résistance, qu'il a quitté la ville avec plus de hâte que de cérémonies.

« Dans une harangue à la Cathédrale, il avait inculqué quelques doctrines très édifiantes sur la division de la propriété et le droit au pillage, et il est probable que, s'il ne s'était pas retiré, les Amiénois se seraient aventurés jusqu'à l'arrêter sous ce prétexte..... »

L'auteur parle ici d'un événement où la garde nationale d'Amiens a témoigné de l'esprit de fermeté et de dévouement à l'ordre qui l'a caractérisée, depuis son organisation, jusqu'à son licenciement. M. Cornet m'a entretenu plusieurs fois de cette scène de la Cathédrale qui eut lieu en présence de la garde nationale, et où son chef, M. Morgan, fit à Chabot sa digne réponse qui, colportée de bouche en bouche dans la ville, se traduisit par l'expulsion

de Chabot, qui nous rappelle celle du citoyen Leclanché en 1848.

« Chabot, me disait M. Cornet, logeait dans une maison de la rue des Poirées. Dans la soirée de sa harangue à la Cathédrale, une compagnie de garde nationaux, commandée par M. Boileau, vint se joindre à la foule qui se porta de ce côté ; des coups de fusil partirent contre ses fenêtres. Chabot comprit l'avertissement, n'en demanda pas davantage et disparut. »

La garde nationale d'alors était fort nombreuse ; elle comptait quatre mille hommes. Je tiens ce fait de M. Cornet, de M. Lecaron des Minimes et d'autres hommes du temps. Tous les citoyens étaient tenus au service de garde. Ce qui ne les contrariait pas beaucoup, suivant notre auteur : « Le patriotisme des hommes qui la montaient se bornait à une orgie nocturne, qu'on appelait monter la garde. » « Les maîtres qui se trouvaient de service avec leurs ouvriers, me disait encore ces jours-ci l'un de nos plus anciens négociants, régalaient leurs camarades ; il régnait entr'eux la meilleure intelligence. » On le comprend parfaitement si l'on se rappelle la nature des rapports que les règlements des anciennes corporations avaient établis entre les maîtres et les ouvriers, et qui n'avaient pas encore disparu, puisque nous les avons retrouvés, bien longtemps encore après, dans le sein de notre population. Pour présenter un effectif de quatre mille hommes, il fallait

nécessairement que tous, maîtres et ouvriers, marchassent d'accord.

Ce n'est pas la seule fois, au surplus, que cet esprit de bonne intelligence se manifeste dans le sein de notre population. Dans les jours difficiles que nous eûmes à traverser après 1848, les ouvriers du Port formèrent une compagnie, choisirent pour capitaine M. Huré, et contribuèrent puissamment, au point de vue moral, au maintien de l'ordre. Dernièrement encore, lors de la bataille de Dury, les nombreux ouvriers, qui étaient entrés dans la garde nationale, se portèrent avec nous dans la plaine de Dury, et vinrent combler les vides qu'avait faits dans notre milice citoyenne le départ, pour le service actif, des mobiles et des mobilisés.



DISCOURS

PRONONCÉ A LA SÉANCE PUBLIQUE

Du 10 Août 1873,

Par M. DE BEAUSSIRE, Directeur.

DE LA CAUSE DE NOS MALHEURS.

MESSIEURS,

Depuis notre réunion en séance publique, à pareil jour de l'année dernière, l'Académie d'Amiens a continué le cours ordinaire de ses séances studieuses. Toute l'année, livrée à ses travaux modestes, elle semble oublier le monde extérieur et presque en ignorer les événements, malgré la part que ses membres peuvent y prendre individuellement. C'est ainsi que nous tenions encore séance le 25 novembre 1870, la veille de la bataille d'Amiens, et que, dès le 14 avril 1871, nous reprenions nos séances périodiques et nos lectures toujours étrangères aux bruits du moment. Il n'en est pas de même des séances comme celle-ci. Nous n'avons pas eu de réunion publique en 1870 ; et, en 1871, ce ne fut qu'au mois de novembre, quand plus de trois mois avaient passé sur les plaies de l'invasion,

que nous revînmes à notre solennité annuelle. C'est que le jour où nous appelons à nous le public, nos regards et nos pensées se portent nécessairement au-delà des murs sans écho qui nous enferment d'ordinaire ; le grand jour de tout le monde remplace les lampes de travail de l'Académie ; nous sommes transportés dans la région des faits actuels ; notre vue, ordinairement circonscrite dans l'horizon local, s'étend jusqu'à l'horizon universel, ou tout au moins national, et tout en respectant la barrière qui nous ferme le terrain politique, il nous est impossible de ne pas respirer l'air extérieur qui, par des fenêtres toutes grandes ouvertes, s'introduit dans l'Académie.

Messieurs, voici la troisième fois que pareille solennité nous assemble depuis les catastrophes de 1870 et 1871 ; pour la troisième fois aussi on va nous entretenir de ce poignant sujet de méditations ; car comment faire ? Comment l'éviter ? Ne s'impose-t-il pas de lui-même à nous tous, aux esprits les plus sérieux comme une obsession permanente de la conscience, aux plus frivoles comme un lugubre et inévitable cauchemar ?

Aujourd'hui pourtant, un long cri de soulagement vient de s'échapper de toutes les poitrines sur l'étendue entière du territoire qui nous reste. Ce territoire est enfin purgé, sauf une exception encore douloureuse, de la présence du soldat ennemi ; il l'est, grâce à une habileté profonde de la part des gouvernants, à une sagesse extraordinaire de la part

des gouvernés ; il l'est, grâce à la puissance de l'épargne, cette vertu de la France entière, mais plus particulièrement de la France du Nord.

Ainsi la France en est là, de se considérer comme heureuse d'avoir, à force d'or, délivré de la présence de son vainqueur son territoire mutilé, appauvri de deux de ses plus riches provinces, désarmé de ses deux remparts les plus redoutables et les plus nécessaires à sa sécurité !

L'Allemagne s'est fait un argument pour nous les enlever de ce qu'elles avaient été allemandes, c'est-à-dire en la possession de souverains plus ou moins allemands. A ce titre elle aurait pu aussi revendiquer la Franche-Comté, la Bourgogne, à la rigueur même la Flandre et l'Artois. Mais d'autre part la France n'aurait pas moins de droits à réclamer les Flandres tout entières et une très-notable partie de l'Allemagne. De tels arguments ne valent que dans la bouche d'un vainqueur. Les annexions violentes révoltent la conscience moderne comme un attentat de la force brutale contre la dignité des peuples. La conquête qui se les approprie comme de vils troupeaux nous semble plus odieuse encore que le trafic des esclaves, proscrit aujourd'hui dans le monde entier.

En présence de cette spoliation, de ce déchirement douloureux, de cette plaie incessamment saignante, notre premier devoir n'est-il pas de n'oublier jamais notre défaite, d'avoir toujours devant les yeux l'image de notre patrie abattue, profanée,

meurtrie, mutilée et sanglante, nous rappelant au sentiment de nos fautes par celui de nos malheurs, et nous admonestant d'acquérir enfin la sagesse qui nous a tant de fois manqué ? N'est-il pas évident que les mêmes fautes nous replongeraient dans des abîmes de malheurs encore plus profonds, puisque la puissance de notre ennemi s'est accrue de tout ce que la nôtre a perdu ?

Ce n'est donc pas encore le moment de se réjouir, et nos malheurs sont encore trop récents pour que, dans une solennité comme celle-ci je puisse me soustraire au devoir de vous en entretenir, comme l'ont fait mes deux derniers prédécesseurs. Mais peu exercé à de tels sujets, j'ai besoin de toute votre indulgence et je dégage d'avance l'Académie de la responsabilité de mes paroles, si, contre mon attente, elles donnaient lieu à quelque méprise sur ma pensée, qui ne descendra pas de la sphère spéculative.

« Sire, tant vaut l'homme, tant vaut la terre, » disait un courtisan à Louis XIV, qui, regardant une mappemonde, était frappé du peu d'étendue de la France. Jamais flatteur n'a dit un mot plus juste, ni plus justement appliqué. Jamais pays n'a mieux justifié ce mot que la France; jamais souverain ne l'a mieux mérité que Louis XIV.

Tant vaut son chef, tant vaut la France ; toute notre histoire n'est qu'une continuelle démonstration de cette vérité, de Clovis à Charlemagne, de Saint-Louis à Henri IV, d'Henri IV à Louis XIV et de Louis XIV à Napoléon.

Qu'on remonte encore plus haut dans l'histoire, qu'on suive la race gauloise jusqu'à ses plus anciennes origines connues, qu'on étudie l'histoire non-seulement de la tige principale, mais de tous les rameaux qu'elle a projetés, toujours et partout au même trait on reconnaît la même race ; son chef est-il un héros, elle accomplit des prodiges ; mais si le chef fait défaut, elle se laisse détruire.

On est allé chercher dans cent directions diverses la cause de nos derniers malheurs ; selon moi, elle est là ; ce trait caractéristique de notre race la recèle tout entière.

Et quand je me sers du terme de *chef* je n'entends pas désigner un souverain, un roi ou un empereur, je parle du chef effectif, de qui la nation reçoit et suit l'impulsion et la direction : le *brenn* gaulois aussi bien que le roi franc, Charles-Martel aussi bien que Charlemagne, Suger comme Saint-Louis, Richelieu comme Louis XIV, et de même jusqu'à nos jours.

Qu'avons-nous vu, Messieurs, dans cette année néfaste enfermée entre les solstices d'été de 1870 et 1871, et qui ressemble à une tempête continue, déchainant sur nous, avec une précipitation et un acharnement inouis, tous les genres de désastres, qu'avons-nous vu qui soit nouveau dans notre histoire ? Rien, hélas ! si ce n'est ce que l'on peut appeler la forme extérieure des événements.

Nous avons vu nos armées vaincues : ce malheur, qui n'est rare dans les fastes d'aucun peuple, se retrouve à bien des pages de nos annales, et même

sous nos plus puissants monarques, depuis Roncevaux jusqu'à la Bérézina.

Nous avons vu un empereur prisonnier ; mais plus d'un roi de France avait subi la même infortune ; Charles-le Simple, Louis d'Outremer, Saint-Louis, Jean-le-Bon, Louis XI, François I^{er} ont été captifs.

Nous avons gémi sous le plus cruel des fléaux : l'invasion étrangère ; nous avons vu les soldats finnois venus du fond de la Baltique, mirer leurs casques sauvages dans les flots bleus de la Manche, et fouler les terres privilégiées de la Touraine et de l'Anjou que tant de barrières semblaient devoir leur interdire à jamais.

Mais déjà leurs pères en 1815 leur en avaient montré le chemin, et quand on a lu notre histoire, on ne peut assez s'étonner que la grande entreprise de Louis XIV de donner à la France une frontière puissante au Nord-Est, ait été si complètement négligée par nos gouvernements les plus modernes.

De la défaite et de l'invasion, nous avons vu naître l'insurrection ; de même, après la bataille de Poitiers, le peuple de Paris s'était soulevé sous Etienne Marcel, avait massacré deux maréchaux et attiré l'étranger dans la capitale, pendant que la Jacquerie désolait les provinces. Vingt-cinq ans plus tard, la minorité de Charles VI, et bientôt après sa démence, livraient la France à l'anarchie, aux troubles, aux massacres, à la guerre civile et étrangère.

Nous avons vu en 1871 un roi prussien se faire

déclarer empereur d'Allemagne à Versailles ; mais en 1421, un monarque anglais s'était fait couronner roi de France à Paris.

La France avec un vaillant chef, c'est l'empire de Charlemagne, c'est le beau royaume féodal de Philippe-Auguste et de Saint-Louis, faisant éclore les merveilles du treizième siècle ; ou le royaume déjà unifié et centralisé de Louis XIV, voyant briller toutes les gloires et s'épanouir tous les chefs-d'œuvre.

La France privée de chef ou d'un chef digne de ce nom, c'est l'invasion normande, c'est la guerre de province à province et de fief à fief ; ce sont les ténèbres des neuvième et dixième siècles couvrant de leurs ombres épaisses et engloutissant dans l'éternel silence les crimes de la barbarie, et les cris de douleur de l'humanité opprimée.

La France sans chef, c'est le douloureux traité de Brétigny, trop fidèlement exécuté par la probité royale de Jean-le-Bon ; ou celui de Madrid, qui, par sa dureté excessive, légitime en quelque sorte sa violation, non pourtant sans faire regretter l'atteinte portée ainsi au mot célèbre : *tout est perdu, fors l'honneur* ; ou bien encore, c'est le traité de 1871, qui nous enlève, avec cinq milliards, la Lorraine et l'Alsace,

La France sans chef, c'est la Ligue, c'est la Fronde, c'est la Révolution ; c'est le pays se soulevant contre le pouvoir légal et lui substituant des chefs de circonstance, idoles promptement élevées,

promptement renversées ; ce sera, suivant les temps, un Etienne Marcel, un duc de Guise, un duc de Beaufort, un cardinal de Retz, un Mirabeau, un Lafayette.

C'est le propre de notre race, on l'a assez répété, de manquer de l'initiative individuelle et locale qui permet à une nation d'agir en quelque sorte toute seule. Avec cette initiative, dont l'Angleterre offre un frappant exemple, une nation peut éprouver des revers, mais ils se changent rarement en désastres accablants comme ceux qui attristent nos annales. Avec cette initiative, la Hollande a pu résister à Louis XIV et l'Espagne à Napoléon. Mais l'excès de ce don est devenu fatal au peuple espagnol. Ses colonies d'Amérique se sont, comme celles de l'Angleterre, séparées de la mère-patrie, et cette patrie, elle-même déchirée par les partis, semble se tordre dans des convulsions lamentables.

Ainsi chaque nation a son tempérament, qu'il faut connaître pour trouver la cause de ses maux et le moyen de les guérir.

Quelquefois les poètes, par des intuitions soudaines, qui sont comme les éclairs de l'inspiration, atteignent d'un mot aux profondeurs que sonde lentement l'observation froide de l'historien ou du philosophe.

« C'était une cavale indomptable et rebelle, »

a dit de la France l'auteur des *Iambes*. Rien de plus profondément vrai que cette image. Semblable à ces

chevaux de sang qui, sous l'écuyer savant et hardi, accomplissent des miracles de docilité et de puissance, mais avec lesquels le moindre mouvement intempestif des aides devient dangereux, parce que leur sensibilité est égale à leur force, la France obéit merveilleusement à qui sait la conduire ; mais dès qu'une main maladroite ou tremblante a saisi ses rênes, elle se défend, elle se cabre, elle témoigne son impatience par mille saccades, et n'a pas de repos qu'elle n'ait désarçonné l'infortuné cavalier. Cette cavale, qui s'abattit à Waterloo, elle s'était abattue à Poitiers, à Crécy, à Azincourt, à Pavie ; elle s'était cabrée sous Henri III ; calmée par la main adroite et légère de Henri IV ; elle avait plus d'une fois frêmi et blanchi ses freins d'écume sous le poignet de fer de Richelieu, puis elle s'était montrée sous Mazarin capricieuse et rétive. Après avoir été domptée, assouplie et réglée dans ses allures par Louis XIV, on l'avait vue follement emportée sous le débile et infortuné Louis XVI, bientôt renversé et mortellement frappé

Nous sommes donc le même peuple aujourd'hui qu'au quinzième siècle sous Jean-le-Bon et Charles VI, qu'au seizième sous François I^{er} et sous Henri III, et des circonstances analogues nous ramènent les mêmes infortunes.

C'est donc à tort que nos ennemis et avec eux beaucoup de Français trop disposés à dénigrer leur pays quand il est malheureux, parce qu'en France on passe facilement d'une confiance exagérée à un

découragement excessif, c'est à tort, dis-je, que tant de voix nous ont crié à l'unisson : *peuple dégénéré !*

Non, Messieurs, la France n'a pas dégénéré, autre chose est dégénérer, autre chose est déchoir.

Sans doute, la France est grandement déchue de sa puissance passée ; je ne parle pas de la puissance éphémère, plus apparente que réelle, de cette France impériale de 1810, dont la grandeur ressemblait un peu à une maladive enflure ; mais de cette puissance bien assise qui nous avait donné pour frontière Strasbourg, les places fortes de la Sarre et celles de la Flandre ; qui avait établi des princes Français, avec l'assentiment des peuples, sur les trônes d'Espagne et de Naples, qui régnait encore en Toscane, qui protégeait les Chrétiens dans tout le Levant, qui avait colonisé le Canada, la Louisiane, les grandes et les petites Antilles, l'île Bourbon et l'île de France, et qui, devenue prépondérante aux Grandes-Indes, faisait connaître et respecter le pavillon français dans l'extrême Orient.

Nous sommes déchus depuis longtemps de cette grandeur, et, en 1871 comme en 1845, notre abaissement a élevé à la suprématie notre plus dangereux ennemi.

Mais nous ne sommes pas dégénérés, et je ne crains pas de dire que nos dernières défaites l'ont encore mieux prouvé que nos victoires antérieures. N'ont-elles pas montré en effet que si nos soldats ont

souvent plus heureusement combattu, jamais ils n'ont su plus généreusement mourir ? Dans des batailles comme celle de Reischoffen, par exemple, la gloire, cette auréole qui s'attache à l'héroïsme, n'est-elle pas venue couronner le front du vaincu ? Paris, avec ses deux millions d'âmes, assiégé à l'improviste et soutenant un siège de cinq mois, n'a-t-il pas provoqué un étonnement universel ? Si les horribles désordres qu'on a appelés la guerre commune n'avaient dans notre histoire, comme je viens de le rappeler, que trop de précédents, l'éclatante victoire que l'ordre a remportée sur eux avec les débris à peine rassemblés d'une armée vaincue, et sous les yeux mêmes de l'étranger, est certainement un succès inouï dont notre patriotisme a le droit de s'enorgueillir, car il atteste, à un degré imprévu, dans le cœur même de la nation, l'énergique vitalité des sentiments généreux, de la constance dans le dévouement, de l'héroïsme dans la bravoure, et de la discipline volontaire, si supérieure à une discipline forcée. Qu'on envisage pendant ces grands et tristes événements l'attitude de la nation prise en masse ? Pouvait-on s'attendre à la trouver plus digne, plus courageuse, plus patriotique ? Que lui a-t-on proposé ? D'envoyer à la défaite, et à une destruction à peu près certaine, non pas seulement tous ses enfants, mais tous ses hommes valides, et sans même se demander si une garantie quelconque de succès pouvait sortir d'un pareil sacrifice, cette noble nation les a tous donnés. Ainsi, tandis que leurs ennemis,

pourvus de tout en abondance (nous l'avons vu ici-même), ne marchaient qu'en tremblant, et sous l'effort d'une contrainte brutale, à une victoire assurée, nos enfants, car je ne puis dire nos soldats, dépourvus de vêtements, privés de nourriture, et ce qui était plus cruel, manquant d'armes, marchaient volontairement et avec entrain à une inévitable défaite, sans autre espoir que de vendre leur vie le plus chèrement possible.

Non, ce ne sont pas là les traits auxquels se reconnaît une nation dégénérée ; et pour s'en convaincre, il suffit de se reporter aux dates de notre histoire que j'ai déjà citées. Sans remonter au-delà de la Ligue et de la Fronde, avec quelles difficultés, à ces époques encore peu lointaines, le patriotisme et l'ordre ont-ils triomphé ? Que d'intrigues égoïstes dans les partis ! Que de trahisons de la part des chefs, et des plus grands comme des plus petits ! Il semble parfois que cette France, qui compte déjà une existence de dix siècles, soit prête à se démembrer sous l'action de ses propres enfants. En 1870 rien de pareil ; la France reste unie et compacte ; et à l'exception d'un grand fait qui reste à juger, les défaillances et les trahisons se réduisent à des actes isolés trop rares et trop obscurs pour laisser une trace dans l'histoire.

Dans la guerre communeuse elle-même, cette reproduction en grand des séditions de 1358, à laquelle n'a peut-être pas manqué la connivence avec l'ennemi, je remarque cette différence, qu'au lieu

d'être conduite par un Français, par un notable de Paris, un prévôt des marchands, celle-ci n'est menée que par des aventuriers étrangers, des Dombrowski, des Cecilia, des Okolowicz, mêlés à des hommes dénués de prestige et d'autorité, mais secondés par cette rare fortune de disposer d'un matériel de guerre, d'une multitude toute armée et des ressources pécuniaires amassées dans une capitale. Ces hommes-là n'étaient pas la nation, il n'étaient pas Paris non plus. Ils n'étaient peut-être que l'étranger avec le vice à sa solde.

Il est, Messieurs, pour une nation, un autre signe de vitalité que le courage du combat, c'est le courage du travail. Or, à aucune époque la France n'avait donné de sa puissance de travail une manifestation plus grandiose que celle à laquelle nous assistons depuis deux ans. Si le travail d'une nation se mesure à son capital, certes le peuple qui, en deux ans, opère un versement de cinq milliards sans qu'aucun des rouages de son industrie et de son commerce en soit arrêté, n'a pas à craindre que ses travailleurs soient dégénérés.

S'en prendra-t-on à nos mœurs, à nos modes, à nos fêtes, à nos légèretés, à nos vains plaisirs ? Mais, Messieurs, j'entends encore retentir à la tribune des voix de la plus haute autorité, qui vous attestent qu'en France, même parmi les populations des fabriques, exposées à tant de causes de démoralisation, la moralité est supérieure à ce qu'elle est dans d'autres pays. Paris lui-même, ce Paris qu'il faut

empêcher d'absorber la France, mais qu'il n'est pas nécessaire pour cela de calomnier, a bien montré par son énergie que ses mœurs ne sont pas au-dessous de celles des autres grandes capitales, quoique peut-être parmi toutes ces Babylones, il n'y en ait pas une qui pût, à meilleur titre, rejeter sur l'affluence étrangère les vices qu'on lui reproche.

Et s'il m'était permis, Messieurs, de jeter un regard sur les affaires publiques, j'y trouverais encore, je crois, la preuve que nous n'avons pas dégénéré. Les grandes questions et même les questions les plus spéciales, furent-elles jamais dans nos Assemblées mieux étudiées, plus sérieusement approfondies, plus sincèrement résolues ? Comparons le désarroi de la France en 1848 à la constance avec laquelle elle a supporté les catastrophes bien autrement terribles de 1870 et 1871, et sa précipitation d'alors à se donner un maître avec sa prudence d'aujourd'hui dans le choix d'une forme de gouvernement ; nous reconnaitrons aisément que le caractère national ne s'est pas abaissé, et qu'il semble plutôt s'être affermi.

Mais il est un autre point de vue qui ne peut être oublié, Messieurs, dans une Académie ; c'est celui des sciences, des lettres et des arts. Quel que soit le mérite de nos poètes, de nos écrivains, de nos artistes actuels, il semble incontestable que la période de 1820 à 1850 a fait éclore des renommées d'un éclat bien supérieur. Subissons-nous, dans cet ordre de faits, une véritable décadence ou seulement une

déchéance passagère ? C'est là une question des plus complexes, dans laquelle les faits matériels et les faits politiques ont leur importance comme les faits intellectuels. Le développement des lettres et des arts semble souvent lié à la prospérité matérielle et politique des peuples. Toutefois la coïncidence des faits n'entraîne pas toujours leur connexité. Les chefs-d'œuvre naissent quand tous les esprits se passionnent pour le beau, et c'est presque toujours sous l'impulsion de chefs puissants ou de grands monarques, tels que les Périclès, les Scipion, les Auguste, les Charlemagne, les Saint-Louis, les Léon X, les François I^{er}, les Richelieu, les Louis XIV, le plus souvent dans des époques prospères et tranquilles, quelquefois aussi dans des temps agités, témoin le seizième siècle.

Un tel courant d'idées avait puissamment régné dans la première moitié de ce siècle, puis les esprits se sont jetés dans d'autres directions.

Je n'essaierai pas d'en rechercher les causes : car ce côté de mon sujet comporterait à lui seul un long discours. Laissez-moi seulement, Messieurs, distinguer ici encore entre la déchéance et la décadence.

En nous comparant, non pas à l'étranger, qui nous laisse maîtres en ce domaine, mais à nous-mêmes, je puis admettre la première, je ne crois pas à la seconde, et je ne puis pas y croire quand je suis témoin de l'émulation littéraire et artistique qui, dans cette ville même, anime notre jeunesse, des

travaux de nos corps savants et en particulier de l'élan que les Académies de province s'efforcent d'imprimer aux sciences, aux lettres et aux arts. Partout, grâce aux communications rapides, tendent à se créer des centres intellectuels secondaires et des écoles locales. C'est encore là, dans la nation, un symptôme de vitalité incontestable.

Telle est donc, Messieurs, cette nation sur laquelle, pendant une sorte de sommeil et par un véritable guet-à-pens, l'Allemagne a soudainement vomi 1,200,000 soldats, sachant par le vote du plébiscite que nous en avons à peine 300,000. Mais il nous manquait plus que des soldats, on peut le dire sans blesser aucune conviction, sans manquer au respect dû aux grandes infortunes et à la tombe d'un souverain : nous avions un empereur, mais il nous manquait un chef.

Voilà pourquoi nous avons été vaincus. Voilà pourquoi nous sommes déçus. non de nos qualités, mais de notre puissance, non de notre grandeur morale, mais de notre grandeur matérielle et territoriale. Ne nous faisons donc pas d'illusion ; ne nous berçons donc plus de ce vain mot : « la grande nation » si souvent répété et qui peut se voir aujourd'hui si facilement contesté, puisqu'il lui manque la consécration devant laquelle seule tout s'incline ici-bas, celle de la victoire. Vaincus aujourd'hui, attendons, pour nous couronner d'une épithète flatteuse, que nous ayons de nouveau accompli de grandes choses et qu'elle puisse commander l'aveu

de nos rivaux. Tant que notre frontière et nos remparts sont au pouvoir de notre ennemi, ce n'est qu'à demi que le territoire français est libéré, puisqu'il peut à chaque instant être envahi sans obstacle. Au lieu donc de chanter nos propres louanges, imitons plutôt les Hébreux sur le fleuve de Babylone et ne cessons pas de nous rappeler notre ancienne France.

Et puisque la cause de nos malheurs est dans le caractère même de notre race, efforçons-nous, par de sages institutions, de nous mettre en garde contre les dangers où ce caractère nous entraîne.

Puisque la France a toujours besoin d'un chef, et puisqu'elle semble avoir pris pour devise nouvelle le dernier mot d'Alexandre-le-Grand : *Au plus digne*, ne pouvons-nous faire en sorte que le plus digne puisse toujours être utile sans jamais devenir dangereux, et que la France puisse avoir des Suger ou des Richelieu, sans redouter des Cromwell ou des Robespierre ?

La France ne doit plus être cette cavale à laquelle des mains trop puissantes ou des mains trop débiles ont été également funestes ; elle ne doit plus être livrée, comme une monture de hasard, à des cavaliers d'aventure : il faut lui chercher des rênes qui ne lui ôtent pas tout sentiment de ses propres actions et qui ne permettent pas de la précipiter en aveugle dans tous les abîmes ; en d'autres termes, il faut chercher des institutions à la fois libres et stables,

qui nous assurent à l'extérieur une politique suivie, et nous préservent à l'intérieur des bouleversements et des servitudes.

Cette tâche n'est pas la nôtre, Messieurs, mais, dans le cercle de nos modestes études, il ne nous est pas permis néanmoins de nous abstraire entièrement du travail que la France doit entreprendre sur elle-même pour recouvrer un jour sa grandeur. C'est par les lettres et par les sciences que l'Allemagne a commencé, il y a plus de soixante ans, sa transformation. Nous n'oublierons plus cet hymne du *Rhin allemand* que nous n'avons pas en son temps pris assez au sérieux. Les Académies peuvent contribuer efficacement à entretenir, à aviver le patriotisme. Nous avons à étudier à notre tour nos ennemis qui nous ont étudiés si longtemps avec la persévérance et la clairvoyance de la haine. Les Académies peuvent encourager tous les efforts dirigés vers ce but, et notamment l'étude de la langue allemande, premier instrument de toute investigation de l'Allemagne.

L'exemple d'un tel effort, vous l'avez déjà donné, Messieurs ; un des plus lettrés de nos collègues, helléniste par goût, parvenu à un âge où d'ordinaire on ne commence guère une étude nouvelle, et surtout celle d'une langue, n'a pas craint de quitter le commerce d'Homère et d'Isocrate, qu'il associait à celui de Dante, et de se risquer dans les avenues un peu ténébreuses de l'idiome allemand. Dès cette an-

née, il a pu produire à nos séances une traduction du *Don Carlos* de Schiller. Un si remarquable exemple ne sera pas perdu ; en arrachant, s'il se peut, à nos ennemis, à force d'étude, le secret de leurs pensées et de leurs desseins, nous aiderons notre pays à les déjouer.





COMPTE-RENDU

DES TRAVAUX DE L'ACADÉMIE

Par M. E. YVERT, Secrétaire-perpétuel.

(Séance publique du 10 Août 1873.)

MESSIEURS,

S'il est vrai, comme l'a dit un poète de l'antiquité. que nous nous plaignons parfois à nous rappeler les épreuves douloureuses que nous avons subies, ce n'est pas aussi, et heureusement, sans moins de charme, que nous nous souvenons des jours où, dans le calme et la paix, nous avons pu revenir et nous consacrer à nos études favorites et à nos travaux de prédilection.

Cette satisfaction si douce vous a été donnée, Messieurs, pendant l'année académique qui va finir, et dont le cours a été marqué par des lectures qui, toutes, ont tendu à ce but aussi honorable qu'élevé, et qui n'est autre que l'Utilité.

Pourquoi faut-il, Messieurs, que la fragilité humaine m'impose tout d'abord la pénible tâche de

mentionner les vides que la mort a faits dans vos rangs pendant l'année qui vient de s'écouler !

Le 24 mars dernier succombait, à la suite d'une longue et douloureuse maladie, votre collègue si justement estimé et aimé, M. Mathieu, à qui, depuis peu de temps, vous aviez conféré l'honorariat comme témoignage de sympathie pour sa personne et de gratitude pour sa collaboration à vos travaux durant les trente années pendant lesquelles il a siégé parmi vous à titre de membre titulaire.

Si, pour se conformer à des volontés dont la source était dans la plus pieuse modestie, les prières de la religion ont dû seules être dites sur sa tombe, du moins un éloquent et juste hommage à sa mémoire lui a-t-il été rendu devant vous, par votre honorable directeur M. de Beaussire, dans un discours où le caractère, les vertus, les travaux de l'honorable défunt ont été dignement appréciés ; discours dont, pour répondre aux désirs de sa famille et de ses amis, vous avez autorisé l'impression spéciale et immédiate.

Peu de jours après une autre perte non moins sensible, non moins regrettable, vous frappait le 1^{er} avril dans la sainte personne de Mgr Boudinet, évêque d'Amiens, et à ce titre, membre de droit de votre Compagnie, Si la bonté toute paternelle de Mgr Boudinet, si son mérite éminent, ses vertus toutes chrétiennes, les nombreux et précieux services que, parmi nous, et avec un zèle que ses souffrances n'ont jamais ralenti, il a rendus à la religion, à

l'instruction, à l'éducation de la jeunesse, ont été, de la part des voix les plus autorisées, l'objet d'éloges dont la mienne ne serait ici qu'un faible et insuffisant écho, du moins dois-je constater que, dans votre séance du 11 avril, votre directeur, M. de Beaussire, s'est encore une fois, rendu le digne interprète des regrets qu'a laissés dans vos ames la fin prématurée du vénérable chef spirituel de notre diocèse.

Abordant vos travaux, je ne mentionnerai que pour mémoire votre séance de rentrée après les vacances, qui a eu lieu le 8 novembre dernier et n'a été consacrée qu'à la constitution de votre Bureau; mais, dès le 22 du même mois, M. Auguste Decaëu vous lisait un mémoire relatif aux autographes, principalement à ceux émanant de personnages auxquels les sciences, les lettres, la politique, ont acquis plus ou moins de célébrité. Après quelques citations, M. Decaëu s'est livré à des considérations générales sur le mérite et la valeur des autographes, soit qu'ils satisfassent la curiosité, soit que rattachant, en quelque sorte, le passé au présent, ils évoquent de doux souvenirs et répondent à de légitimes affections.

Si nos regards s'arrêtent avec plaisir sur des caractères qui survivent aux personnages illustres qui les ont tracés, combien aussi sont-ils charmés à l'aspect des chefs-d'œuvre de la nature, de ces parcs, de ces jardins dont l'horticulture entretient l'éclat au moyen d'ingénieux procédés qui, dans

les temps de sécheresse, obtiennent des entrailles de la terre l'eau qui doit rafraîchir et féconder sa surface !

Pour parvenir à ce résultat l'industrie a créé des moulins à vent, mais à ce moyen, parfois insuffisant, notre collègue, M. Martial Roussel propose d'ajouter un appareil qui ferait servir comme force motrice une partie du liquide amené au niveau du sol.

M. Roussel est entré à ce sujet dans des détails de nature à faire désirer que l'appareil dont il a donné la description obtienne la consécration de l'expérience.

Entre les connaissances humaines il existe, vous le savez, Messieurs, des rapports qui, sans être toujours évidents, n'en sont pas moins réels ; c'est ainsi qu'aux études de l'hydraulicien se joignent celles du botaniste, en ce sens, que les plantes, qui sont l'objet des observations de l'un, seraient quelquefois exposées à mourir sans le secours de l'autre.

Or, notre laborieux confrère, M. Garnier, nous disait, le 27 décembre dernier, que n'ayant pu faire une excursion dont le but était d'herboriser, il s'était borné à étudier les modestes plantes qui végètent dans la cour de son habitation. Les détails dans lesquels il est entré à leur sujet, leurs noms, leurs formes, les propriétés qu'on leur attribue, ou qu'on leur a attribuées, ont été écoutés par vous avec un véritable intérêt.

Mais l'intérêt devient encore plus vif lorsqu'il

s'agit des hommes qui ont joué un rôle important dans notre province.

A ce point de vue, M. l'abbé Corblet, historiographe du diocèse d'Amiens, a captivé particulièrement votre attention lorsqu'il vous a lu une notice sur Simon, comte d'Amiens et de Crépy, notice dont les éléments ont été puisés principalement dans les chroniques des XI^e et XII^e siècles.

Après avoir tracé une esquisse rapide de la vie du comte Simon et des principaux événements qui l'ont marquée, M. l'abbé Corblet a terminé son travail par cette juste réflexion, que le personnage dont il s'occupe a laissé peu de souvenirs en Picardie où l'on se rappelle plutôt les oppresseurs qui, du château de Boves, étendaient leurs ravages dans nos contrées. Il appartient donc à l'histoire, dit M. l'abbé Corblet, de faire revivre ces physionomies oubliées, et de les placer dans l'auréole qu'ont méritée leurs sacrifices et leurs vertus.

Nous ne quitterons pas M. l'abbé Corblet sans mentionner, avec tous les éloges qu'elle mérite, la lecture sérieuse, mais très instructive qu'il vous a faite d'un ouvrage en voie de publication, et dont le but est de propager la science archéologique principalement en ce qui concerne les monuments religieux.

Dans ces extraits ayant pour titre général la *Sépulture en France depuis le Moyen-âge jusqu'à la Renaissance*, M. Corblet a passé en revue tous les genres de sépultures qui ont eu lieu pendant cette

longue période, et en a donné des descriptions qui vous ont prouvé que si la religion élève l'âme par la foi dans l'immortalité, c'est elle encore qui, par les monuments marqués de son empreinte, lutte, même matériellement, mieux que toute autre force, contre les ravages du temps.

Nous n'avons quitté un moment l'histoire naturelle que pour y revenir et mentionner les lectures que, dans vos séances des 24 janvier et 14 mars dernier, M. le comte de Gomer vous a données de deux savants mémoires dans lesquels, après avoir fait ressortir tout l'intérêt qui s'attache aux productions du sol, surtout en ce qui concerne les fleurs, le charme qu'elles offrent, les divers symboles dont elles sont la gracieuse expression, et les développements successifs de leur existence, M. le comte de Gomer a abordé le domaine de l'arboriculture, et exprimé cette opinion, que les arbres, quelle que soit leur essence, après avoir, plus ou moins végété sur le même sol, et en ayant, par cela même, épuisé les éléments nutritifs, finissent par y dégénérer et même par y périr, d'où suit la nécessité de les remplacer par des arbres d'espèce différente, et de pratiquer à leur égard un système d'alternance qui, suivi en agriculture, peut être appliqué avec succès à l'arboriculture.

Nous croirions manquer d'exactitude si nous n'ajoutions pas que notre honorable directeur, habitué à traiter les questions forestières, a cru devoir formuler quelques réserves, à l'égard du

système recommandé par M. le comte de Gomer.

Auprès des sciences, les arts ont dans vos rangs, Messieurs, des hommes qui non-seulement les pratiquent avec talent, mais qui, en outre, en sentent tout le charme et savent en apprécier tout le mérite. C'est ce dont vous avez pu vous convaincre plus d'une fois notamment en écoutant le discours que M. Roger a prononcé lors de son admission parmi vous, dans votre séance du 14 février dernier.

A cette occasion, M. Roger, vous donnant la lecture d'une dissertation sur l'Art avant la Renaissance, vous a exposé l'origine du dessin, la pratique de l'art dans l'Inde, la Phénicie, l'Egypte, ses progrès et sa perfection dans la Grèce et en Etrurie ; sa décadence chez les Romains et sa ruine pendant l'invasion des Barbares ; il a expliqué les motifs de l'expatriation des artistes à Byzance et donné des renseignements sur les peintures, ciselures et émaux connus dans le monde artistique sous le nom d'art byzantin ; puis, arrivé au règne de Charlemagne, il a signalé l'état des arts en Italie aux VIII^e et IX^e siècles et leur réveil aux XIII^e et XIV^e par le Giotto et Cimabué ; énumérant en outre les artistes célèbres qui ont précédé Raphaël, il a nommé les princes et les grands seigneurs qui, par leur amour pour les arts et leurs libéralités, encouragèrent les savants, les artistes et préparèrent ainsi l'admirable époque de la Renaissance.

Répondant à cette dissertation, M. de Beaussire, directeur, s'est plu à citer les titres nombreux

qui recommandaient M. Roger aux sympathies et aux suffrages de l'Académie, titres qui consistent dans plusieurs ouvrages consacrés, les uns aux intérêts industriels, commerciaux et économiques de la France, les autres à l'histoire des beaux arts et qui, tous révèlent en leur auteur des connaissances dans lesquelles l'Académie trouvera certainement une féconde et utile collaboration.

Dans cette même séance du 14 février, M. le docteur Richer vous a fait une très-intéressante communication sur la fécondation des Orchidées par l'intermédiaire des insectes. Il est entré, au sujet de ces admirables fleurs, dans les détails les plus attachants ; la singularité de leurs formes, la variété et l'éclat de leurs couleurs, leur végétation, ont donné lieu, de la part de votre confrère, à des explications qui ont captivé au plus haut point votre attention et des sympathies qui se sont manifestées par de chaleureux applaudissements. Quant à l'importante question du transformisme, c'est-à-dire de la variabilité des espèces, traitée dans un sens affirmatif par le célèbre médecin anglais Darwin, M. Richer se tient dans une réserve d'autant plus prudente, que cette grave question divise encore profondément les savants qui en ont fait l'objet de leurs études.

Le 14 mars, M. Leleu vous lisait un rapport sur le programme d'organisation à Whashington de l'institution Smithsonian, c'est-à-dire d'un vaste et important établissement fondé par la libéralité testamentaire de Smithson, et dont le but est la propa-

gation la plus étendue que possible de toutes les connaissances humaines.

Dans la séance suivante, M. Leleu complétait son rapport en plaçant sous vos yeux plusieurs cartes lithographiées, dressées trois fois par jour, d'après les ordres du ministre de la guerre des Etats-Unis et, au moyen desquelles soixante-quinze villes de l'Union américaine se transmettent les observations météorologiques faites dans chacune des régions où elles sont situées.

Le langage humain, son origine, ses développements, ses diversités, ses progrès, sa décadence, tel est l'objet des études persévérantes de M. Michel Vion. Notre très-érudit collègue vous a fait à ce sujet, dans vos séances des 28 mars et 13 juin, deux lectures dont les conclusions, conformes d'ailleurs à la pensée et au but de plusieurs savants linguistes, sont que, pour parvenir à réaliser l'unité du langage, il faudrait vulgariser un système qui, sous le nom de *Phonographie*, consisterait d'abord à la suppression des lettres doubles et inutiles et créerait un alphabet qui, au moyen de signes universellement adoptés, mettrait en parfait accord la manière de prononcer les mots avec celle de les écrire.

L'avenir seul, Messieurs, dira si cette méthode, dont on ne peut nier le caractère ingénieux et même favorable au point de vue des relations internationales, pourra triompher des résistances qu'elle rencontre dans une force le plus énergique de toutes : celle de l'habitude

Ilion, ton nom seul a des charmes pour moi
a dit un poète. N'en est-il pas de même, Messieurs, pour nous tous, lorsque viennent retentir les noms des hommes dont les œuvres, dont les actes, les unes empreintes de génie, les autres d'héroïsme, composent l'admirable faisceau de nos gloires nationales ? Comme les noms de tant de supériorités en tout genre qui ont illustré notre pays, ceux des artistes célèbres auxquels nous sommes redevables de nos jouissances les plus vives et les plus nobles, ont également droit à nos émotions lorsque nous venons à les entendre.

C'est ce que notre collègue, M. Jules Deneux, a très-bien compris alors qu'appelé à faire sa lecture réglementaire dans votre séance du 11 avril, il rappelait à vos souvenirs les succès qu'ont obtenus dans les concerts de notre Société philharmonique, des artistes tels que Sowinski, Thalberg, Verroust, Vieuxtemps et Vivier. Il vous a tracé, sur ces instrumentistes hors ligne, des notices qui, vous ont vivement intéressés, tant il est vrai que leurs noms vous semblaient empreints du charme que vous ont fait savourer leurs admirables talents.

Mais si comme ceux que je viens de citer, il est des noms qui nous rappellent les délassements les plus agréables et les plus pures jouissances, il en est, par malheur, d'autres auxquels ne se rattachent que de lugubres souvenirs. Un de ces derniers a récemment retenti devant vous, Messieurs, dans la bouche de notre collègue, M. Joseph Mancel.

Appelé le 9 mai dernier à faire sa lecture régle-

mentaire, M. Mancel vous a présenté une analyse de la traduction, par M. Taine, de l'ouvrage d'une dame anglaise, qui ayant habité Amiens depuis 1792 jusqu'à 1795, a écrit, sur cette période révolutionnaire, des détails qui concernent plus particulièrement la personne d'André Dumont, conventionnel que la redoutable assemblée dont il faisait partie avait envoyé dans nos murs en qualité de commissaire pour administrer le département de la Somme. Il résulte de cette analyse que, malgré l'âpreté de son caractère et la grossièreté de son langage, André Dumont n'était pas dénué d'humanité; qu'il répugnait à faire couler le sang, qu'il n'exagéra pas les effets de sa terrible mission, et que c'est à lui, d'accord en cela avec le sieur Lecouvé, alors maire d'Amiens, que nous devons la conservation de notre cathédrale, de ce religieux et magnifique monument dont la démolition avait été projetée par quelques évergumènes de cette sinistre époque.

Mais détournant nos regards de la farouche physionomie d'André Dumont, de cet homme à qui l'histoire tiendra peut-être compte, sinon du bien qu'il a fait, au moins d'avoir empêché le mal, tournons-les avec reconnaissance et respect vers la noble figure d'un de nos plus illustres compatriotes, de Jean-Baptiste Vaquette de Gribeauval, né à Amiens le 4 décembre 1713, mort à Paris le 18 mai 1789. Cet homme si distingué, et dont le nom décore une des rues de notre ville, a procuré à M. le commandant Hennebert, notre nouveau et savant collègue, le

sujet du discours que, lors de son admission dans vos rangs, il a prononcé le 25 avril dernier et dont vous avez enrichi le programme de votre séance d'aujourd'hui. Vous n'avez pas oublié, Messieurs, avec quelle justesse d'appréciation, quelle excellence de sentiments, quelle élégance de style, M. le commandant Hennebert s'est plu à dire que la rare intelligence, le génie inventif, le patriotisme ardent, les vertus publiques et privées de M. de Gribeauval et les nombreux services qu'il rendit à son pays, l'avaient fait s'élever, de grade en grade, et par le seul ascendant de son mérite, au rang éminent de maréchal de camp et aux importantes fonctions d'inspecteur général de l'artillerie et de commandant en chef des mineurs.

Les applaudissements unanimes que vous avez donnés au remarquable discours de M. Hennebert ont été d'autant plus sympathiques, que l'honorable récipiendaire s'était fait un plaisir de vous rappeler que le général de Gribeauval avait appartenu à l'Académie d'Amiens.

Littérateur érudit, doué d'un jugement sûr et d'un goût exquis, notre digne directeur, M. de Beaussire, répondant à M. Hennebert et faisant un rapide et justicieux examen des ouvrages qu'il a publiés, a constaté qu'au triple point de vue scientifique, historique et littéraire, ces ouvrages justifiaient pleinement l'admission de leur auteur dans une Compagnie où il sera, comme écrivain militaire, un digne représentant de notre glorieuse armée.

Mais si la reconnaissance publique doit tenir large compte à la science militaire dont les études et les travaux ont pour but et pour effet de donner aux armes à feu plus de précision et de portée ; si, par cela même, étant devenues de nos jours plus terribles et plus meurtrières que jamais, elles rendront peut-être les guerres moins fréquentes, une reconnaissance non moins juste, non moins vive, n'est-elle pas due à une science qui, loin d'aspirer à étendre le lugubre domaine de la mort, ne s'applique, au contraire, avec le zèle le plus ardent et le plus méritoire, qu'à soulager nos douleurs, qu'à prolonger notre existence, qu'à combattre les fléaux qui frappent l'humanité.

Au nombre des hommes qui ont accepté avec le plus louable empressement cette dangereuse et noble mission, je dois citer M. le docteur Peulevé qui, venu de Paris à Amiens le 44 juin 1866, avec plusieurs de ses jeunes et dignes collègues, lorsque le choléra sévissait si cruellement dans notre ville, y a rendu des services tels, qu'ils lui ont acquis, parmi nous, non-seulement le droit de cité, mais encore des titres à ce point honorables, que sa candidature au titre de membre titulaire a été accueillie par vous avec la plus vive sympathie.

Admis dans vos rangs le 23 mai dernier, M. le docteur Peulevé a prononcé un discours dans lequel il s'est attaché à faire ressortir les rapports nombreux qui existent entre la science médicale et les autres sciences. Aussi n'est-ce pas, sans un très-vif intérêt,

que vous avez entendu M. Peulevé constater les affinités grâce auxquelles les mathématiques, la physique, la chimie, l'astronomie, ont concouru, surtout depuis un demi-siècle, aux progrès de la physiologie, de l'anatomie et de la thérapeutique.

Répondant à M. Peulevé, M. de Beaussire, notre directeur, est entré, à son tour, dans l'examen de plusieurs des questions traitées par le savant récipiendaire et de quelques-unes qui s'y rattachent. Ces deux discours, vous vous en souvenez, Messieurs, ont obtenu un véritable et légitime succès.

Un autre de nos collègues, M. le docteur Lenoël, n'a-t-il pas également acquis des droits à notre reconnaissance, alors que, dans votre séance du 11 juillet dernier, et sous le titre modeste de *Quelques mots sur cinq médecins du XVI^e et du XVII^e siècles, nés dans les limites actuelles du département de la Somme*, il rappelait, dans de courtes notices, les progrès imprimés à la science médicale par Jacques Dubois dit Silvius, puis, après lui, par Fernel, Hau-duin, Riolan et Hecquet.

Le nom de Riolan, comme celui de Gribbeauval, a été donné à l'une des rues de notre ville ; mais combien de braves gens, qui habitent et nomment cette rue sans se douter que ce nom qu'elle porte est celui d'un des plus célèbres médecins picards, d'un médecin qui a peut-être sauvé la vie à quelques-uns de leurs ancêtres.

La littérature, qui trouve, naturellement sa place dans vos travaux, vous a valu, de la part de M.

Henri Dauphin, une analyse de la tragédie de Schiller, intitulée *Don Carlos*, œuvre très-remarquable de l'illustre auteur allemand, et dont M. Dauphin, qui l'a traduite complètement, vous a, dans votre séance du 28 février, offert un curieux spécimen en vous en lisant le troisième acte, c'est-à-dire la partie du drame consacrée aux anxiétés de Philippe II, soupçonnant qu'une liaison coupable existe entre son fils Don Carlos et la reine Elisabeth son épouse.

La poésie est venue aussi vous apporter son contingent, M. Henriot, dans votre séance du 27 juin, vous a lu deux pièces de vers élégamment écrites, et contenant chacune une excellente moralité. La première intitulée : *Une vocation*, signale les déceptions auxquelles s'expose le jeune homme qui aspire follement à la célébrité littéraire et à des succès qui ne sont obtenus que grâce à cette influence secrète, à ce don céleste qui lui-même resterait stérile s'il n'était secondé par le travail et la patience.

Dans la seconde ayant pour titre : *Un jeune et un vieux ménage*, M. Henriot, sous la forme de l'apologue, qui lui est familière, démontre une fois de plus cette vérité que, jeunes ou vieux, les époux ne peuvent trouver le bonheur dans le mariage que par des concessions réciproques, des sacrifices mutuels, et conséquemment par l'exclusion absolue de ce vice odieux qui n'est autre que l'égoïsme.

Vous savez, Messieurs, que les passions politiques

trouvent parfois dans les ouvrages représentés au théâtre des aliments qui les surexcitent et donnent lieu à des conflits déplorables non seulement entre les spectateurs, mais encore, ce qui n'est pas moins triste, entre les autorités chargées de maintenir l'ordre et dont, dans les temps de troubles, les attributions ne sont pas mieux comprises que suffisamment définies ; c'est précisément ce qui est arrivé à Amiens en l'an IV de la République, à l'occasion de la mise en scène d'une pièce de Marsollier, intitulée *la Pauvre femme*, pièce dans laquelle l'auteur, aux applaudissements d'une grande partie du public, flétrissait les sanglants excès de 1793. Je n'entrerai pas ici dans plus de détails au sujet de cet événement dont notre érudit collègue M. Dusevel vous a entretenus dans votre dernière séance, et que vous avez écouté avec tout l'intérêt qui s'attache à notre histoire locale.

Tels ont été, Messieurs, les travaux dont je viens de vous présenter une analyse succincte, et qui m'ont rappelé votre devise : *Tentandia via est*, devise que vous justifierez comme toujours par des aspirations et des efforts qui ne tendent pas à moins qu'à atteindre la cime où la perfection scientifique et littéraire brille de l'éclat le plus pur et le plus glorieux.

LE MATIN

Poésie par M. YVERT,

Lue à la séance publique le 10 Août 1873.

Et jam prima novo spargebat lumine terras
Tithoni croceum linquens Aurora cubile.

VIRGILE.

Sous des aspects divers, selon notre destin,
A nos yeux, chaque jour, apparaît le matin.
Pour l'homme fortuné, s'il est plein d'espérance,
A plus d'un malheureux il prédit la souffrance,
Et quand l'un se délecte à la clarté qui luit,
L'autre voudrait pouvoir éterniser la nuit.
Ce pauvre diable, à jeûn s'est endormi la veille ;
Il a rêvé festins, mais, hélas ! il s'éveille ;
Il fouille ses tiroirs, ses poches : c'est en vain,
Il n'y saurait trouver de quoi payer son pain.
S'il est seul, par bonheur, la plus chétive bourse
Pourra de quelques sous lui fournir la ressource ;
Mais s'il est entouré, s'il doit être l'appui
D'une femme, d'enfants qui n'espèrent qu'en lui,
Et dont les traits flétris, creusés par la famine,
Révèlent à ses yeux le tourment qui les mine ;
S'il ne peut subvenir au terrible besoin,
Au dénuement affreux dont il est le témoin,
O combien, maudissant sa triste destinée,
Il voit avec douleur briller la matinée !

Trop souvent le matin vient encore effrayer
Le pauvre débiteur qui, ne pouvant payer,
Misérable et honteux, offre sa doléance
Au porteur d'un billet dont sonne l'échéance,
Et qui fait, par l'huissier, griffonner le protêt,
Sinistre précurseur d'un plus sinistre arrêt.

Peut-être, le lecteur, qu'aujourd'hui j'indispose,
Blâme-t-il de mes vers l'allure un peu morose.
Ce reproche, pourtant, ne serait mérité
Que si l'on me voyait trahir la vérité,
Qui n'est pas toujours belle... Et puis, s'il faut le dire,
Je n'aime pas ces gens que sans cesse on voit rire.
Leur gaité permanente, excitant mon ennui,
Me paraît faire insulte aux misères d'autrui.
L'homme est né pour souffrir : que, par son caractère,
Il échappe parfois à cet arrêt sévère,
Qu'à l'aise et bien portant, il s'amuse : tant mieux !
Mais qu'il soit constamment satisfait et joyeux ;
Qu'il n'entreprenne rien, sans que la réussite
Ne vienne exactement le contenter bien vite ;
Qu'au bal, où trop souvent s'égare mon manteau,
Jamais un étourdi n'emporte son chapeau ;
Qu'il triomphe toujours où plus d'un autre échoue ;
Qu'il gagne mon argent toutes les fois qu'il joue ;
Que la fièvre, un seul jour, ne l'ait pas consumé ;
Qu'il ne tousse jamais quand je suis enrhumé :
Sans en être jaloux, je dis que d'un tel homme,
Le bonheur insolent m'importune et m'assomme.

Retournons au matin qui, ma foi ! s'est enfui,
Tandis qu'en bavardant, je m'éloignais de lui.
Pas de regrets, pourtant, car, demain, de bonne heure,
Il reviendra, j'espère, éclairer ma demeure.

Du céleste flambeau les rayons éclatants
Frappent-ils nos regards partout, en même temps?...
Non ; car lorsque levée avec le crépuscule,
L'activité travaille, étudie ou circule,
A plus d'un fainéant, à plus d'un libertin,
Le ciel n'a pas encore annoncé le matin.
Fatigués des plaisirs, des excès de la veille,
Ils dorment pesamment tandis que tout s'éveille.
Pour leurs membres lassés, pour leur sang alourdi ;
Le grand matin chez eux c'est, au plus tôt, midi,
Heure où leurs bâillements, aidés d'une sonnette,
Préludent bruyamment au soin de leur toilette.
D'un déjeuner friand le merveilleux effet,
En attirant leurs yeux, les ouvre tout-à-fait ;
Puis un nouveau caprice en eux bientôt ravive
Les désirs, les ressorts d'une existence oisive,
Qui, tour à tour donnée à la table, à l'amour,
Changeant le jour en nuit, de la nuit fait le jour.

Loin de ces paresseux, dont la vaine opulence
Ne peut justifier un droit à l'indolence,
Ce noble châtelain, riche de bon aloi,
Donne à ses revenus un salutaire emploi.
Pas un seul mendiant auprès d'une demeure
Où le maître, avant tous, se lève de bonne heure,
Inspecte ses guérêts, visite ses fermiers,
Occupe utilement de nombreux ouvriers,
Et fait, par sa fortune et sa munificence,
Régner autour de lui le travail et l'aisance.

Cette femme, hier soir, rayonnait dans un bal,
Et voilà que prenant un élan matinal,
Lorsque repose encor plus d'une grande dame,
Elle arrache ru sommeil les heures qu'il réclame.

La laine qui convient aux courses du matin,
Sur elle a remplacé la gaze et le satin ;
A sa riche livrée, à son coupé si leste,
Pour elle a succédé le carrosse modeste
Où ne resplendit pas le glorieux blason,
Attribut distinctif d'une illustre maison.
Quel est son but ? Cédant au désir d'une emplette.
Va-t-elle avec mystère augmenter sa toilette ?
Du prix exorbitant d'un bijou sans rival,
Irait-elle grever le budget marital ?
Non. D'un œil curieux suivez bien sa voiture ;
Devant une maison de chétive structure
Qu'habitent le besoin avec la pauvreté,
L'équipage discret soudain s'est arrêté,
Et la dame en descend pour monter à l'étage
Où, prompte à soulager un malheureux ménage,
Sa généreuse main dispense des bienfaits
Qui vont de la souffrance adoucir les effets.
Avec amour près d'elle, on s'incline, on se range ;
La sylphide du bal, chez le pauvre est un ange,
Et brillante hier soir, ce matin sa beauté
Resplendit mieux encor, grâce à la Charité !

Le Ciel, n'en doutons pas, bénira la journée
Qu'inaugure une sainte et féconde tournée,
Mais sera-t-il sensible aux vœux de ce mortel
Que l'on voit au Veau d'or élever un autel ;
Qui, dès que le soleil a fait pâlir la lune,
Ne songe qu'aux moyens d'augmenter sa fortune ?...
Afin de s'enrichir des dépouilles d'autrui,
Qui pourra-t-il tromper, exploiter aujourd'hui ?
Pour duper les badauds pourvoyeurs de sa caisse,
Déterminera-t-il ou la hausse ou la baisse ?
Le point essentiel, et ce qui lui suffit,
C'est que d'un grand malheur il tire un gros profit.

Beaucoup moins odieux, mais aussi ridicule,
Est encore à nos yeux cet abonné crédule,
Qui doit, chaque matin, et pour premier régal,
Même avant *son* café, savourer *son* journal,
Aliment sans lequel sa tête embarrassée,
Ne pourrait, au dehors, produire une pensée.
La feuille dont il est l'assidu perroquet,
Va, tout le long du jour, défrayer son caquet.
Lui parlez-vous beaux-arts, politique, spectacle ?
Il répond par les mots qu'a dictés son oracle,
Ce guide que, suivant, partout, dans tous les temps,
Il ne déserta pas un jour en cinquante ans.
Tour à tour, avec lui, classique, romantique,
Vantant la royauté, prônant la république,
D'avis, d'opinion, de drapeau, de pouvoir,
Il a changé dix fois sans s'en apercevoir.
Iriez-vous, étonné de cette inconsistance,
Le blâmer vertement d'une telle inconstance !
Il vous dirait tout haut, ou peut-être tout bas :
« — Je suis resté fidèle au *Journal des Débats*. »

Radieux précurseur, le matin qui rayonne,
Annonce à chaque humain le jour que Dieu lui donne,
Et la cloche pieuse, en sonnant l'*Angelus*,
Fait monter la prière au séjour des élus.
La tendre mère, alors, savoure avec ivresse
De ses enfant chéris la joyeuse caresse,
Et goûte, en bénissant son fortuné destin,
Dans leur premier baiser, son bonheur du matin.
Pour l'ami du tabac n'est-ce pas chose exquise
Que le premier cigare, ou la première prise,
Alors que l'un ou l'autre, objet de son désir,
Satisfait un besoin en donnant un plaisir ?
Tirant de sa torpeur la nature engourdie,
A tout ce qui dormait, il redonne la vie ;

La terre lui sourit et l'habitant des airs
Célèbre son retour par les plus doux concerts,
L'homme à peine ouvre-t-il sa paupière oppressée,
Que le matin lui rend sa plus chère pensée,
Celle qui caressant son esprit ou son cœur,
Lui fait encor rêver la gloire ou le bonheur :
L'auteur par le public voit applaudir sa pièce ;
L'amant que l'on dédaigne attendrit sa maîtresse ;
L'ambitieux parvient au comble des honneurs,
Et la Bourse enrichit tous nos spéculateurs.
J'entends déjà courir et bourdonner la foule,
Crier le brocanteur, passer le char qui roule ;
Le prudent publiciste, ouvrier matinal,
A grands coups de ciseaux rédige son journal ;
L'employé, le commis que réclame l'ouvrage,
Reprennent à regret le collier d'esclavage,
Tandis que l'écolier s'en va, d'un air mutin,
Apprendre, malgré lui, le grec et le latin.
Le cerveau créateur, qui médite un volume,
Aux doigts de l'écrivain fait s'escrimer la plume ;
Reposés, disposés à des efforts nouveaux,
L'artiste, l'artisan, reprennent leurs travaux,
Et leur œuvre, produit de quelque matinée,
Aux splendeurs du succès parfois est destinée.

Dans nos grandes cités, quel bruit ! quel mouvement,
Sitôt que le soleil paraît au firmament !
Mais au loin, sous mes yeux, verdoie et s'étend l'herbe,
Le ciel est engageant, le matin est superbe,
Et je vais, cher lecteur, en vous disant adieu,
L'ayant vanté beaucoup en profiter un peu.

EXTRAIT DES PROCÈS-VERBAUX DE L'ACADÉMIE.

SÉANCE DU 16 AOUT 1872.

Présidence de M. DE BEAUSSIRE, Chancelier.

Communication de M. le Directeur portant que les prix fondés par l'Académie d'Amiens en faveur des élèves du lycée de cette ville, ont été remportés savoir :

Le prix Delambre par l'élève GABRIAC (Armand), d'Avesnes (Aveyron).

Le prix Gresset par l'élève RANDON (Noel), d'Amiens.

Le prix Lhomond (fondation de M. de Forceville) par l'élève DUBOIS (Auguste), d'Amiens.

SÉANCE DU 8 NOVEMBRE 1872.

Présidence de M. MOULLART, Directeur.

Renouvellement partiel du bureau. Sont élus :

M. de Beaussire, directeur ;

M. Auguste Decaëu, chancelier ;

M. Leleu, secrétaire-adjoint.

Formation des commissions annuelles :

Des comptes-rendus : MM. Moullart, Gand, Richer, Comte de Gomer, Leleu, Corblet.

Des publications : MM. Henri Douphin, Poiré, Daussy, Dubois, Herbet.

De comptabilité : MM. Roussel, de Puyraimond, de Forceville.

Admission de M. Kolb comme membre honoraire.

Décision portant que les membres honoraires et les associés-correspondants de l'Académie auront droit aux publications de l'Académie, postérieures à leur admission, en versant soit cinq francs par volume, soit cinquante francs une fois payée pour tous les volumes qui seront publiés.

SÉANCE DU 22 NOVEMBRE 1872.

Présidence de M. DE BEAUSSIRE, Directeur.

Lecture d'une lettre de remerciements de M. le Maire d'Amiens à l'occasion de l'envoi qui lui a été fait, pour la Bibliothèque communale, du dernier volume des Mémoires de l'Académie.

Lecture, par M. Auguste Decaëu, d'un mémoire sur les Autographes. (Voir page 151).

SÉANCE DU 13 DÉCEMBRE 1872.

Présidence de M. DE BEAUSSIRE, Directeur.

Lecture de trois lettres.

La première de M. Mathieu donnant, pour cause de mauvaise santé, sa démission de membre titulaire, et demandant à être admis comme membre honoraire ;

La seconde de M. Kolb qui remercie l'Académie de son admission comme membre honoraire ;

La troisième de M. Demarcy, secrétaire de la Société historique de Compiègne, demandant l'échange des mémoires de cette Société avec ceux de l'Académie. — Echange autorisée.

Rapport de M. Roussel, au nom de la commission de comptabilité, sur le compte financier de 1871-1872, et présentation du budget de 1872-1873.

Lecture par le même d'un mémoire relatif aux moyens d'élever les eaux. (Voir page 183).

SÉANCE DU 27 DÉCEMBRE 1872.

Sous la présidence de M. DE BEAUSSIRE, Directeur.

Admission de M. Mathieu, comme membre honoraire;

Election de M. Roger, comme membre titulaire ;

Déclaration d'une vacance ;

Présentation de la candidature de M. Martelet au titre de membre titulaire ;

Lecture par M. Garnier d'une étude de botanique.
(Voir page 279).

Lecture par M. l'abbé Corblet d'un Rapport sur le xxxi^e volume des Mémoires de la Société académique de Cambrai.

SÉANCE DU 10 JANVIER 1873.

Sous la présidence de M. DE BEAUSSIRE, Directeur.

Lecture d'une lettre de M. le Ministre de l'Instruction publique, invitant l'Académie à lui indiquer ceux de ses membres qui désireraient prendre part aux conférences ou aux lectures qui auront lieu à la Sorbonne les 16, 17 et 18 avril prochain, et à la suite desquelles un prix de 3,000 fr. sera distribué aux sociétés savantes dont les travaux auront concouru le plus efficacement aux progrès de l'histoire, de l'archéologie et des sciences.

Lecture par M. l'abbé Corblet d'une Notice sur Simon, Comte d'Amiens et de Crépy, et dont les détails ont été puisés dans les chroniques des xi^e et xii^e siècles. (Voir page 197).

Lecture d'une lettre par laquelle M. Mathieu remercie l'Académie de son élection comme membre honoraire.

SÉANCE DU 24 JANVIER 1873.

Sous la présidence de M. DE BEAUSSIRE, Directeur.

Décision portant que les procès-verbaux des séances

de l'Académie, depuis sa dernière séance de rentrée, seront envoyés aux journaux d'Amiens, afin qu'ils veuillent bien les insérer soit *in extenso*, soit en extraits.

Lecture par M. le Comte de Gomer d'un Mémoire sur les plantes qui croissent naturellement, et sur la nécessité de l'alternance des plantations en fait de silviculture. — Observations sur ce système par M. de Beaussire, en sa qualité de conservateur des forêts; — ses réserves à ce sujet. — Réplique de M. le Comte de Gomer. (Voir page 219).

SÉANCE DU 14 FÉVRIER 1873.

Sous la présidence de M. DE BEAUSSIRE, Directeur.

Autorisation d'envoi aux journaux d'Amiens du discours prononcé par M. le Comte de Gomer, et de la réponse que M. de Beaussire se propose de lui faire.

Election de M. Martelet, comme membre titulaire.

Admission, en la même qualité, de M. Roger, — son discours de réception, — la réponse de M. de Beaussire, comme directeur. (Voir page 247).

Lecture, par M. Richer, d'un Mémoire ayant pour titre : *Appréciation du traité de Darwin sur la fécondation des Orchidées par les insectes*. (Voir page 309).

SÉANCE DU 28 FÉVRIER 1873.

Sous la présidence de M. AUGUSTE DECAÏEU, Chancelier.

Lecture par M. Henri Dauphin de la traduction des deux premiers actes de *Don Carlos*, tragédie de Schiller.

SÉANCE DU 14 MARS 1873.

Sous la présidence de M. DE BEAUSSIRE, Directeur.

Autorisation d'envoi aux journaux :

1° Du discours de réception de M. Roger ;

2° De la réponse de M. de Beaussire ;

3° D'un extrait du procès-verbal de la dernière séance, en ce qui concerne la traduction du *Don Carlos* de Schiller, par Henri Dauphin.

Lecture, par M. le Comte de Gomer, d'un Mémoire dans lequel il s'attache à justifier scientifiquement l'opinion qu'il a précédemment émise sur la nécessité d'alterner les plantations au point de vue de l'arboriculture. — Nouvelles observations de M. de Beaussire à ce sujet. (Voir page 233).

Lecture, par M. l'abbé Corblet, de plusieurs pages d'un ouvrage qu'il est sur le point de publier dans le but de propager la science archéologique, principalement en ce qui concerne les monuments religieux. Les pages lues par M. l'abbé Corblet se rapportent aux sépultures en France pendant le Moyen-âge et à l'époque de la Renaissance.

La séance se termine par la lecture que donne M. Leleu du programme de l'institution dite *Smithsonienne*, fondée à Washington dans le but de généraliser, autant que possible, les études et les connaissances scientifiques.

SÉANCE DU 28 MARS 1873.

Sous la présidence de M. DE BEAUSSIRE, Directeur.

Avant qu'il soit passé à l'ordre du jour, M. de Beaussire croit devoir se rendre l'interprète des regrets qu'inspire à l'Académie la perte qu'elle vient de faire dans la personne de M. Mathieu, l'un de ses membres honoraires, décédé le 21 de ce mois. Si la modestie de l'honorable défunt n'a pas permis à M. le Directeur de prononcer un discours sur sa tombe, il espère que l'Académie lui saura d'avoir suppléé à ce silence en écrivant une notice dans laquelle il a donné un juste éloge à la vie, au caractère et aux vertus de M. Mathieu,

L'Académie, après avoir écouté avec le plus vif intérêt cette notice, dont M. de Beaussire lui donne lecture, décide qu'elle sera envoyée aux journaux d'Amiens avec prière de l'insérer dans leurs colonnes.

M. Vion lit ensuite une étude sur le langage humain ; sa conclusion est qu'au point de vue des relations internationales et de l'instruction des classes populaires, rien n'est plus désirable et ne serait plus efficace que l'adoption et la vulgarisation de la *Phonographie*, c'est-à-dire d'un système qui, consistant à supprimer les doubles lettres comme inutiles, et à créer un alphabet composé de signes, constituerait une langue universelle, et mettrait en parfaite harmonie la manière d'écrire les mots et celle de les prononcer.

SÉANCE DU 11 AVRIL 1873.

Sous la présidence de M. DE BEAUSSIRE, Directeur.

Hommage rendu par M. le Directeur à la mémoire de Mgr Boudinet, évêque d'Amiens, décédé récemment et dont la perte est d'autant plus sensible et regrettable pour l'Académie, que Mgr Boudinet lui appartenait comme membre honoraire de droit.

Sur la proposition de M. Garnier, l'Académie décide que lorsqu'elle aura le malheur de perdre un de ses membres, ses obsèques seront l'objet d'un récit contenant les paroles qui auront été prononcées sur sa tombe.

Autorisation d'un tirage à part de 100 exemplaires du discours dans lequel M. de Beaussire, se rendant l'interprète de l'Académie, s'est plu à rendre hommage à la mémoire de M. Mathieu.

Chacun des membres de l'Académie recevra un exemplaire de ce discours. Les autres exemplaires seront donnés à la famille de M. Mathieu.

Lecture par M. Deneux d'un discours contenant d'intéressantes notices sur MM. Sowinski, Thalberg, Verroust, Vieuxtemps et Vivier, instrumentistes célèbres qui se sont fait entendre à la Société philharmonique d'Amiens. (Voir page 329).

SÉANCE DU 25 AVRIL 1873.

Sous la présidence de M. DE BEAUSSIRE, Directeur.

Autorisation d'envoi aux journaux des derniers discours prononcés par MM. le comte de Gomer, Deneux et de Beaussire.

Autorisation donnée au Bureau d'aviser aux moyens de ramener à l'Académie ceux de ses associés-correspondants qui n'ont pas été compris dans les dernières listes imprimées.

Autorisation d'insérer dans le prochain volume des Mémoires de l'Académie, onze discours lus devant elle, et dont la nomenclature est à la table du présent volume.

Admission de M. Hennebert comme membre titulaire. Lecture par lui de son discours de réception (Notice sur Gribeauval). — Réponse de M. de Beaussire, directeur. (Voir page 339).

SÉANCE DU 9 MAI 1873.

Sous la présidence de M. DE BEAUSSIRE, Directeur.

Autorisation d'échange des Mémoires de l'Académie avec ceux de la Société archéologique et historique du Limousin.

Autorisation d'insertion dans les journaux du discours de réception de M. Hennebert et de la réponse de M. de Beaussire.

Lecture par M. Mancel d'une notice sur André Dumont, notice empruntée à la traduction par M. Taine

de l'ouvrage d'une dame anglaise qui a habité Amiens de 1792 jusqu'à la fin de 1795. (Voir page 421).

SÉANCE DU 23 MAI 1873.

Sous la présidence de M. DE BEAUSSIRE, Directeur.

Admission de M. le docteur Peulevé comme membre titulaire. Lecture par lui de son discours de réception ; discours ayant pour sujet les rapports qui existent entre la science médicale et les autres sciences. — Réponse de M. de Beaussire. (Voir page 381).

Rapport de M. le comte de Gomer sur un ouvrage de M. Piedagnel, intitulé *Documents sur la guerre de 1870-1871*.

Invitation par M. le comte de Gomer aux membres de l'Académie de venir visiter les serres de Courcelles. Il mettra des voitures à leur disposition pour l'aller et le retour.

SÉANCE DU 13 JUIN 1873.

Sous la présidence de M. DE BEAUSSIRE, Directeur.

Autorisation d'échange des Mémoires de l'Académie avec ceux de la Société des sciences, lettres et arts de Pau.

Election de M. Egger, membre de l'Institut, et de M. Piedagnel, homme de lettres, demeurant tous deux à Paris, comme associés-correspondants de l'Académie.

Autorisation d'insertion dans les journaux du discours de réception de M. le docteur Peulevé et de la réponse de M. de Beaussire.

Proposition par M. le Directeur d'offrir le titre d'associés-correspondants à M. de Guerle, préfet de la Gironde, et à M. Le Pelletier, procureur-général à Rouen, qui, tous deux étaient naguères membres honoraires de droit

de l'Académie, l'un comme préfet de la Somme, l'autre comme procureur-général près la Cour d'appel d'Amiens.

Nomination d'une commission composée de MM. Leleu, Corblet, Dusevel, Vion et Hennebert, à laquelle se joindra le Bureau, pour examiner un mémoire envoyé au concours ouvert par l'Académie à l'effet de décerner, s'il y a lieu, un prix d'éloquence en 1873.

Continuation, par M. Vion, de la lecture de son mémoire sur la *Phonographie*.

Lecture par M. Garnier de la liste des associés-correspondants de l'Académie depuis et y compris l'année 1851 jusqu'à l'année 1859 inclusivement.

SÉANCE DU 27 JUIN 1873.

Sous la présidence de M. DE BEAUSSIRE, Directeur.

M. Guillon annonce à l'Académie que devant très-prochainement s'éloigner d'Amiens, il se voit forcé de donner sa démission de membre titulaire. Il espère que l'Académie, maintenant les liens qui l'unissaient à elle, voudra bien l'admettre au nombre de ses membres honoraires.

M. le Directeur, au nom de l'Académie, accepte avec regret la démission de M. Guillon et le prie d'agréer, comme lui étant rendue par toute la Compagnie, la visite qu'il vient de lui faire collectivement, ses nombreuses occupations ne lui ayant pas permis de visiter individuellement ses collègues pour leur adresser ses adieux.

Admission de MM. de Guerie et Le Pelletier comme associés-correspondants, après lecture de lettres adressées par eux à M. le Directeur, et dans lesquelles ils déclarent qu'ils accepteraient avec reconnaissance le titre qui vient de leur être conféré.

Admission, au même titre, de M. de Valois, Consul

de France à Rio-Janeiro. Sa demande, transmise à l'Académie par M. Garnier, est appuyée de la remise de deux ouvrages dont il est l'auteur, intitulés : le premier, *Papier perdu* ; le second, *Mexique, Havane, Guatemala*.

Lecture par M. Henriot de deux pièces de vers intitulées : l'une, *Une vocation* ; l'autre, *Un jeune et un vieux ménages*.

SÉANCE DU 11 JUILLET 1873.

Sous la présidence de M. DE BEAUSSIRE, Directeur.

Lecture par M. de Beaussire d'une lettre de remerciements de M. Egger au sujet de son admission comme associé-correspondant de l'Académie.

Autorisation d'envoi aux journaux des deux pièces de vers lues par M. Henriot dans la dernière séance.

Election de M. Guillon comme membre honoraire.

Lecture par M. le docteur Lenoël d'un mémoire intitulé : *Quelques mots sur cinq médecins du XVI^e et XVII^e siècles, nés dans les limites actuelles du département de la Somme*, Jacques Dubois dit Silvius, Fernel, Bauhin, Riolan et Hecquet : tels sont les cinq célébrités médicales au sujet desquelles M. Lenoël entre successivement dans des détails biographiques et scientifiques.

Au nom de la commission chargée d'examiner l'unique mémoire envoyé à l'Académie pour concourir au prix d'éloquence qu'elle se proposait de décerner en 1873, M. Leleu lit un rapport dans lequel, signalant principalement le plagiat dont ce mémoire est entaché, il conclut, non-seulement à ce qu'il n'obtienne aucune distinction, mais, en outre, à ce qu'il soit passé sous silence lors de la prochaine séance publique de l'Académie. Cette proposition est adoptée.

Lecture et communication par M. Garnier de divers

documents relatifs à la demande que l'Académie se propose, par l'intermédiaire de son bureau, d'adresser à M. le Ministre de l'Instruction publique, à l'effet d'être mise par le gouvernement au nombre des sociétés déclarées d'utilité publique.

SÉANCE DU 25 JUILLET 1873.

Sous la présidence de M. DE BEAUSSIRE, Directeur.

Démission de M. Gand comme titulaire.

Déclaration de deux vacances.

Lecture par M. Dusevel du récit d'une émeute qui eut lieu au théâtre d'Amiens, en l'an IV, à propos d'une pièce de Marsollier, intitulée *la Pauvre femme* — ouvrage dans lequel l'auteur flétrissait les sanglants excès de 1793.

Adoption du programme des lectures qui seront faites dans la séance publique du 10 août.

SÉANCE DU 5 AOUT 1873.

Sous la présidence de M. DE BEAUSSIRE, Directeur.

Admission de M. Gand comme membre honoraire.

Proposition de M. Verne tendant à choisir une autre époque que le mois d'août pour les séances publiques de l'Académie. — Nomination d'une commission pour examiner cette proposition et faire un rapport à son sujet lors de la séance de rentrée après vacances.

Lecture du discours de M. de Beaussire et du compte-rendu de M. Yvert, destinés à la séance publique du 10 août.

SÉANCE PUBLIQUE DU 10 AOUT 1873.

Sous la présidence de M. DE BEAUSSIRE, Directeur.

—
Lecture du discours de M. de Beaussire, directeur.
(Voir page 441).

Lecture du compte-rendu des travaux de l'Académie
par M. Yvert, secrétaire-perpétuel. (Voir page 461).

Lecture par M. le comte de Gomer, d'un discours sur
les plantes qui croissent naturellement. (Voir page 219).

Lecture par M. Auguste Decaëu d'une Notice de M.
Hennebert sur le général de Gribeauval. (Voir page 339).

Lecture par M. Yvert d'une poésie intitulée *le Matin*.
(Voir page 477).

Annnonce de la mise au concours d'un prix de poésie à
décerner en 1874.

=====

SÉANCE DU 22 AOUT 1873.

Sous la présidence de M. DE BEAUSSIRE, Directeur.

—
Présentation de M. Ernest Obry, avocat, et de M.
Gustave Dubois, avocat, comme candidats au titre de
membres titulaires.

Lecture par M. Yvert de la traduction en vers d'une
Elégie de Tibulle (la 2^e du livre 2).



OUVRAGES REÇUS PAR L'ACADÉMIE

Année 1872-1873

Du Ministère de l'Instruction publique.

Revue des Sociétés savantes. Sept. Oct. Nov. Déc. 1872.

Discours de M. Jules Simon, Ministre de l'Instruction publique. . . à l'Assemblée générale des délégués des Sociétés savantes réunies à la Sorbonne le Samedi 19 Avril 1873. Paris. 1873. 1 vol. in-8.

Ministère de l'Instruction publique. . . Comité des travaux historiques et des sociétés savantes. Liste des membres titulaires, honoraires et non résidants du Comité; des correspondants et des correspondants honoraires du Ministère de l'Instruction publique pour les travaux historiques.— Instructions.— Liste des sociétés savantes des départements. Paris. 1873. in-8.

Du Ministère de l'Agriculture , du Commerce et des Travaux publics.

Description des machines et procédés pour lesquels des brevets d'invention ont été pris sous le régime de la loi du 5 Juillet 1844. Tomes LXXVII, LXXVIII, LXXIX.

Table générale des tomes LXI à LXXIX.

Catalogue des brevets d'invention. Année 1872. N° 2 à 11.

Du Conseil général de la Somme.

Département de la Somme.— Conseil général. Session d'Août 1872. Rapport du Préfet. Procès-verbaux des délibérations. Amiens. 1872. Alf. Caron. 2 vol. in-8.

Département de la Somme.— Conseil général. Session d'Avril 1873. Rapport du Préfet et procès-verbaux des séances du Conseil. Amiens. 1873. 1 vol. in-8.

Des Sociétés étrangères.

Annual report of the Board of Regents of the Smithsonian institution, showing the operations, expenditures and condition of the Institution for the Ye'ar 1870. Washington. 1871 1 vol. in-8.

Proceedings of the Boston Society of natural history. Vol. xiii, vol. xiv.

Memoirs of the Boston Society of natural history. Vol. II. Part. I. N. 2, 3. — Vol. II. Part. II. N. 1.

De l'Universite de Christiania.

Forhanlinger i Videnskab-Selskabet i Christiania. Avril 1781.

Forecomster af kise i visse skifferne i Norge, af Amund Helland. Udgivet ved E. B. Münster. 1873. in-4.

Die pflanzenwelt norwegens, ein beitrag zur natur- und culturgeschichte Nord-Europas. Von Dr P. C. Schübeler. 1873. in-4. Pl.

Carcinologisk e bidrag til norges fauna af G. O. Sars. I. Monographi over de ved norges kyster forekommende Mysider. 1872. in-4. Pl.

Cantate ved der Kongelige Norske Frederiks Universitets mindefest for Hans Majestæt Kong Karl der 19 de November 1872. in-4.

On some remarkable forms of animal life from the great deeps off the norwegian coast. I. Partly from posthumous manuscripts of the late professor Dr M. Sars, by George Ossian Sars. 1872. in-4. Pl.

On the rise of land in Scandinavia by S.A. Sexe. in-8.

Des Sociétés françaises.

Mémoires de la Société d'Agriculture, Sciences, Belles-Lettres et Arts d'Orléans. Tomes xiv, xv.

Répertoire des travaux de la Société de statistique de Marseille. Tomes xxxiv, xxviii.

Bulletin de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts du département de la Haute-Saône.

Bulletin de la Société industrielle d'Amiens. Tome X.

Travaux des conseils d'hygiène publique et de salubrité du département de la Somme. Tome xiv.

Mémoires de la Société des Sciences, de l'Agriculture et des Arts de Lille. III^e série. ix^e et x^e vol.

Mémoires de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Lyon. Classe des lettres. Tome xiv. — Classe des sciences. Tome xviii.

Annales de la Société d'Agriculture, Histoire naturelle et Arts utiles de Lyon. 4^e série. Tome i, ii, iii.

Bulletin de la Société d'Histoire naturelle de Toulouse. Tomes i, ii, iii, iv, v, vi, vii.

Mémoires de la Société académique d'Agriculture, des Sciences, Arts et Belles-Lettres du département de l'Aube. 3^e série. Tomes vii, viii.

Mémoires de l'Académie des Sciences, Lettres et Arts d'Arras. II^e série. Tome iii et iv.

Histoire de l'Académie d'Arras depuis sa fondation en 1737 jusqu'à nos jours. Par M. le Chançine Van Drival, secrétaire-général. 1 vol. in-8.

Société des Sciences et Arts de Vitry-le-François. T. iv.

Mémoires de la Société d'Agriculture, Commerce, Sciences et Arts du département de la Marne. Années 1870-1871-1872.

Annales de la Société académique de Nantes et du département de la Loire-Inférieure. 1871-1872.

Annales de la Société d'émulation du département des Vosges. Tome xiii.

Bulletin de la Société des Sciences historiques et naturelles de l'Yonne. Année 1872. — 1^{er} sem. 1873.

Bulletin des travaux de la Société libre d'émulation

du Commerce et de l'Industrie de la Seine-Inférieure. Années 1869-1870. — Année 1871.

Bulletin du Comice agricole de l'arrondissement de S. Quentin. Tomes xix, xx.

Mémoires de la Société académique de l'arrondissement de Boulogne-sur-Mer. Tome II, 2^e partie.

Bulletin de la Société académique de Boulogne. 1869. 1870-1872.

Bulletin de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe. Tome xx. — Tome xxii. 1^{re} liv.

Bulletin de la Société nationale des Antiquaires de France. 1872.

Mémoires de la Société nationale des Antiquaires de France. 4^e série. Tome III.

Extrait des travaux de la Société centrale d'Agriculture du département de la Seine-Inférieure. 180^e et 182^e cahiers.

Journal d'agriculture de la Côte-d'Or, publié par le Comité central d'agriculture de Dijon. 1871-1872.

Bulletin de la Société d'Agriculture de l'arrondissement de Boulogne-sur-Mer. 1871. N. 11-12. 1872. N. 1 à 5.

Bulletin de la Société d'Agriculture et des Arts de Seine-et-Oise. 2^e série. 1871.

Bulletin semestriel du Comice agricole, horticole et forestier de l'arrondissement de Toulon. 1872-1873. N.1.

Bulletin du Comice d'Abbeville. 1872. N. 2, 7, 9. — 1873. N. 1 à 7.

Bulletin du Comice agricole de l'arrondissement d'Amiens. N. 11 à 36.

Mémoires de la Société archéologique du Midi de la France. Tome ix, liv. 6. 7. — Tome x, liv. 1. 2.

Société linnéenne du Nord de France. Bull. mensuel.

Mémoires de la Société d'émulation de Cambrai. Tome xxxi.

Bulletin de la Société historique de Compiègne. T. 1^{re}.

Mémoires de la Société des Sciences morales, des Lettres et des Arts de Seine-et-Oise. Tomes VIII, IX.

Bulletin de la Société des Antiquaires de Picardie. 1872. N. 3. 4. — 1873. N. 1. 2.

Mémoires de la Société nationale d'Agriculture, Sciences et Arts d'Angers. Tome xv.

Bulletin de la Société d'histoire naturelle de Colmar. 10^e, 12^e et 13^e année.

Bulletin de la Société académique de Laon. Tome XIX.

Bailliage de Vermandois. Elections aux Etats-généraux de 1789. Procès-verbaux, doléances, cahiers et documents divers publiés par la Société académique de Laon, précédés d'une introduction et suivis de Notices biographiques, par Ed. Fleury. Laon. 1870. 1 vol. in-8.

Bulletin des travaux de la Société départementale de la Drôme. 2^e série. N. 41.

Maître Jacques, journal d'agriculture publié par la Société centrale d'Agriculture du département des Deux-Sèvres, à Niort, pour faire suite aux œuvres de Jacques Bujault. Janvier-Juillet 1873.

Mémoires de la Société des Sciences naturelles et historiques, des Lettres et des Beaux-Arts de Cannes et de l'arrondissement de Grasse. Tome 3. N. 1. 3.

Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Besançon. Séance publique du 26 Août 1872. — Du 30 Janvier 1873.

Mémoires de l'Académie de Stanislas. 4^e série. T. IV.

Bulletin de la Société académique du Var. Nouvelle série. Tome V.

Bulletin de la Société industrielle d'Angers et du département de Maine-et-Loire. 3^e série. T. VI, VII, XIII.

Recueil des travaux de la Société libre d'Agriculture, Sciences, Arts et Belles-Lettres de l'Eure. 4^e série. T. I^{er}.

Société d'Agriculture, du Commerce et d'Industrie du département du Var. 7^e série. Tome I. liv. 2, 3.

Bulletin de la Société des Antiquaires de Normandie.
Tome vi. 1^{er} et 2^e fasc.

Mémoires de la Société des Antiquaires de Normandie.
3^e série. 8^e vol.

Société des Antiquaires de Normandie. Table générale
alphabétique et analytique des matières contenues dans
les cinq premiers volumes du Bulletin publié par la
Société et comprenant les années 1860-1869. Par M.
Renault.

Mémoires de l'Académie nationale des Sciences, Arts
et Belles-Lettres de Caen. 1870-1871-1873.

Mémoires de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres
et Arts de Clermont-Ferrand. Tomes xii, xiii.

Mémoires de l'Académie du Gard. Année 1871.

Recueil de l'Académie des jeux floraux. 1873.

Recueil de la Société des Sciences, Belles-Lettres et
Arts de Tarn-et-Garonne. 1870-1871.

Bulletin de la Société archéologique et historique du
Limousin. Tome xxi.

Bulletin de la Société académique de Brest. 1871.
2^e liv.

Annales des Sciences physiques et naturelles, d'Agric-
ulture et d'Industrie publiées par la Société impériale
d'Agriculture de Lyon. 3^e série. Tome xi.

Mémoires de l'Académie impériale de Metz. 2^e série.
Tomes xvii, xviii et xix.

Bulletin de la Société des Sciences, Belles-Lettres et
Arts de Pau. 2^e série. Tome 1^{er}.

Société académique des Sciences, Belles-Lettres, Agri-
culture et Industrie de Saint-Quentin. 3^e série. Tome x.

Bulletin de la Société des Sciences et Lettres de Loir-
et-Cher. Tomes i. 2^e et 4^e liv.

Recueil des publications de la Société nationale
Havraise d'études diverses de la 37^e et de la 38^e année.
1870-1871.

Bulletin de la Société d'Agriculture de l'arrondissement de Mayenne. 13 année, 2^e semestre.

Annuaire de la Société philotechnique. Tome xxx.

Mémoires de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Dijon. Tomes xv, xvi.

Des Auteurs.

Discours prononcé à la distribution des prix du Lycée de Bastia, le 31 Juillet 1872. Par M. Guerin. Bastia. 1872. in-8.

Note sur l'altération des houilles abandonnées à l'air. Par M. Jules Kolb. in-8.

Ernest Dréolle. Les jeux publics en France. Lettre à M. Frédéric Passy. Paris. 1872. in-18.

Emaux et montres de la collection Bouvier. Par A. Roger.

Etude sur l'unité du numérotage des fils. Par A. Roger.

Rapport sur le bureau de métrage public. Par A. Roger.

Etude sur les sociétés économiques alimentaires. Par A. Roger.

La liberté de l'escompte et la liberté de l'intérêt. Par A. Roger.

Mémoire sur le conditionnement. Par A. Roger.

Conditionnement des laines et des cotons. Par A. Roger.

La vérité sur le libre-échange et les traités de commerce. Par A. Roger.

Daniel Gavet. Mes pages intimes. Paris. 1873. 1 v. in-8.

Notice sur M. l'abbé Solente, curé de S. Germain. Par M. l'abbé J. Corblet. Amiens. 1872. in-8.

La France industrielle ou description des industries françaises. Par Paul Poiré. Paris. 1873. Hachette. 1 vol. in-8. fig.

Le chemin de la revanche. Par Charles Beaurin. (Poésie). Paris. 1872. Dentu. in-8.

Histoire de Doullens. La mairie pendant la révolution. 1789-1795. D'après des documents authentiques et la plupart inédits. Par I. Faux. Doullens. 1872. Grousillat. 1 vol. in-8.

Histoire de la littérature dramatique en France depuis son origine jusqu'au Cid. Par H. Tivier. Paris. 1873. Thorin. 1 vol. in-8.

Ville d'Amiens. Plantations communales. Les arbres de la Hotoie. Avis de la Société d'horticulture de Picardie. Amiens. 1873. Yvert. in-8.

Alfred Neymarck. La rente française, son origine, son développement, ses avantages. Paris. 1873. Dentu. in-8.

Alfred Neymarck. Aperçus financiers. 1872-1873. Paris. 1873. 1 vol. in-8.

L'instruction générale en France. L'observation et l'expérience. Par M. E. Blanchard. Toulouse. 1872. in-8.

Le Tour du monde en quatre-vingts jours. Par Jules Verne. Paris. 1873. Hetzel. 1 vol. in-18.

Lettre à M. Babinet sur la précipitation incessante des eaux, par leur propre poids, vers le centre de la terre, et sur les nombreux phénomènes qui en sont la conséquence. Par Leroy-Mabille. Avec une lettre de M. Babinet à l'auteur. Boulogne. 1872. in-8.

Nouvelles considérations sur l'infiltration des eaux et sur l'affaissement graduel des côtes, faisant suite aux lettres à M. Babinet sur la précipitation incessante des eaux. Par Leroy-Mabille. Boulogne. 1873. in-8.

Jean-Baptiste de la Salle. Par M. l'abbé J. Corblet. Amiens. 1873. in-8.

Notions élémentaires de grammaire comparée pour servir à l'étude des trois langues classiques. Par E. Egger. Paris. 1865. 1 vol. in-18.

Notice historique sur le Duc de Clermont-Tonnerre,

traducteur et commentateur des œuvres d'Isocrate. Par M. E. Egger. Paris. 1868. in-8.

Hagiographie du diocèse d'Amiens. Par l'abbé J. Corblet Tome III.

Aperçu historique sur le culte de Marie. Par M. l'abbé J. Corblet. Amiens, 1872. in-8.

De l'équilibre social en France. Introduction. Paris. 1873. in-8.

Assistance publique dans les campagnes. Rapport présenté au Conseil général par E. de Guerle, Préfet de la Somme. Session d'Avril 1873. Amiens. 1873. 1 vol. in-8.

Milton, sa vie et ses œuvres. Par Edmond de Guerle. Paris. 1868. 1 vol. in-8.

Les violettes. Poésie. Par Emile Lepelletier. Paris. 1851. 1 vol. in-18.

Alfred de Valois. — Papier perdu. — Contes intertropicaux. — Martha — Jeddah — Songeries — Esquisses marines — Poésies diverses — Fables — Chansons — Scanderberg. Paris. 1 vol. in-18.

Mexique. Havane et Guatémala. Notes de voyage. Par Alfred de Valois. Paris. 1861. 1 vol. in-18.

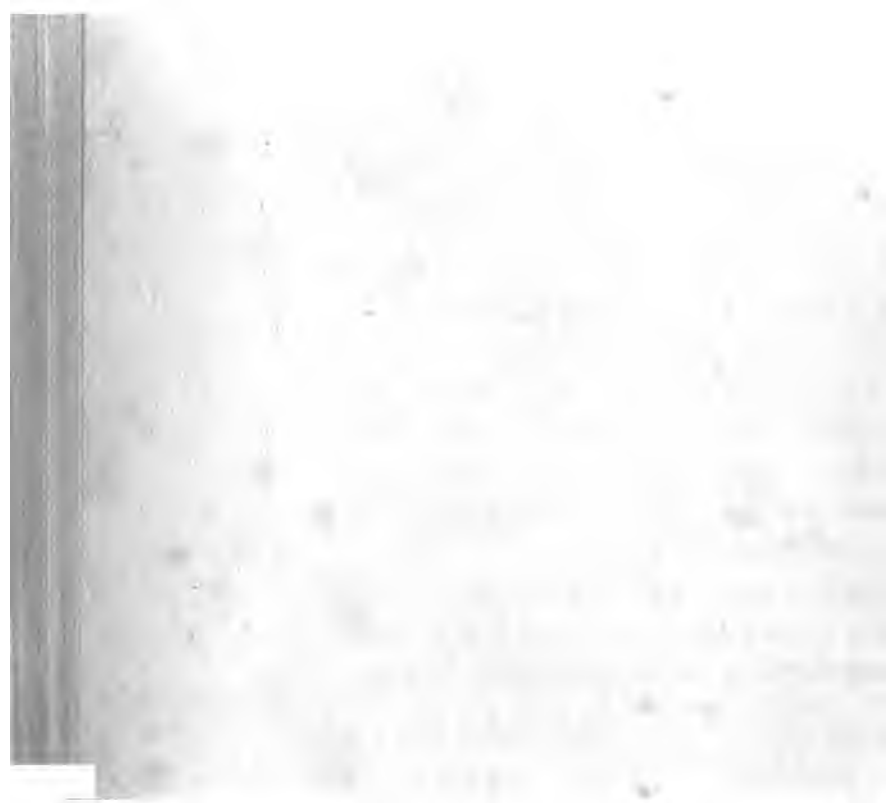
Histoire du Boulonnais. Par J. Hector de Rosny. Tome IV et dernier.

Antiquités franques. Découvertes et observations faites en 1866, 1869, 1871 et 1872. Par E. Hecquet d'Orval. Abbeville. 1873. in-8.

Manuel élémentaire d'archéologie nationale. Par l'abbé Jules Corblet. Paris. 1873. 1 vol. in-8.

Revue de l'Art chrétien, recueil mensuel d'archéologie religieuse dirigé par M. l'abbé J. Corblet. Tome XV. — Tome XVI. liv. 1 à 6.

Bulletin scientifique, historique et littéraire du département du Nord, publié sous la direction de MM. Gosselet Dehaisne. 1872. N. 7 à 12. — 1873. N. 1.



Le recueil des Mémoires de l'Académie des Sciences, des Lettres et des Arts d'Amiens se compose actuellement de vingt volumes.

Nous avons pensé qu'une table ne serait point inutile, qu'elle faciliterait les recherches et épargnerait une perte de temps toujours regrettable à ceux qui auraient besoin de retrouver une des pièces aussi nombreuses que variées que renferme cette collection de lectures faites aux séances de l'Académie dans le cours de quarante années (1833-1873).

Notre table se divise en deux parties :

Dans la première, on trouvera, avec le nom de l'auteur, la liste de ses travaux insérés dans les Mémoires.

Dans la seconde, les sujets traités ont été rangés par ordre alphabétique.

Le chiffre romain indique le volume. — Le chiffre 2 placé à droite fait connaître qu'il appartient à la seconde série ; le chiffre arabe donne la page.

L'Archiviste-Trésorier,

J. GARNIER.



I.

TABLE PAR NOMS D'AUTEURS.

M. ALEXANDRE.

De l'accroissement des forces musculaires par l'action du cerveau.	VIII 437
Molière et les médecins.	IX 503
La médecine est aussi une école de philosophie.	X 171
Réponse à M. Belin de Launay récipiendaire.	X 307
Contre l'abus du tabac.	X 553
Analyse de l'ouvrage de M. le Dr Reynaud : <i>Les Médecins au temps de Molière.</i>	IV ^s 259
Les fumeurs d'opium et les fumeurs de tabac.	V ^s 433
Appréciations médicales sur le traité de la vieillesse de Cicéron.	VI ^s 385
Sur l'usage du tabac.	VH ^s 187

M. ANDRIEUX. 1839.

Observation d'un polype utérin volumineux, traité et guéri par la ligature.	IV 355
Considérations sur le strabisme.	IV 626
Observation de morve aiguë, transmise du cheval à l'homme par contagion.	VI 39

M. ANSELIN. 1819.

Rapport sur un ouvrage de M. Buteux. Précis des arts du dessin.	II 167
Extrait d'un essai ayant pour titre : Notions élémentaires de peinture à l'huile restreinte au paysage.	V 107

De la couleur et de l'harmonie. (Extrait d'un ouvrage sur la peinture).	VII	421
Des jugements portés sur la peinture.	I ^a	285
Rapport sur l'histoire des arts du dessin, par M. Rigollot.	V ^a	115
Rapport sur le prix de poésie 1840.	IV	293
Rapport sur le prix de sculpture 1845.	VII	215
Notice géologique sur les environs de Laon.	I ^a	393
Rapport sur l'ouvrage de M. de Persigny : De la destination et de l'utilité permanente des pyramides d'Egypte.	III ^a	87
De la lumière propre des planètes.	IV ^a	193
De la probabilité du succès qu'offrirait à Amiens le forage d'un puits artésien.	VI ^a	177
Sur la critique intime dans les sociétés savantes.	VIII ^a	293
Rapport sur les travaux de l'Académie depuis sa fondation (jusqu'en 1851).	IX	439
Rapport sur les travaux de l'Académie du 1 Novembre 1836 au 1 Novembre 1837.	III	5
Compte-rendu des travaux de l'Académie pendant l'année 1847-1848.	VIII	61
— 1848-1849.	VIII	91
— 1850-1851.	IX	203
— 1851-1852.	IX	493
— 1853-1854.	X	19
— 1854-1855.	X	187
— 1855-1856.	X	457
— 1856-1857.	X	595
— 1857-1858.	I ^a	253
— 1858-1859.	I ^a	439
— 1859-1860.	II ^a	19
— 1860-1861.	II ^a	319
— 1861-1862.	III ^a	17
— 1862-1863.	IV ^a	15
— 1863-1864.	IV ^a	193
— 1864-1865.	V ^a	19
— 1865-1867.	VI ^a	249
— 1867-1868.	VII ^a	17
— 1868-1869.	VIII ^a	1

Eloge de M. Riquier.	V 405
Notice sur Sauvage, inventeur de l'Hélice.	VI 297
Eloge de M. Rigollot.	X 197
Obsèques de M. Anselin. — Discours de M. Goblet, bâtonnier de l'Ordre des Avocats, et de M. Bohn, directeur de l'Académie.	VIII ^a 298

M. BARBIER. 1809.

Sur les caractères généraux des minéraux, des végétaux et des animaux.	III 175
Sur le mélange du sel marin aux aliments de l'homme,	III 233
De l'homme, de sa nature.	IV 5
Note sur les tubercules de la pomme de terre.	IV 63
Notice sur le pommier de Saint-Valery.	IV 67
Réflexions sur les préparations exhilarantes des orientaux.	V 365
Des grandes lois de la création.	VIII 75
Quelques mots sur l'homme moral.	IX 421
Eloge de M. Barbier, par M. Tavernier.	X 519

M. BAZENNERY (Frédéric), membre correspondant.

La barque du pêcheur. Poésie.	II 255
-------------------------------	--------

M. DE BEAUSSIRE.

De l'inaliénabilité et de l'imprescriptibilité des forêts domaniales.	VIII ^a 37
Observations sur un mémoire de M. Kolb : <i>de l'unité des forces et de la matière.</i>	VIII ^a 233
Examen d'une traduction en vers des Odes d'Horace, par M. E. Yvert.	VIII ^a 323
Les forêts dans Virgile.	VIII ^a 375
Rapport au nom d'une commission chargée d'exa- miner une statue de M. G. de Forceville repré- sentant la France.	IX ^a 47
Compte-rendu de la traduction des Epîtres d'Horace, par M. E. Yvert.	X ^a 67

Réponse à M. Roger, récipiendaire.	X ² 265
— à M. Hennebert, récipiendaire.	X ² 339
— à M. Peulevé, récipiendaire.	X ² 409
Discours prononcé à la séance publique du 10 Août 1873. (Des causes des malheurs de la France.	X ² 441

M. BÉCOT.

Des lettres. Discours de réception.	I ² 339
Audiences des Héliastes à Athènes.	I ² 517
Philippe et Démosthènes.	II ² 171
Le bon vieux temps.	II ² 501
Gerbier et Linguet.	IV ² 27
Notice sur Philippe de Beaumanoir.	IV ² 129

M. BELIN DE LAUNAY.

De l'étude de l'histoire et de la géographie. — Discours de réception.	X 293
---	-------

M. BÉRAUD.

Sur les forêts. — Discours de réception.	V ² 281
Les dunes du Nord et du Sud-Ouest de la France.	V ² 485
De la végétation spontanée des plantes naturelles forestières.	VI ² 29

M. l'Abbé BERTON.

Démonstration philosophique de la création. — Discours de réception.	I ² 401
Sur les études mythologiques.	I ² 503
Idée de la Bible.	III ² 177
Le psaume <i>In exitu</i> .	IV ² 109

M. BERVILLE, membre correspondant, puis honoraire.

De la littérature considérée dans ses rapports avec les connaissances humaines.	I 299
Amiens en 1835 (poésie).	II 127
Notice sur la vie et les ouvrages de Gresset.	II 261
Correspondance relative à Gresset,	III 69

Mes voyages (poésie).	III 403
La rentrée, adieux à la campagne (poésie).	III 409
Coye. A Mad. Alex... And. (poésie).	IV 547
De la beauté. Réflexions morales.	IV 553
Une visite à l'atelier de Foyatier (poésie).	V 165
Epître à M. de Pongerville (poésie).	V 473
Eloge de M. N. De la Morlière.	VI 135
Le chemin de fer (poésie).	VI 147
De l'exagération dans les arts.	VI 305
Le papillon (poésie).	VII 211
Epître à M. A. Breuil (poésie).'	IX 148
Eloge de M. A. Machart.	X 163
Conjectures sur les commencements de Virgile, la date et l'ordre de ses compositions bucoliques.	X 113
Un mot sur Boileau à propos d'un jugement de Voltaire.	X 545
Eloge de M. Marotte.	I ² 453
Les jardins de Paris (poésie).	I ² 585
La retraite (poésie).	II ² 45
Petite étude sur les pastorales de Virgile.	III ² 33
Fragment d'une histoire de Grosset.	IV ² 53
Mes voyages (poésie).	VII ² 61
Notice sur M. Berville par M. Hardouin.	VIII ² 139

M. BOHN. 1863.

De l'université. — Discours de réception.	V ² 319
Réponse à M. de Beaussire, récipiendaire.	VIII ² 55
Réponse à M. Lelen, récipiendaire.	VIII ² 121
Discours sur la tombe de M. Anselin.	VIII 298

M. BOR.

Essai sur le <i>Polygonum persicaria</i> comme plante indigofère tinctoriale.	IV 347
Essai sur l'indigo indigène extrait de <i>Polygonum tinctorium</i> .	IV 575
De quelques composés iodés et de leur emploi dans les arts.	V 49
Sur l'emploi d'une substance propre à remplacer	

l'ichthyocolle ou colle de poisson dans la clarification de la bière.	V	61
Observation sur quelques cas d'empoisonnement par l'arsenic.	X	105

M. BOULLET.

Du crédit foncier.	X	80
--------------------	---	----

M. BOUTHORS.

Importance des études archéologiques.	VII	99
De la statistique notariale.	IX	465
Du morcellement des propriétés rurales, des moyens proposés pour en arrêter le progrès.	X	505
Charlemagne.	III ^a	1
Communes et communaux.	IV ^a	177

M. BRESSEAU, correspondant.

Mémoire sur les antiquités de Poix et l'origine du nom de Picardie.	III	53
---	-----	----

M. BREUIL.

Maître au logis. Comédie en vers imitée de l'allemand.	VII	157
La vengeance des fleurs. Imitation de Treilgrath.	VII	207
L'Eclair. Comédie en un acte et en vers imitée de Mullner.	VIII	451
A la garde nationale d'Amiens (poésie).	VIII	489
Le roi des troubadours (poésie).	VIII	493
Etude sur Gresset à l'occasion de l'inauguration de sa statue.	IX	122
Napoléon Bonaparte jugé par les poètes étrangers.	IX	173
Le bal (poésie).	IX	603
Treize à table (poésie).	X	287
Hector Crinon et ses poésies picardes.	I ^a	311
Ma captivité (poésie).	I ^a	415
Il me faut trois francs douze sous (poésie).	I ^a	573
Le mariage au petit pied (poésie).	II ^a	357
Mémoires d'un bibliophile, M. Tenant de Latour.	III ^a	117

M. BUTEUX, correspondant.

Mémoire sur la géologie du département de la Somme.	I	1
Des moyens les plus propres à hâter les progrès de l'agriculture dans le Santerre.	I	187
Essai géologique sur le département de la Somme.	V	186

M. CARESME.

Du caseum pur, du caseum soluble ou supercaséote de potasse et de quelques-unes de ses applica- tions dans les arts.	I	81
De divers moyens de reconnaître les falsifications de la garance.	I	88
De l'état de la météorologie.	II	49
Sur le caractère dominant de l'époque actuelle en France.	III	91

M. DE CAYROL.

Notice sur les travaux biographiques dont Gresset a été l'objet et sur les diverses éditions de ses œuvres.	I	343
---	---	-----

M. COCQUEREL.

Sur les recherches des mines de houille dans le département de la Somme.	II	71
Sur l'établissement du musée départemental d'his- toire naturelle.	III	273
Notice sur M. Cocquerel, par M. Barbier.	IV	5
— par M. Rigollot.	IV	41

M. l'Abbé CORBLET. 1859.

Des basiliques primitives de Rome.	I ²	473
De la sculpture chrétienne en France avant le règne de Charlemagne.	II ²	83
Rapport sur le recueil de documents inédits sur la Picardie, publié par M. V. de Beauvillé.	III ²	123
Etude iconographique sur le lion et le bœuf sculptés au portail des églises.	II ²	449
Coup-d'œil sur la sculpture et la peinture au XII ^e siècle.	III ²	275

Dissertation historique sur le premier concile œcuménique de Lyon.	V ^a 79
Etude biographique sur Simon, comte d'Amiens et de Crépy.	X ^a 197

M. COURTILLIER. 1859.

Biographie de M. Rigollot le père.	II ^a 197
Les deux amours (poésie).	V ^a 521
Poésies. A Mathilde N. — Que sais-je. — Nunc est Bibendum. — Les chimères.	VII ^a 353

M. COUTURE, membre correspondant.

Souvenirs du théâtre français.	IV. 561. V 117
--------------------------------	----------------

M. CRETON.

Les conquêtes modernes du génie sur la nature.	
Epître à M. de Pongerville (poésie).	I 423
Adieux à Lady Byron. Traduction en vers.	I 439
Un regard sur la vie. Poésie.	I 443
La conscience (poésie).	II 161
Rapport sur le concours de poésie 1839.	III 141
A Mad. L., âgée de 14 ans, et qui me demandait des vers (poésie).	IV 525
L'Amitié (poésie).	IV 527
Rapport sur le concours de poésie 1841.	V 149
Notice sur M. Caumartin.	V 427
Sur la reproduction des bois d'essence dure.	VI 285
Réflexions sur l'histoire des protestants de Picardie, par M. Rossier, et sur l'apologie de Catherine de Médicis et de la S. Barthélemy, par Balzac.	II ^a 411
De l'influence du spiritualisme sur les œuvres littéraires.	IV ^a 1
Discours sur la tombe de M. le Dr Follet.	IV ^a 119
Notice sur M. Creton, par M. Hardouin.	V ^a 49

M. DAMAY.

Sur les devoirs d'une académie.	III 355
Une visite à l'atelier d'Ingres.	V 449
Discours sur la culture des beaux-arts.	VII 5

M. DAUPHIN (HENRI).

L'amour de la cité.	V	413
Compte-rendu des <i>Etudes administratives de M. Vivien</i> .	VII	311
L'opéra et le drame.	VIII	127
De la synthèse (discours).	IX	479
Réponse à M. Decharme, récipiendaire.	IX	559
Notice biographique sur M. Vivien.	X	133
Etude sur le Prométhée d'Eschyle.	X	215
Théocrite. Aperçu biographique et littéraire.	X	483
La Magicienne. Traduction de Théocrite.	X	499
A propos de Ristori. E. Legouvé, Euripide, traduction nouvelle de la Médée grecque.	X	627
Médée, traduite d'Euripide	X	661
Rapport sur le concours de poésie 1860.	II ^s	139
Etude sur la comédie d'Aristophane, <i>les Oiseaux</i> .	II	547
Rapport sur le concours d'éloquence 1865.	V ^s	35
Œdipe et le Sphinx. Etude mythologique.	V ^s	297
Hélène, type du beau dans l'art grec.	V ^s	307
Eloge d'Hélène, traduit d'Isocrate.	VII ^s	327
Notice sur M. Alexandre, membre de l'Institut.	IX ^s	37
Fragments d'une traduction en vers du 11 ^e livre de l'Énéide.	X ^s	133

M. DAUPHIN (ALBERT).

Les femmes devant la loi.— Discours de réception.	V ^s	149
---	----------------	-----

M. DAUSSY.

Le Fait et le Droit (discours).	X	443
La fête de Schiller.	II ^s	31
Souvenirs de Venise. — Une visite aux Arméniens.	III ^s	43
Esquisse historique sur le droit de l'individu.	V ^s	1
Réponse à M. Albert Dauphin, récipiendaire.	V ^s	171
— à M. Béraud, —	V ^s	293
— à M. Bohn, —	V ^s	347
— à M. Watteau, —	V ^s	422
Promenade sur la montagne (poésie).	V ^s	465
Examen de divers systèmes sur la force vitale et la mort naturelle.	VII ^s	241

M. DAVELUY.

Du système commercial de la France.	I	243
De l'origine du langage.	II	13
Essai sur quelques œuvres fondées pour satisfaire aux besoins des classes souffrantes.	IV	511
Sur les laines.	VI	269

M. DECAIEU.

Sur l'état actuel et sur les progrès de l'industrie agricole.	II	5
--	----	---

M. DECAIEU (Auguste).

De la critique littéraire.	IX ^a	105
La chasse aux livres.	IX ^a	311
A travers les livres à autographes.	X ^a	151

M. DECHARME.

De la chimie dans ses rapports avec les autres sciences, les arts et l'industrie.	IX	535
Mémoire sur l'opium indigène.	X	75
Discours sur l'attrait des sciences.	I ^a	225
Analyse de l'ouvrage de M. Berthelot : <i>Chimie orga- nique fondée sur la synthèse.</i>	II ^a	51
De l'opium indigène extrait du pavot œillette.	II ^a	361
Application de l'adhérence électro-magnétique aux locomotives sur les chemins de fer.	III ^a	149
Adhérence des corps solides.	IV ^a	75

M. DELAMORLIÈRE (NATALIS).

Sur les moyens mis en usage dans le département de la Somme pour débarrasser les étangs des joncs et autres plantes nuisibles.	I	237
La translation des cendres de Gresset, poème.	I	411
Rapport sur les travaux de l'Académie du 15 Nov. 1835 au 26 Août 1836.	II	33
Le soldat voyageur (poésie).	III	77
Notice biographique sur M. Reynard.	III	687
Eloge de M. N. Delamorlière, par M. Berville.	VI	137

M. DELORME.

Note sur l'extraction de la racine cubique des nombres entiers.	III 249
---	---------

M. DENEUX (JULES).

Notices sur M. Sivory et M ^{me} Sontag.	VII ^a 207
Notices sur MM. Sowinsky, Thalberg, Verroust, Vieuxtemps et Vivier.	X ^a 327

Madame FANNY DENOIX, membre correspondant.

Pourquoi je suis poète (poésie).	II 203
Ce que j'aime (poésie).	II 209
Les cendres de Napoléon (poésie).	IV 529
A Jeanne Hachette (poésie).	V 471

M. DEWAILLY (JULIEN).

Rapport sur le concours d'agriculture 1837.	III 41
Note sur la charrue Wasse.	III 315

M. DUBOIS (AMABLE).

Note sur le hersage des céréales.	IV 399
Notice sur M. le D ^r Routier.	IV 477
Sur l'Institut agricole de Roville.	V 71
Sur les ravages de la morve dans le département de la Somme.	V 95
Sur la culture de la pomme de terre.	VI 75
Rapport sur plusieurs brochures relatives à la question des sucres.	VI 85
De la culture en Afrique.	VII 83
Notice sur M. Spineux.	VII 441

M. DUBOIS (CHARLES).

Quelques observations sur le code civil. Discours de réception.	VI ^a 123
Quelques réflexions sur les mœurs démocratiques à propos de la profession d'avocat.	VII ^a 29
Réponse à M. Auguste Decaëu, récipiendaire.	IX ^a 117
Des devoirs nouveaux que la situation impose aux sociétés savantes,	IX ^a 125
Discours prononcé sur la tombe de M. Obry.	X ^a 127

M. DUPONT (EDOUARD).		
De la sophistication du lait.		IX ^s 223
M. DUROYER.		
Rapport sur les travaux de l'Académie pendant l'année 1837-1838.	III	103
— 1838-1839.	IV	21
— 1839-1840.	IV	327
— 1840-1841.	V	15
— 1841-1842.	V	169
— 1842-1843.	VI	19
— 1843-1844.	VI	167
— 1844-1845.	VII	19
— 1845-1846.	VII	253
— 1846-1847.	VIII	25
M. DUSEVEL.		
Note sur Beauval et Philippe Séré.	IX ^s	275
M. DUVAL (RAOUL).		
Notice sur M. Louis Roussel.	VII	137
M. FÉVEZ.		
Sur l'organisation et l'utilité des associations scientifiques et littéraires.	VI	119
M. FOLLET.		
Quelques mots sur les progrès récents de la médecine et de la chirurgie,	IX	385
Influence des sciences naturelles sur la société moderne au triple point de vue matériel, intellectuel et moral.	X	3
De l'étude des maladies profondes de l'œil à l'aide de l'ophtalmoscope et des phosphènes.	I ^s	265
Coup-d'œil sur la physiologie.	III ^s	101
Discours prononcé sur la tombe de M. Follet, par M. Creton.	IV	119
M. FUIX.		
Etude sur Octavie, tragédie d'Alfieri.	II ^s	221
Programme d'un nouveau mode d'enseignement de la géométrie élémentaire.	VI ^s	59
Le triomphe de l'Amour, composition dramatique de Métastase, traduit en vers français.	IX ^s	1

M. GALOPPE D'ONQUAIRE.

La vie vue du bon côté (poésie).	IV	537
Rapport sur le concours de poésie 1842.	V	455

M. GAND.

Rotations et diamètres des planètes.	X	607
Des comètes ou origine électromagnétique de leurs queues.	I ^a	369
Electro-tissage. Visite aux ateliers de M. Froment.	III ^a	195
Le transpositeur ou l'improvisateur des tissus.	VIII ^a	331

M. GARNIER.

Mémoires sur les Erysiphées (en collaboration avec M. Panquy).	I	29
Essai sur les lamellicornes des environs d'Amiens.	I	53
Mémoire sur les monuments religieux et historiques du département de la Somme.	III	415
Tableau chronologique des membres de l'Académie depuis l'origine jusqu'au 31 Décembre 1836.	VIII	513
Réponse à M. E. Yvert, récipiendaire.	IX	291
Coup-d'œil sur la Picardie. Discours.	IX	339
Rapport sur une méthode de lecture. Par M. E. Paris.	X	707
De l'usage des antennes chez les insectes.	I ^a	489
Notice sur les silex taillés des temps anté-historiques.	II ^a	469
Rapport sur l'Evangile de S. Mathieu, traduit en picard par M. Ed. Paris.	IV ^a	215
Rapport sur les bibliothèques des écoles primaires.	V ^a	139
Notice sur M. Léonor Jourdain.	VI ^a	205
Les finances de l'Académie. Notice historique.	VII ^a	359
Rapport sur le tome XVIII du bulletin de la société académique de Laon.	IX ^a	55
Une herborisation dans ma cour.	X ^a	277

M. le Comte MAXIME DE GOVER.

L'Horticulture. Discours de réception.	IX ^a	287
Les plantes qui croissent naturellement dans les régions du globe.	X ^a	219
De l'alternance dans les forêts.	X ^a	233

M. GUÉRIN.

De l'utilité des académies. Discours de réception.	VI ^a	185
--	-----------------	-----

M. GUILLON.

De l'état actuel des connaissances humaines. — Discours de réception.	VII ^a 97
--	---------------------

M. HARDOUIN.

Considérations sur l'ouvrage de Michelet : <i>Origines du droit français.</i>	III 647
Rapport au nom d'une commission sur le pro- gramme d'un cours de droit commercial.	III 669
Exposé du plan d'un ouvrage sur l'histoire des origines du droit français.	III 675
Notice sur Pierre de Fontaines.	IV 239
Introduction à l'histoire des comtes d'Amiens de du Cange.	IV 485
Notice sur M. Creton.	V ^a 49
Notice sur M. Berville.	VIII ^a 139

M. HENNEBERT.

Notice sur Gribeauval. (Discours de réception)	X ^a 339
--	--------------------

M. HENRIOT (ALPHONSE).

Examen de la loi sur le travail des enfants dans les manufactures.	VII 357
---	---------

M. HENRIOT (HIPPOLYTE).

Une vieille histoire (poésie).	VII 149
Sur le goût dans l'industrie,	VII 409
Fables. (L'Acquéreur et l'Usufruitier. — La Supers- titieuse. — Blanc et noir. — Les deux extrêmes et le terme moyen. — Simplicité et prétention.	VIII 499
Le Chêne et la Marguerite. Fable.	IV ^a 63
Folie et Sagesse. Fable.	IV ^a 65
Cinq auteurs illustres pour un même sujet. (Esopé, Corrozet, La Fontaine, Boileau, J.-B. Rousseau), et quelques mots sur la poésie.	VI ^a 401
Rapport sur le concours de poésie de 1866 et le concours d'éloquence de 1867.	VI ^a 235
Influence de la musique sur la civilisation.	IX ^a 23

M. HERBET.

De l'emploi des anesthésiques en chirurgie.	IV ^a 101
Réponse à M. Kolb, récipiendat.	VIII ^a 225
La Maladie au théâtre et dans les romans.	X ^a 41

M. HIVER père.

Statistique agricole de l'arrondis. de Péronne. I. 117 et 457

M. HIVER fils.

Statistique agricole de l'arrondissement de Péronne. I 457

M. HUBERT.

Conseil sur un cours de lecture. III 329

Sur une traduction en vers français de l'OEdipe
roi, de Sophocle. IV 243

Discours sur la mission des académies. IV 313

Rapport sur l'ouvrage de M. Bellini : *Exposition
des principes de rhétorique contenu, dans le Gorgias
de Platon et les dialogues sur l'éloquence, de Fénelon.* V 349

Rapport sur la traduction en vers de l'Antigone, de
Sophocle, par M. P. Johanneau. VII 433

Du rôle de l'Académie. I^s 423

Discours sur la critique littéraire. II^s 95

Réponse à MM. Lenoël et Herbert, récipiendaires. IV^s 115

Discours sur l'imitation littéraire. IV^s 227

M. JOURDAIN (Léonor).

Fragment du poème de Campbell sur l'Espérance. I 369

Une scène de l'Amphytrion de Plaute. III 377

Notice sur M. Léonor Jourdain, par M. Garnier. VI^s 205

M. JOURDAIN (Louis).

De l'insuffisance des études toutes positives. I 281

Notice sur le Raghovansa. II 213

Traduction de divers épisodes de Mahabarata. II 41

M. KOLB.

De l'unité des forces dans la matière. Discours de
réception. VIII^s 169

Réponse aux observations de M. de Beaussire. VIII^s 239

M. LAVERNIER.

Essai sur l'organisation municipale de la ville
d'Amiens de 1209 à 1382. V 385

Notice sur les cérémonies observées à Amiens aux
obsèques des rois et des reines de France. VI 103

M. LELEU.

Des héros de poème et de roman dans leurs rapports avec l'histoire. Discours de réception.	VIII ^a	88
Le bassin du Nil.	IX ^a	71

M. LENOEL.

Etude sur l'action du soleil. Discours de réception.	IV ^a	87
Application à la marche chez l'homme, de quelques principes de la théorie de l'équivalence de la chaleur et du mouvement.	V ^a	125
De l'influence des Académies sur les études scientifiques.	VII ^a	1
Réponse à M. Guillon, récipiendaire.	VII ^a	145
Etude sur la mort naturelle.	VII ^a	219
Réponse à M. Daussy sur son examen des divers systèmes sur la force vitale et la mort naturelle	VII ^a	263
Sur la variabilité des espèces.	VIII ^a	311

M. MACHART père.

Discours sur la Vérité.	I	313
Epître sur l'enseignement mutuel (poésie).	I	447
Rapport sur le concours de poésie 1837.	III	21
Etude sur l'origine de la morale.	IV	165
Rapport sur le concours de poésie 1844.	VI	315
— sur le concours de poésie 1846.	VII	219
— sur le concours d'éloquence 1846.	VII	449
De l'illusion.	IX	37
Rapport sur le concours de poésie 1851.	IX	219
Du Rire et incidemment du comique dans Molière.	IX	305
L'art d'ennuyer en prose et en vers.	IX	565
Eloge de M. Machart, par M. Berville.	X	63

M. MACHART fils.

Observations sur la possibilité et les avantages de l'établissement de la navigation sur les cours d'eau secondaires.	II	239
Rapport sur un nouveau système propulseur pour les chemins de fer atmosphériques, par M. Martial Roussel.	VI	211
Du respect pour le génie.	VII	239
Sur le calcul des déblais et des remblais.	VII	305

M. MALLET (NATALIS).

Mémoire sur les céréales.	I	201
Notice statistique sur l'industrie agricole du département.	III	277
Sur la nécessité de ne point augmenter le droit d'importation des fils de lin.	IV	379

M. J. MANCEL.

Des effets de l'importation de l'or nouveau.	I ^s	349
De l'inscription maritime.	II ^s	243-567
Enquête sur la marine marchande.	III ^s	263
Considérations sur un projet du code rural.	IV ^s	199
Amiens pendant la Terreur.	X ^s	421

M. MAROTTE.

Rapport sur le concours de poésie 1831.	I	375
— sur le concours de poésie 1834.	I	399
Etude sur les bureaux de bienfaisance.	II	91
Rapport sur la musique de Lesueur.	II	137
L'Insensé (poésie).	II	155
Notice sur les enfants trouvés.	IV	469
Le Devoir. Discours.	VI	5
Anecdote sur Lesueur.	X	233
Eloge de M. Marotte, par M. Berville.	I ^s	453

DE MARSILLY (DE COMMINES DE). 1854.

De la substitution de la houille au coke dans le foyer des locomotives.	X	245
De l'action des dissolvants sur la houille.	II ^s	191
Mémoires sur les gaz que produisent les diverses qualités de houille sous l'action de la chaleur.	III ^s	289
Recherches sur la combustion des gaz.	IV ^s	421

M. MATHIEU.

La floraison d'un <i>Cactus</i> .	VI	129
Mémoire sur le sens du mouvement commercial.	VI	227
Les réflexions considérées comme l'un des caractères distinctif de l'homme.	VII	117
Quelques mots sur les nouveaux principes de Sir Robert Peel en matière commerciale.	VII	391
De la nécessité d'étudier l'économie.	VIII	47

Sur le nouveau tarif des sucres.	IX	5
Coup-d'œil sur la situation et sur le genre d'action qui peut l'améliorer.	IX	265
Sur la nécessité de protéger en France l'industrie des fils et des tissus.	IX	441
Etude sur l'augmentation de la production du fro- ment comme l'un des moyens de prévenir la disette.	X	33
Quelques réflexions sur la nécessité des mœurs pour l'orateur et le poète	III ^a	65
Le libre-échange.	V ^a	359
De l'âme humaine.	VI ^a	145
Sur la définition de l'économie politique.	VIII ^a	389

M. MOULLART.

La Vérité. — Discours de réception.	VI ^a	371
Rapport sur un mémoire relatif aux grèves ouvriè- res 1868.	VII ^a	67
Réponse à M. le D ^r Richer, récipiendaire.	IX ^a	209
— à M. Dupont, récipiendaire.	IX ^a	237
— à M. de Puyraimond, récipiendaire.	IX ^a	269
— à M. Dusevel, récipiendaire.	IX ^a	283
— à M. le Comte de Gomer, récipiendaire	IX ^a	299
— à M. Verne, récipiendaire.	IX ^a	333
De la division des esprits.	X ^a	1

M. OBRY.

Rapport sur les travaux philologiques de M. Bur- nouf relatifs à la langue Zende.	I	485
Du verbe substantif, de son emploi comme auxi- liaire dans les conjugaisons sanscrites, grecque et latine à voix active.	I	543
Observations sur un bas-relief de la cathédrale d'Amiens.	II	275
De l'immortalité de l'âme chez les Hébreux.	III	471-703
Esquisse sur la poésie indienne.	VI	153
Etude historique et philologique sur le participe passé français.	VIII	153

Du Nirvana indien ou de l'affranchissement de l'âme après la mort selon les Brahmanes et les Boudhistes.	X	317
Le berceau de l'espèce humaine selon les Indous, les Persans et les Hébreux.	I ^a	1
Du Nirvana-boudhique. Réponse à M. Barthélemy Saint-Hilaire.	III ^a	307
Du culte des mânes.	V ^a	179
Jéhoval et Agni, étude biblico-védhique.	VI ^a	295
Suite.	VII ^a	413
Discours prononcé sur la tombe de M. Obry, par M. Ch. Dubois.	X ^a	127

M. PAUQUY.

Mémoire sur les Crysiphées (en collaboration avec M. Garnier).	I	29
Du caséum pur, du caséum soluble ou supercaséote de potasse et de quelques unes de ses applications dans les arts.	I	81
De quelques moyens de reconnaître les falsifications de la garance.	I	83
Quelques considérations sur la chimie organique. Analyse chimique de deux concrétions arthritiques.	III	155
Proposition de l'installation d'un musée départemental d'histoire naturelle.	III	259
Rapport sur les primes à distribuer pour la culture de la garance.	III	293
Sur les monstruosité et les hybrides observés dans quelques plantes.	IV	71
Exposés de quelques modifications apportées à la méthode naturelle de Jussieu.	VII	53

M. PEULEVÉ.

Des sciences en général et de leur influence sur l'esprit de la médecine, notamment au XIX ^e siècle.	X ^a	381
---	----------------	-----

M. POLLET.

Considérations sur la théorie de la chaleur.	III	189
Résumé des recherches de Melloni sur la chaleur.	III	207
De l'influence de l'oxygène sur la coloration des matières organiques.	IV	51
Observations sur la méthode des limites.	IV	363
Sur la mesure des températures.	V	39
Sur l'électricité dynamique.	V	323
De la nécessité de soumettre l'état électrique de l'atmosphère à des observations suivies.	VI	45
Sur la théorie de la pile voltaïque.	VI	189
Analyse d'un mémoire sur le développement de la lumière, par un Newtonien.	VII	37
Mémoire sur les équivalents chimiques.	VII	283
Sur les progrès des sciences physiques depuis un siècle.	VIII	101
Sur la constitution intime des êtres matériels.	IX	53

M. DE PUYRAIMOND.

Notice sur Taïti. — Discours de réception.	IX ²	241
--	-----------------	-----

M. QUENOBLE.

Du mouvement social.	V	5
Sur les lois anglaises et françaises relatives au jeu.	VII	109

M. RICHER.

Coup-d'œil sur les progrès récents de la botanique.	IX ²	181
Appréciation du traité de la fécondation des orchidées par les insectes, de Darwin.	X ²	307

M. RIGAULT.

De l'influence des sciences physiques sur le développement de l'esprit humain.	III ²	129
Etude sur les ferments.	IV ²	161

M. RIGOLLOT.

Discours sur les académies.	I	329
Essai sur une monnaie d'or frappée sous les Méro-		

vingiens portant le nom de l'Eglise de S. Martin aux jumeaux.	I	673
Notice sur M. Cocquerel.	IV	41
Essai sur le Giorgion.	IX	229
Eloge de M. Rigollot, par M. Anselin.	X	197

M. RIQUIER.

Sur la culture du murier et l'éducation des vers à soie.	I. 227. — II. 111. — III. 299. — IV. 161.	405
Sur la division de la surface du département de la Somme.	II	83
Sur deux nouvelles ruches à miel.	II	101
Rapport sur le cours des graines oléagineuses sur le marché d'Amiens.	III	311
Sur la situation de l'industrie séricicole.	IV	417
Manuel d'éducation des vers à soie.	IV	423
Eloge de M. Riquier, par M. Anselin.	V	405

M. ROGER.

De l'art dans l'antiquité.	X ^a	247
----------------------------	----------------	-----

M. DE ROUCY.

Rapport sur la brochure de M. de Mesnil-Marigny : <i>Les libres échangistes et les protectionnistes conciliés.</i>	III ^a	215
--	------------------	-----

M. ROUSSEL (LOUIS).

Etablissement d'un cours de droit commercial.	III	665
Notice sur M. L. Roussel, par M. Raoul Duval.	VII	137

M. ROUSSEL (MARTIAL).

Machine destinée à élever l'eau.	III	285
Sur l'horlogerie et en particulier sur un échappement nouveau.	IV	127
Chemin de fer atmosphérique. Nouveau propulseur.	VI	203
Sur la direction des aérostats.	VIII	141
De la force attractive des corps. Un mot sur les marées.	II ^a	437
Rapport sur la méthode d'écriture accélérée de M. Brouaye.	IV ^a	121

Notice historique et technologique sur l'horloge du beffroi d'Amiens.	V ^a 235
Coup-d'œil sur quelques questions actuelles.	VII ^a 161
Un mot sur la cause de la mort naturelle chez l'homme.	VII ^a 231
Encore un mot sur la cause de la mort naturelle.	VII ^a 275
Mes doutes (sur l'unité des forces de la matière).	VIII ^a 245
Machine à coudre automatique de M ^{lle} Garcin et de M. Adam.	VIII ^a 279
Appareil à élever l'eau.	X ^a 183

M. ROUTIER.

Mémoire sur les perforations organiques.	I 99
— — —	IV 107
Sur le sang comme cause primitive des maladies.	III 223
Notice sur M. Routier, par M. Amable Dubois.	IV 477

M. SPINEUX.

Rapport sur le concours d'agriculture 1839.	III 125
Mémoire sur les longs baux.	III 321
Sur quelques préjugés établis dans les campagnes.	IV 155
Sur l'introduction des bêtes à cornes étrangères.	V 83
Sur le défrichement des bois.	VI 57
Notice sur M. Spineux, par M. Amable Dubois.	VII 441

M. TAVERNIER.

Sur l'avantage des corporations savantes.	III 369
Sur la nature organique.	IV 89
Discours sur l'homme.	VIII 5
Quelques mots sur la matière organisée. Aperçu sur la structure variée des organes, leur siège et leurs fonctions chez les animaux.	IX 95
Eloge de M. le Dr Barbier.	X 519

M. TIVIER.

De la culture des lettres en province. Discours de réception.	I ^a 211
Quelques mots sur Racine et son siècle.	I ^a 293
Athalie.	I ^a 551
La Fontaine.	II ^a 1

Observations sur le travail de M. Desjardins : <i>Cornelle historien.</i>	II ^s 105
Rapport sur le concours de poésie. 1861.	II ^s 233
Etude sur les Controverses de Sénèque le Rhéteur.	III ^s 235
Rapport sur le concours d'éloquence. 1864.	IV ^s 277
Etude sur Reboul, le poète de Nîmes.	V ^s 95
Observations sur la nouvelle traduction d'Horace de Jules Janin.	VI ^s 1
Etude sur l'origine de la rime et sur Hrosvitha.	VI ^s 267
Rapport sur le concours de poésie. 1869.	VIII ^s 13

M. WATTEAU.

Du progrès à notre époque. Discours de réception.	V ^s 415
Réponse à M. Charles Dubois, récipiendaire.	VI ^s 145
— à M. Guérin. —	VI ^s 199
Examen critique de la littérature contemporaine.	VI ^s 221

M. YVERT (EUGÈNE).

Discours de réception.	IX 285
Rapport sur le concours de poésie. 1852.	IX 365
Le Bruit. (Poésie).	IX 421
Le Silence. (Poésie).	IX 429
Argent et Poésie. (Poésie).	IX 585
La Pensée. (Poésie).	IX 595
Etude littéraire sur la comédie.	X 149
Les deux télégraphes. (Poésie).	X 205
Epttre à l'Académie. (Poésie).	X 239
La calvacade de 1867. Dialogue entre deux statues. (Poésie).	X 571
Le style c'est l'homme. Discours.	X 587
L'hôtel garni. (Poésie).	I ^s 303
Les trois ages. (Poésie).	I ^s 465
Tragédie et Comédie. (Poésie).	I ^s 577
Le Drame et le Vaudeville. Dialogue. (Poésie).	II ^s 75
Gresset et Du Cange. Dialogue entre deux statues.	II ^s 621
L'Omnibus. (Poésie).	III ^s 55
Les quatre statues. Dialogue. (Poésie).	III ^s 165
Du Cange et la Nayade. Dialogue. (Poésie).	IV ^s 67

Le Flaneur. (Poésie).	IV ^a 403
Rapport sur l'ouvrage de M. V. de Beauvillé : <i>Poésies inédites de Gresset</i> .	IV ^a 155
Le quartier S. Leu, le Faubourg S. Pierre et la Citadelle. Dialogue. (Poésie).	V ^a 71
Un Sou. (Poésie).	V ^a 481
Une visite à Paris et à l'Exposition universelle. Dialogue en vers.	VI ^a 287
Rapport sur le concours d'éloquence. 1868.	VII ^a 49
Les deux directeurs. Dialogue en vers.	VII ^a 89
La Tragédie et la Comédie. Dialogue en vers.	VIII ^a 79
Le Public et le Théâtre. Dialogue en vers.	IX ^a 169
Le marchand de lunettes. En vers.	X ^a 61
Le matin. (Poésie).	X ^a 477
Compte-rendu des travaux de l'Académie pendant l'année 1869.-70-71.	IX ^a 147
— 1871-1872.	X ^a 27
— 1872-1873.	X ^a 461

II.

TABLE DES MATIÈRES.

Académie.

Discours sur les académies. Par M. Rigollot.	I	329
Sur les devoirs d'une académie. Discours par M. Damay.	III	355
Sur l'avantage des corporations savantes. Par M. Tavernier.	III	369
Sur la mission des académies. Par M. Hubert.	IV	313
De l'organisation et de l'utilité des académies. Par M. Févez.	VI	119
Du rôle des académies. Par M. Hubert.	I ^a	423
Des académies de province. Par M. Tivier.	I ^a	211
De l'utilité des académies. Par M. Guérin.	IV ^a	185
De l'influence des académies sur les études scientifiques. Par M. Lenoël.	VII ^a	1
Des devoirs nouveaux que la société impose aux académies. Par M. Ch. Dubois.	IX ^a	125

Académie d'Amiens.

Ses travaux depuis sa fondation jusqu'en 1851. Par M. Anselin.	IX	139
Les finances de l'Académie. Par M. Garnier.	VII ^a	359
Rapport sur les travaux de l'Académie. Par MM. Delamorlière, Duroyer, Anselin et Yvert, secrétaires-perpétuels. Voyez ces noms.		
Tableau chronologique des membres depuis l'origine jusqu'au 31 décembre 1850. Par M. Garnier.	VIII	513

Adam. M. — Voyez *Machine*.

Administration.

- Compte-rendu des Études administratives de M. Vivien. Par M. H. Dauphin. VII 311

Adhérence.

- Adhérence des corps solides. Par M. Decharme. IV^s 75
Application de l'adhérence électro-magnétique aux locomotives sur les chemins de fer. Par M. Decharme. III^s 149

Aérostats.

- Sur la direction des aérostats. Par M. M.^{ai} Roussel. VIII 141

Afrique.

- De la culture en Afrique. Par M. Am. Dubois. VII 83
Rapport sur l'ouvrage de M. de Persigny : De la destination et de l'utilité permanente des pyramides d'Égypte. Par M. Anselin. III^s 87
Le bassin du Nil. Par M. Leleu. IX^s 71

Agni.

- Jehovah et Agni. Etude biblico-védhique. Par M. Obry. VI^s 295. VII^s 413

Agriculture.

- Rapport sur la division de la surface du département de la Somme. Par M. Riquier. II 83
Statistique agricole de l'arrondissement de Péronne. Par M. Hiver père et par M. Hiver fils. I 117-437
Des moyens les plus propres à hâter les progrès de l'agriculture dans le Santerre. Par M. Buteux. I 187
Sur l'état actuel et sur les progrès de l'industrie agricole. Par M. Decaëu. II 5
Notice statistique sur l'industrie agricole du département. Par M. N. Mallet. III 277
Sur quelques préjugés établis dans les campagnes. Par M. Spineux. IV 155
Mémoire sur les longs baux. Par M. Spineux. III 321
Sur l'Institut agricole de Roville. Par M. Am. Dubois. V 71
De la culture en Afrique. Par M. Am. Dubois. VII 83
Du morcellement des propriétés rurales et des moyens d'en arrêter le progrès. Par M. Bouthors. X 550

Considérations sur un projet de code rural. Par M. J. Mancel.	IV ^a 196
Note sur la charrue Wasse. Par M. J. Dewailly.	III 315
Note sur le hersage des céréales. Par M. A. Dubois.	IV 399
Rapport sur les primes à distribuer pour la culture de la garance. Par M. Pauquy.	III 293
Rapport sur le cours des graines oléagineuses sur le marché d'Amiens. Par M. Riquier.	III 311
Mémoire sur l'opium indigène extrait du pavot-oilette. Par M. Decharme.	X 75
Sur la culture de la pomme de terre. Par M. Am. Dubois.	II ^a 361
Sur la culture du murier et l'éducation des vers à soie. Par M. Riquier. I 227—II 111—III 299—IV 161—405	
Sur la situation de l'industrie de sericicole. Par M. Riquier.	IV 417
Manuel d'éducation des vers à soie.	IV 423
Sur deux nouvelles ruches à miel. Par M. Riquier.	II 101
Sur l'introduction des bêtes à cornes étrangères. Par M. Spineux.	V 83
Sur les ravages de la morve dans le département de la Somme. Par M. Am. Dubois.	V 95
Rapport sur plusieurs brochures relatives à la question des sucres. Par M. Am. Dubois.	VI 85
Sur le nouveau tarif des sucres. Par M. Mathieu.	IX 5
Mémoire sur les céréales. Par M. N. Mallet.	I 201
Rapport sur le concours d'agriculture de 1837. Par M. J. Dewailly.	III 41
Rapport sur le concours d'agriculture de 1839. Par M. Spineux.	III 125
Etude sur l'augmentation de la production du froment comme l'un des moyens de prévenir la disette. Par M. Mathieu.	X 33
<i>Alexandre M.</i>	
Notice sur M. Alexandre, membre de l'Institut. Par M. H. Dauphin.	IX ^a 37
<i>Alfieri.</i>	
Etude sur Octavie, tragédie d'Alfieri. Par M. Fuix.	II ^a 221

Alternance. — Voyez Forêts.

Ame.

- De l'âme humaine. Par M. Mathieu. VI^s 145
 De l'immortalité de l'âme chez les Hébreux. Par
 M. Obry. III 471-703
 Du Nirvana indien ou de l'affranchissement de l'âme
 après la mort selon les Brahmanes et les Bou-
 dhistes. Par M. Obry. X 317 — III^s 307

Amiens.

- Introduction à l'histoire des comtes d'Amiens de Du
 Cange. Par M. Hardouin. IV 485
 Essai sur l'organisation municipale de la Ville
 d'Amiens de 1209 à 1382. Par M. Lavernier. V 385
 Notice sur les cérémonies observées à Amiens aux
 obsèques des rois et des reines de France. Par
 M. Lavernier. VI 103
 Essai sur une monnaie d'or frappée par les Méro-
 vingiens, portant le nom de l'église de S. Martin
 aux Jumeaux. Par M. Rigollot. I 673
 Notice historique et technologique sur l'horloge du
 beffroi d'Amiens. Par M. M. Roussel. V^s 235
 Amiens pendant la Terreur. Par M. Mancel. X^s 421
 Sur l'établissement d'un musée d'histoire naturelle
 à Amiens. Par M. Pauquy. III 259
 Par M. Cocquerel. III 273

Amour.

- L'Amour de la cité. Par M. H. Dauphin. V 413
 Le triomphe de l'Amour, composition dramatique
 de Métastase, traduit en vers français par M. Fuix. IX^s 1

Amphytrion.

- Une scène de l'Amphytrion de Plaute, traduite par
 M. Léonor Jourdain. III 377

Anesthésiques.

- De l'emploi des anesthésiques en chirurgie. Par
 M. Herbet. IV^s 101

Antennes.

- De l'usage des antennes chez les insectes. Par M. J.
 Garnier. I^s 489

Antigone.

- Rapport sur la traduction en vers de l'Antigone de Sophocle, par M. P. Johanneau. Par M. Hubert. VII 433

Antiquités.

- Mémoire sur les antiquités de Poix et l'origine du nom de Picardie. Par M. Bresseau. III 53

Archéologie.

- Importance des études archéologiques. Par M Bouthors. VII 99

Aristophane.

- Etude sur la comédie d'Aristophane, les *Oiseaux*. Par M. H. Dauphin. XI 547

Arithmétique.

- Note sur l'extraction de la racine cubique des nombres entiers. Par M. Delorme. III 249

Arméniens.

- Souvenirs de Venise. — Une visite aux Arméniens. Par M. Daussey. III^a 43

Arsenic.

- Observations sur quelques cas d'empoisonnement par l'arsenic. Par M. Bor. X 105

Arts.

- Discours sur la culture des beaux-arts. Par M. Damay. VII 5

- Rapport sur ouvrage de M. Buteux : Précis des arts du dessin. Par M. Anselin. II 167

- Rapport sur l'histoire de la peinture par M. Rigollot. Par M. Anselin. V^a 115

- De l'art dans l'antiquité. Par M. Roger. X^a 247

- Extrait d'un essai ayant pour titre : Notions élémentaires de peinture à l'huile restreinte au paysage. Par M. Anselin. V 107

- De la couleur et de l'harmonie. Par M. Anselin. VII 421

- Des jugements portés sur la peinture. Par M. Anselin. I^a 283

- De l'exagération dans les arts. Par M. Berville. VI 305

- Rapport sur le prix de sculpture. 1845. Par M. Anselin. VII 215

- Rapport au nom d'une commission chargée d'examiner une statue de M. G. de Forceville représentant la France. Par M. de Beaussire. IX^a 47

Une visite à l'atelier de Foyatier. Par M. Berville.	V	165
Une visite à l'atelier d'Ingres. Par M. Damay.	V	449
De la sculpture chrétienne en France avant le règne de Charlemagne. Par M. Corblet.	II ^s	83
Coup-d'œil sur la sculpture et la peinture au XII ^e siècle. Par M. Corblet.	III ^s	275
Etude iconographique sur le lion et le bœuf sculptés au portail des églises. Par M. Corblet.	II ^s	449
Des basiliques primitives de Rome. Par M. Corblet.	I ^s	473
<i>Astronomie.</i>		
De la lumière propre des planètes. Par M. Anselin.	IV ^s	193
Rotation et diamètres des planètes. Par M. Gand.	X	607
Des comètes ou origines électro-magnétiques de leurs queues. Par M. Gand.	I ^s	367
<i>Athalie.</i>		
Athalie. — Etude par M. Tivier.	I ^s	293
<i>Atmosphère. — Voyez Météorologie.</i>		
<i>Attraction.</i>		
De la force attractive des corps. — Un mot sur les marées. Par M. Martial Roussel.	II ^s	437
<i>Autographes.</i>		
A travers les livres à autographes. Par M.A. Decaëu.	X ^s	151
<i>Avocats.</i>		
Quelques réflexions sur les mœurs démocratiques à propos de la profession d'avocat. Par M. Ch. Dubois.	VII ^s	29
<i>Balzac. — Voyez Protestantisme.</i>		
<i>Barthélemy (Saint). — Voyez Protestantisme.</i>		
<i>Barthélemy Saint-Hilaire. — Voyez Bouddhisme.</i>		
<i>Basilique.</i>		
Des basiliques primitives de Rome. Par M. l'abbé Corblet.	I ^s	473
<i>Bas-reliefs.</i>		
Observations sur un bas-relief de la Cathédrale d'Amiens. Par M. Obry.	II	275
<i>Baux.</i>		
Mémoire sur les longs baux. Par M. Spineux.	III	321

<i>Beaumanoir.</i>	
Notice par Philippe de Beaumanoir. Par M. Bécot.	IV ^s 129
<i>Beauté.</i>	
De la beauté. Réflexions morales. Par M. Berville.	IV 553
<i>Beauval.</i>	
Note sur Beauval et Philippe Séré. Par H. Duseval.	IX ^s 275
<i>Beauvillé. (V. de).</i>	
Rapport sur un recueil de documents inédits concernant la Picardie, publié par M. V. de Beauvillé. Par M. l'abbé Corblet.	II ^s 123
Rapport sur l'ouvrage de M. V. de Beauvillé: Poésies inédites de Gresset. Par M. E. Yvert.	
<i>Beaux-arts.</i> — Voyez <i>Arts.</i>	
<i>Beffroi.</i>	
Notice historique et technologique sur l'horloge du beffroi d'Amiens. Par M. Martial Roussel.	V ^s 235
<i>Belles-lettres.</i>	
Des belles-lettres. Discours par M. Bécot.	I ^s 339
Discours sur la critique littéraire. Par M. Hubert.	II ^s 95
De la critique littéraire. Par M. Auguste Decaieu.	IX ^s 105
Discours sur l'imitation littéraire. Par M. Hubert.	IV ^s 227
De la littérature considérée dans ses rapports avec les connaissances humaines. Par M. Berville.	I 299
Petite étude sur les pastorales de Virgile. Par M. Berville.	III ^s 33
De la culture des lettres en province. Par M. Tivier.	I ^s 211
Cinq auteurs illustres sur un même sujet, et quelques mots sur la poésie. Par M. Henriot.	VI ^s 111
Examen critique de la littérature contemporaine. Par M. Watteau.	VI ^s 221
De l'influence du spiritualisme sur les œuvres littéraires. Par M. Creton.	IV ^s 1
<i>Bellin.</i>	
Rapport sur l'ouvrage de M. Bellin : Exposition des principes de Rhétorique contenus dans le Gorgias de Platon et les dialogues sur l'éloquence de Fénelon. Par M. Hubert.	V 349

Bêtes à cornes.

- Sur l'introduction des bêtes à cornes étrangères. Par
M. Spineux. V 83

Bible.

- Idée de la Bible. Par M. l'abbé Berton. III^s 177

Bibliographie.

- La chasse aux livres. Par M. Auguste Decaïeu. IX^s 195

- A travers les livres à autographes. Par M. A. Decaïeu. X^s 151

- Mémoires d'un bibliophile, M. Tenant de Lacour.
Par M. Breuil. III^s 117

- Notice sur les travaux biographiques dont Gresset a
été l'objet et sur les diverses éditions de ses
œuvres. Par M. de Cayrol. I 343

Bibliothèque.

- Rapport sur les bibliothèques des écoles primaires.
Par M. Garnier. V^s 139

Bienfaisance.

- Sur quelques œuvres fondées pour satisfaire aux
besoins des classes souffrantes. Par M. Daveluy. IV 511

- Etude sur les bureaux de bienfaisance. Par M. Marotte. II 91

Bière.

- Sur l'emploi d'une substance propre à remplacer
l'ichthyocolle ou colle de poisson dans la clarifi-
cation de la bière. Par M. Bor. V 61

Biographie.

- Notice sur M. Alexandre, membre de l'Institut, par
M. H. Dauphin. IX^s 37

- Notice sur M. Anselin. Par MM. Goblet et Bohn. VIII^s 298

- Eloge de M. Barbier. Par M. Tavernier. X 519

- Notice sur Philippe de Beaumanoir. Par M. Bécot. IV^s 129

- Notice sur M. Berville. Par M. Hardouin. VIII^s 139

- Notice sur M. Caumartin. Par M. Creton. V 427

- Notice sur M. Cocquerel. Par M. Barbier. IV 5

- Notice sur M. Cocquerel. Par M. Rigollot. IV 41

- Notice sur M. Creton. Par M. Hardouin. V^s 49

- Eloge de M. N. Delamorière. Par M. Berville. VI 137

- Discours prononcé sur la tombe de M. Follet. Par M.
Creton. IV^s 119

Fragment d'une histoire de Gresset. Par M. Berville.	IV ^s	53
Notice sur M. Léonor Jourdain. Par M. Garnier.	VI ^s	205
Eloge de M. A. Machart père. Par M. Berville.	X	63
Eloge de M. Marotte. Par M. Berville.	I ^s	453
Discours prononcé sur la tombe de M. Obry, par M. Ch. Dubois.	X ^s	127
Notice biographique sur M. Reynard. Par M. N. Delamorière.	III	687
Biographie de M. Rigollot père. Par M. Courtillier.	II ^s	197
Eloge de M. Rigollot fils. Par M. Anselin.	X	197
Eloge de M. Riquier. Par M. Anselin.	V	405
Notice sur M. Louis Roussel. Par M. Raoul Duval.	VII	137
Notice sur M. Routier. Par M. Amable Dubois.	IV	477
Notice sur M. Sauvage, inventeur de l'hélice. Par M. Anselin.	VI	297
Etude biographique sur Simon, comte d'Amiens et de Crépy. Par M. Corblet.	X ^s	197
Notice sur M. Spineux. Par M. Amable Dubois.	VII	441
Notice sur Pierre de Fontaine. Par M. Hardouin.	IV	269
Notice biographique sur M. Vivien. Par M. H. Dauphin.	X	133
Philippe et Démosthène. Par M. Bécot.	II ^s	171
Bergier et Linguet. Par M. Bécot.	IV ^s	27
Charlemagne. Par M. Bouthors.	III ^s	1
Gribeauval. Par M. Hennebert.	X ^s	339
<i>Bœuf.</i>		
Etude iconographique sur le lion et le bœuf sculptés au portail des églises. Par M. l'abbé Corblet.	II ^s	449
<i>Boileau.</i>		
Un mot sur Boileau à propos d'un jugement de Voltaire. Par M. Berville.	X	545
<i>Bonaparte.</i>		
Napoléon Bonaparte jugé par les poètes étrangers. Par M. Breuil.	IX	173
La statue de Napoléon replacée sur la colonne de la grande armée. Par M. Chevallier.	I	399
<i>Bon vieux temps.</i>		
Le bon vieux temps. Par M. Bécot.	II ^s	301

Botanique.

Mémoire sur les Erysiphées. Par MM. Pauquy et Garnier.	I	29
Une herborisation dans ma cour. Par M. Garnier.	X ²	277
La floraison d'un cactus. Par M. Mathieu.	VI	129
Les monstruosités et les hybrides observés dans quelques plantes. Par M. Pauquy.	IV	71
Exposé de quelques modifications apportées à la méthode naturelle de Jussieu. Par M. Pauquy.	VIII	53
Coup-d'œil sur les progrès récents de la botanique. Par M. Richer.	IX ²	181
Appréciations du traité de la fécondation des orchidées par les insectes, de Darwin. Par M. Richer,	X ²	307
De la végétation spontanée des plantes naturelles forestières. Par M. Béraud.	VI ²	29
Les plantes qui croissent naturellement dans les diverses régions du globe. Par M. le Comte de Gomer.	X ²	219

Bouddhisme.

Du Nirvana indien ou de l'affranchissement de l'âme après la mort, selon les Brahmanes et les Bouddhistes. Par M. Obry.	X	317
Du Nirvana bouddhique. Réponse à M. Barthélemy-Saint-Hilaire. Par M. Obry.	III ²	307

Brahma. — Voyez Bouddhisme.

Brouaye M. — Voyez : Ecriture accélérée.

Burnouf.

Rapport sur les travaux philologiques de M. Burnouf relatifs à la langue Zend. Par M. Obry.	I	485
---	---	-----

Buteux, M.

Rapport sur un ouvrage de M. Buteux : <i>Précis des arts du dessin</i> . Par M. Anselin.	II	167
--	----	-----

Byron.

Adieux à Lady Byron. Traduction en vers. Par M. Creton.	I	439
---	---	-----

Cactus.

La floraison d'un cactus Par M. Mathieu.	VI	129
--	----	-----

<i>Campbell.</i>	
Fragment du poëme de Campbell sur l'Espérance. Par M. Léonor Jourdain.	I 369
<i>Caséum.</i>	
Du caséum pur, du caséum soluble ou supercaséate de potasse et de quelques unes de ses applica- tions dans les arts. Par MM. Caresme et Pauquy.	I 81
<i>Cathédrale d'Amiens.</i> — Voyez <i>Bas-reliefs.</i>	
<i>Catherine de Médicis.</i> — Voyez <i>Protestantisme.</i>	
<i>Caumartin.</i>	
Notice sur M. Caumartin. Par M. Creton.	V 427
<i>Céréales.</i>	
Note sur le hersage des céréales. Par M. A. Dubois.	IV 399
Mémoire sur les céréales. M. N. Mallet.	I 201
Etude sur l'augmentation de la production du fro- ment comme l'un des moyens de prévenir la disette. Par M. Mathieu.	X 33
<i>Cerveau.</i>	
De l'accroissement des forces musculaires par l'action du cerveau. Par M. Alexandre.	VIII 437
<i>Chaleur.</i>	
Considérations sur la théorie de la chaleur. Par M. Pollet.	III 189
Résumé des recherches de Melloni sur la chaleur. Par M. Pollet.	III 207
Sur la mesure des températures. Par M. Pollet.	V 39
Application à la marche chez l'homme de quelques principes de la théorie de l'équivalence de la chaleur et du mouvement. Par M. Lenoel.	V ^a 125
Etude sur l'action du soleil. Par M. Lenoel.	IV ^a 87
De la substitution de la houille au coke dans le foyer des locomotives. Par M. de Marsilly.	X 245
Mémoire sur les gaz que produisent les diverses qualités de houille sous l'action de la chaleur. Par M. de Marsilly.	III ^a 289
Recherches sur la combustion des gaz. Par M. de Marsilly.	IV ^a 421

Charlemagne.

Charlemagne. Par M. Bouthors.	III ^a	1
De la sculpture chrétienne en France avant le règne de Charlemagne. Par M. l'abbé Corblet.	II ^a	83

Charrue.

Note sur la charrue Wasse. Par M. Julien Dewailly.	III	315
--	-----	-----

Chemin de fer.

Chemin de fer atmosphérique. Nouveau propulseur. Par M. Martial Roussel.	VI	203
Rapport sur un nouveau système propulseur pour les chemins de fer atmosphériques, par M. M. Roussel. Par M. Machart fils.	VI	211
Application de l'adhérence électro-magnétique aux locomotives sur les chemins de fer. Par M. Decharme.	III ^a	149
De la substitution de la houille au coke dans le foyer des locomotives. Par M. de Marsilly.	X	245

Chimie.

De la chimie dans ses rapports avec les autres sciences, les arts et l'industrie. Par M. Decharme.	IX	535
Mémoire sur les équivalents chimiques. Par M. Pollet.	VII	283
De quelques composés iodés et de leur emploi dans les arts. Par M. Bor.	V	49
Quelques considérations sur la chimie organique. Analyse chimique de deux concrétions arthritiques. Par M. Pauquy.	III	155
Analyse de l'ouvrage de M. Berthelot : <i>Chimie organique fondée sur la synthèse</i> . Par M. Decharme.	II ^a	51
Du caséum pur, du caséum soluble ou supercaséate de potasse et de quelques-unes de ses applications dans les arts. Par MM. Caresme et Pauquy.	I	81
De quelques moyens de reconnaître les falsifications de la garance. Par MM. Caresme et Pauquy.	I	88
Mémoire sur l'opium indigène. Par M. Decharme.	X	75
De l'opium indigène extrait du pavot œillette. Par M. Decharme.	II ^a	361
De la sophistication du lait. Par M. Dupont.	IX ^a	223
Etude sur les ferments. Par M. Rigault.	IV ^a	161

De l'influence de l'oxigène sur la coloration des matières organiques. Par M. Pollet.	IV 51
Essai sur le Polygonum persicaria comme plante indigofère tinctoriale. Par M. Bor.	IV 347
Essai sur l'indigo indigène extrait du Polygonum tinctorium. Par M. Bor.	IV 575
Sur l'emploi d'une substance propre à remplacer l'ichthyocolle ou colle de poisson dans la clari- fication de la bière. Par M. Bor.	V 61
De l'action des dissolvants sur la houille. Par M. de Marsilly.	II ^s 191
Mémoire sur les gaz que produisent les diverses qualités de houille sous l'action de la chaleur. Par M. de Marsilly.	III ^s 289
Recherches sur la combustion des gaz. Par M. de Marsilly.	IV ^s 421
<i>Chirurgie.— Voyez Médecine.</i>	
<i>Cicéron.</i>	
Appréciations médicales sur le traité de la vieillesse de Cicéron. Par M. Alexandre.	VI ^s 385
<i>Code civil.</i>	
Quelques observations sur le code civil. Par M. Ch. Dubois.	VI ^s 123
Les femmes devant la loi. Par M. A. Dauphin.	V ^s 149
<i>Code rural.</i>	
Considérations sur un projet de code rural. Par M. Mancel.	IV ^s 199
<i>Coloration.</i>	
De l'influence de l'oxigène sur la coloration des matières organiques. Par M. Pollet.	IV 51
<i>Comédie.</i>	
Etude littéraire sur la comédie. Par M. E. Yvert.	X 149
Maître au logis. Comédie en vers imitée de l'alle- mand. Par M. Breuil.	VII 157
L'Eclair, comédie en un acte et en vers imitée de Mullner. Par M. Breuil.	VIII 451

Comète.

- Des comètes ou origines électro-magnétique de leurs queues. Par M. Gand. I^{er} 367

Commerce.

- Du système commercial de la France. Par M. Daveluy. I 243
Mémoire sur le sens du mouvement commercial.

Par M. Mathieu. VI 227

- Quelques mots sur les nouveaux principes de Sir Robert Peel en matière commerciale. Par M. Mathieu. VII 391

Le libre-échange. Par M. Mathieu. V^{er} 359

Sur la nécessité de ne point augmenter le droit d'importation des fils de lin. Par M. N. Mallet. IV 379

Sur la nécessité de protéger en France l'industrie des fils et des tissus. Par M. Mathieu. IX 441

Mémoire sur les céréales. Par M. N. Mallet. I 201

Sur les laines. Par M. Daveluy. VI 269

Sur le nouveau tarif des sucres. Par M. Mathieu. IX 5

Communes et communaux.

Communes et communaux. Par M. Bouthors. IV^{er} 177

Comtes d'Amiens.— Voyez *Amiens*.

Concile.

Dissertation historique sur le premier concile œcuménique de Lyon. Par M. l'abbé Corblet. V^{er} 79

Concours.

Rapport sur le concours d'éloquence, par M. Machart, 1846. VII 449

— par M. Tivier, 1864. IV^{er} 277

— par M. H. Dauphin, 1863. V^{er} 35

— par M. Henriot, 1867. VI^{er} 235

— par M. Yvert, 1868. VII^{er} 49

Rapport sur le concours de poésie, par M. Marotte, 1831. I 375

— par M. Marotte, 1834. I 399

— par M. Machart, 1837. III 21

— par M. Creton, 1839. III 141

— par M. Anselin, 1840. IV 293

— par M. Creton, 1841. V 149

— par M. Galoppe, 1842. V 455

— par M. Machart, 1844. VI 315

Rapport sur le concours de poésie, par M. Machart, 1846.	VII	219
— par M. Machart, 1851.	IX	219
— par M. Yvert, 1852.	IX	365
— par M. H. Dauphin, 1860.	II ^a	436
— par M. Tivier, 1861.	II ^a	333
— par M. Henriot, 1836.	VI ^a	235
— par M. Tivier, 1869.	VIII ^a	43
Rapport sur le concours d'économie, par M. Moulard, 1868.	VII ^a	67
Rapport sur le concours de sculpture, par M. Anselin, 1845.	VII	215
Rapport sur le concours d'agriculture, par M. Dewailly, 1837.	III	41
Rapport sur le concours d'agriculture, par M. Spineux, 1839.	III	125
<i>Connaissances humaines.</i>		
De l'état actuel des connaissances humaines, Par M. Guillon.	VII ^a	97
Coup-d'œil sur quelques questions actuelles. Par M. M. Roussel.	VII ^a	161
<i>Corneille.</i>		
Observations sur le travail de M. Desjardin : <i>Corneille historien</i> . Par M. Tivier.	II ^a	105
<i>Couleur.</i>		
De la couleur et de l'harmonie. Par M. Anselin.	VII	421
<i>Cours de droit commercial.</i>		
Etablissement d'un cours de droit commercial. Par M. Louis Roussel.	III	665
Rapport au nom d'une commission sur le programme d'un cours de droit commercial. Par M. H. Hardouin.	III	675
<i>Cours d'eau.— Voyez Navigation.</i>		
<i>Création.</i>		
Démonstration philosophique de la création. Par M. l'abbé Berton.	I ^a	401
Des grandes lois de la création. Par M. Barbier.	VIII	75
<i>Crédit foncier.</i>		
Du Crédit foncier. Par M. Bouillet.	X	80

<i>Crinon.</i>	
Hector Crinon et ses poésies picardes. Par M. Breuil.	I ² 311
<i>Critique.</i>	
De la critique littéraire. Par M. Aug. Decaëu.	IX ² 105
Discours sur la critique littéraire. Par M. Hubert.	II ² 95
Petite étude sur les pastorales de Virgile. Par M. Berville.	III ² 33
Sur la critique intime dans les sociétés savantes. Par M. Anselin.	VIII ² 293
Cinq auteurs illustres pour un même sujet (la Mort et le Bûcheron), et quelques mots sur la poésie. Par M. H. Henriot.	VI ² 101
Athalie. Par M. Tivier.	I ² 551
<i>Darwin.</i> — Voyez <i>Espèces et Orchidées.</i>	
<i>Déblais et remblais.</i>	
Sur le calcul des déblais et des remblais. Par M. Machart fils.	VII 305
<i>Défrichement.</i>	
Sur le défrichement des bois. Par M. Spineux.	VI 57
<i>Démocratie.</i> — Voyez <i>Avocats.</i>	
<i>Démosthène.</i>	
Philippe et Démosthène. Par M. Bécot.	II ² 171
<i>Devoir.</i>	
Le devoir. Discours par M. Marotte.	VI 5
<i>Division.</i>	
De la division des esprits. Par M. Moullard.	X ² 1
<i>Douneaud M.</i> — Voyez <i>Drams.</i>	
<i>Drame.</i>	
L'opéra et le drame. Par M. H. Dauphin.	VIII 127
Des causes de la substitution du drame à la tragédie, par M. Douneaud. Mémoire couronné par l'Académie le 8 Août 1869.	X ² 79
<i>Droit commercial.</i> — Voyez <i>Cours de droit commercial.</i>	
<i>Droit.</i> — Voyez <i>Jurisprudence.</i>	
<i>Du Cange.</i> — Voyez <i>Comtes d'Amiens.</i>	
<i>Dunes.</i>	
Les dunes du Nord et du Sud-Ouest de la France. Par M. Béraud.	V ² 485

Eau.

Machine destinée à élever l'eau. Par M. Martial Roussel. III 285

Appareil à élever l'eau. Par M. Martial Roussel. X² 183

Echange.

Le libre-échange. Par M. Mathieu. V² 359

Rapport sur la brochure de M. de Mesnil-Marigny :
Les libres-échangistes et les protectionnistes conciliés. Par M. de Roucy. III² 215

Eclair. Voyez Comédie.

Economie.

Sur la définition de l'économie politique, Par M. Mathieu. VIII² 389

De la nécessité d'étudier l'économie. Par M. Mathieu. VIII 47

Coup-d'œil sur la situation et sur le genre d'action
qui peut l'améliorer. Par M. Mathieu. IX 265

Du mouvement social. Par M. Quenoble. V 5

Sur le caractère dominant de l'époque actuelle en
France. Par M. Caresme. III 91

Du progrès à notre époque. Par M. Watteau. V² 405

Des devoirs nouveaux que la société impose aux
sociétés savantes. Par M. Charles Dubois. IX² 125

Ecriture accélérée.

Rapport sur la méthode d'écriture accélérée de M.
Brouaye. Par M. M. Roussel. IV² 121

Egypte. — Voyez Afrique.

Electricité.

Sur l'électricité dynamique. Par M. Pollet. V 323

De la nécessité de soumettre l'état électrique de
l'atmosphère à des observations suivies. Par M.
Pollet. VI 45

Sur la théorie de la pile voltaïque. Par M. Pollet. VI 189

Application de l'adhérence électro-magnétique aux
locomotives sur les chemins de fer. Par M.
Decharme. III² 149

Electro-tissage. Visite aux ateliers de M. Froment.
Par M. Gand. III² 195

Des comètes ou origine électro-magnétique de leurs queues. Par M. Gand.	I ^a 369
<i>Eloquence</i> — Voyez <i>Bellin</i> .	
<i>Empoisonnement</i> . — Voyez <i>Arsenic</i> .	
<i>Enéide</i> .	
Fragment d'une traduction en vers du 11 ^e livre de l'Enéide. Par M. H. Dauphin.	X ^a 133
<i>Enfants</i> .	
Notice sur les enfants trouvés. Par M. Marotte.	IV 469
Examen de la loi sur le travail des enfants dans les manufactures. Par M. Alphonse Henriot.	VII 357
<i>Ennuy</i> .	
L'art d'ennuyer en prose et en vers. Par M. Machart père.	IX 565
<i>Enseignement mutuel</i> .	
Epître sur l'enseignement mutuel. Par M. Machart père.	I 447
<i>Entomologie</i> .	
De l'usage des antennes chez les insectes. Par M. Garnier.	I ^a 489
Essai sur les lamellicornes des environs d'Amiens. Par M. Garnier.	I 53
Appréciation du traité de la fécondation des orchidées par les insectes, de Darwin. Par M. Richer.	X ^a 307
<i>Equivalence de la chaleur et du mouvement</i> . Voyez <i>Chaleur</i> .	
<i>Equivalents chimiques</i> . — Voyez <i>Chimie</i> .	
<i>Erysiphées</i> .	
Mémoires sur les Erysiphées. Par MM. Pauquy et Garnier.	I 29
<i>Espèces</i> . — Voyez <i>Histoire naturelle</i> .	
<i>Espèce humaine</i> .	
Le berceau de l'espèce humaine selon les Indous, les Persans et les Hébreux. Par M. Obry.	I ^a 1
<i>Espérance</i> (Poème). — Voyez <i>Campbell</i> .	
<i>Esthétique</i> . — Voyez <i>Beauté</i> .	
<i>Eschyle</i> .	
Etude sur le Prométhée d'Eschyle. Par M. Dauphin.	X 215
<i>Etangs</i> . — Voyez <i>Faucardement</i> .	

Etudes positives.

- De l'insuffisance des études toutes positives. Par
M. Louis Jourdain. I 281

Etres matériels.

- Sur la constitution intime des êtres matériels. Par
M. Pollet. IX 51

Euripide.

- A propos de Ristori. — E. Legouvé. — Euripide
traduction nouvelle de la Médée grecque. Par M.
H. Dauphin. X 627

- Médée, traduite d'Euripide. Par M. H. Dauphin. X 661

Evangile.

- Rapport sur l'Evangile selon S. Matthieu traduit en
picard par M. Ed. Paris. Par M. Garnier. IV^s 215

Exhilarants.

- Les fumeurs d'opium et les fumeurs de tabacs. Par
M. Alexandre. V^s 433

- Réflexions sur les préparations exhilarantes des
orientaux. Par M. Barbier. V 365

Fables.

- L'Acquéreur et l'Usufruitier. — Blanc et Noir. —
Les deux extrêmes et le terme moyen. — Sim-
plicité et Prétention. — La Superstitieuse. Par
M. H. Henriot. VIII 499

- Folie et Sagesse. Par M. H. Henriot. IV^s 65

- Le Chêne et la Marguerite. Par M. H. Henriot. IV^s 63

Fait et droit.

- Le fait et le droit. Par M. Daussy. X 443

Falsifications.

- Des divers moyens de reconnaître les falsifications
de la garance. Par MM. Caresme et Pauquy. I 88

- De la sophistication du lait. Par M. Dupont. IX^s 223

Faucardement.

- Sur les moyens mis en usage dans le département
de la Somme pour débarrasser les étangs des
joncs et autres plantes nuisibles. Par M. N.
Delamorière. I 237

Fécondation. — Voyez : *Orchidées.*

<i>Femmes.</i>	
Les femmes devant la loi. Par M. Albert Dauphin.	V ^a 149
<i>Fénelon.</i> — Voyez : <i>Bellin.</i>	
<i>Fils.</i> — Voyez <i>Importation.</i>	
<i>Ferments.</i>	
Etude sur les ferments. Par M. Rigault.	IV ^a 161
<i>Fontaines.</i>	
Notice sur Pierre de Fontaines. Par M. H. Hardouin.	IV 269
<i>Force vitale.</i>	
Etude sur la mort naturelle. Par M. Lenoel.	VII ^a 219
Examen de divers systèmes sur la force vitale et la mort naturelle. Par M. Daussy.	VII ^a 241
Réponse à M. Daussy. Par M. Lenoel.	VII ^a 263
Un mot sur la cause naturelle de la mort. Par M. M. Roussel.	VII ^a 231-275
<i>Forces musculaires.</i> — Voyez <i>Cerveau.</i>	
<i>Forces.</i>	
De l'unité des forces dans la matière. Par M. Kolb.	VIII ^a 169
Observations sur un mémoire de M. Kolb : de l'unité des forces dans la matière. Par M. de Beaussire.	VIII ^a 233
Mes doutes (sur l'unité des forces dans la matière). Par M. M. Roussel.	VIII ^a 245
De la force attractive des corps. Un mot sur les marées. Par M. M. Roussel.	II ^a 437
<i>Forceville, (M. de).</i>	
Rapport sur sa statue représentant la France.	IX ^a 47
<i>Forêts.</i>	
Sur les forêts. Par M. Béraud.	V ^a 281
Les dunes du Nord et du Sud-Ouest de la France. Par M. Béraud.	V ^a 485
De la végétation spontanée des plantes naturelles forestières. Par M. Béraud.	VI ^a 29
De l'alternance dans les forêts. Par M. le Comte de Gomer.	X ^a 233
Sur la reproduction des bois d'essence dure. Par M. Creton.	VI 285
Sur le défrichement des bois. Par M. Spineux.	VI 57
De l'inaliénabilité et de l'imprescriptibilité des forêts domaniales. Par M. de Beaussire.	VIII ^a 37

Les forêts dans Virgile. Par M. de Beaussire.	VIII ^a	375
<i>Foyatier.</i>		
Une visite à l'atelier de Foyatier. Par M. Berville.	V	165
<i>France (Statue de la).</i>		
Rapport au nom d'une commission chargée d'examiner une statue de M. G. de Forceville, représentant la <i>France</i> . Par M. de Beaussire.	IX ^a	47
<i>Freiligrath.</i>		
La vengeance des fleurs. Imitation de Freiligrath. Par M. Breuil.	VII	207
<i>Froment M.</i>		
Electro-tissage. Visite aux ateliers de M. Froment. Par M. Gand.	III ^a	195
<i>Froment. — Voyez Agriculture.</i>		
<i>Fumeur. — Voyez Opium et Tabac.</i>		
<i>Garance.</i>		
Rapport sur les primes à distribuer pour la culture de la garance. Par M. Pauquy.	III	293
De quelques moyens de reconnaître les falsifications de la garance. Par MM. Caresme et Pauquy.	I	88
<i>Garcin M^e. — Voyez Machine.</i>		
<i>Gaz. — Voyez Chimie.</i>		
<i>Génie.</i>		
Du respect pour le génie. Par M. Machart fils.	VII	239
<i>Géographie.</i>		
De l'étude de l'histoire et de la géographie. Par M. Belin de Launay.	X	293
Le bassin du Nil. Par M. Leleu.	IX ^a	71
<i>Géologie.</i>		
Mémoire sur la géologie du département de la Somme. Par M. Buteux.	I	1
Essai géologique sur le département de la Somme. Par M. Buteux.	V	186
Notice géologique sur les environs de Laon. Par M. Anselin.	I ^a	393
<i>Géométrie.</i>		
Programme d'un nouveau mode d'enseignement de la géométrie élémentaire. Par M. Fuix.	VI ^a	59

<i>erbier.</i>	
Gerbier et Linguet. Par M. Bécot.	IV ^a 27
<i>Giorgion.</i>	
Essai sur le Giorgion. Par M. Rigollot.	IX 229
<i>Gorgias.</i> — Voyez <i>Bellin.</i>	
<i>Gout.</i>	
Sur le gout dans l'industrie. Par M. H. Henriot.	VII 409
<i>Graines oléagineuses.</i>	
Rapport sur le cours des graines oléagineuses sur le marché d'Amiens. Par M. Riquier.	III 311
<i>Gresset.</i>	
Notice sur les travaux biographiques dont Gresset a été l'objet et sur les diverses éditions de ses œuvres. Par M. de Cayrol.	I 343
Notice sur la vie et les ouvrages de Gresset. Par M. Berville.	II 261
Fragment d'une histoire de Gresset.	IV ^a 53
Documents relatifs à Gresset communiqués à l'Académie par M. Gabriel Rembault. (Acte de naissance. — Diplôme de membre de l'Académie de Berlin. — Brevet d'une pension sur le Mercure de France. — Lettres d'anoblissement).	VI ^a 209
Correspondance relative à Gresset. Par M. Berville.	III 69
Rapport sur l'ouvrage de M. V. de Beauvillé : <i>Poésies inédites de Gresset.</i> Par M. E. Yvert.	IV ^a 403
Gresset et Du Cange. Dialogue (en vers) entre deux statues. Par M. E. Yvert.	II ^a 621
La translation des cendres de Gresset. Poème. Par M. N. Delamorlière.	I 411
Inauguration de la statue de Gresset (exécutée en marbre par M. G. de Forceville). Notice.	IX 117
Procès-verbal de la séance du 21 Juillet 1851.	IX 121
Discours de M. Breuil, directeur de l'Académie. (Etude sur Gresset).	IX 122
Rapport de M. Anselin, secrétaire-perpétuel. (Histoire de l'Académie).	IX 139
Epître de M. Berville à M. Breuil.	IX 148
Inauguration de la statue. — Discours de M. Breuil,	

directeur de l'Académie, à M. le maire d'Amiens.	IX	153
Réponse de M. le maire (M. Porion).	IX	155
Discours de M. Ancelot, directeur de l'Académie française.	IX	157
Banquet. Toast de M. Breuil.	IX	162
— de M. Nisard, de l'Académie française.	IX	162
— de M. Ancelin à M. Forceville.	IX	165
— de M. Forceville.	IX	165
— de M. Boistel de Belloy, petit-neveu de Gresset.	IX	166
Rapport fait à l'Académie française par M. Nisard, sur l'inauguration de la statue de Gresset à Amiens.	IX	169
<i>Grèves.</i>		
Rapport sur un mémoire relatif aux grèves ouvrières. Par M. Moullart.	VII ^a	67
<i>Gribeauval.</i>		
Notice sur Gribeauval. Par M. Hennebert.	X ^a	339
<i>Harmonie.</i> — Voyez <i>Arts.</i>		
<i>Haschisch.</i> — Voyez <i>Exhilarants.</i>		
<i>Hébreux.</i>		
De l'immortalité de l'âme chez les Hébreux. Par M. Obry.	III	471-703
Le berceau de l'espèce humaine selon les Indous, les Persans et les Hébreux. Par M. Obry.	I ^a	1
<i>Hélène.</i>		
Hélène type du beau dans l'art grec. Par M. H. Dauphin.	V ^a	307
Eloge d'Hélène, traduit d'Isocrate. Par M. Dauphin.	VII ^a	327
<i>Héliastes.</i>		
Audience des Héliastes à Athènes. Par M. Bécot.	I ^a	517
<i>Hélice.</i>		
Notice sur Sauvage, inventeur de l'hélice. Par M. Anselin.	VI	297
<i>Herborisation.</i>		
Une herborisation dans ma cour. Par M. Garnier.	X ^a	277
<i>Héros de roman.</i>		
Des héros de poème et de roman dans leurs rapports avec l'histoire. Par M. Leleu.	VIII ^a	88

Hersage. — Voyez *Agriculture*.

Histoire.

De l'étude de l'histoire et de la géographie. Par
M. Belin de Launay. X 293

Histoire littéraire.

Théocrite. Aperçu biographique et littéraire. Par M.
H. Dauphin. X 483

Conjectures sur les commencements de Virgile, la
date et l'ordre de ses compositions bucoliques.
Par M. Berville. III^a 33

Notice sur les travaux biographiques dont Gresset a
été l'objet et sur les diverses éditions de ses
œuvres. Par M. de Cayrol. I 343

Examen critique de la littérature contemporaine.
Par M. Watteau. VI^a 221

Quelques mots sur Racine et son siècle. Par M. Tivier. I^a 293

Histoire naturelle.

Influence des sciences naturelles sur la société mo-
derne au triple point de vue matériel, intellec-
tuel et moral. Par M. Follet. X 3

Des grandes lois de la création. Par M. Barbier. VIII 75

Sur la nature organique. Par M. Tavernier. IV 89

Sur les caractères généraux des minéraux, des végé-
taux et des animaux. Par M. Barbier. III 175

Sur la variabilité des espèces. Par M. Lenoel. VIII^a 311

Sur l'établissement d'un musée départemental d'his-
toire naturelle. Par M. Pauquy. III 259

. . . Par M. Cocquerel. III 273

Mémoire sur la géologie du département de la
Somme. Par M. Buteux. I 1

Essai géologique sur le département de la Somme.
Par M. Buteux. V 186

Notice géologique sur les environs de Laon. Par M.
Anselin. I^a 393

Sur la probabilité du succès qu'offrirait le forage
d'un puits artésien à Amiens. Par M. Anselin. VI^a 177

Sur les recherches des mines de houilles dans le

département de la Somme. Par M. Cocquerel.	II	71
Coup-d'œil sur les progrès récents de la botanique. Par M. Richer.	IX ^a	181
Exposé de quelques modifications apportées à la méthode naturelle de Jussieu. Par M. Pauquy.	VII	53
Des plantes qui croissent naturellement dans les diverses régions du globe. Par M. de Gomer.	X ^a	219
Appréciation du traité de la fécondation des Orchi- dées par les insectes de Darwin. Par M. Richer.	X ^a	307
Sur les monstruosités et les hybrides observés dans quelques plantes. Par M. Pauquy.	IV	71
Une herborisation dans ma cour. Par M. Garnier.	X ^a	277
Mémoire sur les Erysiphées. Par MM. Garnier et Pauquy.	I	29
La floraison d'un cactus. Par M. Mathieu.	VI	129
Quelques mots sur la matière organisée. — Aperçu sur la structure variée des organes, leur siège et leurs fonctions chez les animaux. Par M. Ta- vernier.	IX	95
Etude sur l'action du soleil comme cause de la motilité des animaux. Par M. Lenoel.	IV ^a	87
De l'usage des antennes chez les insectes. Par M. Garnier.		
Essai sur les lamellicornes des environs d'Amiens. Par M. Garnier.	I	53
<i>Homme.</i>		
De l'homme, de sa nature. Par M. Barbier.	IV	5
Quelques mots sur l'homme moral. Par M. Barbier.	IX	421
Discours sur l'homme. Par M. Tavernier.	VIII	5
La réflexion considérée comme l'un des caractères distinctifs de l'homme. Par M. Mathieu.	VII	117
<i>Horace.</i>		
Observations sur la nouvelle traduction d'Horace de Jules Janin. Par M. Tivier.	VI ^a	1
Examen d'une traduction des Odes d'Horace par M. E. Yvert. Par M. de Beaussire.	VIII ^a	323
Compte-rendu de la traduction des Epîtres d'Horace de M. E. Yvert. Par M. de Beaussire.	X ^a	67

Horlogerie.

Sur l'horlogerie et en particulier sur un échappement nouveau. Par M. Martial Roussel. IV 127

Notice historique et technologique sur l'horloge du Beffroi d'Amiens. Par M. M. Roussel. V^s 235

Horticulture.

L'horticulture. Par M. le Comte M. de Gomer. IX^s 287

Les plantes qui croissent naturellement dans les diverses régions du globe. Par M. le Comte de Gomer. X^s 219

Appréciation du traité de la fécondation des Orchidées par les insectes de Darwin. Par M. Richer. X 307

Houille.

Sur les recherches des mines de houille dans le département de la Somme. Par M. Cocquerel. II 71

De la substitution de la houille au coke dans le foyer des locomotives. . Par M. de Marsilly. X 245

De l'action des dissolvants sur la houille. Par M. de Marsilly. II^s 191

Mémoire sur les gaz que produisent les diverses qualités de houille sous l'action de la chaleur. Par le même. III^s 289

Hrosvitha.

Etude sur l'origine de la rime et sur Hrosvitha. Par M. Tivier. VI^s 267

Hybrides.

Sur les monstruosités et les hybrides observés dans quelques plantes. Par M. Pauquy. IV 71

Iconographie. — Voyez *Bœuf et Lion*.

Ichthyocolle. — Voyez *Bière*.

Illusion.

De l'illusion. Par M. Machart père. IX 37

Imitation.

Discours sur l'imitation littéraire. Par M. Hubert. IV^s 227

Importation.

Des effets de l'importation de l'or nouveau. Par M. J. Mancel. I^s 349

Sur l'introduction des bêtes à cornes étrangères. Par M. Spineux.	V	83
Sur la nécessité de ne point augmenter le droit d'importation des fils de lin. Par M. N. Mallet.	IV	379
<i>Improvisateur. — Voyez Tissage.</i>		
<i>Inde.</i>		
Esquisse sur la poésie indienne. Par M. Obry.	VI	153
Le berceau de l'espèce humaine selon les Indous, les Persans et les Hébreux. Par M. Obry.	I ²	4
Du Nirvana indien. Par M. Obry.	X 317—III ²	307
<i>Indigo. — Voyez Polygonum.</i>		
<i>Individu.</i>		
Esquisse historique sur le droit de l'individu. Par M. Daussy.	V ²	409
<i>Industrie.</i>		
Du goût dans l'industrie. Par M. H. Henriot.	VII	409
Notice statistique sur l'industrie agricole du départe- ment de la Somme.	III	277
<i>Inscription maritime.</i>		
De l'inscription maritime. Par d. Mancel.	II ²	243-567
<i>Ingres.</i>		
Visite à l'atelier d'Ingres. Par M. Damay.	V	449
<i>Insectes. — Voyez Entomologie.</i>		
<i>Iode.</i>		
De quelques composés iodés et de leur emploi dans les arts. Par M. Bor.	V	49
<i>Isocrate.</i>		
Eloge d'Hélène, traduit d'Isocrate par M. H. Dauphin.	VII ²	327
<i>Janin. — Voyez Horace.</i>		
<i>Jehovah.</i>		
Jehovah et Agni, étude biblico-vedhique. Par M. Obry.	VI ²	295
	VII ²	413
<i>Jeu.</i>		
Sur les lois anglaises et françaises relatives au jeu. Par M. Quenoble.	VII	409
<i>Johanneau. — Voyez Antigone.</i>		
<i>Jurisprudence.</i>		
De l'inaliénabilité et de l'imprescriptibilité des forêts domaniales. Par M. de Beaussire.	VIII ²	37

Audience des Héliastes à Athènes. Par M. Bécot.	I ²	517
Gerbier et Linguet. Par M. Bécot.	IV ²	27
Notice sur Philippe de Beaumanoir. Par M. Bécot.	IV ²	129
Les femmes devant la loi. Par M. Albert Dauphin.	V ²	149
Le fait et le droit. Par M. Daussy.	X	443
Esquisse historique sur le droit de l'individu. Par M. Daussy.	V ²	1
Quelques observations sur le code civil. Par M. Ch. Dubois.	VI ²	123
Considérations sur l'ouvrage de Michelet : <i>Origines du droit français</i> . Par M. Hardouin.	III	647
Exposé du plan d'un ouvrage sur l'histoire des origines du droit français. Par M. H. Hardouin.	III	675
Notice sur Pierre de Fontaines. Par M. H. Hardouin.	IV	269
Sur les lois anglaises et françaises relatives au jeu. Par M. Quenoble.	VII	109
Droit commercial. — Voyez <i>Cours</i> . <i>Jussieu</i> .		
Exposé de quelques modifications apportées à la méthode naturelle de Jussieu. Par M. Pauquy.	VII	53
<i>La Fontaine</i> .		
La Fontaine. Par M. Tivier.	II ²	1
<i>Laines</i> . — Voyez <i>Commerce</i> .		
<i>Lait</i> . — Voyez <i>Falsification</i> .		
<i>Lamellicornes</i> . — Voyez <i>Entomologie</i> .		
<i>Langage</i> .		
De l'origine du langage. Par M. Daveluy.	II	13
<i>Laon</i> . — Voyez <i>Géologie</i> .		
Rapport sur le tome XVIII du <i>Bulletin de la Société académique de Laon</i> . Par M. Garnier.	IX ²	55
<i>Lecture</i> .		
Conseils sur un cours de lecture. Par M. Hubert.	III	329
Rapport sur une méthode de lecture de M. E. Paris. Par M. Garnier.	X	707
<i>Legouvé</i> . — Voyez <i>Euripide</i> .		
<i>Lesueur</i> .		
Rapport sur la musique de Lesueur. Par M. Marotte.	II	137
Anecdote sur Lesueur. Par M. Marotte.	X	243

- Libre échange.* — Voyez *Echange*.
- Ligature.* — Voyez *Médecine*.
- Limites.*
- Observations sur la méthode des limites. Par M. Pollet. IV 363
- Linguet.*
- Gerbier et Linguet. par M. Bécot. IV^s 27
- Linguistique.* — Voyez *Philologie*.
- Lion.*
- Etude iconographique sur le lion et le bœuf sculptés au portail des églises. Par M. l'abbé Corblot. II^s 449
- Littérature.* — Voyez *Belles-Lettres*.
- Locomotive.* — Voyez *Chemin de fer*.
- Lois.* — Voyez *Jurisprudence*.
- Lumière.*
- Analyse d'un mémoire sur le développement de la lumière, par un Newtonien. Par M. Pollet. VII 37
- De la lumière propre des planètes. Par M. Anselin. IV^s 193
- Lyon.* — Voyez *Concile*.
- Machines.*
- Machine destinée à élever l'eau. Par M. M. Roussel. III 285
X^s 183
- Machine à coudre automatique de M^{lle} Garcin et de M. Adam. Par M. M. Roussel. VIII^s 279
- Magicienne* (la). — Voyez *Théocrite*.
- Magnanerie.* — Voyez *Murier*.
- Mahabarata.*
- Traduction de divers épisodes du Mahabarata. Par M. Louis Jourdain. II 41
- Maître au logis.* — Voyez *Comédie*.
- Maladie.*
- La maladie au théâtre et dans les romans. Par M. Herbet. X^s 41
- Mânes.*
- Du culte des mânes. Par M. Obry. V^s 179
- Marche.*
- Application à la marche chez l'homme de quelques principes de la théorie de l'équivalence de la chaleur et du mouvement. Par M. Lenoel. V^s 125

Marées.

Un mot sur les marées. Par M. M. Roussel. 11^s 437

Marine.

Enquête sur la marine marchande. Par M. Mancel. 111^s 263

De l'inscription maritime. Par M. Mancel. 11^s 243-567

Martin-aux-Jumeaux (Saint). — Voyez *Amiens*.

Matière organique.

Sur la nature organique. Par M. Tavernier. IV 89

Quelques mots sur la matière organisée. Par M. Tavernier. IX 95

Médecine.

La médecine est aussi une école de philosophie. Par M. le Dr Alexandre. X 171

Molière et les médecins. Par M. le Dr Alexandre. IX 503

Analyse de l'ouvrage de M. le Dr Reynaud : *Les médecins au temps de Molière*. Par M. Alexandre. IV^s 259

Appréciations médicales sur le traité de la vieillesse de Cicéron. Par M. Alexandre. VI^s 385

La maladie au théâtre et dans les romans. Par M. le Dr Herbet. X^s 41

Quelques mots sur les progrès récents de la médecine et de la chirurgie. Par M. le Dr Follet. IX 385

Coup d'œil sur la physiologie. Par M. Follet. III^s 101

Des sciences en général et de leur influence sur l'esprit de la médecine notamment au XIX siècle. Par M. Peulevé. X^s 381

De l'accroissement des forces musculaires par l'action du cerveau. Par M. le Dr Alexandre. VIII 437

Quelques mots sur la matière organisée. — Aperçu sur la structure variée des organes, leur siège et leurs fonctions chez les animaux. Par M. le Dr Tavernier. IX 95

Sur la nature organique. Par M. le Dr Tavernier. IV 89

De l'homme, de sa nature. Par M. le Dr Barbier. IV 5

Discours sur l'homme. Par M. le Dr Tavernier. VIII 5

Quelques mots sur l'homme moral, Par M. Barbier. IX 421

Sur le mélange de sel marin aux aliments de l'homme. Par M. le Dr Barbier. III 233

Réflexion sur quelques préparations exhalantes des Orientaux. Par M. Barbier.	V 365
Contre l'abus du tabac. Par M. Alexandre.	X 553
Sur l'usage du tabac. Par M. Alexandre.	VII ^a 187
Les fumeurs d'opium et les fumeurs de tabac. Par M. Alexandre.	V ^a 433
Etude sur la mort naturelle. Par M. Lenoel	VII ^a 219
Un mot sur la cause de la mort naturelle chez l'homme. Par M. M. Roussel.	VII ^a 231
Examen des divers systèmes sur la force vitale et la mort naturelle. Par M. Daussy.	VII ^a 241
Réponse à M. Daussy sur son examen de divers systèmes sur la force vitale et la mort naturelle. Par M. Lenoel.	VII ^a 263
Encore un mot sur la cause de la mort naturelle. Par M. M. Roussel.	VII ^a 275
Application à la marche chez l'homme de quelques principes de la théorie de l'équivalence de la chaleur et du mouvement. Par M. Lenoel.	V ^a 125
Analyse chimique de deux concrétions arthritiques. Par M. Pauquy.	III 155
Sur le sang comme cause primitive des maladies. Par M. Routier.	III 223
Mémoire sur les perforations organiques. Par M. Routier.	I 99—IV 107
De l'emploi des anesthésiques en chirurgie. Par M. Herbet.	IV ^a 101
Observation d'un polype utérin volumineux traité et guéri par la ligature. Par M. Andrieu.	IV 355
Considérations sur le strabisme. Par M. Andrieu.	IV 626
De l'étude des maladies profondes de l'œil, à l'aide de l'ophthalmoscope et des phosphènes. Par M. Follet.	I ^a 265
Observations sur quelques cas d'empoisonnement par l'arsenic. Par M. Bor.	X 105
Sur les ravages de la morve dans le département de la Somme. Par M. Am. Dubois.	V 95
Observation de morve aigue transmise du cheval à l'homme par contagion. Par M. Andrieu.	VI 39

- Médée.* — Voyez *Euripide*.
Melloni. — Voyez *Chaleur*.
Mérovingiens. — Voyez *Monnaies*.
Mesnil-Marigny (M. de). — Voyez *Libre-échange*.
Métastase.
 Le triomphe de l'Amour, composition dramatique de
Métastase. Traduit en vers français par M. Fuix. IX² 1
Météorologie.
 De l'état de la météorologie. Par M. Caresme. II 49
 De la nécessité de soumettre l'état électrique de
 l'atmosphère à des observations suivies. Par M.
 Pollet. VI 45
Méthode naturelle. — Voyez *Botanique*.
Minéraux. — Voyez *Histoire naturelle*.
Mithra. — Voyez *Bas-relief*.
Mobilité.
 Etude sur l'action du soleil. Par M. Lenoel. IV² 87
Mœurs.
 Quelques réflexions sur la nécessité des mœurs
 pour l'orateur et le poète. Par M. Mathieu. III² 65
 Quelques réflexions sur les mœurs démocratiques à
 propos de la profession d'avocat. Par M. Ch.
 Dubois. VII² 29
Molière.
 Analyse de l'ouvrage de M. le Dr Reynaud : *les Mé-*
decins au temps de Molière. Par M. Alexandre. IV² 259
Molière et les Médecins. Par M. Alexandre. IX 503
 Du rire et incidemment du comique dans Molière.
 Par M. Machart. IX 305
Monnaies.
 Essai sur une monnaie d'or frappée sous les Méro-
 vingiens, portant le nom de l'Eglise de St-Martin
 aux Jumeaux. Par M. Rigollot. I 673
Monstruosités. — Voyez *Hybrides*.
Monuments.
 Mémoire sur les monuments religieux et historiques
 du département de la Somme. Par M. Garnier. III 415

<i>Morale.</i>	
De l'origine de la morale. Par M. Machart père.	IV 165
<i>Morcellement.</i>	
Du morcellement des propriétés rurales et des moyens proposés pour en arrêter les progrès.	
Par M. Bouthors.	X 505
<i>Mort (la) et le Bucheron. — Voyez Critique littéraire.</i>	
<i>Mort naturelle. — Voyez Forces vitale.</i>	
<i>Morve.</i>	
Observation de morve aigue transmise du cheval à l'homme par contagion. Par M. Andrieu.	VI 39
Sur les ravages de la morve dans le département de la Somme. Par M. Am. Dubois	V 95
<i>Mouvement. — Voyez Marche.</i>	
<i>Mouvement social.</i>	
Du mouvement social. Par M. Quenoble.	V 5
<i>Mullner. — Voyez Comédie.</i>	
<i>Municipalité. — Voyez Amiens.</i>	
<i>Mûrier.</i>	
Sur la culture du mûrier et l'éducation des vers à soie. Par M. Riquier. I 227—II 111—III 299—IV 161-405	
Sur la situation de l'industrie séricicole, par M. Riquier.	IV 417
Manuel d'éducation des vers à soie. Par M. Riquier.	IV 423
<i>Musée.</i>	
Proposition de l'établissement d'un musée départemental d'histoire naturelle. Par M. Pauquy.	III 259
Sur l'établissement d'un musée départemental d'histoire naturelle. Par M. Cocquerel.	III 273
<i>Musique.</i>	
Influence de la musique sur la civilisation. Par M. Hipp. Henriot.	IX ^a 23
Rapport sur la musique de Lesueur. Par M. Marotte.	II 137
Anecdote sur Lesueur. Par M. Marotte.	X 233
Notice sur M. Sivory et sur Madame Sontag. Par M. Deneux.	VIII ^a 207
Notice sur MM. Sowinski, Thalberg, Verroust, Vieux-temps et Vivier. Par M. Deneux.	X ^a 327

<i>Mythologie.</i>	
Sur les études mythologiques. Par M. l'abbé Berton.	I ² 503
Œdipe et le Sphinx. Etude mythologique. Par M. H. Dauphin.	V ² 297
<i>Napoléon. — Voyez Bonaparte.</i>	
<i>Nature.</i>	
Sur la nature organique. Par M. Tavernier.	IV 89
<i>Navigation.</i>	
Observations sur la possibilité et les avantages de l'établissement de la navigation sur les cours d'eau secondaires. Par M. Machart fils.	III 239
<i>Newton. — Voyez Lumière.</i>	
<i>Nil.</i>	
Le bassin du Nil. Par M. Leleu.	IX ² 71
<i>Nirvana. — Voyez Boudha.</i>	
<i>Notaire.</i>	
De la statistique notariale. Par M. Bouthors.	IX 465
<i>Obsèques des rois et des reines.</i>	
Notice sur les cérémonies observées à Amiens aux obsèques des rois et des reines. Par M. Lavernier.	VI 103
<i>Octavie. — Voyez Alferi.</i>	
<i>Œdipe roi.</i>	
Sur une traduction en vers français de l'Œdipe roi de Sophocle. Par M. Hubert.	IV 243
<i>Œdipe et le Sphinx. — Voyez Mythologie.</i>	
<i>Œil.</i>	
De l'étude des maladies profondes de l'œil à l'aide de l'ophthalmoscope et des phosphènes. Par M. Follet.	I ² 265
<i>Œillette. — Voyez Opium.</i>	
<i>Oiseaux (les). — Voyez Aristophane.</i>	
<i>Opéra.</i>	
L'opéra et le drame. Par M. H. Dauphin.	VIII 127
<i>Ophthalmoscope. — Voyez Œil.</i>	
<i>Opium.</i>	
Mémoire sur l'opium indigène. Par M. Decharme.	X 75
De l'opium indigène extrait du pavot œillette. Par M. Decharme.	II ² 361

Les fumeurs d'opium et les fumeurs de tabac. Par M. Alexandre.	V ² 433
Réflexions sur les préparations exhilarantes des Orientaux. Par M. Barbier.	V ² 365
<i>Or.</i>	
Des effets de l'importation de l'or nouveau. Par M. Mancel.	I ² 349
<i>Orateur.</i>	
Quelques réflexions sur la nécessité des mœurs pour l'orateur et le poète. Par M. Mathieu.	III ² 65
<i>Organes.</i>	
Sur la nature organique. Par M. Tavernier.	IV 89
Quelques mots sur la matière organisée. Aperçu sur la structure variée des organes, leur siège et leurs fonctions chez les animaux. Par M. Tavernier.	IX 95
<i>Orchidées.</i> — Voyez <i>Botanique.</i>	
<i>Oxigène.</i> — Voyez <i>Chimie.</i>	
<i>Paris.</i> M. Ed. — Voyez <i>Evangile et Lecture.</i>	
<i>Participe.</i>	
Etude historique et philologique sur le participe passé français. Par M. Obry.	VIII 153
<i>Paupérisme.</i> — Voyez <i>Bienfaisance.</i>	
<i>Paysage.</i> — Voyez <i>Peinture.</i>	
<i>Peinture.</i> — Voyez <i>Art.</i>	
<i>Perforations.</i>	
Mémoires sur les perforations organiques. Par M. Routier.	I 99 — IV 107
<i>Persans.</i> — Voyez <i>Espèce humaine.</i>	
<i>Persigny. (M. de).</i> — Voyez <i>Afrique,</i>	
<i>Philippe.</i>	
Philippe et Demosthène. Par M. Bécot.	II ² 171
<i>Philologie.</i>	
De l'origine du langage. Par M. Daveluy.	II 13
Du verbe substantif, de son emploi comme auxiliaire dans les conjugaisons sanscrite, grecque et latine. Par M. Obry.	I 543
Etude historique et philologique sur le participe passé français. Par M. Obry.	VIII 153

Notice sur le Raghouvansa. Par M. Louis Jourdain.	II	213
Etude sur l'origine de la rime et sur Hrosvitha. Par M. Tivier.	VI ^s	267
Etude sur Reboul le poète de Nîmes. Par M. Tivier.	V ^s	95
Hector Crinon et ses poésies picardes. Par M. Breuil.	I ^s	311
Rapport sur l'Evangile de S. Matthieu traduit en picard par M. Ed. Paris. Par M. Garnier.	IV ^s	215
Rapport sur les travaux philologiques de M. Burnouf relatifs à la langue Zend. Par M. Obry.	I	485
<i>Philosophie. — Voyez Ame et Médecine.</i>		
<i>Phosphènes. — Voyez Œil.</i>		
<i>Physiologie. — Voyez Médecine.</i>		
<i>Physique.</i>		
Sur les progrès des sciences physiques depuis un siècle. Par M. Pollet.	VIII	101
De l'influence des sciences physiques sur le développement de l'esprit humain. Par M. Rigault.	III ^s	124
<i>Picardie.</i>		
Mémoire sur les antiquités de Poix et l'origine du nom de Picardie. Par M. Bresseau.	III	53
Rapport sur le recueil de documents inédits sur la Picardie publié par M. V. de Beauvillé. Par M. l'abbé Corblet.	II ^s	123
Coup-d'œil sur la Picardie. Par M. Garnier.	IX	339
Hector Crinon et ses poésies picardes. Par M. Breuil.	I ^s	311
Rapport sur l'Evangile de S. Matthieu traduit en picard par M. Ed. Paris. Par M. Garnier.	IV ^s	215
Réflexions sur l'Histoire des protestants de Picardie de M. Rossier. Par M. Creton.	II ^s	411
<i>Pile.;</i>		
Sur la théorie de la pile voltaïque. Par M. Pollet.	VI	189
<i>Planète. — Voyez Astronomie.</i>		
<i>Platon. — Voyez Bellin.</i>		
<i>Plante. — Voyez Botanique.</i>		
<i>Plaute. — Voyez Amphitrion.</i>		
<i>Poésie.</i>		
Quelques mots sur la poésie. Par M. H. Henriot.	VI ^s	101
Des héros de poème et de roman et de leurs rapports avec l'histoire. Par M. Leleu.	VIII ^s	88

De la poésie et de l'éloquence dans les états purement démocratiques. Par M. Lebbé.	IV ^a 295
Napoléon-Bonaparte jugé par les poètes étrangers. Par M. Breuil.	IX 173
<i>Poésie allemande. — Voyez Freiligrath et Mullner.</i>	
<i>Poésie anglaise. — Voyez Byron et Campbell.</i>	
<i>Poésies françaises.</i>	
Adieux à Lady Byron. Par M. Creton.	I 439
A Mademoiselle L. âgée de 14 ans qui me demandait des vers. Par M. Creton.	IV 525
Amiens en 1835. Par M. Berville.	II 127
L'Amitié. Par M. Creton.	IV 527
Argent et Poésie. Par M. E. Yvert.	IX 585
Le Bal. Par M. Breuil.	IX 603
La Barque du pêcheur. Par M. Bazennery.	II 253
Le Bruit. Par M. E. Yvert.	IX 421
Ma Captivité. Par M. Breuil.	I ^a 415
La Cavalcade de 1867. Dialogue entre deux statues. Par M. E. Yvert.	X 571
Les Cendres de Napoléon. Par M ^{me} Fanny Denoix.	IV 529
Ce que j'aime. Par M ^{me} Fanny Denoix.	II 209
Le Chemin de fer. Par M. Berville.	VI 147
Les Chimères. Par M. Courtillier.	VII ^a 353
Les Conquêtes modernes du génie sur la nature. Par M. Creton.	I 423
La Conscience. Par M. Creton.	II 161
Coye. A Mad. Al. And.... Par M. Berville.	IV 547
Les deux amours. Par M. Courtillier.	V ^a 521
Les deux Directeurs. Par M. E. Yvert.	VII ^a 89
Les deux Télégraphes. Par M. E. Yvert.	X 205
Le Drame et le Vaudeville. Par M. E. Yvert.	II ^a 75
Du Cange et la Nayade. Par M. E. Yvert.	IV ^a 67
Enéide. (Fragments du 11 ^e livre de l'). Par M. H. Dauphin).	X ^a 133
L'Enseignement mutuel. Par M. Machart père.	I 447
Epître à l'Académie. Par M. E. Yvert.	X 239
— à Mathilde N... Par M. Courtillier.	VII ^a 353
— à M. Breuil. Par M. Berville.	IX 148

Epître à M. de Pongerville. Par M. Berville.	V	473
— à M. de Pongerville. Par M. Creton.	I	423
Le Flanour. Par M. E. Yvert.	IV ^a	403
A la Garde nationale d'Amiens. Par M. Breuil.	VIII	489
Gresset et Du Cange. Par M. E. Yvert.	II ^m	621
L'Hôtel garni. Par M. E. Yvert.	I ^a	303
Il me faut trois francs douze sous. Par M. Breuil.	I ^a	573
L'Insensé. Par M. Warotte.	II	155
Les Jardins de Paris. Par M. Berville.	I ^a	585
Jeanne Hachette. Par M ^{me} Fanny Denoix.	V	471
Le Mariage au petit pied. Par M. Breuil.	II ^a	357
Le Marchand de lunettes. Par M. E. Yvert.	X ^a	61
Le Matin. Par M. Yvert.	X ^a	477
Nunc est bibendum. Par M. Courtillier.	VII ^a	353
L'Omnibus. Par M. E. Yvert.	III ^a	55
Le Papillon. Par M. Berville.	VII	211
La Pensée. Par M. E. Yvert.	IX	595
Le Public et le Théâtre. Par M. E. Yvert.	IX ^a	163
Pourquoi je suis poète. Par M ^{me} Fanny Denoix.	II	209
Promenade sur la montagne. Par M. Daussey.	V ^a	465
Le Quartier S. Leu, le Faubourg S. Pierre et la Citadelle. Par M. E. Yvert.	V ^a	71
Les quatre statues. Par M. E. Yvert.	III ^a	165
Que suis-je? Par M. Courtillier.	VII ^a	353
Un regard sur la vie. Par M. Creton.	I	443
La Rentrée. Par M. Berville.	III	409
La Retraite. Par M. Berville.	II ^a	45
Le Roi des troubadours. Par M. Breuil.	VIII	493
Le Silence. Par M. E. Yvert.	IX	429
Le Soldat voyageur. Par M. Delamorlière.	III	77
Un Sou. Par M. Yvert.	V	481
La Tragédie et la Comédie. Par M. E. Yvert.	VIII ^a	79
Tragédie et Comédie. Par M. E. Yvert.	I ^a	577
La Translation des cendres de Gresset. Par M. N. Delamorlière.	I	411
Treize à table. Par M. Breuil.	X	287
Les trois âges. Par M. E. Yvert.	I ^a	465
La vengeance des fleurs. Imitation de Freiligrath. Par M. Breuil.	VII	297

La vie vue du bon côté. Par M. Galoppe d'Onquaire.	IV	537
Une vieille histoire. Par M. H. Henriot.	VII	149
Visite à l'atelier de Foyatier. Par M. Berville.	V	165
Une visite à Paris et à l'Exposition universelle. Par M. E. Yvert.	VI ^s	287
Mes Voyages. Par M. Berville.	III 403 — VII ^s	61
<i>Poésie indienne.</i>		
Esquisse sur la poésie indienne. Par M. Obry.	VI	153
Notice sur le Raghouvansa. Par M. Louis Jourdain.	II	213
Traduction de diverses épisodes du Mahabarata. Par M. Louis Jourdain.	II	41
<i>Poète.</i>		
Quelques réflexions sur la nécessité des mœurs pour l'orateur et le poète. Par M. Mathieu.	III ^s	65
<i>Poix. — Voyez Picardie.</i>		
<i>Polygonum.</i>		
Essai sur le <i>Polygonum persicaria</i> comme plante in- digofère tinctoriale. Par M. Bor.	IV	347
Essai sur l'indigo indigène extrait du <i>Polygonum</i> <i>tinctorium</i> . Par M. Bor.	IV	575
<i>Polype.</i>		
Observation d'un Polype utérin volumineux traité et guéri par la ligature. Par M. Andrieu.	IV	235
<i>Pomme de terre.</i>		
Note sur les tubercules de la pomme de terre. Par M. Barbier.	IV	63
De la culture de la pomme de terre: Par M. Am. Dubois.	VI	75
<i>Pommier.</i>		
Notice sur le pommier de St-Valery. Par M. Barbier.	IV	67
<i>Positivisme.</i>		
De l'insuffisance des études toutes positives. Par M. Louis Jourdain.	I	281
<i>Prix décernés.</i>		
<i>Concours d'éloquence.</i>		
1846. — Eloge de Voiture. Par M. Alex. Gresse.	VII	449
1864. — De la poésie et de l'éloquence dans les états purement démocratiques. Par M. Labbé. Mémoire imprimé,	IV ^s	295

1869. — Des causes de la substitution du drame à la tragédie. Par M. Douneaud. Mémoire imprimé. X^s 79
Concours de poésie.
1834. — La statue de Napoléon replacée sur la colonne de la grande armée. Par M. Chevallier. Pièce imprimée. I 399
1837. — La vie, Elégie par M^{me} Fanny Denoix. Pièce imprimée. III 35
1844. — Napoléon. Ode. VI 315
1846. — M. Bignan. M. Chevallier. Prix partagé. VII 219
1852. — Les missions étrangères. Par M. Pick. Pièce imprimée. IV 375
Concours d'économie.
1868. — Des grèves. Par M. Vêret. VII^s 67
Concours de sculpture.
1846. — Le buste de Delambre. Par M. G. Forceville. VII 215
Concours d'agriculture.
1837. — Manuel d'agriculture. Médaille d'encouragement à M. Eugène Dusevel. III 54
Prométhée. — Voyez Eschyle.
Progrès.
- Du progrès à notre époque. Par M. Watteau. V^s 405
- Sur les progrès des sciences physiques. Par M. Pollet. VIII 401
Propriétés rurales. — Voyez Morcellement.
Propulseur. — Voyez Chemin de fer.
Protection. — Voyez Echange.
Psaume.
- Le psaume *In exitu*. Par M. l'abbé Berton. IV^s 409
Protestantisme.
- Réflexions sur l'Histoire des Protestants de Picardie par M. Rossier et l'Apologie de Catherine de Médicis et de la S. Barthélemy, par M. de Balzac. Par M. Creton. II^s 411
Puits artésien.
- De la probabilité du succès qu'offrirait à Amiens le forage d'un puits artésien. Par M. Anselin. VI^s 177
Pyramides d'Egypte. — Voyez Egypte.
Racine. — Voyez Critique et Histoire littéraire.

Racine cubique. — Voyez *Arithmétique*.

Raghousansa. — Voyez *Philologie*.

Reboul. — Voyez *Philologie*.

Réflexion. — Voyez *Homme*.

Religion.

De l'immortalité de l'âme chez les Hébreux. Par M.

Obry. III 471-703

Du Nirvana indien Par M. Obry. X 317

Du Nirvana bouddhique. Par M. Obry. III² 307

Jehovah et Agni. Etude biblico-védique. Par M. Obry. VI² 295

Du culte des mânes. Par M. Obry. V² 179

Réflexions sur l'Histoire des protestants de Picardie par M. Rossier, et sur l'Apologie de Catherine de Médicis et de la S. Barthélemy, par M. de Balzac. Par M. Creton.

II² 411

Dissertation historique sur le premier concile œcumenique de Lyon. Par M. Corblet.

V² 79

Sur les études mythologiques. Par M. l'abbé Berton.

I² 503

Remblais. — Voyez *Déblais*.

Reynaud. — Voyez *Molière*.

Rhétorique. — Voyez *Bellin*.

Rigollot père.

Biographie de M. Rigollot le père. Par M. Courtillier.

II² 197

Rigollot fils.

Rapport sur son Histoire des arts du dessin. Par M. Anselin.

V² 115

Rime.

Etude sur l'origine de la rime et sur Hrosvitha. Par M. Tivier.

VI² 267

Rire. — Voyez *Molière*.

Ristori (M^{me}). — Voyez *Euripide*.

Roman.

La maladie au théâtre et dans les romans. Par M. Herbet.

X² 41

Des héros de poème et de roman dans leurs rapports avec l'histoire. Par M. Leleu.

VIII² 88

Roville.

Sur l'Institut agricole de Roville. Par M. Am. Dubois.

V 71

<i>Ruche.</i>	
Sur deux nouvelles ruches à miel. Par M. Riquier.	II 101
<i>Sanscrit.</i> — Voyez <i>Verbe.</i>	
<i>Sang.</i>	
Sur le sang considéré comme cause primitive des maladies. Par M. Routier.	III 223
<i>Santerre.</i> — Voyez <i>Agriculture.</i>	
<i>Satyres picardes.</i> — Voyez <i>Crinon.</i>	
<i>Sauvage.</i> — Voyez <i>Hélène.</i>	
<i>Schiller.</i>	
La fête de Schiller. Par M. Daussy.	II ^a 31
<i>Sciences.</i>	
De l'influence des académies sur les études scientifiques. Par M. Lenoel.	VII ^a 1
Sur les progrès des sciences physiques depuis un siècle. Par M. Pollet.	VIII 101
Discours sur l'attrait des sciences. Par M. Decharme.	I ^a 227
Influence des sciences naturelles sur la société moderne au triple point de vue matériel, intellectuel et moral. Par M. Follet.	X 3
De l'influence des sciences physiques sur le développement de l'esprit humain. Par M. Rigault.	III ^a 129
Des sciences en général et de leur influence sur l'esprit de la médecine, notamment au XIX ^e siècle. Par M. Peulevé.	X ^a 381
<i>Sculpture.</i> — Voyez <i>Arts.</i>	
<i>Sel.</i>	
Sur le mélange du sel marin aux aliments de l'homme. Par M. Barbier.	III 233
<i>Senèque.</i>	
Etude sur les controverses de Senèque le Rhéteur. Par M. Tivier.	III ^a 235
<i>Séré (Philippe).</i> — Voyez <i>Beauval.</i>	
<i>Silex.</i>	
Notice sur les silex taillés des temps anté-historiques. Par M. Garnier.	II ^a 469
<i>Simon.</i>	
Etude biographique sur Simon, comte d'Amiens et de Crépy. Par M. l'abbé Corblet.	X ^a 197

Sivory. — Voyez *Musique*.

Sociétés savantes. — Voyez *Académie*.

Soleil.

Etude sur l'action du soleil. Par M. Lenoel. IV^a 87

Somme.

Sur la division de la surface du département de la
Somme. Par M. Riquier. II 83

Sur les recherches des mines de houille dans le
département de la Somme. Par M. Cocquerel. III 273

De la probabilité qu'offrirait à Amiens le forage
d'un puits artésien. Par M. Anselin. VI^a 177

Sowinsky. — Voyez *Musique*.

Sontag (M^{me}). — Voyez *Musique*.

Sophocle. — Voyez *Œdipe roi et Antigone*.

Spkinx. — Voyez *Mythologie*.

Spiritualisme.

De l'influence du spiritualisme sur les œuvres litté-
raires. Par M. Creten. IV^a 1

Statistique.

Statistique agricole de l'arrondissement de Péronne.
Par M. Hiver père et Hiver fils. I 117-157

Strabisme.

Considération sur le strabisme. Par M. Andrieu. IV 626

Style.

Le style c'est l'homme. Par M. E. Yvert. X 587

Sucre.

Rapport sur plusieurs brochures relatives à la ques-
tion des sucres. Par M. Am. Dubois. VI 85

Sur le nouveau tarif des sucres. Par M. Mathieu. IX 5

Synthèse.

De la synthèse. Discours par M. H. Dauphin. IX 479

Tabac.

Contre l'abus du tabac. Par M. Alexandre. X 553

De l'usage du tabac. Par M. Alexandre. VII^a 187

Les fumeurs d'opium et les fumeurs de tabac. Par
M. Alexandre. V^a 433

Taïti.

Notice sur Taïti. Par M. de Puyraimond. IX^a 241

<i>Température.</i>		
Sur la mesure des températures. Par M. Pollet.	V	39
<i>Thalberg. — Voyez Musique.</i>		
<i>Théâtre.</i>		
La maladie au théâtre et dans les romans. Par M. Herbet.	X ^s	41
Souvenirs de théâtre français. Par M. Couture.	IV 561—V	117
<i>Théocrite.</i>		
Théocrite. Aperçu biographique et littéraire. Par M. H. Dauphin.	X	483
La Magicienne. Traduction de Théocrite. Par M. H. Dauphin.	X	499
<i>Tissage. — Tissu.</i>		
Electro-tissage.—Visite aux ateliers de M. Froment. Par M. Gand.	III ^s	195
Le transpositeur ou l'improvisateur des tissus. Par M. Gand.	VIII ^s	331
Sur la nécessité de protéger en France l'industrie des fils et des tissus. Par M. Mathieu.	IX	441
<i>Tragédie. — Voyez Alfieri. — Voyez Drame.</i>		
<i>Travail.</i>		
Examen de la loi sur le travail des enfants dans les manufactures. Par M. Alph. Henriot.	VII	357
<i>Transpositeur. — Voyez Tissage.</i>		
<i>Triomphe de l'Amour — Voyez Métastase.</i>		
<i>Unité des forces. — Voyez Forces.</i>		
<i>Université.</i>		
De l'Université. Discours par M. Bohn.	V ^s	319
<i>Valery (Saint). — Voyez Pommier.</i>		
<i>Variabilité.</i>		
Sur la Variabilité des espèces. Par M. Lenoel.	VIII ^s	311
Appréciation du Traité de la fécondation des Orchidées de Darwin. Par M. Richer.	X ^s	307
<i>Végétation. — Voyez Forêts.</i>		
<i>Venise.</i>		
Souvenirs de Venise. Une visite aux Arméniens. Par M. Daussy.	III ^s	43
<i>Vengeance des fleurs. — Voyez Freiligrath.</i>		

Verbe.

- Du verbe substantif, de son emploi comme auxiliaire dans les conjugaisons sanscrite, grecque et latine. Par M. Obry. I 543

Vérité.

- Discours sur la vérité. Par M. Machart père. I 313
La Vérité. Discours par M. Moullard. VI^s 371

Verroust. — Voyez *Musique*.

Vers à sois. — Voyez *Murier*.

Vieillesse. — Voyez *Cicéron*.

Vieux temps. — Voyez *Musique*.

Virgile.

- Conjectures sur les commencements de Virgile, la date et l'ordre de ses compositions bucoliques. X 113
Par M. Berville.

- Petite étude sur les pastorales de Virgile. Par M. Berville. III^s 33

- Fragments d'une traduction en vers du 11^e livre de l'Enéide. Par M. H. Dauphin. X^s 133

- Les forêts dans Virgile. Par M. de Beaussire. VIII^s 375

Vivien. (M.)

- Compte-rendu des Etudes administratives de M. Vivien. Par M. H. Dauphin. VII 311

- Notice biographique sur M. Vivien. Par M. H. Dauphin X 133

Vivier. — Voyez *Musique*.

Voltaire. — Voyez *Boileau*.

Zende. — Voyez *Philologie*.



TABLEAU

DES

MEMBRES DE L'ACADEMIE

BUREAU ET OFFICIERS DE L'ACADÉMIE

MM. DE BRAUSSIRE ✻, *Directeur.*
A. DEOAYEU, *Chancelier.*
E. YVERT, *Secrétaire-perpétuel.*
GARNIER ✻, *Trésorier, Archiviste permanent.*
LELEU, *Secrétaire-adjoint.*

MEMBRES TITULAIRES

DANS L'ORDRE DE RÉCEPTION

MM.

- 21 Juin 1837. GARNIER ✻, Professeur, Conservateur de la Bibliothèque communale.
10 Mars 1838. ROUSSEL (Martial), ancien Directeur des prisons.
25 Juin 1842. DAUPHIN, ✻, Conseiller honoraire à la Cour d'appel.
13 Févr. 1847. G. DE FORCEVILLE, ancien Banquier, Statuaire.
24 Janv. 1851. DAUSSY, Avocat.
12 Févr. 1852. YVERT, Homme de lettres.
11 Févr. 1854. DENEUX (Jules), ✻, Président de la Société Philharmonique.
12 Janv. 1856. MANCEL, ✻, propriétaire.
11 Févr. 1859. CORBLET (l'Abbé), ✻, historiographe du diocèse.
10 Mai 1859. VION, Chef d'Institution.

MM.

- 13 Juin 1862. **MOLLET** (Vulfran), ☼, Manufacturier, Président de la
Chambre de Commerce d'Amiens, membre du
Conseil général.
- 13 Juin 1863. **HENRIOT**, ☼, Propriétaire, Membre du Bureau de
bienfaisance.
- 25 Juillet 1863. **LENOEL**, ☼, Docteur en Médecine.
- 25 Juillet 1863. **HERBET**, ☼, Docteur en Médecine.
- 14 Mai 1864. **PONCHE**, Négociant.
- 14 Mai 1864. **POIRÉ**, Professeur de Physique et de Chimie au Lycée.
- 31 Déc. 1864. **DAUPHIN** (Albert), ☼, Avocat, ancien Maire d'Amiens,
Président du Conseil général.
- 10 Févr. 1866. **DUBOIS** (Charles), Avocat, Docteur en droit.
- 30 Nov. 1866. **MOULLART**, Avocat.
- 18 Juillet 1869. **DE BEAUSSIRE**, ☼, Conservateur des forêts.
- 23 Juillet 1869. **LELEU**, Professeur d'Histoire au Lycée.
- 14 Juillet 1871. **A. DECAÏKU**, Avoué de 1^{re} instance.
- 12 Janv. 1872. **RICHER**, Docteur-médecin.
- 26 Avril 1872. **DUPONT** (Edouard), Ancien pharmacien.
- 26 Avril 1872. **DE PUYRAIMOND** (Alfred) ☼, Ancien officier de marine.
- 24 Mai 1872. **DUSEVEL** (Hyacinthe), Membre de la Société des Anti-
quaires de Picardie.
- 24 Mai 1872. **Le Comte DE GOMER** (Maxime), Vice-Président de la
Société d'horticulture de Picardie.
- 28 Juin 1872. **VERNE** (Jules) ☼, Homme de lettres.
- 14 Févr. 1873. **ROGER**, Membre du Conseil municipal.
- 25 Avril 1873. **HENNEBERT**, O. ☼, Commandant du génie.
- 23 Mai 1873. **PEULEVÉ**, Docteur-Médecin.
-

ASSOCIÉS CORRESPONDANTS

MM.

DOVERGNE, à Hesdin.

MACHART ✻, Ingénieur en chef des Ponts et Chaussées,
à Orléans.

DUPONT ✻, Colonel du Génie, rue Castellane, 11, à Paris.

HÉCQUET, Docteur en médecine, à Abbeville.

MARCOTTE, Bibliothécaire d'Abbeville.

DU SOUICH ✻, Inspecteur des Mines, à Paris.

VERET, Docteur en médecine, à Doullens.

LEFILS (Florentin), Homme de lettres, à Abbeville

COËT, Pharmacien à Roye.

FERRAND ✻, Préfet du Calvados (Caen).

SOUPÉ, Professeur à la Faculté des lettres de Lyon.

SERRES, Docteur en médecine, à Uzès (Gard).

V. DE BEAUVILLÉ, ancien magistrat, à Montdidier.

J. LEFEBVRE, Secrétaire de la Société d'Emulation, à
Abbeville.

HUARD (Adolphe), Homme de lettres, rue Dauphine, 5,
à Paris.

COURBET-POULARD, ✻, Président de la Chambre de
Commerce d'Abbeville, Membre du Conseil général.

DUPARQUE, ✻, Docteur en médecine, à Paris.

BUTEUX, ✻, ancien Membre du Conseil général, Maire
de Fransart.

MM.

BERNARD, Avocat général à la Cour d'appel de Dijon,
ancien titulaire.

MILLIEN (Achille), à Beaumont la Ferrière (Nièvre).

DE VROIL, homme de lettres à Paris.

DE GUERLE, ✱, Trésorier général à Epinal.

LE PELLETIER, ✱, Procureur général près la Cour
d'appel de Rouen.

EGGER, ✱, Membre de l'Institut, à Paris.

PIEDAGNEL, ✱, Homme de lettres, à Paris.

DE VALOIS, Consul de France à Rio-Janeiro.

MEMBRES HONORAIRES

DE DROIT.

MM.

Le Premier Président de la Cour d'appel.

Le PRÉFET de la Somme.

M^{sr} l'ÉVÊQUE d'Amiens.

Le MAIRE d'Amiens.

Le PROCUREUR-GÉNÉRAL près la Cour d'appel.

L'INSPECTEUR de l'Académie universitaire.

MEMBRES HONORAIRES

ÉLUS.

MM.

DUVAL (Raoul), ✻, premier Président à la Cour d'appel à Bordeaux.

DUROYER, ✻, ancien Maire d'Amiens, à Amiens, ancien titulaire.

DECAIEU, ✻, Président honoraire à la Cour d'appel d'Amiens, ancien titulaire.

BELIN-DELAUNAY, Professeur d'Histoire au Lycée de Bordeaux, ancien titulaire.

DUBOIS (Amable), ✻ Docteur en médecine, à Paris, ancien titulaire.

DE QUATREFAGES DE BRÉANT, ✻, Membre de l'Institut.

MM.

FUSTEL DE COULANGES, ✱, professeur d'histoire à la Faculté des lettres de Paris, ancien titulaire.

HARDOUIN, Conseiller à la Cour d'appel de Douai, ancien titulaire.

DE MARSILLY ✱, Ingénieur, Directeur des Mines d'Anzin, ancien titulaire.

BOR, Pharmacien à Amiens, ancien titulaire.

FLEURY, ✱, Recteur de l'Académie de Douai, id.

ALEXANDRE, O. ✱, Docteur médecin à Amiens, id.

TIVIER, Professeur à la Faculté des lettres de Dijon, id.

BOHN, Professeur de philosophie, id.

WATEAU ✱, ancien avocat général, à Paris, id.

COURTILLIER, ✱, Docteur en Médecine, à Amiens, id.

KOLB, ancien Directeur de l'Usine des produits chimiques d'Amiens, id.

GUILLON, ✱, Ingénieur en chef, ancien titulaire.

GAND (Edouard), Dessinateur industriel, ancien titulaire

